This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

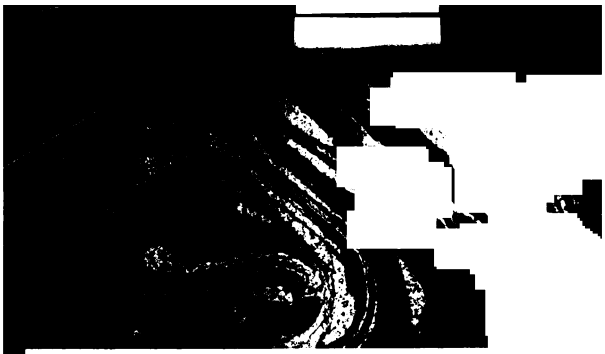
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

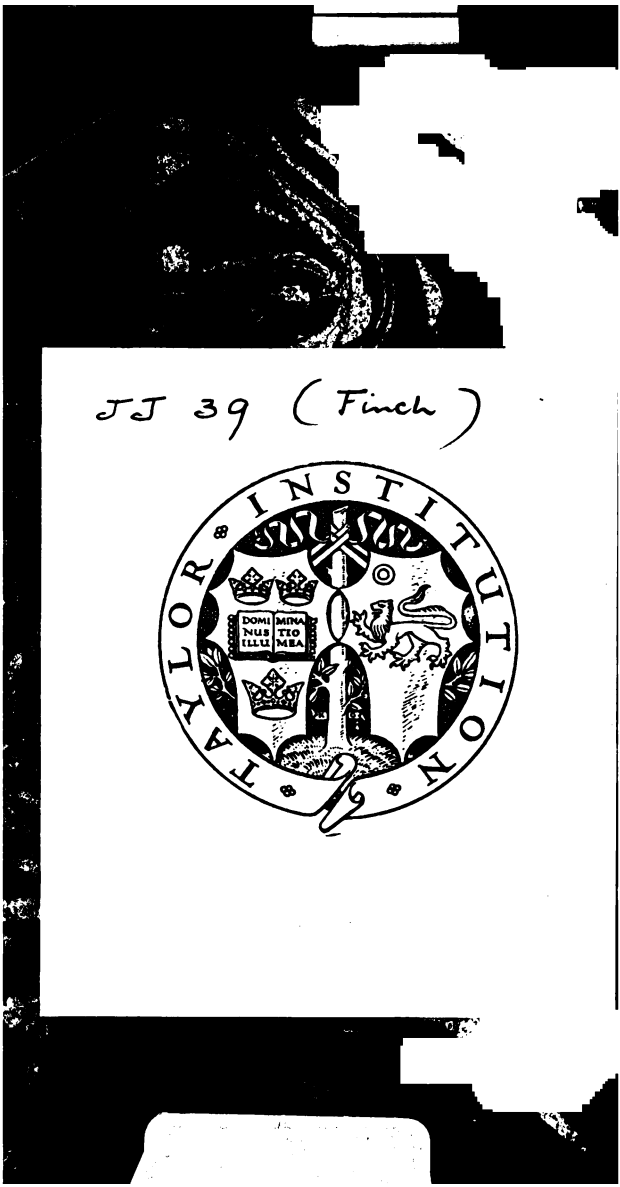
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



JJ 39 (Finch)


JJ 39 (Finch)
TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA

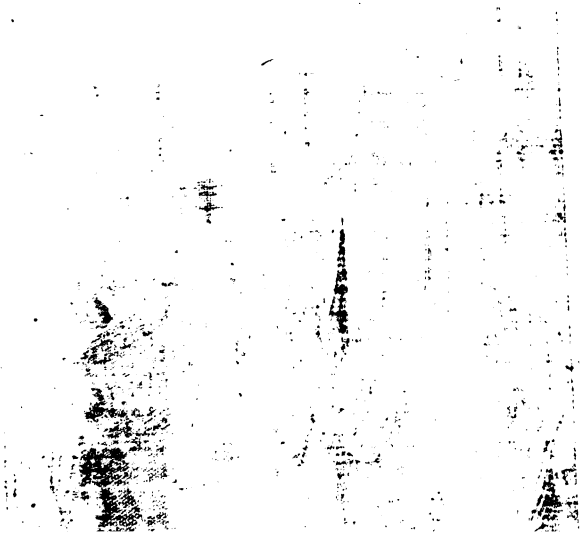
IBRAHIM
OU
L'ILLUTRE
BASSA.

IBRAHIM

OU

L'ILLUTRE

BASSA.



IBRAHIM

OU

L'ILLUSTRE

BASSA.

NOUVELLE EDITION,
[illegible], corrigée, & ornée de
figures en taille-douce.

SECONDE PARTIE.

A PARIS,

C[illegible], Libraire au bas de la ruë
S[illegible], vis-à-vis de la ruë de la Par-
[illegible]minerie, à l'Ange Gardien.

MDCCXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
18 APR 1963
OF OXFORD
LIBRARY

L'ILLUSTRE BASSA.

SECONDE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

LORS qu'Ibrahim arriva au château des ſept Tours, où Axiamire & Felixane étoient priſonnieres, il commanda qu'on lui en ouvrît la porte, comme on avoit fait autrefois, quand il avoit été viſiter des priſonniers d'Etat. Mais comme le Gouverneur de ce lieu-là n'avoit point ſçu que le grand Viſir fût revenu, il n'y avoit point d'ordre de le laiſſer entrer. Ses gens ne l'en eurent pas plus-tôt averti, qu'il alla lui faire ouvrir la porte, & lui demander pardon, ſi on l'avoit fait attendre.

Ibrahim ayant reçu ſes excuſes, l'envoya avertir la princeſſe Axiamire de ſon arrivée,

& ſçavoir d'elle, s'il pourroit obtenir la permiſſion de la voir. Cét homme ne manqua pas d'obéïr au commandement qu'il reçut; mais cette nouvelle ſurprit ſi fort Axiamire, & la penſée d'être prête de voir un homme, que le prince Giangir avoit tant aimé, la troubla d'une telle ſorte, que comme ſa ſanté étoit foible & languiſſante, l'émotion qu'elle en eut, la fit preſque tomber en foibleſſe. Ne ſe trouvant donc pas en état de recevoir Ibrahim, elle envoya ſa chere Felixane lui en faire excuſe: & le ſupplier de lui pardonner, ſi elle étoit contrainte de retarder une choſe, qu'elle deſiroit ſi paſſionnément. Felixane s'aquitta de cette commiſſion avec beaucoup d'adreſſe, & reçut Ibrahim à l'appartement d'Halima. Mais après que l'illuſtre Baſſa eut dit à Felixane, que ne venant que pour lui offrir ſes ſervices, il eût été bien fâché de l'incommoder: il prit garde à l'inquiétude qui paroiſſoit au viſage de Felixane. Car comme il avoit commandé à l'eſclave d'Ulama de le ſuivre, elle n'eut pas ſi-tôt ſalué Ibrahim, que jettant les yeux ſur cet eſclave, elle changea de couleur, & ſans preſque écouter le compliment que le Baſſa lui faiſoit, elle conſideroit cet homme qu'elle reconnoiſſoit, ſans oſer pourtant croire entiérement, que ce fût celui qu'elle penſoit.

Ibrahim la voyant en cette incertitude l'en voulut tirer ; & lui adreſſant la parole, en la conduiſant vers les fenêtres : Je voi bien, aimable Felixane, lui dit-il, que cet eſclave ne vous eſt pas inconnu : mais pour vous ôter du doute où je vous vois, je veux vous apprendre, que cet eſclave n'a point changé de maître, & que ſon maître encore n'a point changé de maitreſſe. Et pour vous confirmer, pourſuivit-il, que le vaillant Ulama, eſt toujours amant de la belle Felixane, voyez ce qu'il m'a fait l'honneur de m'en écrire, afin que je puiſſe après plus aiſément vous perſuader que je viens ici avec deſſein de vous rendre tous les ſervices que vous deſirerez de moi. En diſant cela, il lui preſenta la lettre d'Ulama.

Je ſçai bien, Seigneur, lui dit-elle en la prenant, que c'eſt vous faire un outrage, que de vouloir que mes yeux me confirment, ce que vos paroles m'ont aſſuré : mais, Seigneur, je ſuis tellement accoutumée à voir chaque jour augmenter mes malheurs, & la fortune me pourſuit depuis long-tems avec tant d'opiniâtreté, que vous me devez pardonner le doute où je ſuis de mon bonheur. En diſant cela, elle ouvrit la lettre qu'elle avoit priſe, qu'elle reconnut auſſi-tôt, pour être écrite de la main d'Ulama : & comme elle eut achevé

de la lire, avec beaucoup de ſatisfaction, Ibrahim fit approcher l'eſclave qu'il avoit amené, qui ſe jettant aux pieds de Felixane, lui voulut baiſer la robbe; mais elle lui tendit la main, & lui commanda de ſe relever.

Halima voyant toutes ces choſes, voulut ſortir de la chambre, mais Felixane s'en appercevant la rappella. Il eſt bien juſte, lui dit-elle, comme vous avez été la ſeule conſolation que j'ai trouvée en mes infortunes, que je ne vous cache pas le ſecours que le ciel m'envoye après tant de malheurs. Halima obéiſſant aux volontés de Felixane ſe rapprocha, & vit que l'eſclave d'Ulama, après s'être relevé lui donna une lettre, & lui dit: Vous verrez, Madame, par ce que mon maître vous écrit, que j'ai ordre de vous raconter tout ce que vous voudrez ſçavoir de ſa vie; de vous rendre compte de ſes actions, & de vous aſſurer que cet illuſtre Baſſa, dit-il en montrant Ibrahim, eſt le ſeul protecteur que vous puiſſiez avoir. Cette protection lui eſt ſi aſſurée, reprit le grand Viſir, qu'elle n'en ſçauroit douter ſans me faire une injure. Cependant Felixane décachetoit la lettre d'Ulama, & l'ayant ouverte elle y lut ces mots.

La fortune ne s'étant pas contentée de

me faire ſouffrir tous vos malheurs en me « les apprenant, a encore voulu pour ma « ſuprême diſgrace, que je ne puſſe vous « aller ſecourir, ou partager du moins les « maux qui vous accablent : car quoi que « j'aye les armes de l'Empire entre les mains « & que je ne puiſſe quitter l'armée, ſans « irriter celui de qui je dois obtenir votre « liberté, je ſens bien pourtant qu'il m'au- « roit été impoſſible, de n'aller pas porter « ma tête à ſes pieds, pour tâcher de lui « inſpirer de la compaſſion pour nos mal- « heurs ; mais les bleſſures que je reçus au « dernier combat où je me trouvai m'en « ôtant entierement le pouvoir, tout ce « que je puis faire, eſt de ſouhaiter que le « ſang que j'ai répandu au ſervice de Soli- « man, puiſſe du moins épargner vos lar- « mes. Je l'eſpere, ſi l'illuſtre & généreux « Ibrahim entreprend de vous proteger, « comme je l'en ai ſupplié, & comme je « n'oſe en douter. Confiez-vous donc en « lui ; apprenez-lui toutes nos félicités « paſſées, pour lui faire avoir plus de com- « paſſion de nos infortunes preſentes. Et « pour tout dire, ſuivez ſes ordres exa- « ctement, puiſque ſa généroſité eſt la ſeule « choſe, qui me peut encore faire deſirer « la vie. Cet eſclave que je vous envoye, « vous pourra dire qu'elle a été celle que «

» j'ai menée depuis le funeſte jour qui » me ſepara de l'incomparable Felixane : » & vous aſſurer encore que je l'adorerai » éternellement. ULAMA.

Felixane n'eut pas plus-tôt achevé de lire cette lettre, qu'elle pria le Baſſa de la voir. Tandis qu'Ibrahim lui obéiſſoit, Felixane s'informoit de l'eſclave d'Ulama, ſi ſes bleſſures n'étoient point dangereuſes? Et comme il lui eut répondu qu'elles l'avoient été, mais qu'il n'y avoit plus rien à craindre; & que s'il n'en eût pas eu une à une jambe, il eût pu quitter le lit, elle lui fit encore de nouvelles queſtions, juſques à ce que le grand Viſir ayant achevé de lire la lettre d'Ulama, lui dit avec beaucoup de civilité: C'eſt à vous, Madame, à me donner les moyens de vous ſervir, & à m'apprendre tous vos malheurs, afin que ne les ignorant pas, je puiſſe plus aiſément y trouver les remedes néceſſaires. Je connois pourtant bien, belle Felixane, que c'eſt contraindre votre inclination, & que vous aimeriez bien mieux entretenir l'eſclave d'Ulama, que de renouveller toutes vos douleurs en vous en ſouvenant: mais pour vous conſoler, je vous promets que je laiſſerai cet eſclave auprès de vous juſques à ce que nous ayons quelque agréable nouvelle à mander à Ulama. Felixane le remer-

cia de cette grace, & l'assura qu'elle n'avoit point de plus forte envie que celle de lui obéir; quoi que ce fût irriter tous ses maux, que de s'en souvenir, & que peut-être ce seroit aussi l'affliger lui-même. Car enfin, Seigneur, lui dit-elle, mes avantures sont tellement mêlées, avec celles de la princesse de Perse, & de deux princes que vous avez cherement aimés, que je suis contrainte de vous les raconter, puis qu'il est certain, que les miennes ne sont qu'une partie des leurs. Ibrahim fut bien aise de la voir en cette résolution : car il esperoit que par elle, il sçauroit ce que Soliman ne lui avoit pas voulu dire; de sorte que la faisant asseoir, & Halima auprès d'elle, il la somma encore de sa promesse, qu'elle accomplit de cette façon.

Histoire de la Princesse Axiamire, d'Ulama, & de Felixane.

CE que vous desirez sçavoir de moi, généreux Ibrahim, m'a tant couté de soupirs & de larmes, que si je ne faisois un effort pour détourner ma pensée des dernieres avantures de cette histoire, il me seroit impossible de vous en raconter le commencement, où vous ne trouverez pour moi que des esperances d'une extrême felicité.

Scach Tachmas, que nous appellons Sophi, autrement Roi des Perſes, reſta veuf preſque auſſi-tôt après que ſa femme, qui à ce que j'ai oui dire étoit une excellente princeſſe, lui eut donné deux fils, Iſmaël, & Mahamed, dont le dernier eſt aveugle: & deux filles, dont l'une eſt la princeſſe Axiamire, ou pour mieux dire, la merveille de ſon ſiecle: & la plus jeune appellée Perca, eſt d'une médiocre beauté, d'une humeur malicieuſe, & d'un eſprit incapable de toute amitié. Pour Iſmaël, on peut dire que s'il n'a pas de grandes vertus, il n'a pas auſſi de grands défauts; & qu'il eſt au rang de ces perſonnes, qui pourroient preſque paſſer leur vie ſans qu'on ſçut qu'elles euſſent vécu, ſi leur qualité ne faiſoit ſçavoir qu'elles ſont au nombre des vivans. Pour Mahamed on n'en peut pas dire la même choſe: & il ſemble au contraire, que la nature ne l'ait privé de la clarté du jour, que pour en donner davantage à ſon eſprit: car ſoit que cette privation de la vue ſoit cauſe qu'il ſe recueille, & qu'il agiſſe avec plus d'activité, ou que la mémoire qu'il a ſi merveilleuſe, qu'on pourroit penſer qu'il n'a jamais rien oublié, lui fourniſſe dequoi le rendre agréable: ſa converſation eſt ſi charmante, qu'on ne s'y peut jamais ennuyer. Mais ce qu'il y a de plus beau en

lui, c'eſt qu'il eſt extrêmement vertueux; & que ſes paſſions, quoi-que violentes, n'ont jamais pu ſurmonter ſa raiſon. Voilà, Seigneur, quelle étoit la famille royale, lors que je fus menée à la cour, qui en ce tems-là étoit en la ville de Tauris.

Mon pere avoit toujours été aſſez conſiderable en cette monarchie, & le Sophi, pour lui témoigner l'eſtime qu'il faiſoit de lui, l'avoit fait gouverneur de Strabat & de Mazanderon, deux tres belles villes, qui ſont ſituées au bord de la mer Caſpienne: mais comme mon pere avoit épouſé la ſœur du gouverneur de Tauris, ce fut par ſon moyen que je fus miſe auprès d'Axiamire, avec quantité de filles de condition égale à la mienne, que l'on avoit partagées entre les deux princeſſes, & que l'on pouvoit dire être plutôt auprès d'elles pour les divertir, que pour leur rendre aucun ſervice. Axiamire pouvoit avoir quatorze ans & moi quinze, lors que j'eus l'honneur d'être à elle: & comme elle étoit plus jeune que les princes ſes freres, Mahamed, à ce que je penſe, n'étoit pas loin de ſa ſeiziéme année: mais pour vous faire connoître d'abord toutes les perſonnes dont j'ai à vous parler dans cette hiſtoire, je vous dirai qu'il y avoit en même tems à la cour, un nommé Deliment, dont la naiſſance

n'étoit pas fort illuſtre ; mais qui par ſon grand cœur, & par ſon extrême richeſſe, s'étoit tellement intrigué à la cour, & s'étoit ſi fort approché du Sophi, qu'il n'y avoit perſonne qui ne craignît d'être mal avec lui. Je dis craignît, parce qu'il eſt certain que perſonne ne deſiroit ſon amitié, que par la crainte que ſa haine ne lui fût nuiſible : & certes il ne faut pas s'étonner ſi on ne pouvoit avoir d'autre ſentiment pour lui : car il étoit inſolent, ambitieux, entreprenant ; il ne croyoit preſque rien digne de lui ; s'offençoit aiſément, ne pardonnoit jamais ; & ce qui rendoit toutes ſes mauvaiſes inclinations plus dangereuſes, c'eſt qu'il avoit beaucoup d'eſprit.

Mais ſi Deliment étoit de cette humeur, Ulama lui étoit oppoſé en toutes choſes : car ſa naiſſance eſt illuſtre, comme étant le premier de la Caramanie ; ſon courage eſt ſans brutalité ; & comme vous ne l'avez vu que depuis qu'il eſt malheureux, je vous dirai ce qu'il étoit pendant ſa felicité. Lors que j'arrivai à la cour, on ne parloit que de la valeur d'Ulama : car ce fut peu de tems après la guerre des Azemites, où ayant fait remporter la victoire au Sophi, pour le récompenſer de cette grande action, il le fit Satrape de la Caramanie à vingt-deux ans, & lui donna ſa ſœur en mariage.

Ulama l'épousa par obéissance plutôt que par inclination : cette princesse, à ce que m'a dit cent fois l'incomparable Axiamire, n'avoit rien de recommandable que sa naissance. Aussi, comme si le ciel eût trouvé ce mariage injuste, un mois après qu'il fut accompli, elle mourut d'une fievre violente : & comme c'est la coutume des Rois de Perse, que toute la famille royale loge dans un même Palais, Ulama comme beau-frere du Sophi, y logeoit aussi : de sorte qu'encore que les femmes vivent fort étroitement gardées par toute la Perse, nous ne laissions pas d'avoir beaucoup de liberté, & de mener une vie assez heureuse, & assez divertissante, ayant dans le même palais, les deux princes & Ulama, que nous voyions tant qu'il leur plaisoit : car le Sophi avoit ordonné, que l'appartement des princesses leur seroit ouvert quand ils voudroient : & que même tous les jeunes enfans des Satrapes pourroient nous voir & nous parler, lors qu'ils accompagneroient les princes. Les choses étant ainsi, lors que la femme d'Ulama mourut, les princesses, par le commandement du Sophi, quelques jours après les funerailles, allerent faire une visite à Ulama, que je n'avois presque point vu, parce qu'il n'y avoit qu'un mois que j'étois à la cour, & que depuis cela, la

princeſſe ſa femme avoit toujours été fort malade. Je vous ai déja dit, Seigneur, qu'Ulama ne l'avoit point aimée ; & je vous en fais reſſouvenir, afin que vous ne trouviez pas étrange, ſi en cette occaſion l'amour prit naiſſance durant un dueil qui n'avoit point fait verſer de larmes.

Axiamire & Perca firent cette viſite avec cérémonie : les jeunes princes les conduiſoient, ou pour mieux dire, Iſmaël aidoit à marcher à Axiamire, & Perca conduiſoit Mahamed, qui comme je vous ai dit, étoit aveugle de naiſſance, quoi qu'il eût les plus beaux yeux du monde : mais il ſe laiſſoit guider avec tant d'adreſſe, & marchoit d'un pas ſi aſſuré, qu'on y eût été trompé. Toutes les filles d'honneur ſuivoient aprés, & ſix dames de condition, aſſez avancées en âge, qu'on avoit miſes chez les princeſſes, pour avoir ſoin de leur conduite & de la nôtre. Et certes, il faut avoüer, que les fêtes de réjoüiſſance ne font preſque rien voir de plus beau, que le deuil l'eſt en cette cour. Nous étions donc toutes vêtues à peu près de la même ſorte : & pour excuſer d'autant plus Ulama, de ce qu'il ſe laiſſa toucher au peu de charmes que vous voyez en mon viſage, je veux vous dépeindre l'habit d'Axiamire, pour vous apprendre quel étoit le

mien; car elle avoit déja tant d'amitié pour moi, qu'elle voulut qu'il n'y eut point de différence de ſon habillement à celui que j'avois, que celle qu'elle y apportoit par l'abondance des diamans qu'elle y faiſoit ajouter quand il lui plaiſoit; joint auſſi que ce jour funeſte ayant fait naître l'amour en quatre cœurs ſi différens, il n'eſt pas hors de propos que je vous en raconte toutes les particularités. Axiamire avoit donc une juppe de toile d'argent fort brillante, & par deſſus une robe de gaze noire extrêmement claire & façonnée par compartiment. Le corps en étoit pliſſé de façon qu'il formoit parfaitement bien la taille, & le bas qui étoit coupé en pointe, laiſſoit voir la toile d'argent à travers. Les manches étoient aſſez grandes; mais pour donner la liberté du bras, elles étoient ratachées ſur l'épaule par des agraphes de diamants, & laiſſoient voir preſque à découvert les manches de toile d'argent qui étoient deſſous. La ceinture en étoit de groſſes perles enchaſſées entre des diamants; & derriere le dos il y avoit encore deux manches traînantes juſqu'à terre, bordées de larges bandes de broderie d'argent, auſſi-bien que le bas de la robe. Elle avoit la gorge à demi cachée par un crêpe noir fort délié, qui ſe nouoit ſur l'épaule avec un cordon d'argent; &

comme notre coëffure eſt fort haute, il lui partoit du derriere de la tête un grand voile trainant juſques à terre, de gaze d'argent, façonnée de noir, & pliſſée avec négligence, ce qui certainement donnoit beaucoup de grace à la beauté d'Axiamire, & ſuppléoit auſſi au peu que j'en avois. Nous allames donc de cette ſorte à l'appartement d'Ulama, qui ſuivant la coutume de Perſe, qui veut que l'on ſoit ſix ſemaines privé de la lumiere du ſoleil, dans les maiſons dont les maitreſſes ou les maîtres ſont morts, n'étoit éclairé que par des lampes: car comme Ulama étoit de condition à obſerver toutes les cérémonies, & que c'étoit de la ſœur du Sophi dont il étoit en deuil, nous le trouvâmes dans une chambre tendue de brocatelle noire rayée d'or, & éclairé de cent lampes de criſtal. Deliment ſe trouva avec Ulama, qui étoit auſſi tout habillé de noir, excepté ce que nous appellons Caſelbas ou Turban rouge, qu'il n'eſt jamais permis de quitter, mais ſeulement de le couvrir d'un crêpe noir.

Il faut que j'avoue que je n'ai jamais vu perſonne de ſi bonne mine en Perſe, qu'Ulama en cette occaſion. Il vint recevoir les princes & les princeſſes avec tant d'adreſſe & d'agrément, que toutes mes compagnes en étoient ravies: mais lorſqu'il les eut fait aſ-

ſeoir, & que nous nous fûmes rangées à l'autre coté de la chambre, où nous reſtâmes debout, je m'aperçus bien-tôt que ſi je l'avois trouvé de bonne mine, il ne me jugeoit pas deſagréable; puiſque toutes les fois que la bienſéance le lui pouvoit permettre, il attachoit ſi fort les yeux ſur mon viſage, que je fus contrainte de détourner les miens. Cela me fit prendre garde que Deliment prenoit plus de ſoin d'entretenir Axiamire qu'à l'ordinaire, car cet homme n'avoit juſqu'alors regardé aucune femme que pour la mépriſer. Et comme ſi cette chambre eut eu quelque fatalité pour enchanter l'eſprit de ceux qui s'y trouvoient, le Sophi vint lui-même viſiter Ulama pendant que nous y étions; & pour mon malheur, il me regarda ſi favorablement, que je paſſai dans ſon eſprit pour la plus belle choſe qu'il eut vue: mais comme le temps n'étoit pas propre à la galanterie, toutes ces paſſions naiſſantes ne ſe firent connoître que par les regards, excepté en Deliment, qui lorſque la princeſſe ſortit, & que Tachmas ſe fut retiré, s'avança pour aider Axiamire à marcher, tandis qu'Iſmaël parloit encore à Ulama. Elle qui penſoit que le prince ſon frere voulût reſter, le reçut avec ſa civilité ordinaire, quoiqu'elle eût une extrême averſion pour lui.

Iſmaël ayant fini ſon compliment, donna

la main à Perca, qui ſans ſonger que le prince aveugle n'avoit pas amené ſon guide ordinaire en ce lieu là, ſe laiſſa mener par lui: & comme Mahamed s'en apperçut, & qu'il étoit fort adroit, il fit durer ſon diſcours autant qu'il put, dans l'eſpérance que quelqu'un s'aviſeroit de lui donner la main pour le conduire. J'avoue qu'ayant remarqué la peine où il étoit, & ayant pitié de voir un prince ſi beau, ſi bien fait, ſi ſpirituel, & ſi aimable, dans l'inquiétude où je le voyois, je m'avançai vers lui ſans en demander permiſſion aux gouvernantes. Seigneur, lui dis-je, les princeſſes ſont déja aſſez loin, ne vous plaît-il pas de les ſuivre? Lui qui me connoiſſoit déja à la voix; J'en ſerai bien aiſe, diſcrete Felixane, me dit-il, ſi vous avez la bonté de conduire un aveugle, qui malgré ſon aveuglement ne laiſſe pas de connoître votre mérite. Je remarquai au viſage d'Ulama, qu'il auroit bien eu envie de me dire une galanterie la deſſus; comme en effet il m'a aſſuré depuis, que la ſeule bienſéance l'en empêcha: mais enfin, je conduiſis Mahamed juſqu'à l'appartement des princeſſes, dont il me fut ſi obligé, que depuis ce temps-là il commença d'avoir une inclination pour moi, que l'on pouvoit bien nommer aveugle; puiſque quand j'aurois eu quelqu'agrément en l'air du viſage, il ne pouvoit

pouvoit en être touché, n'étant pas en état de le voir : & pour l'eſprit, j'étois dans un âge où d'ordinaire il n'eſt pas capable de faire de grandes conquêtes. Il eſt vrai que la complaiſance que j'avois pour lui, pouvoit en quelque façon me rendre agréable au ſien : car comme toutes mes compagnes n'étoient pas de mon humeur, quand Mahamed étoit chez la princeſſe Axiamire, elles évitoient ſa converſation, ou du moins ne s'y attachoient pas ; & cela, dans la penſée, qu'étant incapable de voir leur beauté, elles le croyoient auſſi incapable d'amour ; & par cette raiſon, elles ne vouloient pas perdre un temps auprès de lui, qu'elles croyoient mieux employer dans l'entretien de tous ces jeunes gens de qualité qui accompagnoient les princes chez Axiamire. Pour moi qui ne me ſouciois pas encore ni d'aimer, ni d'être aimée, je m'arreſtois ſeulement aux choſes qui m'étoient agréables : & comme la converſation du prince Mahamed me l'étoit infiniment, & que la généroſité m'y portoit toutes les fois que je le pouvois, je m'arrêtois à parler à lui ; mais ce qui m'engageoit encore davantage à cette complaiſance, étoit que la princeſſe Axiamire l'aimoit cherement ; car comme Iſmaël & Perca étoient indignes de ſon amitié, le premier par les *défauts* de ſon eſprit, &

l'autre par sa malice, elle avoit mis toute son affection en Mahamed; de sorte que bien souvent la princesse ne pouvant l'entretenir, me commandoit de rester auprés de lui, ce que je faisois avec bien de la joie, n'ayant rien de plus cher que le desir de plaire à une princesse, qui par toutes ses actions, sembloit me préférer à toutes mes compagnes. D'autre part le Sophi qui vouloit s'éclaircir si je serois aussi agréable à ses yeux dans l'appartement de la princesse, qu'il me l'avoit trouvé chez Ulama, ou si l'éclat de tant de lumieres, & cette chambre tendue de noir, n'avoit point servi à le tromper, s'accoutuma à venir quelquefois chez les princesses, sans me donner neanmoins de plus grande marque de son affection, que celle de me regarder plus que les autres, & de me louer davantage, quand l'occasion s'en présentoit: car comme j'étois fort jeune, il n'osoit, à ce que j'ai sçu depuis, me parler ouvertement de sa passion, craignant que je ne fusse pas encore assez discrete.

Mais tandis qu'il attendoit que la raison me vint, le tems que la ceremonie du deuil, vouloit qu'Ulama restât enfermé, étant entierement expiré, il vint rendre ses devoirs aux Princesses, & les remercier de l'honneur qu'elles lui avoient fait; & comme je ne m'éloignois presque jamais d'Axiamire, il me

vit dans sa chambre, & par cette seconde vue, se confirma dans l'opinion avantageuse qu'il avoit conçue de moi. Il résolut de m'aimer, & craignant d'être obligé de déloger du palais, parce que la princesse sa femme étant morte sans enfans, il n'étoit presque plus de la famille royale, il forma le dessein d'apporter tous ses soins à me découvrir son affection, de peur d'être privé de la commodité de le pouvoir faire si facilement, s'il étoit contraint d'en partir. Pour moi, je vous avouerai en rougissant, qu'en cette visite qu'il fit à la princesse, je sentis naître en mon cœur un desir de lui être agréable ; & sans faire nulle réflexion sur ce sentiment, je me souviens bien, que quoique la cour eût été fort grosse ce jour là, je n'avois pas pris garde à mon habillement ; mais Ulama ne fut pas si-tôt entré, que je m'observai avec soin ; & sans en savoir la raison, j'eusse été bien-aise d'être plus parée que je ne l'étois. Mais enfin, Seigneur, deux ou trois jours après, la fortune fut si favorable au dessein d'Ulama, que m'ayant trouvée seule dans la chambre de la princesse, qui s'étoit enfermée dans son cabinet, il me parla de son affection avec tant d'ardeur, que je ne sçavois comment lui répondre. Comme ces paroles sont toujours restées dans ma mémoire, & qu'elles

ont été le commencement & la cauſe de tous mes plaiſirs, & de tous mes malheurs, je ne puis m'empêcher de vous les redire.

Auſſi-tôt qu'il entra dans la chambre, je m'avançai vers lui, pour lui témoigner que j'étois bien fâchée de ce qu'il ne pouvoit encore voir la Princeſſe; mais que m'ayant défendu de l'interrompre, je n'oſois l'avertir qu'il la demandoit. Ne vous affligez point, belle Felixane, me dit-il, d'une choſe qui m'eſt infiniment agréable; & ſi vous voulez me rendre parfaitement heureux, ne troublez point mon bonheur, en doutant de cette verité: Quoi, lui dis-je toute ſurpriſe, vous venez voir la princeſſe, & vous êtes néanmoins bien-aiſe de ne la point rencontrer; j'avoue que cela me ſemble ſi étrange, que je n'en puis comprendre la raiſon. Elle n'eſt pas bien difficile à trouver, me répondit-il, car enfin je viens voir la princeſſe Axiamire par devoir, & la belle Felixane par inclination même. Dorénavant, pourſuivit-il, recevez, belle Felixane, tous les devoirs que je rendrai à la Princeſſe, comme vous appartenans, & croyez que j'ai été ravi de vous trouver ſeule, pour vous pouvoir faire cette déclaration. Ce diſcours me ſurprit tellement, que j'euſſe été bien embaraſſée d'y répondre, ſi Axiamire en ce même temps ne m'eût appellée;

de ſorte qu'étant preſſée d'obéir à la princeſſe, tout ce que je pus faire, fut de lui dire, que le connoiſſant & moi auſſi, je ſçaurois toujours bien croire ce qui ſeroit à propos que je cruſſe, & pour ſa gloire, & pour la mienne; mais, Seigneur, il ſuffira que je vous diſe qu'en ſix mois, Ulama me donna tant de marques de ſon amour & de ſa diſcrétion, qu'il eût fallu que j'euſſe été ingrate & inſenſible, pour ne lui rendre pas quelque témoignage de ma bienveillance; & comme je n'étois ni l'une ni l'autre, Ulama reçut de moi toutes les preuves d'amitié que la vertu me pouvoit permettre; & je puis dire qu'en ce tems ſeulement, j'ai vécu avec plaiſir. Et certes il faut avouer que la vie que je menois étoit aſſez heureuſe; je me voyois favoriſée de la plus aimable perſonne qui fût jamais; careſſée du Sophi, eſtimée de Mahamed, & paſſionnément aimée d'Ulama, qui ſans contredit, étoit au-deſſus de tout ce que l'on voyoit à la cour dans ce bienheureux tems.

Le prince Mahamed réſolut de me déclarer ouvertement ſa paſſion: de ſorte qu'un jour qu'il faiſoit fort beau, & que ſuivant la coutume d'Axiamire, nous deſcendîmes au jardin, elle envoya prier Mahamed de s'y venir promener, & pour pouvoir parler

avec plus de liberté lorſqu'il fut venu, le gentilhomme qui le conduiſoit, eut commandement de ſe retirer. Axiamire m'ayant ordonné de donner la main à Mahamed, il ſe laiſſa guider par moi, & la princeſſe s'appuya ſur lui.

Comme nous eumes marché aſſez longtems, éloignées de dix ou douze pas de toutes mes compagnes, qui par reſpect n'oſoient ſuivre de plus près, ayant bien remarqué que la princeſſe ne le vouloit point; Mahamed prenant la parole, lui demanda ſi c'étoit pour ne lui rien dire, qu'elle l'avoit fait appeller; puiſque depuis que nous marchions, elle n'avoit point parlé: car, pourſuivit-il, ma chere ſœur, comme je ne vois que par les yeux de l'eſprit, ſi vous avez eu deſſein de me divertir, il faut que ce ſoit par votre diſcours; puiſque la promenade ne peut avoir d'autre charme pour moi, que celui de vous aider à marcher, ſous la conduite de la diſcrete Felixane. Mon ſilence, reprit la princeſſe, vous ennuie peut-être moins que ne fera mon diſcours, puiſque je vous connois trop généreux, & Felixane trop ſage & trop affectionnée à mon ſervice, pour ne me plaindre pas dans mes malheurs. Il eſt certain que je fus bien ſurpriſe d'entendre parler la princeſſe de cette ſorte; car quoiqu'il y eût déja quel-

ques jours qu'elle parût plus triſte qu'à l'ordinaire, n'en voyant nulle cauſe apparente, j'avois penſé que c'étoit une de ces mélancolies ſans ſujet, qui prennent quelquefois à tout le monde, & qui viennent du tempéramment; mais lorſque reprenant la parole, elle nous apprit que depuis la viſite qu'elle avoit faite à Ulama, après la perte de la princeſſe ſa femme, & que Deliment lui avoit préſenté la main pour la ramener à ſon appartement, comme je m'en ſouvenois fort bien, il avoit eu l'audace de lui parler d'amour à diverſes fois, quoiqu'elle le lui eût défendu fort aigrement dès la premiere : mon étonnement ceſſa, ſçachant aſſez l'extrême averſion qu'elle avoit pour Deliment, & combien ſon grand cœur devoit être irrité, qu'un homme de naiſſance ſi inégale à la ſienne, eût eu la hardieſſe de perdre le reſpect qu'il lui devoit. Pour Mahamed, qui ne ſçavoit que trop, par le rapport de quelques-uns des ſiens, que Deliment le mépriſoit, il en fut ſi irrité, qu'il ne put s'empêcher de dire aſſez haut: Quoy, ma ſœur! cet inſolent a perdu le reſpect qu'il vous doit? Oui, reprit la princeſſe; & de telle ſorte, qu'aujourd'hui lorſque le Sophi eſt venu l'amener dans ma chambre, ſur le prétexte de me parler d'une affaire, que je ne trouvois pas qui fût fort néceſſaire,

que je ſceuſſe, il y eſt reſté le dernier, & a eu l'inſolence de me faire entendre par ſes diſcours obſcurs, que le plus grand bonheur qui me pût arriver, ſeroit d'être ſa femme : parce, m'a-t-il dit, que vous la pourriez être un jour du Sophi. Car enfin Iſmaël ne ſçait pas l'art de regner; Mahamed bien loin de conduire un empire, ne ſçait pas ſe conduire lui-même, & Perca ne trouvera peut-être pas un mari capable de diſputer la couronne de Perſe contre Deliment, qui ne vous dit pas toutes ces choſes ſans raiſon, & ſans un fondement legitime. Jugez après cela, nous dit Axiamire, ce que je lui euſſe répondu, s'il m'en eût donné le loiſir; mais il s'en eſt allé ſi promtement, & j'étois ſi interdite, que je n'ai pu ouvrir la bouche. Quoi-que cet inſolent m'ait donné beaucoup de dépit, ce n'eſt pourtant pas ce qui m'inquiete le plus; & ſi je n'avois que ſon orgueil, ſon amour, & ſon ambition à combatre, je ſurmonterois aiſément de ſi foibles ennemis : mais ce qui m'étonne & m'afflige tout enſemble, c'eſt qu'une heure après que Deliment m'a eu quittée, Iſmaël & ma ſœur me ſont venus trouver dans mon cabinet, où je m'étois retirée, & m'ont tant parlé de l'affection que Deliment a pour moi, de ſon grand cœur, de ſon eſprit, & des excellen-

ces

tes qualités qu'ils voyent en lui, que j'en ſuis toute confuſe ; & ſi je n'euſſe eu le deſſein de prendre votre conſeil en cette affaire, il eſt certain que je leur aurois appris l'obligation qu'ils ont à celui qu'ils protegent ; & puis il m'eſt venu quelque crainte, que ma ſœur n'ait beaucoup de part à la faute de Deliment, pour des raiſons que je ne puis comprendre : car je ſçai que depuis quelque temps, il a plus ſouvent accompagné Iſmaël à ſon appartement, qu'au mien.

Ah, ma chere ſœur, s'écria le prince, que n'ai-je les yeux de mon frere, ou que n'a-t-il le cœur de Mahamed ! vous ſeriez bientôt vangée de cet inſolent, & la perte de ſa vie remettroit en peu de jours la vôtre en ſa premiere tranquilité. Je ſçai bien, reprit la princeſſe, que vous êtes auſſi généreux qu'Imaël eſt foible, & que ma ſœur eſt malicieuſe : mais enfin, ne pouvant faire autre choſe, il faut que vous me conſeilliez, & que vous & Felixane conſidériez bien que le Sophi aime paſſionnément Deliment, que ce n'eſt pas ſans ſujet qu'il l'a amené dans ma chambre : qu'encore qu'il ſoit méchant, il a de l'eſprit ; que par conſéquent il faut qu'il ſçache que ſon inſolence eſt appuyée de quelqu'un : qu'enſuite Iſmaël & Perca ſont de ſon parti ; qu'ils haïſſent Ulama, parce

qu'il eſt du nôtre ; que le Sophi notre pere n'eſt point ſenſible à l'amour de ſes enfans ; & que les paſſions qui le dominent, l'emportent par deſſus toutes choſes.

Comme nous en étions là, nous vîmes paroître de loin Iſmaël, Perca, & toutes ſes filles ; de ſorte que pour ne témoigner pas qu'il y eût du myſtere en ce que nous diſions, elle alla au-devant d'eux, & nous pria en nous quittant, que nous nous éloignaſſions des autres, pour ſonger à ce qu'elle nous avoit dit ; & que le ſoir je lui dirois la réſolution que nous aurions priſe. Je conduiſis donc le prince Mahamed dans une autre allée, où nous étions pourtant toûjours en vue des princeſſes : & là, après avoir bien conſidéré la choſe, nous réſolumes qu'avant de la faire éclater, il falloit tâcher de découvrir ſi le Sophi autoriſoit l'amour de Deliment, ſi Iſmaël & Perca avoient quelque intelligence avec lui, ou quelque interêt en cet amour ; que pour cet effet il falloit ſe ſervir d'Ulama, pour ce qui regardoit le Sophi, & que de mon coté je tâcherois de ſçavoir les ſecrets de Perca, par une fille qu'elle aimoit beaucoup, & qui ne me haïſſoit pas ; & que lorſque nous ſçaurions la verité de la choſe, il nous ſeroit bien plus aiſé d'y remédier : car enfin, diſois-je, ſi le Sophi ne protege pas Deli-

ment, auſſi-tôt qu'il connoîtra ſon inſolence, il ſera perdu ; & ſi Perca n'eſt point intereſſée en cette affaire, le diſcours qu'il a tenu à la princeſſe, lui fera bien-tôt changer de parti, lorſqu'elle le ſçaura ; mais ſi, comme il y a bien de l'apparence, le Sophi a donné quelques eſpérances ſecrettes à Deliment, & que Perca d'autre coté ait quelque part en cette avanture, il ne ſerviroit de rien de ſe plaindre à eux précipitemment de l'inſolence de cet homme, puiſqu'ils en ſeroient la cauſe, & il faudroit y chercher d'autres remedes. Mais, me répondit le prince Mahamed, ſeroit-il poſſible que le Sophi, qui autrefois, à ce que j'ai ſçu, a été ſi rigoureux obſervateur des loix de cet empire, qu'il bannit le Satrape Arſalon, pour avoir épouſé une fille qui n'étoit point noble, pût les enfraindre ſi honteuſement pour lui, en autoriſant l'amour de Deliment ? c'eſt, Seigneur, lui dis-je, une choſe dont il ſe faut éclaircir, par la voie que j'en ai donnée.

Ce diſcours étant fini, & notre réſolution priſe, je m'apperçus que nous étions fort éloignés des princeſſes ; de ſorte que faiſant retourner le Prince ſur ſes pas, il prit garde que je voulois le reconduire en lieu où il n'auroit pas la liberté de me parler : de façon que s'arrêtant, & me ſerrant un peu la main,

N'allez pas ſi vîte, me dit-il, aimable Felixane, trouvez bon que comme Axiamire vous a jugée digne aujourd'hui d'entrer dans tous ſes ſecrets, je vous en apprenne un qui me regarde, afin que nos interêts étans joints, notre parti en ſoit plus fort, & notre ennemi plus foible. Comme je lui eus répondu qu'il lui étoit aiſé de juger par mes actions paſſées, du deſir que j'avois de le ſervir; vous pouvez bien penſer, me dit-il, qu'enſuite du diſcours que ma ſœur me vient de faire, il faudroit que j'euſſe perdu la raiſon pour m'amuſer après l'interêt que j'y ai, à vous faire des proteſtations d'amour, ſi je n'y étois contraint, par la force de la verité & de ma paſſion. A moi, Seigneur, lui dis-je des proteſtations d'amour? Oui, reprit-il, & quoique je ſçache bien que ce ſoit une choſe difficile à croire, & difficile à perſuader, qu'un aveugle qui ne peut même ſe figurer veritablement ce que c'eſt que la beauté, ſoit éperduement amoureux de vous; il eſt pourtant certain que perſonne ne le ſera jamais au point que je le ſuis. J'entends bien que tous ceux qui vous approchent, vous parlent des attraits de vos yeux, de la beauté de votre teint, de votre taille, & de votre gorge; mais je n'en entens point qui vous diſent que votre ame eſt belle, que votre eſprit

eſt grand & généreux, que votre bonté eſt extrême, & qu'enfin vous êtes la plus vertueuſe perſonne qui ſoit au monde. C'eſt pourtant par ces beautés que mon ame eſt touchée, & ce ſont elles qui rendent ſans doute mon amour plus fort & plus pur, que toutes les autres, qui à ce que j'ai oui dire, ſe détruiſent par la perte de cette beauté qui m'eſt inconnue. Mais celle que jai pour vous, durera ſans doute, auſſi long-temps que ma vie; car enfin, ſage Felixane, la beauté que j'adore en vous, ne peut être détruite par le tems. Si vous m'êtes rigoureuſe, pourſuivoit-il, j'excuſerai votre rigueur par la connoiſſance que j'ai de mes defauts; & ſi vous ne me l'êtes pas, je ne mets point de bornes à vos eſpérances, non plus qu'à mon affection. Mais cependant, me dit-il, faites-moi la grace de m'apprendre de quelle façon vous voulez que je vive avec vous. Ce n'eſt pas à moi, Seigneur, lui dis-je, à regler votre vie; mais c'eſt à moi à regler mon eſprit, à ne croire que ce que je dois, & à ne perdre pas le reſpect, que je vous ai toujours rendu. Mais, Seigneur, ajoutai-je, la premiere choſe où nous devons penſer, eſt de tirer Axiamire de la peine où je la voi: C'eſt bien mon intention, reprit le prince, & j'ai voulu vous y engager encore plus étroitement, en vous

apprenant que Deliment ne peut me détruire, qu'en vous faiſant perdre l'homme du monde qui vous aime le plus ardemment, afin que ſçachant l'interêt que vous y avez vous agiſſiez auſſi avec plus de ſoin.

Je reçus ce diſcours avec aſſez de moderation, & beaucoup de reſpect, tant parce que la vertu de ce prince me plaiſoit; que parce que je ſçavois qu'il aimoit & eſtimoit beaucoup Ulama & Axiamire: mais de façon pourtant, que je ne m'engageois à rien. Cependant nous rejoignîmes les princeſſes, avec qui nous trouvâmes Deliment qu'Iſmaël avoit envoyé querir à la perſuaſion de Perca. Auſſi-tôt qu'il me vit proche de mes compagnes, il vint à moi me faire la guerre, de m'être ſi long-temps promenée avec le prince; & me ſéparant de lui, ſans choquer la bienſéance, parce que le gentilhomme qui conduiſoit Mahamed, lui avoit redonné la main, je m'apperçus bien-tôt par ſon diſcours, qu'il y avoit une grande intelligence entre le Sophi & lui. Car auſſi-tôt qu'il me vit ſeule, il commença de me dire, que j'étois la plus heureuſe perſonne de mon ſexe, ſi je ſçavois bien ménager l'affection que le Sophi me portoit: qu'il me donnoit cet avis comme mon ſerviteur; je lui dis que je ſçavois bien que tout mon bonheur ne me venoit que du Sophi, puiſque la belle

Axiamire faiſoit toute ma felicité; & en diſant cela, je me remis avec toutes mes compagnes qui commençoient déja de marcher, pour ſuivre les princes & les princeſſes, qui ſe retiroient avec des ſentimens bien différents. Car Axiamire avoit l'eſprit tout rempli de colere & de haine : Mahamed ajoûtoit à toutes ces choſes, l'amour qu'il avoit pour moi; Perca ſongeoit à faire par ſes artifices, comme nous l'avons ſçu depuis, qu'un homme qui ne fut pas de grande naiſſance épouſât ſa ſœur, pour s'en ſervir quand il en ſeroit tems; Deliment penſoit comment il tromperoit tout le monde, pour ſatisfaire ſon amour & ſon ambition; & Iſmaël tout ſeul, ne ſçavoit pas trop bien à quoi il ſongeoit. Pour moi j'étois ſi ſurpriſe, de l'inſolence de Deliment pour la princeſſe, de l'artifice de Perca, de l'amour de Mahamed, & de celle du Sophi, que je ne pouvois preſque parler. Mais enfin, Seigneur, pour ne m'amuſer pas trop longtems à de petites choſes, en ayant de ſi grandes à vous dire; vous ſçaurez que nous apprîmes en peu de jours, par l'adreſſe d'Ulama, par celle que j'employai auprès de la confidente de Perca, & par l'innocence & la ſimplicité d'Iſmaël, les divers deſſeins de ces perſonnes intereſſées. Pour le Sophi, le plus grand interêt qu'il eut en cet affaire,

étoit en ma ſeule perſonne. Car quoiqu'il ne m'eût oſé parler de ſa paſſion, pour la raiſon que j'ai dite, elle étoit pourtant ſi forte, qu'il fut contraint de la découvrir à Deliment, qui lui promit de m'en parler; & qu'en cas que je ne fuſſe pas aſſez diſcrete, pour ne révéler ce ſecret à perſonne, il auroit bien aſſez de hardieſſe, pour deſavouer tout ce qu'il m'auroit dit. Pour Deliment, il avoit gagné long-tems auparavant un vieil Satrape, en qui le Sophi ſe confioit beaucoup pour les affaires de l'empire; & qui par les ordres de Deliment, lui avoit ſouvent perſuadé que la loi qui avoit fait bannir Arſalon, étoit très-judicieuſement faite pour ſes ſujets; mais non pas pour lui; lui perſuadant que les Rois qui ne marioient point leurs filles à des princes étrangers, ne devoient jamais mettre dans leur alliances, les plus nobles & les plus grands de leurs ſujets: parce que pour l'ordinaire, c'étoit prendre des tuteurs, en prenant des Gendres de haute naiſſance, & que pour le repos du prince, de l'état, & des princeſſes, il valloit mieux en uſer autrement: car lui, diſoit-il un jour, venant aux choſes particulieres, ſi par exemple, la princeſſe Axiamire avoit épouſé Deliment; quelle félicité ſeroit la vôtre, d'avoir un gendre qui vous devroit toute ſa gloire, & qui dépendroit abſolument de vous? & quel bonheur pour

Axiamire, d'avoir un mari ſans avoir un maître? étant bien certain que l'inégalité de leurs conditions, tiendroit toujours Deliment dans les termes du devoir, & de l'obéiſſance. C'étoit avec de ſemblables raiſons, que ce méchant homme avoit fait préparer l'eſprit du Sophi, avant que de lui découvrir ſon amour. Mais comme il avoit ſçu par ſon agent qu'il n'avoit pas rejetté ces propoſitions, le matin qu'il avoit été voir la princeſſe, qui fut celui où le Sophi lui découvrit l'amour qu'il avoit pour moi; il lui tourna l'eſprit ſi adroitement de tant de cotés, qu'il lui fit comprendre que s'il avoit une paſſion en quelque façon indigne de ſon rang, lui au contraire, en avoit une beaucoup au-deſſus de tout ce qu'il pouvoit prétendre, & qui ne lui pouvoit permettre de rien eſperer. Il lui diſoit cela avec tant de fineſſe, qu'il lui déſignoit Axiamire, ſans neanmoins s'engager ſi fort, qu'il ne pût expliquer ſon diſcours d'une autre ſorte, s'il reconnoiſſoit que le Sophi s'en offençât. Mais il avoit trop de beſoin de lui auprès de moi, & ſon eſprit étoit trop rempli des maximes d'état, qui pouvoient être avantageuſes à Deliment, pour en uſer de cette ſorte. Auſſi, loin de s'en fâcher il l'embraſſa, & lui dit que ſes eſpérances pouvoient aller ſi haut,

qu'il lui permettoit de lever les yeux juſqu'à la princeſſe Axiamire : car, lui dit-il, puiſque la nature ne m'a point donné d'enfans qui puiſſent gouverner cet Empire, je voudrois bien que l'amour & la fortune m'en euſſent donné un comme Deliment, qui pût, ſinon être Sophi après moi, du moins conſeiller celui qui le ſeroit.

Deliment fin & adroit, fit ſemblant de ne croire point ce que le Sophi lui diſoit : & par un feint reſpect, ne voulant point avouer quelle étoit ſa paſſion, le Sophi lui dit pour l'y obliger, que n'y ayant pas ſi loin de lui à la princeſſe Axiamire, que de moi au Sophi de Perſe, il ne devoit pas craindre qu'il pût s'oppoſer doreſnavant à une affection inégale, puis qu'il lui avoit découvert la ſienne. Mais comme Deliment continuoit de dire que le reſpect étoit plus fort en lui que toutes choſes, le Sophi pour s'éclaircir, ſi c'étoit veritablement d'Axiamire qu'il étoit amoureux, le conduiſit à ſon appartement : & ce fut alors que ce témeraire eut l'audace de parler ſi inſolemment à la princeſſe : car comme il avoit éprouvé que l'amour ne la pouvoit toucher, il crut que l'ambition le pourroit faire : & que l'eſpérance de pouvoir regner ſur la Perſe, la toucheroit plus que la certitude où elle étoit de regner ſur ſon cœur. Pour la

princeſſe Perca, il y avoit long-tems qu'ils avoient traité enſemble, & qu'il lui avoit perſuadé qu'il falloit que la couronne de Perſe ſe partageât entre elle & ſa ſœur: & que pour cet effet, il falloit bien empêcher qu'elle n'épouſât quelque homme, dont la fauſſe généroſité (car c'étoit ainſi qu'il parloit) le portât à laiſſer regner le ſtupide Iſmaël, ou l'aveugle Mahamed. Et comme il faiſoit ſemblant de chercher à la cour, qui pourroit être mari d'Axiamire, il joua ſi bien, que toute fine qu'elle étoit, il l'amena au point qu'il vouloit: car après qu'elle eut rêvé quelque tems, auſſi-bien que lui; qu'avons-nous beſoin, lui dit-elle, de chercher ſi loin, ce que nous pouvons trouver en la perſonne de Deliment? Lui, feignant n'avoir autre interêt en cette affaire que le bien des princeſſes, s'en défendit quelque tems, pour s'en faire preſſer davantage. Mais enfin étant tombés d'accord de leurs conditions, ils aviſerent qu'encore qu'Iſmael ne fût pas capable de rendre un parti de beaucoup plus fort que s'il n'en étoit point, il étoit neanmoins avantageux de s'emparer de ſon eſprit, & Perca prit le ſoin de le faire. Comme en effet, elle lui perſuada fort aiſément, qu'il étoit à propos qu'Axiamire fût mariée à un homme qui dépendît de lui, & non pas de Mahamed: qui après la

mort du Sophi, le pourroit troubler, en demandant un grand appanage, comme s'il n'étoit point aveugle; de ſorte que pour affoiblir ſon parti, il étoit bon de faire épouſer Axiamire à Deliment, qui s'attacheroit entierement à ſes interêts. Voilà, Seigneur, les motifs & les cauſes de l'inſolence de Deliment pour Axiamire, des diſcours qu'il me fit touchant l'amour du Sophi, des perſuaſions de Perca & d'Iſmaël: car étant avertis d'une partie de ces choſes, que nous avons bien mieux ſçues depuis, le prince Mahamed, Axiamire, Ulama, & moi, qui étois auſſi du conſeil, réſolumes que la princeſſe traiteroit toujours Deliment, avec beaucoup de froideur & d'indifference, ſans lui donner pourtant un notable ſujet de pleinte. Que le mieux ſeroit d'éviter avec ſoin toutes les occaſions, où le Sophi lui pourroit parler de cet homme: étant plus à propos de ne faire éclater la choſe qu'à l'extrêmité, parce qu'il pourroit arriver qu'elle n'auroit pas une ſuite auſſi fâcheuſe que nous la prévoyons. Que cependant on tâcheroit de faire ſçavoir à Perca, que Deliment n'avoit pas deſſein de la mieux traiter qu'Iſmaël & Mahamed: que pour moi j'écouterois les diſcours qu'il me feroit de l'amour du Sophi, comme une choſe que je ne croyois point, & que je n'euſſe pas

voulu qui fût véritable : & que je tâcherois de lui donner le moins d'occaſion que je pourrois, de me pouvoir parler. J'offris à la princeſſe de me retirer chez mon pere, ſur le prétexte d'une maladie ; mais ſi l'amitié qu'elle avoit pour moi s'y oppoſa, l'amour du prince Mahamed l'empêcha abſolument, repreſentant que ce ſeroit tout perdre que d'en uſer ainſi, parce que ſi le Sophi m'aimoit, ce ſeroit irriter ſon eſprit, & le porter peut-être à une violence, dont il ne ſeroit pas capable autrement. Pour Ulama, il avoit des ſentimens ſecrets, qui le tourmentoient inceſſamment : la puiſſance de ſon rival lui faiſoit peur, & il n'étoit pas ſi aſſuré de ma conſtance, qu'il ne craignît que l'ambition ne me touchât plus que ſon amour : mais comme je ne fus pas longtems ſans m'appercevoir de ſon inquiétude, je lui écrivis pour l'aſſurer que la mort ſeulement pourroit m'empêcher de lui tenir la parole que je lui avois donnée, d'être entierement à lui, quand il auroit mis ſes affaires en état de me pouvoir épouſer : car comme il étoit veuf de la ſœur du Sophi, la bien-ſeance ne lui permettoit pas de ſonger ſi-tôt à de ſecondes noces : principalement avec une perſonne, dont la naiſſance quoi-que noble, & aſſez illuſtre, n'approchoit pourtant pas de la premiere.

Les choſes étant en ces termes, nous fumes quelque tems ſans avoir grand ſujet de redoubler nos inquiétudes, parce que le Sophi & Deliment, ayant une ſeconde fois conſulté enſemble, & réſolu de tâcher de me gagner par douceur, avant que d'en venir à la force; ce ne furent plus que jeux & divertiſſemens. Et comme ſuivant l'ordre que j'en avois, toutes les fois que Deliment me parloit de l'amour du Sophi, je ne faiſois pas ſemblant de croire qu'il y eût aucune vérité en ſes paroles: Tachmas en étant averti, & voulant me donner une preuve de l'eſtime qu'il faiſoit, de ce que l'on appelloit beauté en mon viſage, fit une choſe qui depuis, comme vous ſçaurez par la ſuite de cette hiſtoire, a été la cauſe de bien des malheurs: car généreux Ibrahim, il arriva pour notre infortune, qu'en ce tems-là il vint en cette cour un peintre d'Europe, que le hazard ou le deſir de voyager y avoit amené: & qui faiſoit des portraits en petit, ſi admirablement reſſemblans, qu'on n'avoit jamais entendu parler d'une pareille choſe. Et en ce même tems, il y vint auſſi quelques marchands, qui parmi les autres raretés qu'ils avoient, firent voir quantité de portraits des plus belles femmes des diverſes nations, où ils avoient paſſé. Ces deux choſes jointes enſemble, firent que

le Sophi, dans le deſſein qu'il avoit de m'obliger, fit commander à toutes les filles de qualité qui étoient à la cour, de ſe trouver à ſon palais un jour qui leur fut marqué: & aux princeſſes, & à toutes leurs filles, d'y être magnifiquement vêtues. Cette cérémonie, dont nous ne ſçavions pas la cauſe (car ils en firent un ſecret) nous donna quelque inquiétude; mais enfin ce jour étant arrivé, & toute cette belle aſſemblée étant complette, le Sophi ſuivi d'Iſmaël, de Mahamed, d'Ulama, de Deliment, & du peintre, dont je vous ai parlé; entra dans la ſalle, où nous étions toutes rangées, ſans que les princeſſes euſſent le rang qu'elles devoient tenir: car le Sophi l'avoit ainſi ordonné. Et ce qui redoubloit encore l'impatience que nous avions, de ſçavoir par quelle raiſon on nous avoit fait habiller ſi ſuperbement, étoit de voir que le Sophi tenoit en ſa main droite deux couronnes d'or avec des diamens; & que prenant le peintre de la main gauche, que les princeſſes ni toutes leurs filles ne connoiſſoient pas encore; il lui dit, qu'il l'établiſſoit juge de la beauté de toutes celles qui compoſoient cette belle aſſemblée; comme ſçachant mieux que le reſte du monde, la juſte proportion des traits du viſage; ce que c'étoit que la délicateſſe, la fraîcheur, &

la vivacité du teint ; & quelle étoit la difference d'une beauté animée, ou d'une autre ſans agrément. Et que pour lui faire donner un arrêt plus équitable, il avoit voulu qu'il ne pût diſcerner la condition des belles, dont il étoit le juge ; qu'il ſe reſervoit neanmoins le droit de couronner celles qu'il auroit jugées dignes de cet honneur. Cela dit, il le conduiſit par toute la ſalle, & s'arrêtant exactement à chacune, pour ne les déſobliger pas, il acheva ſon premier tour, ſans que l'on pût juger qu'il eût donné nul avantage à aucune. Je m'apperçus neanmoins que lors que ce peintre s'arrêta devant moi, le Sophi ayant vu que je baiſſois les yeux, comme ne prétendant point de part en cette victoire, avoit dit aſſez bas, que je n'avois pas même beſoin de leur éclat, pour mériter la couronne, ayant aſſez de beauté d'ailleurs. Il eſt certain que je rougis à ce diſcours : & qu'ayant relevé les yeux, je rencontrai ceux d'Ulama, où je remarquai tant d'inquiétude qu'il m'en fit pitié.

Le prince Mahamed étoit auprès de lui, qui ne pouvant voir que par les yeux d'autrui, lui demandoit tout bas ce que l'on faiſoit ? mais enfin après que le peintre pour la cérémonie, en eut ſéparé douze, dont la princeſſe Axiamire & moi étions du nombre ;

bre; & que le Sophi lui eut dit encore une fois qu'il fût équitable ; ſoit que Tachmas m'eût fait connoître au peintre, ſans que je m'en fuſſe apperçue, comme il y a bien de l'apparence ; ſoit qu'enfin il ne ſe connût pas en beauté, je fus la premiere qui fut déclarée victorieuſe ; & à qui le Sophi mît la couronne ſur la tête. Mais comme je ſçavois bien que cette victoire étoit plutôt un effet de l'amour du Sophi que de ma beauté, elle me donna plus de dépit que de joie : de ſorte que prenant la couronne que l'on m'avoit donnée, je voulus la mettre aux pieds d'Axiamire : dans le même tems que le Sophi, par l'arrêt du peintre, lui mettoit l'autre ſur la tête : mais lui, voyant cette action, reprit ce que j'allois mettre à terre, & me le redonnant une ſeconde fois : Eſt-ce, me dit-il, que la couronne que je vous offre n'eſt pas aſſez belle ? ou que la main qui vous la preſente n'eſt pas aſſez illuſtre ? Ce n'eſt ni l'un ni l'autre, lui répondis-je, Seigneur, mais c'eſt que je ne ſuis ni aſſez belle, ni aſſez illuſtre, pour porter une couronne qui part de la main d'un ſi grand prince. Et s'approchant de moi, recevez celle-ci, me dit-il tout bas, ce ne ſera pas la derniere que vous recevrez de moi. Je ne répondis à ce diſcours qu'en rougiſſant, & me mêlai parmi mes compagnes.

avec autant de déplaiſir de ma victoire, qu'elles en avoient de ne l'avoir pas remportée. Mais enfin, Seigneur, Axiamire & moi fûmes peintes en habit d'amazones, qui à ce que nous dit celui qui faiſoit nos portraits, plaiſoit à toutes les nations. Comme ils furent achevés, le Sophi lui en fit faire ſix copies de chacun, qu'il fit mettre dans des boëtes d'or, garnies de diamans, qu'il donna à ces marchands, qui lui avoient fait voir tant de beautés étrangeres : mais avec ſerment, qu'ils ne les vendroient jamais qu'à des princes, & qu'ils en retiendroient toujours un de chacun, pour publier la beauté d'Axiamire & la mienne par toutes les nations où ils voyageroient. Ces marchands promirent tout ce qu'il voulut, & pour notre malheur ne s'aquiterent que trop bien de leur parole, comme vous ſçaurez après.

Depuis ce jour-là, Deliment me perſecuta plus qu'à l'ordinaire, lui ſemblant que je ne devois plus douter de l'amour du Sophi, après ce qu'il m'avoit dit. Et comme je voulois éviter ſa rencontre autant que je pouvois, je m'arrêtois tres-ſouvent à parler au prince Mahamed, parce qu'encore qu'il le mépriſât, ſa qualité faiſoit qu'il ne m'oſoit ſeparer de lui, quand je lui parlois. Et je me ſouviens d'un jour, que ce pauvre

prince m'entretenoit, & que Deliment étoit venu chez les princeſſes avec Iſmaël, à deſſein de me dire quelque choſe de la part du Sophi : car cet inſolent perdit tellement le reſpect qu'il devoit à Mahamed, que je l'en haïs encore davantage, que je ne faiſois auparavant. Je vous ai déja dit en rougiſſant, généreux Ibrahim, que ce prince avoit de l'amour pour moi : & quoi-que je n'euſſe que de l'amitié pour lui, & qu'Ulama poſſedât mon cœur abſolument, j'avois pourtant quelque complaiſance pour Mahamed : car tous ſes diſcours étoient ſi vertueux & ſi obligeans, quoi-que paſſionnés ; que ſi Ulama les eût entendus, je penſe même qu'il n'eût pû haïr cet illuſtre rival. J'étois bien-aiſe auſſi, de me conſerver l'amitié du fils, dans le deſſein que j'avois de refuſer l'amour du pere. C'étoit donc de ſa paſſion que Mahamed m'entretenoit, ce jour que Deliment avoit deſſein de me parler ; & que s'en trouvant empêché par la preſence du prince, il s'aviſa d'obſerver & ſes actions, & les miennes. Et comme il eſt bien difficile que les mouvemens du viſage, ne donnent quelques marques de ceux de l'ame, principalement quand l'amour la poſſede, Deliment apperçut quelque choſe d'extraordinaire en celui du prince : car Mahamed quoi qu'aveugle ne laiſſoit pas

de s'approcher de moi, comme s'il eût pu me voir : & parce que ſes yeux ne pouvoient l'avertir, quand il y avoit quelqu'un aſſez proche de nous pour l'entendre, & que c'eût été me faire ſouvenir de ſon défaut, que de me le demander, il s'étoit accoutumé de me parler toujours bas : ce qui ce jour-là entre les autres, ne donna pas peu d'inquiétude à Deliment : car ayant remarqué que j'avois rougi deux ou trois fois; & lui ſemblant que ç'avoit été ſans colere, il ſoupçonna quelque choſe de la vérité. Et comme il etoit inſolent, & accoutumé à une raillerie picquante, qui le faiſoit encore haïr de tout le monde, il dit, parlant de moi, à la confidente de Perca, auprès de laquelle il étoit (car ces deux princeſſes s'étoient retirées dans un cabinet, où Iſmaël les avoit ſuivies) cette converſation ſi longue & ſi particuliere ne vous donne-t-elle point de curioſité ? car pour moi, pourſuivit-il, je vous avoue que je ne la puis comprendre. Si c'eſt des choſes indifferentes, je ſuis bien certain qu'il ne lui parle pas des raretés qu'il a vues en ſes voyages : ſi c'eſt de guerre, il ne lui peut rendre compte que du bruit des canons : & ſi c'eſt d'amour, je ſuis bien aſſuré qu'il ne l'entretient, ni de la blancheur de ſon teint, ni de la douceur de ſes yeux : de ſorte que je

conclus, qu'il ne lui peut parler que de ſes ſonges, qui ne doivent bas être fort agréables, puis que les objets qu'il a vus, n'aident gueres à lui donner de belles idées. Deliment parloit ſi bas, que je ne l'entendois point; mais comme la privation de la vue, ſembloit avoir redoublé en Mahamed la délicateſſe de l'ouïe, il ne perdit pas une ſeule parole de ce que je viens de dire. Je m'étois bien apperçue, qu'il s'étoit tû tout d'un coup, qu'il avoit rougi; & que ſans m'écouter, il prêtoit l'oreille du côté de Deliment; mais je fus bien ſurpriſe, lorſque ſe tournant vers le lieu où il l'entendoit parler, il lui dit d'une voix forte & hardie: Tu penſes peut-être, inſolent, que parce que je ſuis aveugle, je dois auſſi être ſourd; mais ſçaches que je n'ai que trop bien entendu pour ton interêt les paroles injurieuſes que tu viens de dire: car ſi je ſuis privé de la vue, je n'ai pas perdu le cœur; & ſi le reſpect d'Axiamire ne me retenoit, je t'étranglerois de mes propres mains, ou ta fuite te mettroit à couvert de ma fureur; mais, que dis-je, reprenoit-il, tu ſçais bien, lâche, que je ne te pourrois ſuivre, & c'eſt ce qui te rend ſi hardi.

Deliment pendant ce diſcours, ne faiſoit que ſourire, ce qui me donnoit tant de colere, que je ne pouvois m'empêcher de le

regarder avec fureur; mais lui, voulant porter l'insolence au dernier point, assura Mahamed qu'il n'avoit rien dit de lui, qu'il ne pût redire au Sophi, sans qu'il s'en offençat. Je ne pense pas, repliqua Mahamed, qu'il soit aussi injuste pour autoriser son insolence à mon égard, comme à l'égard d'Axiamire; mais, quoi qu'il en soit, sors de cet appartement, & ne te trouves jamais en lieu où je serai: car je te le défends. Je vous assure, lui répondit Deliment en s'en allant, que vous ne me verrez jamais. Cette derniere raillerie, irrita si puissamment l'esprit de Mahamed, qu'il voulut aller du coté qu'il avoit entendu la voix de Deliment; mais connoissant que son malheur ne lui permettoit pas de l'atteindre, pour le punir de son audace, je le retins le mieux que je pus: & sans penser que la confidente de Perca étoit presente, laissez, Seigneur, lui dis-je, laissez aller cet insensé, & songez que votre main est trop illustre pour le punir.

A ce bruit, les princesses ouvrirent le cabinet, & Axiamire demandant ce que c'étoit, & voyant le prince Mahamed tout ému, c'est lui répondit-il, une insolence de Deliment, que je ne vous puis pas dire si-tôt: car, ma chere sœur, ceux de son parti sont encore trop forts ici. Perca faisant sem-

blant de n'entendre pas que ce diſcours s'adreſſoit à elle : je m'aſſure, dit cette artificieuſe princeſſe, que c'eſt quelqu'une des railleries de Deliment, que le prince aura mal entendue ; mais pour empêcher, pourſuivit-elle, que ce deſordre n'oblige le Sophi à défendre aux princes d'amener perſonne à notre appartement, je vas tâcher d'appaiſer cette tempête. N'en prenez pas la peine, reprit Mahamed, il eſt certain que de mon coté, elle ne s'appaiſera jamais que par la mort de Deliment. Mais Perca, ſans répondre à ce diſcours, prit Iſmaël par la main, qui tout étonné, ſe laiſſa conduire comme elle voulut. Nous ne fumes pas ſitôt en liberté de parler, que Mahamed raconta à la princeſſe Axiamire toute l'inſolence de Deliment, mais avec tant de colere, & de marques de reſſentiment, que ce pauvre prince m'en faiſoit pitié. Souffrirez-vous, lui diſoit-il, ma chere ſœur, que l'ennemi de Mahamed, devienne le mari d'Axiamire ? qu'un homme qui s'eſt ſervi de votre chambre, comme d'un aſyle, pour m'outrager impunément, ait encore l'audace de prétendre à la poſſeſſion de votre perſonne ? Ha ! non, non, vous êtes trop généreuſe, pour avoir de ſi lâches ſentimens, & j'eſpere que mes yeux ne pouvant guider ma main, pour traverſer le

cœur de cet insolent, avec cent coups de poignard, les vôtres, au moins en prendront toute la vangeance qu'ils en peuvent prendre, en leur faisant voir tant de marques de rigueur & de mépris ; que l'amour & l'ambition qui regnent en son cœur, ne pouvant être satisfaites, il aura du moins deux ennemis domestiques, qui le persécuteront incessamment, ou pour mieux dire, jusques à ce que j'aye trouvé un homme assez généreux pour guider mon bras, ou pour me prêter le sien.

Ulama entra dans la chambre à cet instant, & ayant entendu ces dernieres paroles, sans donner loisir à la princesse de répondre, il s'avança vers Mahamed, & l'assura que hors la personne du Sophi, il pouvoit disposer de lui en toutes choses, & l'employer à telle vengeance qu'il voudroit. Mahamed ayant aussi-tôt reconnu Ulama à la voix : Ha ! généreux Ulama, lui dit-il, que ne suis-je en état de reconnoître ta vertu, plûtôt que d'avoir besoin de ton courage contre un infame, qui ne peut prétendre d'autre part à la valeur, que celle qu'y peuvent avoir ces animaux cruels, qui ne sont vaillants, que parce qu'ils sont forts & d'un naturel sanguinaire ; la princesse qui vid qu'au lieu de s'appaiser, Mahamed ne faisoit que s'irriter davantage en parlant, le fit

fit entrer dans ſon cabinet avec Ulama & moi, où nous ne fûmes pas ſi-tôt que prenant la parole, elle aſſura Mahamed qu'elle n'étoit pas moins ſenſible que lui, à l'inſolence de Deliment, qu'elle lui promettoit de ne l'épouſer jamais ; non pas, diſoit-elle, que je veuille que vous m'en ayiez obligation, ni que vous puiſſiez croire que ce ſoit un deſſein que je faſſe pour l'amour de vous ; au contraire je veux que vous croyiez que dans le tems où Deliment ne m'a témoigné que de l'amour & du reſpect, j'aurois toujours plu-tôt choiſi la mort que d'être ſa femme ; car enfin, ſa naiſſance, ſon humeur, ſa méchanceté, & ſon audace, m'ont donné tant de haine pour lui, qu'il n'eſt point d'extrémité où je ne me porte plutôt, que de conſentir à rien qui lui puiſſe plaire. Mais ce que je veux que vous penſiez eſt, que ſi le plus grand prince de la terre, & qui toucheroit le plus mon inclination, vous avoit fait un outrage, je ſerois ſa plus cruelle ennemie, & la premiere qui voudrois m'en venger. Ha généreuſe ſœur ! interrompit Mahamed, tout conſolé de l'entendre parler ainſi, j'avois bien cru que ma querelle ſeroit la vôtre, & que vous ne m'abandonneriez pas.

Comme je vis que leurs diſcours ne réſolvoient rien, je leur dis qu'il me ſembloit,

que ſans s'amuſer à ſe donner des témoignages d'affection, qu'on pouvoit nommer inutiles, puiſqu'ils ne pouvoient pas douter de leur amitié, il eût mieux valu employer le tems à ſonger ſi Mahamed ſe devoit plaindre au Sophi, ou s'il devoit attendre, pour voir de quelle façon Deliment vivroit avec lui à l'avenir, après la défenſe qu'il lui avoit faite. Cet avis leur ayant ſemblé juſte, ils commencerent d'examiner la choſe. Pour Mahamed, il ne vouloit ni ſe plaindre, ni attendre, mais ſe venger ſeulement. Ulama qui ne prévoyoit rien de bon de cette vengeance, ni pour le prince, ni pour la princeſſe, ni pour lui, attendoit qu'Axiamire eût dit ſon opinion : ſe défendant de faire connoître la ſienne ſur ce qu'il diſoit que c'étoit ſeulement à lui, à executer ce que la princeſſe & Mahamed réſoudroient. De ſorte qu'Axiamire ne voulant pas parler toute ſeule, me commanda de dire ce que je penſois de cette affaire. Je vous avoue, généreux Ibrahim, que quelque haine que j'euſſe pour Deliment, je fus pourtant d'avis de porter les choſes à la douceur ; & que s'il venoit faire des ſoumiſſions à Mahamed, il falloit qu'il les reçût, faiſant ſemblant de lui pardonner ; mais à condition toutefois, qu'il ne ſe trouveroit que le moins qu'il pourroit aux lieux où Mahamed ſeroit. Et ce qui me portoit à cela, étoit la penſée que ſi Ulama

entreprenoit quelque choſe contre Deliment, le moins qu'il m'en pût arriver, ſeroit qu'Ulama ſe trouveroit contraint de s'éloigner, & de me laiſſer au pouvoir du Sophi. Pour la princeſſe, elle fut d'avis qu'un gentilhomme allât de la part de Mahamed ſe plaindre au Sophi de l'inſolence de Deliment; & que même on apportât grand ſoin à la publier; parce, diſoit-elle à Mahamed, qu'il eſt à propos de le faire mépriſer & haïr autant qu'il nous ſera poſſible, afin de nous ſervir de cette haine & de ce mépris quand il en ſera tems. Car, pourſuivoit-elle, le monde n'eſt pas inſtruit de ſa témérité & de ſon audace; & comme il eſt riche & libéral, il a des partiſans & des ſerviteurs, qui n'oſeroient peut être ſe dire tels, s'ils ſçavoient que vous & moi le haïſſons.

Quoi, ma ſœur, reprit Mahamed, vous voulez que je publie que j'ai reçu un outrage impunément! Oui, dit-elle, je veux qu'on le publie, pour vous vanger de Deliment, puis qu'on le peut faire ſans offenſer votre gloire. Conſiderez, ajoutoit-elle, que ſi la généroſité d'Ulama le portoit à ſe battre contre Deliment, votre vangeance ſeroit douteuſe, puiſque vous n'ignorez pas que le ſort des armes eſt incertain: & s'il vous en coutoit le ſang & la fortune d'un

ſi excellent homme, vous repentiriez-vous de cette violence? Non, madame, interrompit Ulama, ne vous arrêtez pas à toutes ces conſiderations, puiſque ma fortune, mon ſang, & ma vie, ne ſçauroient être employés plus glorieuſement qu'à vanger le prince Mahamed. Mais, pourſuivit-elle, la choſe n'eſt pas ſi aiſée que vous vous l'imaginez; votre deſſein peut être découvert; l'occaſion de l'éxecuter ne ſe preſentera peut-être pas: & puis, pour vous parler franchement, je ne ſçaurois approuver la violence dans Mahamed, que je condamnerois dans d'autres. Il vaut donc mieux par la voye de la douceur, acquerir à Deliment des ennemis ſecrets; qui lors qu'il en ſera tems, & que nous voudrons ouvertement nous oppoſer à ſes violences, nous ſerviront avec zele, & nous donneront lieu de nous vanger ſans crainte & avec honneur. Enfin cette ſage princeſſe ſçut appuyer ſon opinion de tant de raiſons qu'elle fut ſuivie: & pour l'éxecuter, j'allai donner ordre qu'on fiſt venir un vieil gouverneur, qui avoit élevé Mahamed, & qui étoit un des plus ſages & des plus ſçavans hommes de notre ſiecle, afin qu'il allât trouver le Sophi; qui pendant que nous étions à prendre nos réſolutions, entretenoit Deliment: car auſſi-tôt qu'il fut ſorti de la chambre

d'Axiamire, il paſſa en celle du Sophi, à qui pour colorer ſon inſolence, il dit que me trouvant tous les jours plus rebelle à ſa volonté, il n'avoit pu penſer autre choſe, ſinon que mon eſprit étoit engagé ailleurs; & qu'ayant obſervé toutes mes actions, il avoit remarqué que le prince Mahamed ne me haïſſoit pas : que pour s'en éclaircir mieux, pouſſé par le zele qu'il avoit à ſon ſervice, il avoit dit quelques paroles de raillerie, tandis que le prince m'entretenoit; qu'il avoit reçues ſi aigrement, que ſa colere lui perſuadoit encore cette opinion. Ce n'eſt pas; diſoit-il en ſous-riant, comme nous avons ſçu depuis, qu'il ſoit bien-aiſé de s'imaginer que la beauté de Felixiane vous ait donné ce rival; mais enfin je n'ai pas voulu vous cacher mes ſoupçons, & c'eſt à vous à faire ma paix avec le prince Mahamed, ſi vous ne voulez pas que la belle Axiamire me haïſſe. Je prends le ſoin de cela, répliqua le Sophi; & croyez que je ne vous ſuis pas peu obligé, de n'avoir pas craint de fâcher Mahamed, pour me ſervir en une choſe, d'où dépend ma félicité. Jugez, Seigneur, après cet artifice, ſi les plaintes de ce pauvre prince furent bien reçues. Le Sophi voulut neanmoins encore obſerver quelque bien-ſeance, ne pouvant croire que Mahamed pût être

amoureux, quoi-qu'il eût pris réſolution de s'en éclaircir davantage.

Auſſi-tôt donc que cet ancien gouverneur de Mahamed lui eût fait ſa pleinte, le Sophi lui dit, qu'il étoit déja averti de la choſe; & que pour donner ſatisfaction à Mahamed, il lui commandoit de pardonner à Deliment, dont il connoiſſoit le cœur, & ſçavoit bien qu'il n'avoit point eu deſſein de l'offenſer. Et comme ce gouverneur voulut ſupplier le Sophi, que du moins Deliment ſe trouvât le plus rarement qu'il pourroit aux lieux où ſeroit le prince Mahamed, le Sophi lui dit, qu'il ne repliquât pas davantage, & qu'enfin il vouloit être obéi. Que pour cet effet, il alloit mener Deliment à la chambre d'Axiamire, afin que la faute fût pardonnée au même lieu où elle avoit été faite: de ſorte que lorſque nous n'attendions que la réponſe du Sophi, nous le vîmes entrer lui-même, s'appuyant ſur Deliment, & ſuivi d'Iſmaël & de Perca, qui n'ayant pu voir Deliment, depuis qu'elle étoit ſortie, parce qu'il étoit avec le Sophi, les avoit ſuivis à cette chambre, auſſi-tôt qu'elle avoit été avertie qu'ils y venoient. Je vous laiſſe à juger ſi cette viſite donna de la colere à Mahamed, & de l'étonnement à Axiamire & à moi; mais nous en eûmes encore da-

vantage, lorſque le Sophi ſe mit à exagerer les obligations qu'il avoit à Deliment, ſes vertus, ſon mérite, l'affection qu'il avoit pour les princes & pour les princeſſes: & enfin, pourſuivit-il, la plus grande marque que l'on me puiſſe donner, de la paſſion que l'on a pour mon ſervice, eſt de rendre à Deliment les mêmes honneurs que s'il étoit mon fils; & pour vous, dit-il, s'appuyant ſur le bras de Mahamed, je vous commande d'aimer Deliment, & de vivre bien avec lui. Il ſeroit, ce me ſemble plus juſte, reprit le prince, que votre majeſté lui ordonnât de ne m'outrager point, puiſqu'il ne le peut faire ſans l'offenſer. J'excuſe, répondit le Sophi, la mauvaiſe opinion que vous avez de Deliment, puis qu'elle n'eſt cauſée que par le peu de connoiſſance que vous avez de ſes intentions. Mais enfin, ſans examiner davantage, ſi ma volonté eſt injuſte ou équitable, recevez ſes ſoumiſſions & ſon amitié. A ce mot, Deliment prit la parole, & déguiſant la malice de ſon ame, il dit tant de choſes obligeantes à Mahamed, que s'il n'eût connu parfaitement ſa méchanceté, il eût pu croire qu'il étoit capable de repentir. Mahamed fut contraint de faire ſemblant de n'avoir plus de reſſentiment de l'offenſe qu'il avoit reçue. Cette paix donnoit beau-

coup de joye à l'erca ; mais la froideur d'Axiamire faiſoit aſſez connoître qu'elles n'étoient pas de même parti.

Tandis que le Sophi parla d'autres choſes, il attacha toujours les yeux ſur mon viſage : & comme par un ſentiment de compaſſion, & pour éviter ſes regards, j'avois preſque toujours tourné la tête du coté de Mahamed, il commença de penſer qu'il pourroit y avoir quelque vérité aux ſoupçons de Deliment. Il ne fut pas ſi-tôt retourné à ſon appartement, que ſongeant aux moyens de s'en éclaircir, il jugea que le gentilhomme qui ſervoit de guide à Mahamed, pourroit peut-être lui en apprendre quelque choſe. Il n'eut pas ſi-tôt communiqué ce deſſein à Deliment, que l'ayant approuvé, il ne ſongea plus qu'à l'éxecuter ; & pour cet effet, il attendit, pour ne donner pas de ſoupçon à Mahamed, qu'il fût retiré le ſoir : car alors ce prince n'ayant plus deſſein de ſortir, donnoit liberté à ſon guide. Deliment qui l'avoit fait obſerver, ne fut pas ſi-tôt averti qu'il étoit ſorti de la chambre du prince, qu'il lui fit dire ſecrettement que le Sophi vouloit lui parler. Cet homme qui n'avoit pas accoutumé de recevoir de ſemblables faveurs, obéit à l'heure même ; & le Sophi joignant l'eſpérance d'une grande fortune, des préſens,

& des prieres, au commandement qu'il lui fit, eut bien-tôt ſuborné ſa fidelité. Après donc qu'il ſe fût bien aſſuré de lui, il lui ordonna d'obſerver exactement toutes les actions du prince Mahamed, de prendre garde quand il parleroit à moi, de tâcher d'en ouir quelque choſe, & de lui en venir rendre compte tous les ſoirs à la même heure. Et comme il le preſſa de lui dire s'il n'avoit point reconnu qu'il y eût quelque intelligence entre le prince & moi, il lui répondit, que tout ce qu'il en ſçavoit c'étoit que le prince parloit plus ſouvent de moi que d'aucune autre de mes compagnes.

Mais tandis qu'on le trahiſſoit de cette ſorte, il n'étoit pas ſans inquiétude. Le dépit d'être ſi mal traité du Sophi, & ſi indignement outragé de Deliment, ſans qu'il eût un moyen aſſuré de s'en vanger, ne lui donnoit pas peu de peine. Et lors qu'il penſa que dès le lendemain il ſe rencontreroit avec Deliment chez Axiamire, ſon grand cœur ne put ſe réſoudre ſi-tôt à une choſe ſi facheuſe. Il fit ſemblant d'être malade, & d'être quelque tems ſans ſortir de ſa chambre: mais lors qu'il penſoit qu'en évitant la rencontre de Deliment, il ſe privoit de la mienne, l'amour étoit plus fort en lui que le dépit: & la converſation de ſon ennemi ne lui étoit pas plus redouta-

ble, que l'eſpérance de la mienne lui étoit douce. Toutefois dans l'eſpérance que la princeſſe le viſiteroit durant ſa feinte maladie; & que comme j'étois ſa confidente, je ne manquerois pas de l'y accompagner, le dépit reprit ſa premiere place, & lui fit executer ſa réſolution. Le jour ſuivant, il feignit de ſe trouver mal, & ne voulut ſe laiſſer voir à perſonne; mais craignant qu'Axiamire n'en fût en peine, il lui envoya dire qu'elle ne s'inquietât pas de ſa maladie, & qu'il l'aſſuroit que le plus grand remede dont il eût beſoin, étoit de ſa converſation, ou de la ſolitude.

La princeſſe entendit bien ce que le prince deſiroit d'elle: de ſorte qu'auſſi-tôt qu'elle en eut trouvé l'occaſion, elle alla voir Mahamed, ſans mener avec elle qu'une vieille gouvernante, une de mes compagnes, & moi: mais Perca ayant ſçu qu'Axiamire alloit voir le prince Mahamed qui ſe trouvoit mal, perſuada à Iſmaël & à Deliment d'y aller auſſi: de ſorte qu'à peine étions-nous arrivées dans la chambre de Mahamed, que l'on vint l'avertir, que cette troupe ennemie venoit troubler notre repos. Le prince en fut ſi ému de colere, que de crainte qu'il ne s'emportât à quelque violence, Axiamire ſe hata d'en ſortir; de ſorte que les rencontrant encore à l'antichambre, où

elle les arrêta, elle leur dit que le prince s'étant endormi, elle n'avoit pas voulu qu'on l'éveillât; & par là les obligea à s'en retourner. Cependant Mahamed qui ne pouvoit vivre, ſans me faire ſçavoir qu'il vivoit toujours pour moi, appella ſon guide, nommé Amariel, qui bien ſouvent auſſi lui ſervoit de ſecretaire. Il lui recommanda le ſecret & la diſcretion; & après lui avoir fait faire plus de cent faux ſermens, lui dicta une lettre pour moi, qu'il écrivit très-fidellement: & ſe l'étant fait lire plus d'une fois, lui ordonna que le lendemain au matin, il vînt me demander des nouvelles de la princeſſe, & qu'il ne manquât pas de me rendre cette lettre le plus ſecrettement qu'il pourroit. Amariel lui promit de s'en aquiter comme il devoit; & tout joyeux de ſon avanture, il ſe retira d'auprès du prince, & alla auſſi-tôt en informer le Sophi. Le Sophi le careſſa extraordinairement, & prenant la lettre avec beaucoup d'impatience, il vit qu'elle étoit extrêmement paſſionnée, & que les ſoupçons de Deliment n'étoient pas mal fondez. Il l'envoya querir à l'heure même, lui montra la lettre qu'il tenoit, & tout ému de colere, lui demanda quel conſeil il devoit prendre? Deliment comme plus fin & moins préoccupé, lui dit qu'à bien con-

ſideter cette lettre, on voyoit clairement, que Mahamed étoit paſſionnément amoureux de moi ; mais qu'on ne pouvoit pas juger ſi je répondois à ſa paſſion : de ſorte que pour s'en éclaircir, il falloit qu'Amariel me rendît cette lettre, & m'en demandât la réponſe : que pour lui il croyoit que je ne le haïſſois pas, parce qu'une fille de Perca avoit oui des choſes que j'avois dites lors qu'il étoit ſorti de la chambre d'Axiamire, qui le lui faiſoient penſer ainſi.

Cette réſolution étant priſe, Amariel, ſuivant l'ordre qu'on lui avoit donné, me vint trouver, me rendit la lettre de Mahamed, & me donna la commodité d'y répondre : car comme il étoit venu extrêmement matin, la princeſſe n'étoit pas encore éveillée, & j'étois encore à ma chambre, ſans autre compagnie que d'une fille qui me ſervoit. Juſque-là, j'avois cru n'être pas obligée de faire rien ſçavoir à Ulama de l'amour du prince Mahamed ; mais comme je prévis qu'il alloit avoir quelque ſuite, je fis deſſein ſi je trouvois une occaſion favorable de lui en dire quelque choſe : & cependant de vivre de façon avec Mahamed, qu'il n'eût pas ſujet de s'irriter contre moi, ni d'eſpérer auſſi de m'engager à l'affection qu'il en deſiroit. Je lui répondis donc avec beaucoup de reſpect, & détournant le ſens

de ſes paroles le plus adroitement que je pus, je répondis à une lettre d'amour, comme ſi elle n'eût été que d'amitié. Amariel n'eut pas ſi-tôt ma réponſe, qu'il alla fort ſatisfait retrouver le Sophi, qui ne fut pas faché de voir que je n'avois pas tant d'affection pour Mahamed, qu'il ne pût eſpérer de la pouvoir rompre. Il conſulta ſon conſeil ordinaire, c'eſt-à-dire Deliment; ils réſolurent que doreſnavant ils changeroient les lettres que le prince me feroit écrire, parce qu'à ce qu'ils en pouvoient juger par celle qu'ils avoient vue, elles ſeroient trop belles & trop paſſionnées: faiſant auſſi deſſein s'il arrivoit que je répondiſſe des choſes trop obligeantes, de ne les faire pas lire ainſi au prince Mahamed, qui comme ſi la fortune eût voulu aider à nos ennemis, devint effectivement aſſez malade pour être plus de quinze jours ſans ſortir: de ſorte que dans cet interval, il ne ſe paſſa pas un jour qu'il ne me fiſt écrire, & que je ne lui répondiſſe, ſans que nous ſçuſſions pourtant jamais ce que nous nous voulions dire l'un à l'autre, parce que le Sophi retenoit toutes les lettres de Mahamed, & m'en faiſoit écrire d'autres; & gardoit auſſi toutes mes réponſes, en me faiſant parler comme il lui plaiſoit. J'avoue que j'étois quelquefois étonnée des queſ-

tions dont ces lettres, que je croyois être de Mahamed, étoient remplies: & confrontant la premiere que j'avois reçue de lui avec les autres, j'y trouvois une si grande difference, soit pour la beauté du stile, soit pour les choses qu'il me disoit, que je ne sçavois qu'en penser. Toutefois voyant que c'étoit toujours de la même main, & les recevant par la même voye, tout ce que j'en resolvois étoit, que l'aveuglement de ce pauvre prince lui donnoit des pensées sur l'amour, que personne n'eût jamais eues que lui: car comme le dessein du Sophi & de Deliment étoit en apprenant mes sentimens pour Mahamed, de me le rendre mépriſable, ils lui faisoient écrire d'étranges choses par Amariel. Quelquefois ils faisoient dire à ce prince aveugle qu'il s'ennuyoit de ne me voir point; que la beauté de mes yeux lui revenoit toujours à l'imaginarion: en une autre lettre, que pour plus de conformité il eût bien voulu que j'eusse été aveugle comme lui; & pour faire aussi en même tems, que je n'eusse point vu le Sophi, qu'il sçavoit être son rival. Dans une autre, il me conjuroit de faire en sorte qu'il pût avoir mon portrait, & de lui mander si j'étois blonde ou brune. Je vous laisse à penser, si ne pouvant mépriſer Mahamed, parce que je l'estimois beau-

coup d'ailleurs, ces lettres ne me donnoient pas de la compaſſion : auſſi étoit-ce par ce ſentiment que je lui répondois : & bien que l'artifice de Deliment y mît toujours quelque choſe du Sophi, j'eus toujours aſſez de prudence ou aſſez de bonheur pour n'y répondre point. Mais ſi Deliment faiſoit les lettres de Mahamed ſi peu judicieuſes, celles qu'il faiſoit pour moi, à ce que j'ai ſçu depuis, n'étoient guere plus raiſonnables : & le prince m'a dit, que lors qu'Amariel les liſoit, il ne pouvoit s'empêcher de les faire relire plus d'une fois. Ce n'eſt pas que Deliment, qui d'ordinaire les dictoit, les eût faites fort obligeantes ; mais c'eſt que le prince les trouvant ſi mauvaiſes, ſe perſuadoit que c'étoit la faute d'Amariel qui les liſoit mal : ne pouvant s'imaginer qu'une perſonne dont l'eſprit lui ſembloit digne de ſon eſtime, expliquât ſes ſentimens de ſi mauvaiſe grace : & pour cet effet, il les faiſoit lire plus d'une fois, afin de pouvoir diſcerner les fautes du Lecteur d'avec celles que l'on faiſoit paſſer pour les miennes.

Mais tandis que la malice de Deliment triomphoit de la facilité du Sophi, & de notre innocence, Mahamed ſe portant beaucoup mieux, ſe fit conduire un matin à l'appartement de la princeſſe pour lui rendre ſa

premiere visite, ou pour mieux dire, pour avoir prétexte de m'en faire une : car il m'a dit depuis qu'il n'étoit pas sans impatience de m'entendre parler, afin de connoître si j'avois encore le même esprit, qu'il avoit estimé en moi. Il ne s'étonnoit pas que je lui eusse toujours répondu avec assez de rigueur, parce qu'il pouvoit penser que ma vertu, & la crainte de me commettre à la discretion de celui qui devoit lire mes lettres, m'y pouvoit porter; mais de lui dire des choses hors de propos, c'est ce qu'il ne pouvoit comprendre. Tant que sa maladie avoit duré la princesse Axiamire l'avoit été assez souvent visiter, mais Perca avoit presque toujours été de la partie, de sorte que nous ne nous étions point parlé, jusqu'à ce que venant un matin pour visiter Axiamire à dessein, s'il la trouvoit seule, de lui déclarer la passion qu'il avoit pour moi, ne la trouvant point encore éveillée, & faisant semblant de vouloir attendre qu'elle le fût, il se fit conduire à ma chambre.

Lors qu'il y entra, j'achevois de lire une lettre d'Ulama, qui poussé par la force de sa passion, & par la crainte que l'amour du Sophi ne l'emportât sur le sien, me conjuroit de me souvenir des promesses que je lui avois faites, de n'aimer jamais rien que lui; & ensuite repassoit tous les témoignages

ges d'affection que je lui avois rendus, afin de m'obliger à ne l'en priver pas. D'abord que Mahamed entra dans ma chambre, mon premier ſentiment fut de cacher la lettre que je tenois; mais me ſouvenant tout d'un coup qu'il étoit aveugle, je me mocquai de ma prévoyance. Et d'autant plus qu'il commanda à Amariel, de reſter à une galerie par où l'on paſſoit pour venir à ma chambre. Comme je me vis ſeule avec Mahamed, excepté une fille qui me ſervoit, & en qui je me fiois de toutes choſes; l'impatience d'achever de lire la lettre d'Ulama, me prit de telle ſorte, qu'auſſi-tôt après les premieres civilités, je me mis à la déplier le plus doucement qu'il me fut poſſible, & ſans répondre préciſément aux diſcours du prince, je liſois ce qu'Ulama m'écrivoit. Mahamed, qui certainement a de l'eſprit, & qui ſuivant la coutume des aveugles, eſt toujours un peu ſoupçonneux, quoi-que par prudence il ne le témoigne que le moins qu'il peut, entendant le bruit que faiſoit la lettre en la tournant d'un coté à l'autre: car elle étoit aſſez longue, s'imagina qu'il y avoit quelque myſtere en cela, qu'il ne comprenoit pas: Que peut être le Sophi pendant ſa maladie, m'auroit abſolument gagnée: & que le papier que je tenois, & dont il entendoit le bruit, étoit une lettre

de lui, ou de Deliment. Dans cette penſée, ce prince ſi ſage & ſi moderé ne put réſiſter à la tentation de s'éclaircir d'un doute qui lui donnoit tant d'inquiétude: de ſorte que lorſque je n'y ſongeois pas, & que je repliois la lettre d'Ulama, en rêvant profondement à ce que j'y venois de lire, le prince Mahamed conduiſant ſa main par le bruit que je fis en la repliant, le hazard le mena ſi juſtement où il falloit, qu'il me l'arracha plus promptement que je ne pus m'y oppoſer.

Il faut que je ſçache, me dit-il alors, aimable Felixane, ſi ce bienheureux papier qui vous empêche de me répondre, mérite l'honneur que vous lui faites à mon préjudice. Seigneur, lui dis-je, toute troublée, ſi vous pouviez voir ce qu'il y a en cette lettre, je ne réſiſterois pas à votre volonté: mais puiſque vous ne le pouvez ſçavoir que par une tierce perſonne, ſouffrez que je vous conjure de me la rendre. Cet empreſſement que je témoignai à vouloir retirer ce papier de ſes mains, fut ce qui piqua davantage ſa curioſité: & quoi-qu'il craignît infiniment de me fâcher, il apprehendoit encore davantage d'être trompé. Et puis croyant Amariel très-fidele, il ne penſoit pas rien hazarder en ſe reſolvant de le lui faire lire. Dans cette opinion, plus je le

preſſois, & plus il ſe défendoit de m'accorder ce que je voulois : & je penſe que dans un trouble ſi grand, je me fuſſe réſolue à lui dire la vérité de la choſe, & à me confier en ſa généroſité, ſi Deliment qui avoit été averti que le prince Mahamed étoit dans ma chambre, ne fût venu avec Iſmaël, dont il ſe ſervoit à toutes choſes, pour troubler notre converſation : car il craignoit qu'une entrevue ſi particuliere ne découvrît la fourberie qu'ils nous avoient faite, & que penſant détruire notre amitié, ils ne l'affermiſſent mieux qu'auparavant : mais ce qu'ils craignoient n'avoit garde d'arriver, & Mahamed & moi avions bien d'autres penſées que de nous entretenir des lettres que nous avions reçues l'un de l'autre.

D'abord que je vis Iſmaël & Deliment, j'en témoignai beaucoup d'inquiétude, & m'adreſſant à Mahamed avec une colere que je n'avois pas beaucoup de peine à feindre. Vous remarquerez, Seigneur, lui dis-je, que les mauvais exemples ſont bien-tôt ſuivis ; & que la liberté que vous avez priſe d'entrer dans ma chambre y a amené une compagnie que je n'y devrois recevoir que par le commandement de la princeſſe. La princeſſe, reprit Deliment, diſpoſe-t-elle de toutes vos actions ? Oui, lui dis-je, &

ſi abſolument, que je ſuis incapable de lui deſobeir jamais: de ſorte, pourſuivit-il, que ſi on étoit amoureux de vous, il faudroit s'adreſſer à la princeſſe? Il le faudroit ſans doute, lui répondis je aſſez bruſquement: la croyant aſſez juſte pour ne me forcer jamais en des choſes d'où dépendroit toute la félicité, ou toute l'infortune de ma vie Nous euſſions peut-être continué de parler davantage, ſi on ne fût venu les avertir qu'Axiamire étoit éveillée, & qu'ils pouvoient la voir. Ils me quitterent pour l'aller trouver: le prince Mahamed ne fut pourtant pas long-tems dans la chambre de la princeſſe: & pour en pouvoir partir avec bien-ſeance, il feignit de ſe trouver mal, d'être ſorti ſi-tôt après ſa maladie: & ſe retira à ſon appartement le plus vîte qu'il lui fut poſſible.

Auſſi-tôt qu'il y fut, il commanda à Amariel de faire ſortir tous les ſiens: & après qu'il l'eut aſſuré qu'ils étoient ſeuls, il lui rendit la lettre qu'il m'avoit priſe, & lui ordonna de la lire: mais il fut étrangement étonné lors qu'il connut par la lecture de cette lettre, qu'il y avoit long-tems que j'étois engagée d'affection pour quelqu'un. Car comme je vous ai dit, Ulama repaſſoit preſque tout ce qui s'étoit jamais paſſé en notre amitié. Il connut bien par le ſtile de

cette lettre qu'elle étoit d'un homme de qualité, & qui craignoit que l'amour du Sophi ne me fist changer : mais comme il n'y avoit point de nom, & que l'aveuglement du prince Mahamed ne lui permettoit pas de connoître l'écriture d'Ulama, il ne pouvoit deviner qui se pouvoit être : en cette incertitude il souffroit des peines que l'on ne peut exprimer, & disoit des choses qui m'ont fait depuis quelque pitié, quand il me les a racontées ; étant bien certain que la privation de la vue ne lui fut jamais plus sensible qu'en cette occasion. Cependant Amariel, qui étoit fin & adroit, jugeant qu'il étoit important au Sophi de voir cette lettre, & craignant que le prince ne voulût garder ce papier, en plia un qui étoit fortuitement sur la table, de la forme qu'étoit l'autre, afin de la pouvoir changer. Et cette, cette prévoyance ne lui fut pas inutile : car en effet, Mahamed, après s'être fait relire cette funeste lettre, la lui redemanda, & se mettant au lit avec ce papier supposé qu'Amariel lui laissa, pour une foiblesse qui lui prit, à cause de l'agitation qu'il s'étoit donnée, cela donna la liberté à Amariel de pouvoir sortir. Il se servit de l'occasion à l'heure même ; & faisant avertir le Sophi qu'il avoit quelque chose à lui dire, il eut audience à l'instant. Il apprit à Tachmas la

visite de Mahamed à mon appartement : ſon inquiétude à ſon retour : & enfin lui montra la lettre d'Ulama, qu'il reconnut auſſi-tôt qu'il l'eut ouverte : car il avoit vu ſouvent de ſon écriture lorſqu'il étoit à la guerre des Azemites, & qu'il lui rendoit compte de ſes victoires. Il envoya chercher Deliment qui ſortoit de chez la princeſſe Axiamire, qu'il avoit encore trouvée plus rebelle qu'à l'ordinaire.

Auſſi-tôt qu'il parut, Je ne cherche plus, lui dit-il, ce qui fait la rigueur de Felixane, & ce qui la porte à mépriſer mes preſens, mon amour, & l'eſpérance même de ma couronne : car il étoit vrai que Deliment m'entretenoit tous les jours de ſemblables choſes. Je penſe, Seigneur, répondit Deliment, que ce qui rend Felixane inflexible, eſt que la connoiſſance qu'elle a de votre grandeur, ne lui permet pas de croire que vous la vouliez oublier à ſon avantage ; & les refus qu'elle fait ne ſont ſans doute que pour ſe faire aſſurer plus puiſſamment de ce qu'elle deſire peut-être plus que vous. Point du tout, repartit le Sophi ; & la lettre que je tiens, vous fera certainement changer d'avis. En diſant cela, il lui montra celle d'Ulama, qui ne leur faiſoit que trop connoître l'amitié qui étoit entre nous, & combien il étoit informé de

celle que le Sophi avoit pour moi. D'abord, tous les ſentimens de Tachmas allerent à la violence : il vouloit me faire mettre en priſon ; il vouloit perdre Ulama, & ſes plus douces réſolutions, étoient de le bannir : mais Deliment qui joignoit toujours l'artifice à la méchanceté, lui dit que la premiere choſe qu'il falloit faire, étoit de bannir Felixane du cœur d'Ulama, & Ulama du cœur de Felixane. Que pour commencer par le plus aiſé, il falloit adroitement faire ſçavoir à Ulama, que j'avois un commerce particulier avec Mahamed : & que pour le lui perſuader mieux, il falloit lui montrer quelques-unes des lettres que j'avois écrites au Prince, & qu'ils avoient retenues : lui faiſant dire en les lui donnant, que c'étoient les premieres qu'il avoit eues de moi. Que pour l'inquiéter davantage, il falloit lui montrer ſa lettre, & l'aſſurer que je la lui avois remiſe entre les mains, pour lui donner une marque indubitable de mon affection, & qu'en même tems que par cette fourberie, on auroit excité le trouble en ſon ame, il falloit lui faire commander de ſortir du palais au même inſtant, & de la cour dès le lendemain ; avec ordre de ſe retirer à la province, dont il étoit gouverneur, afin qu'il n'eût pas loiſir de s'éclaircir avec moi ; & que ſe croyant trahi,

il eût moins de ſoin de me donner de ſes nouvelles. Que les choſes étant en ces termes, il ſeroit plus aiſé de me vaincre, parce que ne ſçachant point le ſujet qu'Ulama auroit d'être irrité contre moi, je trouverois fort mauvais qu'il ne m'écrivît pas: & qu'il fût parti ſans me voir. Que le plus important de cette affaire étoit de s'aſſurer ſi bien de tous ceux qui m'approchoient, que je ne puſſe recevoir de lettres d'Ulama: & qu'enfin l'abſence d'un amant étoit un grand avantage pour un rival. Le Sophi trouva cet avis fort bon, & ne ſongeant plus qu'à l'éxecuter, ils tournerent les yeux ſur un des officiers de Mahamed qui avoit autrefois ſervi Ulama, qui s'en étoit défait à cauſe de ſes mauvaiſes inclinations. Ils le firent chercher, & l'ayant trouvé & ſuborné à l'heure même, ſans differer davantage, après que Deliment l'eut inſtruit de ce qu'il avoit à dire, & lui eut remis entre les mains la lettre d'Ulama, & trois de celles que j'avois écrites à Mahamed: il alla trouver Ulama, que je n'avois encore pu avertir de ce qui s'étoit paſſé entre le prince & moi, parce que l'amour du Sophi lui donnoit tant d'inquiétude qu'il ne pouvoit ſe réſoudre de me voir, de peur de donner trop de connoiſſance de ſes ſentimens; & pour s'en empêcher, il feignoit d'être fort occupé pour

les

les affaires de la Caramanie, où le Sophi vouloit faire quelques levées. J'avois pourtant tous les jours de ſes nouvelles par ce fidele eſclave qu'il vous a envoyé, & que vous m'avez amené.

Cet agent du Sophi le trouva donc dans l'état où il falloit qu'il fût pour être préoccupé. Il l'aborda, & le trouvant ſeul, lui fit un long diſcours de l'inclination qu'il avoit toujours eue pour ſon ſervice, lui proteſtant qu'il ne s'en pouvoit détacher; qu'il le reconnoiſſoit toujours pour ſon maître; & qu'afin de lui donner une preuve de ſon dévoument, ſans conſiderer les interêts du prince Mahamed, il venoit l'avertir d'une trahiſon que je lui faiſois. Ulama en cette occaſion eut un ſecret avertiſſement de la malice de cet homme, & s'imagina qu'il lui étoit envoyé pour découvrir s'il y avoit quelque intelligence entre nous: de façon que ſans s'émouvoir davantage de ce diſcours, je te rends grace, lui dit-il, de ton zele: mais ſçache que Felixane peut bien me déſobliger, mais non pas me trahir, n'ayant nul commerce avec elle, & ne m'étant jamais fié d'aucune choſe à ſa diſcretion. Je ſçai bien, Seigneur, lui répondit cet homme, que vous ne vous fiez pas en la mienne; mais peut-être que cette lettre que je vous preſente vous perſuadera mieux ma

fidelité. En disant cela, il lui remit entre les mains celle qu'il m'avoit écrite. Vous pouvez juger si Ulama fut étonné lorsqu'il la reconnut. Ce premier mouvement étant neanmoins passé, il s'imagina encore que je l'aurois peut être perdue, & que quelqu'un l'auroit trouvée : mais la malice de cet homme ne le laissa pas long-tems en cette opinion : car voyant l'esprit d'Ulama ému & capable d'être persuadé, il lui dit qu'il y avoit long tems que j'étois aimée du prince Mahamed, & que je l'aimois aussi. Que tant qu'il avoit cru qu'il ne pouvoit lui arriver d'autre malheur que d'être trompé de moi, il n'avoit osé trahir Mahamed, mais qu'ayant vu par la lettre qu'il m'avoit écrite, & que j'avois, disoit-il, remise aux mains du prince, qu'il y parloit de façon que si elle étoit vue du Sophi, sa fortune étoit entierement perdue : il avoit résolu de se servir de l'aveuglement du prince Mahamed pour la tirer avec adresse d'entre ses mains : & pour vous montrer, Seigneur, que je dis vrai, poursuivit-il, j'ai pris trois des lettres que Felixane a écrites au prince dans le commencement de leur affection : car pour les autres je n'ai osé en prendre, parce que comme elles sont plus obligeantes, le prince se les fait lire presque tous les jours par Amariel, qui est

le confident de cet amour. Ulama écouta ce discours, regarda sa lettre & les miennes, en reconnut l'écriture; & ne doutant plus de mon infidelité, remercia ce méchant homme, & lui fit cent questions sur l'amour du prince pour moi. Mais l'autre qui craignoit qu'il ne lui demandât tant de choses, qu'enfin il ne se contrariât en quelqu'une, le supplia de trouver bon qu'il se retirât de peur que si quelques-uns des Officiers du prince Mahamed le voyoient sortir de son appartement, si long-tems après y être entré, on ne soupçonnât la vérité. Ulama trompé par cet artifice, lui donna congé, lui promit de le récompenser, & le pria de continuer de l'avertir de ce qui se passeroit entre le prince Mahamed & moi.

A peine étoit-il hors de la chambre d'Ulama, que suivant l'avis de Deliment, ce vieil Satrape que je vous ai dit qu'il avoit suborné, y entra pour lui commander de la part du Sophi de sortir du palais au même instant; de partir dès le lendemain, & de s'en aller à son gouvernement jusqu'à un nouvel ordre. Et comme Ulama le pressa de lui dire pourquoi on le traitoit de cette sorte, le Satrape lui répondit, que le Sophi seulement le sçavoit, & qu'il lui avoit ordonné de ne le quiter point qu'il ne fût hors du palais. Puisqu'il ne me restoit plus,

répondit Ulama, qu'à donner des marques de mon obéiſſance, en ayant déja aſſez donné de ma fidelité & de mon courage en d'autres occaſions, obéiſſons ſans murmurer. Il n'eut pas ſi-tôt dit cela, qu'il ſe mit en état de ſortir ; mais ſe reſſouvenant tout d'un coup, qu'il laiſſoit dans ſon cabinet toutes les lettres que je lui avois écrites, il y rentra bruſquement pour les prendre, & ſans ſçavoir ſi c'étoit par un ſentiment de colere ou d'amour, pour les déchirer ou pour les conſerver, il prit un petit coffre de la Chine où elles étoient, ſans que le vieil Satrape qui marchoit lentement devant, s'en apperçût.

Mais pendant que ces choſes ſe paſſoient, le prince Mahamed qui s'étoit mis ſur ſon lit pour une foibleſſe qu'il avoit eue, reprit de nouvelles forces par celles de ſes inquiétudes. Il appella Amatiel, & comme on lui eut dit qu'il étoit ſorti, il ne laiſſa pas de ſe lever, & de ſe faire conduire par un autre à l'appartement d'Axiamire qu'il trouva ſeule. Iſmael & Deliment en étoient partis il y avoit très-long-tems ; & pour moi je ne m'étois pas encore rendue auprès d'elle : car l'avanture de la lettre d'Ulama, que le prince m'avoit priſe, me tenoit en une inquiétude ſi grande, que je ne ſçavois quelle réſolution prendre. Je

craignois de me découvrir à la princeſſe, de peur qu'elle ne trouvât fort mauvais que je lui euſſe caché l'affection du prince, & celle d'Ulama; je n'oſois non plus apprendre à Ulama ce qui m'étoit arrivé, de crainte qu'il ne s'imaginât, que ſans cette fâcheuſe avanture, je ne lui euſſe jamais rien dit de l'amour de Mahamed, & je ne jugeois pas auſſi qu'il me fût fort aiſé d'obliger le prince à me rendre la lettre d'Ulama, quand même je lui euſſe pu parler, ce que je voyois bien pour lors être abſolument impoſſible. En cette irréſolution je donnai tout loiſir au prince de faire ſa viſite à la princeſſe Axiamire, qui comme je vous ai dit, étoit ſeule, lorſqu'il arriva dans ſa chambre.

D'abord qu'il y fut, il commanda à celui qui l'avoit amené d'en ſortir, & après avoir demandé à la princeſſe, s'il pouvoit parler ſans être entendu que d'elle, & qu'elle lui eut répondu qu'oui, il la ſupplia de lui pardonner deux choſes, & de lui en accorder une autre: & comme la princeſſe lui eut promis ce qu'il voulut; toute la grace que je vous demande, pourſuivit-il, eſt de ne me vouloir point de mal, quand je vous aurai dit qu'il y a long-tems que j'aime Felixane; & la ſeconde, que vous me pardonnerez, ſi le reſpect que je vous porte, m'a

empêché de vous l'apprendre plus-tôt : mais quand vous m'aurez accordé le pardon de ces deux choſes, il faut encore pour me tenir votre parole, que vous me promettiez de n'en traiter pas plus mal Felixane : car quoique je ſois préſentement fort peu ſatisfait d'elle, & que ce ſoit plus-tôt la colere que l'amour qui me porte à vous entretenir ſur ce ſujet ; je ne puis pourtant me réſoudre de lui nuire. Vous m'apprenez tant de choſes étranges tout à la fois, lui dit la princeſſe, que je doute ſi je les dois croire : car enfin, me dire que vous êtes amoureux de la beauté de Felixane, & que Felixane en qui je me confie de toutes choſes, m'ait pu faire un ſecret de votre affection ; c'eſt ce que je ne puis comprendre, & ce que je ne croirai pas, ſi vous ne m'en donnez de plus fortes preuves. Je ne vous ai pas dit, répliqua le prince, que je ſuis amoureux de la beauté de Felixane, mais bien que j'aime Felixane : & croyez, ma chere ſœur, que la beauté dont je ſuis épris, quoiqu'elle ne bleſſe pas le cœur par les yeux, ne laiſſe pas de le toucher bien puiſſamment : mais enfin, je ne ſuis pas venu ici pour vous dire ce qui m'a fait devenir amoureux, mais ſeulement que je le ſuis. Pour Felixane, ce qui l'a empêché, à ce que je penſe, de vous parler de l'affection que j'avois pour elle,

c'eſt qu'elle n'en avoit point pour moi. Et plût au ciel ! s'écria-t-il, qu'elle ne vous eût point caché une choſe, qui ſans doute lui tient plus ſenſiblement au cœur. Enſuite de cela, il lui raconta les diſcours qu'il m'avoit tenu ; ce que j'y avois répondu ; les lettres qu'il m'avoit écrites ; les réponſes que j'y avois faites ; & enfin lui apprit comme quoi il m'avoit ôté une lettre de la main, dont j'avois témoigné beaucoup d'inquiétude : & que ſe l'étant fait lire par Amariel, il avoit trouvé que c'étoit une lettre d'amour, & qui lui avoit appris que j'étois engagée d'affection depuis long-tems, à celui qui me l'écrivoit, qui ſans doute à ce que l'on pouvoit juger par les choſes qu'il diſoit, devoit être homme de haute qualité : que ſon malheur l'empêchant d'en connoître l'écriture, il la ſupplioit de la vouloir lire, afin qu'il ſçût du moins le nom de ſon rival. En diſant cela, il lui préſenta le papier ſuppoſé, qu'Amariel lui avoit fait prendre, au lieu de la letttre d'Ulama, qu'il étoit allé porter au Sophi : & la princeſſe l'ayant pris & l'ayant ouvert ſans y trouver rien d'écrit, ne put s'empêcher de ſoupirer, & de plaindre le malheur de ce pauvre prince. Il faut, lui dit-elle, que vous vous ſoyez trompé, en prenant un papier pour un autre ; car je ne vois rien en celui-ci. Ha, ma ſœur !

dit le prince, qui ne soupçonnoit point la méchanceté qu'on lui avoit faite, avouez la vérité; Vous connoissez l'écriture de cette lettre; mais par discrétion, vous ne voulez pas me le dire, & par cette adresse, vous voulez me la tirer des mains. Point du tout, reprit la princesse, & je vous assure que je vous ai parlé sérieusement. Pourquoi donc, poursuivit-il, avez-vous soupiré en dépliant cette lettre? c'est, répondit la princesse, parce que j'ai vu que ce n'en étoit pas une; & que cette avanture qui eût fait rire une personne qui ne vous eût pas aimé, m'a fait plaindre votre infortune: mais peut-être avez-vous encore ce papier; nullement, dit-il, car il étoit plié d'une façon extraordinaire, qui me le faisoit connoître, & toute differente des lettres de Felixane, que je vous ai apportées, & que je n'ai point abandonnées depuis que je les ai reçues.

La princesse impatiente de voir ce que j'avois écrit au prince, prit au même instant une des lettres qu'il lui présenta, & l'ayant lue, demeura aussi surprise qu'auparavant. Je pense que vous vous souvenez bien, genereux Ibrahim, que toutes les lettres que j'avois écrites à Mahamed, étoient entre les mains du Sophi, & que celles qu'Amariel avoit rendues au prince, avoient toutes été dictées par Deliment, & écrites d'une main

inconnue : de ſorte que comme la princeſſe connoiſſoit parfaitement mon écriture, je ne ſçai pas, dit-elle à Mahamed, ſi vous croirez ce que je m'en vais vous dire : mais enfin je ſuis aſſurée que Felixane n'a jamais écrit les lettres que vous me faites voir. Il eſt certain, répondit le prince, que ſi je pouvois douter de votre amitié, je ne croirois pas ce que vous me dites : mais, ma chere ſœur, ſi j'oſois je vous prierois de les lire tout haut, pour connoître, ſi par quelque enchantement, le ſens en ſeroit auſſi-bien changé que l'écriture qu'Amariel m'a toujours aſſuré être de Felixane. La princeſſe pour le ſatisfaire lut deux de ces lettres, que le prince reconnut être telles qu'il les avoit déja entendues. Je croirois, lui dit alors la princeſſe, que Felixane ſçachant que vous ne pouvez voir que par les yeux d'autrui, auroit contrefait ſon écriture, ou peut-être fait écrire ces lettres par une main inconnue, depeur que quelqu'une n'en fût vue : mais ce qui me fait croire qu'il y a quelque choſe à cela que nous ne comprenons pas, eſt qu'elles ne ſont point du tout du ſtile de Felixane : car je vois preſque toutes les lettres qu'elle envoye à Mazanderon, lorſqu'elle écrit à ſon pere. Je ne puis pourtant comprendre, répliqua le prince, quelle fourberie il y auroit en ceci : car enfin Amariel

m'eſt fidele, & les lettres que je vous montre ſont moins obligeantes, que les diſcours de Felixane ne me l'ont été, lorſque je l'ai entretenue. Enfin, après avoir bien raiſonné la-deſſus, ſans y pouvoir rien comprendre, & avoir envoyé chercher par une perſonne fidelle à la chambre du prince la lettre d'Ulama, ils réſolurent de m'envoyer querir; & cela juſtement dans le temps, qu'après avoir fait un effort pour bannir de mon ame & la honte & la crainte, j'avois pris la réſolution de m'aller jetter aux pieds de la princeſſe, & de me confier plus en ſon affection, qu'en mon innocence.

J'arrivai donc juſtement dans ſa chambre, comme elle commandoit qu'on me fiſt venir: ce que je n'eus pas ſi-tôt entendu en y entrant, que voyant le prince auprès d'elle, & quantité de lettres ſur la table, avec un papier plié de la même façon que l'étoit la lettre d'Ulama, que le prince m'avoit priſe: je ne doutai point du tout, que la princeſſe ne ſçût la vérité de toutes choſes; car je n'ignorois pas qu'elle connoiſſoit l'écriture d'Ulama: de ſorte que me jettant à ſes genoux, Je vois bien, madame, lui dis-je, que toutes mes fautes vous ſont connues, & que dans le deſſein que j'avois de m'en venir accuſer, il ne me reſte plus rien à faire, que de vous en demander pardon,

après avoir eſſayé toutefois de vous les rendre plus excuſables, que l'eſprit du prince Mahamed ne vous les aura fait paroître. Ne vous plaignez point du prince, me répondit Axiamire, puiſque s'il eſt coupable de quelque choſe, c'eſt d'être trop peu ſenſible à votre faute; ce que je ne dois pas extrémement condamner en lui, puiſque malgré l'injure que vous m'avez faite, j'ai encore aſſez d'indulgence, pour vouloir écouter vos raiſons, ou plus-tôt vos excuſes. Après avoir remercié la princeſſe de cette grace, je commençai à lui raconter tout ce qui s'étoit paſſé entre Ulama & moi; car comme je croyois voir ſa lettre auprès de la princeſſe, & que je ſçavois qu'elle en connoiſſoit le caractere, je ne lui déguiſai aucune choſe. Pour ce qui regardoit le prince, je ne ſçavois pas trop bien comme en parler; car ne ſçachant pas ce qu'il en avoit dit à Axiamire, je craignois de l'irriter, ſi je diſois les choſes comme elles s'étoient paſſées: mais la princeſſe ayant remarqué mon inquiétude, ne craignez pas, me dit-elle, de me parler de l'affection que mon frere a pour vous, puiſque je n'en ignore pas une circonſtance. Neanmoins pour juſtifier le récit qu'il m'en a fait, & celui que vous venez de faire, je veux les ſçavoir encore de votre bouche. Je lui racontai tout ce que

je vous ai dit ; ſes diſcours, ſes lettres, & l'avanture de celle d'Ulama ; mais avec tant de ſincérité, que cela ne ſervit pas peu à perſuader la princeſſe, que j'avois fait la même choſe, pour ce qui regardoit Ulama ; comme en effet je ne lui avois point déguiſé la vérité. Mais, me dit-elle, pourquoi lorſqu'Ulama vous a témoigné qu'il avoit de l'amour pour vous, & que vous avez agréé les marques qu'il vous en a données, ne m'en avez-vous pas avertie ? & pourquoi étant engagée d'affection pour Ulama, avez-vous en quelque façon ſouffert celle du prince ? & pourquoi, du moins, ne me l'avez-vous point fait ſçavoir ? Madame, lui dis-je, s'il vous plaît de m'écouter ; peut-être trouverez-vous que ſi je ne ſuis innocente, je ne ſuis pas fort coupable.

Lorſqu'Ulama commença d'avoir de l'amour pour moi, je n'y pris pas garde ; & lorſque que je m'en apperçus, je ne m'en ſouciai que fort peu : mais dès que je commençai de prendre plaiſir à ſa diſcrétion ; de conſidérer ſa vertu & ſa généroſité ; venant à faire réflexion ſur les ſentimens que j'avois pour lui, je trouvai qu'il avoit trop engagé mon cœur : & j'en eus tant de confuſion, que je ne pus jamais me réſoudre de vous découvrir ma foibleſſe. Mais, madame, oſerois-je bien vous en faire complice, & vous

dire que rien ne m'a jamais rendu Ulama plus aimable, que l'estime que vous en faisiez, & que la passion qu'il a pour votre service ? Oui, madame, je suis assez hardie pour cela, & pour vous dire encore, que me trouvant de jour en jour plus criminelle par l'accroissement de la bien-veillance que j'avois pour Ulama, & par le secret que j'en faisois avec vous; je n'ai jamais pu obtenir de moi assez de résolution, pour vous en parler, principalement en un tems où les mauvais desseins du Sophi, & l'insolence de Deliment, vous occupoient assez l'esprit : car, madame, ne pensez pas, s'il vous plaît, que mon silence ait été une marque de mon crime; puisque quelques obligations que j'aie à Ulama, le respect que je vous dois a toujours été conservé, & je n'ai promis à Ulama de l'épouser, qu'en cas que vous l'eussiez pour agréable. C'est une chose que je vous ferai voir par ses lettres, & qu'il vous peut montrer par les miennes. Pour ce qui regarde le prince, je vous avouerai, que l'honorant comme je fais, après les témoignages d'affection qu'il m'a fait l'honneur de me rendre, & que je n'ai reçus qu'avec respect, j'eusse pensé faire une faute envers vous, & être ingrate envers lui, si je vous eusse appris, que ce prince que vous estimez avec tant de raison, eût eu une pas-

ſion indigne de lui. Je ne voulus donc pas que vous puſſiez accuſer le prince de la même choſe, que vous condamnez dans le Sophi : & pour vous témoigner comme j'ai ſongé à ſes interêts, je n'ai pas même voulu qu'Ulama ſçût la bonne volonté que le prince avoit pour moi, de crainte que la jalouſie, qui chaſſe toujours la raiſon des eſprits dont elle s'empare, ne portât Ulama à être moins affectionné au prince, de qui je n'ai pas reçu l'affection avec tant de correſpondance, qu'il pût en attendre une ſemblable. Et s'il vous plaît, madame, de bien examiner les lettres que je lui ai écrites, vous trouverez que je recevois les marques de ſa paſſion, comme des témoignages de ſon amitié, & non pas comme des proteſtations d'amour.

La princeſſe prenant alors une des lettres qui étoient ſur ſa table la déplia, & commença de la lire : mais lorſque j'entendis des choſes que je n'avois jamais écrites ; ha, madame, lui dis-je, je n'ai point écrit ce que vous liſez ! Vous ne l'avez pas écrit ? reprit le prince ; Non, Seigneur, pourſuivis-je, & je ſuis bien aſſurée, que ma mémoire ne me trompe pas. Peut-être, me dit la princeſſe, que votre ſecretaire n'aura pas bien ſuivi votre intention. Je n'ai point eu de ſecretaire, lui dis-je. La princeſſe con-

noiſſant à mon viſage, que je parlois ſincérement, me donna la lettre qu'elle tenoit, que je vis auſſi-tôt n'être point de moi, ce qui ne donnoit pas peu d'inquiétude à la princeſſe. Il ne faut point douter, dit-elle au prince, qu'Amariel ne vous ait trahi, & que la lettre d'Ulama ne ſoit entre les mains de nos ennemis. La lettre d'Ulama ! lui dis-je, & ne la vois-je pas parmi toutes ces autres qui ſont auprès de vous ? point du tout, me répondit Axiamire : & alors elle me conta comme elle ne s'étoit point trouvée, quelque ſoin que l'on eût apporté à la chercher. Hé, madame ! lui dis-je, ſi le Sophi ſçait qu'Ulama ait de l'affection pour moi, quel traitement penſez-vous qu'il en reçoive ? Songez, madame, que c'eſt le ſeul homme qui peut s'oppoſer aux violences de Deliment, & peut-être le ſeul qui l'a empêché juſques ici, d'en venir à la force ouverte, & contre vous, & contre moi.

Le prince connoiſſant l'affliction où j'étois, & ſe ſouvenant que par mon recit, il avoit appris que j'étois engagée avec Ulama avant qu'il m'eût découvert la ſienne, laiſſa toucher ſon eſprit à celle qu'il avoit pour Ulama, aux plaintes que je faiſois, ou pour mieux dire, à ſa propre generoſité. Soyez aſſurée, me dit-il, aimable Felixane, en tendant la main du coté qu'il m'entendoit

parler, que ſi j'ai troublé le repos de votre affection par celle que j'ai eu pour vous, doreſnavant j'en veux être le protecteur : & pourvu que vous me promettiez votre amitié, en préſence de la princeſſe, & que vous me conſerviez celle d'Ulama, je vous promets de ſuivre ſa fortune, & d'employer tout ce que peut un prince malheureux, pour vous redonner le repos que je vous ai ôté.

Comme nous en étions là, on vint dire à la princeſſe, qu'il y avoit un eſclave d'Ulama qui demandoit à lui parler, avec beaucoup d'empreſſement : je changeai de diſcours ; mais bien-tôt après, je ne fus que trop certaine de mon malheur : car l'eſclave qu'Ulama vous a envoyé étant entré, préſenta un billet à la princeſſe, où elle lut à peu près ce que vous allez entendre : car comme il n'étoit pas long, & que nous l'avons lu aſſez de fois, il m'eſt toujours demeuré dans la mémoire.

» Si je ne ſçavois qu'en me banniſſant de
» la cour, on vous ôte le plus fidele & le plus
» zélé de vos ſerviteurs, j'obéirois ſans mur-
» murer ; & je m'éloignerois avec joie d'un
» lieu où la vertu ne ſe trouve qu'en la per-
» ſonne de la princeſſe Axiamire, qui en quel-
» que lieu que la fortune me porte, pourra
» toujours abſolument diſpoſer de moi.

Il

Il n'en faut plus douter, dit la princeſſe, après avoir lu ce billet, la lettre d'Ulama eſt entre les mains du Sophi; & ſon banniſſement eſt un effet de ſa jalouſie. De vous dire, Seigneur, ce que je devins, entendant que par le billet de la princeſſe, Ulama ne faiſoit nulle exception que d'elle ſeule, ce me ſeroit une choſe impoſſible, auſſi bien que de vous raconter ce que je dis en cette occaſion; les plaintes que fit le prince Mahamed; les pardons qu'il me demanda; le deſeſpoir où il fut, & la douleur qu'eut Axiamire, de ſe voir privée du ſeul homme en qui elle s'étoit confiée: & puis ce ſeroit un trop long, & un trop ennuyeux diſcours: mais enfin la princeſſe s'étant fait dire par cet eſclave, comme Ulama étoit ſorti du palais; elle l'aſſura que s'il avoit quelque choſe à me dire de la part de ſon maître, il le pouvoit faire ſans rien craindre. Et m'étant approchée, pour lui confirmer ce que la princeſſe lui diſoit, il me donna un billet que je n'oublirai jamais, & dont voici les propres mots.

Après votre infidelité, Madame, mon « banniſſement m'eſt une grace, puiſque je « ne quitte Felixane qu'après que Felixane « m'a abandonné. Je ne puis pourtant me « réſoudre à partir ſans lui dire pour la « derniere fois que je parts le plus malheu- «

» reux de tous les hommes : & que ſi la » fin de ma vie peut aſſurer ſa félicité, elle » ſera bien-tôt dans l'état que je la deſire.

La fin de cette lecture fut pour moi le commencement de la plus vive douleur que j'euſſe encore ſentie : & la ſeule penſée d'être crue infidelle, par un homme pour qui je refuſois la couronne de Perſe, m'étoit un ſupplice ſi étrange, que ma raiſon n'étoit pas aſſez forte pour retenir le reſſentiment que j'en avois. Quoi, Madame, dis-je à la princeſſe, vous pouvez vivre en un lieu où l'on commet de ſemblables méchancetés, & contre des perſonnes qui vous appartiennent ? n'étoit-ce pas aſſez de bannir Ulama, ſans lui perſuader par quelque impoſture qui m'eſt inconnue, que je l'avois trahi ? & peut-être que c'eſt moi qui le fais bannir. Cet artifice cache ſans doute quelque plus grand deſſein que celui de nous ſéparer : & je crains fort que cette violence ne ſoit bien-tôt ſuivie d'une autre : & qu'après vous avoir ôté le ſeul défenſeur que vous aviez ici, vous ne connoiſſiez par votre expérience, que vous avez autant d'interêt que Felixane à la conſervation d'Ulama : car enfin Deliment ne ſonge pas tant à contenter la paſſion du Sophi, qu'à ſatisfaire celle qu'il a pour vous. Et cet inſolent vous regarde ſans doute comme un prix qui

lui eſt deſtiné après la conqueſte qu'il prétend faire de moi : mais je ſuis bien certaine que la mort me refuſera ſon ſecours, ou qu'il ne triomphera jamais de cette ſorte.

La princeſſe voyant beaucoup d'apparence à ce que je diſois, ne pouvoit s'empêcher d'accompagner mes larmes des ſiennes : & Mahamed étoit ſi affligé, qu'à travers ma douleur, je ne laiſſois pas de voir ſon affliction. Mais enfin pour s'éclaircir un peu mieux de la choſe, on demanda à cet eſclave ce qu'Ulama avoit fait tout le jour, & qui il avoit vu ? il nous raconta comme un des officiers du prince Mahamed l'étoit venu trouver ; lui avoit parlé en ſecret, & donné quelques lettres qui l'avoient fort affligé, & qu'un moment après il avoit reçu le commandement de ſortir. Mais en quel lieu eſt préſentement Ulama, dit la princeſſe ? Madame, répondit cet eſclave, auſſi-tôt qu'il a eu écrit les deux billets que j'ai apporté, chez un de ſes amis ; il s'eſt fait amener des chevaux ; s'eſt mis en chemin à l'heure même, & ma commandé de l'aller rejoindre ce ſoir dans un lieu où il doit coucher. Il faut, dit le prince Mahamed, ne retenir pas cet homme plus long-tems, de peur que la mélancolie d'Ulama ne le faſſe changer de réſolu-

tion : cet avis ayant ſemblé juſte, la princeſſe me commanda de lui écrire dans ſon cabinet avec elle : & comme je la regardois, ſans oſer preſque lui dire ma penſée, je vous entends bien, me dit-elle, vous voulez que je vous juſtifie auprès d'Ulama, & moi, interrompit Mahamed, je veux que Felixane m'excuſe envers lui. Enfin, généreux Ibrahim, la princeſſe écrivit à Ulama, & moi auſſi ; mais avec tant de proteſtations de mon innocence, que ſi pour cette fois il n'eut pas l'eſprit pleinement ſatisfait, il fut du moins plus tranquille : & ſon deſeſpoir ſe changea en une affliction plus moderée. Mahamed eût bien voulu auſſi pouvoir envoyer quelque marque de ſon amitié à Ulama, mais il ne le pouvoit ſans le ſecours de la princeſſe, qui l'aſſura que ſon frere ſeroit toujours ſon ami, ſans être ſon rival.

Ces lettres étant écrites, la crainte qu'elles ne fuſſent ſurpriſes me vint dans l'eſprit : de ſorte que pour l'empêcher, la princeſſe fit venir un vieil eſclave, qu'elle avoit toujours éprouvé très-fidele, & les lui ayant données, elle lui commanda d'aller attendre celui d'Ulama à la porte de la ville par où il devoit ſortir, pour les lui remettre, ſans que perſonne s'en apperçût. Cette prévoyance ne fut pas inutile : car cet eſclave d'Ulama ne fut pas plus-tôt ſorti de l'ap-

partement de la princeſſe, qu'il fut arrêté par les ordres de Deliment, qui lui fit demander les lettres qu'il portoit à Ulama. Mais lui qui ſçavoit bien qu'il n'en avoit point, répondit ſans s'étonner, qu'il étoit prêt de faire voir qu'on ſe trompoit; & dit enſuite, que ſon maître n'ayant pas eu la liberté d'aller prendre congé des princeſſes, & ne s'étant trouvé aucun autre des ſiens auprès de lui, il l'avoit envoyé leur en faire un compliment. Comme il étoit alors tout proche de l'appartement de Perca, il voulut y entrer pour donner plus de couleur à ce menſonge officieux : mais on ne le lui permit neanmoins qu'après qu'on eut bien cherché dans tous ſes habillemens s'il avoit dit la vérité : & comme on eut connu qu'il n'avoit pas ce qu'on penſoit, on le laiſſa aller ; & il acheva ſon voyage heureuſement, après avoir pris nos lettres des mains de celui à qui nous les avions données. Pour nous, voyant les choſes en ces termes, nous réſolûmes que la princeſſe s'aſſureroit de tous ceux qu'elle croyoit lui être fideles, par de nouvelles proteſtations de l'affection qu'ils lui avoient promiſe ; que j'écrirois ſecrettement à mon pere, afin que ſi nous avions beſoin d'avoir recours aux extrêmes remedes, & que la fuite fût le ſeul qui nous reſtât, Mazanderon

fût en état de nous recevoir ; que cependant pour prévenir le Sophi, avant qu'il eût pris ſes dernieres réſolutions, il falloit faire éclater la choſe ; ſe plaindre à tout le monde de l'inſolence de Deliment ; & que dès le lendemain au matin, elle allât ſupplier le Sophi de lui défendre de la voir jamais, parce qu'il pourroit être qu'il n'oſeroit pas ſi aiſément lui propoſer une choſe où elle feroit paroître d'avoir tant d'averſion ; que lorſque déguiſant ſes ſentimens, comme elle avoit toujours fait, il pourroit faire ſemblant d'ignorer qu'elle y eut tant de répugnance ; que pour l'embaraſſer d'autant plus, il falloit qu'elle envoyât prier cinq ou ſix perſonnes qui lui étoient affectionnées, de ſe trouver le jour ſuivant au lever du Sophi : & qu'après, ſelon la réponſe qu'il feroit, nous formerions nos deſſeins ; que Mahamed par le moyen de ſon gouverneur, feroit ce qu'il pourroit pour faire prendre Amariel : que pour ce qui me regardoit, je ne m'éloignerois plus du tout de la princeſſe ; & que de peur de quelque violence, je coucherois dans ſa chambre à la place de celle qui reſtoit auprès d'elle pour la ſervir.

Cette réſolution fut executée, comme nous l'avions penſé : les amis de la princeſſe furent avertis, & ſe trouverent auprès du Sophi à l'heure qu'on leur avoit mar-

quée. Lorſque la princeſſe y alla, Deliment n'y étoit pas encore: car par bonheur notre deſſein n'avoit pas été découvert. La princeſſe étoit ſuivie de toutes ſes filles; & comme il étoit encore aſſez matin, & qu'elle paroiſſoit extrémement triſte, le Sophi crut qu'elle alloit lui demander la grace d'Ulama: de ſorte que pour la prévenir; je vois bien, lui dit-il, en me regardant, que les larmes de quelqu'un, vous obligent à me viſiter ſi matin; & que l'abſence d'Ulama eſt ce qui vous amene ici: mais afin de n'être pas contraint de vous refuſer, je vous commande de ne m'en parler pas. La princeſſe ſans s'étonner lui dit, que quoique le banniſſement d'Ulama l'eût & ſurpriſe & affligée, parce qu'elle le croyoit le plus affectionné de tous ſes ſujets au bien de ſon Empire: que le reſpect qu'elle lui portoit ne lui permettroit jamais d'en murmurer. Et pour vous dire ce qui m'ameine, pourſuivit-elle d'un viſage modeſte & hardi tout enſemble, ce n'eſt point pour obtenir une grace, mais pour me plaindre d'un outrage que j'ai reçu, & dont je viens vous demander juſtice en préſence de ceux qui m'écoutent: car puiſque je tiens que c'eſt commencer de punir un crime que de le publier; je voudrois que tous vos ſujets puſſent être témoins de l'accuſation que je m'en

vais faire. Le Sophi fut ſi ſurpris de ce diſcours, que dans la confuſion où il fut, il ne ſongea point à Deliment : de ſorte qu'après l'avoir aſſurée qu'il l'a protegeroit contre tous ceux qui la voudroient outrager, elle pourſuivit avec plus d'aſſurance qu'auparavant. J'ai toujours bien cru, Seigneur, lui dit-elle, qu'ayant l'honneur d'être votre fille, vous prendriez mes interêts comme les vôtres : & par cette raiſon, je ne craindrai point de vous dire qu'un homme d'une naiſſance obſcure, a eu la témérité de prétendre m'épouſer : de me parler d'amour ouvertement, & quoique je le lui aye défendu avec toute la ſévérité dont je ſuis capable : comme il a vu que le reſpect que je vous portois, m'empêchoit de me plaindre à vous d'un homme que vous aimez, il a continué avec tant d'inſolence, que je n'ai pu en ſouffrir davantage : car enfin, Seigneur, ayant l'honneur d'être votre fille, je ſerois indigne de porter ce glorieux nom, ſi je pouvois endurer qu'un homme qui eût pu ſans honte être mon eſclave, ait la hardieſſe de me dire qu'il veut être mon mari. Pardonnez-moi, Seigneur, ſi je m'emporte en cette occaſion, puiſque ce téméraire par ſon inſolence, ne vous outrage pas moins que moi, & que votre interêt ne m'eſt pas moins conſiderable que le mien. Je ne demande

mande pourtant pas que vous vous priviez de sa presence, si elle vous est agreable : mais seulement que vous défendiez à Deliment de me voir ni de me parler jamais.

Voilà à peu près de quelle façon parla la Princesse ; qui pour empêcher le Sophi de l'interrompre, eut l'addresse de ne nommer Deliment qu'à la fin de son discours qui surprit étrangement le Sophi. Mais quoi qu'il en fût fort en colere, & qu'il eût resolu de faire ce mariage, il n'osa pas devant tant de monde lui dire ouvertement quelle étoit sa volonté. Je vois bien, lui dit-il, Axiamire, que le plus grand crime de Deliment est que vous croyez qu'il soit ennemi d'Ulama : mais puisque vous avez recours à ma justice, je ne veux ni le condamner ni l'absoudre qu'il ne m'ait dit ses raisons, qui peut-être ne seront pas si foibles que vous pensez. Cependant soyez assurée que dorénavant Deliment ne vous dira plus rien que par mes ordres.

La Princesse eût bien voulu repliquer ; mais le Sophi lui fit signe qu'elle se retirât ; ce qu'elle fit avec beaucoup de respect : laissant le Sophi très en colere, tous ceux qui l'avoient écoutée, ravis de sa generosité ; fort étonnez de l'insolence de Deliment, & du peu de ressentiment que le Sophi en avoit témoigné. Au sor-

tir de-là, nous rencontrâmes Iſmaël ſuivi de Deliment qui ne ſachant pas ce que la Princeſſe venoit de faire, voulut obliger le Prince à la conduire à ſon appartement. Mais Axiamire le regardant avec mépris, lui dit d'un ton de voix irrité, je te défends de la part du Sophi de me ſuivre ni de me parler: & ſi tu veux en ſavoir la cauſe, rends toi auprès de lui, & tu pourras apprendre que je me ſuis déclarée ta plus mortelle ennemie.

Deliment ſurpris d'un diſcours qu'il n'attendoit pas, ne ſut preſque que lui répondre: & nous le laiſſâmes tellement interdit qu'il fut un aſſez long-tems en ce lieu-là, ſans ſavoir ce qu'il devoit faire. Mais enfin ayant laiſſé Iſmaël, il alla trouver le Sophi qui lui rendit compte de la viſite d'Axiamire, après avoir fait ſortir tous ceux qui lui pouvoient être ſuſpects. Deliment vit bien qu'il étoit tems de faire agir toute ſon addreſſe: & pour cet effet, il ſe jette aux pieds du Sophi, le ſupplie de ſe ſouvenir que ce fut par ſon commandement qu'il lui déclara l'amour qu'il avoit pour la Princeſſe, que ſans lui il fût plûtôt mort que d'en témoigner jamais rien; mais qu'après avoir fait naître ſes eſperances, & lui avoir promis de le rendre heureux, il falloit plûtôt lui ôter la vie,

que de lui ôter la seule chose qui la lui pouvoit rendre agreable, & sans laquelle il ne la vouloit point conserver. Le Sophi qui aimoit Deliment, le voyant en cet état, le releve, l'assure qu'il vaincra l'orgueil d'Axiamire, & qu'en cette occasion il verra qu'après avoir agi en pere, il commandera en Roi, & en Roi qui veut être obéï. Mais, ajouta-t'il (comme nous avons sû depuis par un de ceux qui sont toûjours à la porte du cabinet, & qui dès ce jour se donna absolument à la Princesse) il faut, mon cher Deliment, que la possession de Felixane te donne celle d'Axiamire. Hâte-toi donc de profiter de l'absence d'Ulama, pour me la rendre favorable: car s'il étoit possible, je voudrois bien qu'elle se donnât à moi, sans être contraint d'avoir recours à la violence. Seigneur, lui répondit ce méchant homme, il est de certaines violences qui n'en ont que le nom & les apparences: & quand je fais reflexion sur ce qui regarde Felixane, il me semble que la force qu'on lui feroit, pourroit être de ce nombre. Je vois bien qu'elle a aimé Ulama, mais je ne saurois penser que l'esperance d'une couronne, n'ait diminué cette affection. Nous avons bien vû la lettre qu'il lui a écrite, mais nous n'en savons pas la réponse. Au reste,

Felixane se picque de generosité, & parce qu'elle a promis à Ulama d'être absolument à lui, elle est capable de resister toûjours à vôtre majesté : quoi que peut-être dans son cœur elle fût ravie d'être contrainte de lui manquer de parole, afin d'avoir une excuse legitime. Pour ce qui regarde vos Sujets, ils ne pourront pas vous accuser de tyrannie ; puisque celui-là n'est pas Tyran, qui n'use de violence que pour rendre quelqu'un heureux, qui ne force la volonté que pour le bien d'autrui, qui ne se sert de son pouvoir que pour la felicité de celui qui l'éprouve ; & qui enfin cherche son contentement sans l'oppression de ses peuples ; & sans faire tort ni honte à personne. Car Seigneur, de dire que Felixane est de naissance trop inégale à la vôtre, pour lui faire porter la couronne, c'est vouloir donner des bornes trop resserrées à l'autorité royale. Felixane est noble pour satisfaire à cette injuste loi qui le veut ainsi : mais quand elle ne le seroit point, il ne faudroit pas laisser de passer outre : puisque la puissance des Rois n'éclatte jamais davantage que lors qu'elle abaisse les plus relevez, & qu'elle éleve les plus abbaïssez : & c'est veritablement en ces rencontres qu'on les peut nommer les arbitres de l'infortune, ou de la felici-

té de leurs Sujets. Après de semblable discours, le Sophi sembla se resoudre à suivre la volonté de Deliment. Mais il voulut neanmoins avant de l'executer, parler ouvertement à la Princesse Axiamire touchant son mariage. Ensuite de quoi, si elle ne se resolvoit à lui obéïr, on devoit avoir recours à la force.

Je vous ai déja dit, illustre Bassa, que celui qui ce jour-là étoit de garde à la porte du cabinet du Sophi, entendit tout ce que je vous viens de raconter, parce que la passion qui emportoit Deliment ne lui permit pas d'avoir assez de prudence pour ne parler pas si haut: & l'amour & la colere du Sophi ne lui laisserent pas aussi cette prévoyance. Cet homme ayant entendu toutes ces choses, se trouva si touché des malheurs qu'on nous préparoit, qu'il prit la resolution de nous en avertir. Il est vrai que sa generosité en cette occasion fut encore excitée par une haine particuliere qu'il avoit pour Deliment, qui s'étoit opposé à diverses fois à l'avancement de sa fortune. Enfin cet homme vint le soir nous donner avis de ces choses, comme nous venions d'apprendre toutes celles que je vous ai racontées, je veux dire au moins la fourberie d'Amariel. Car le Prince Mahamed avoit si bien fait agir son

ancien Gouverneur, qu'il avoit arrêté le traître Amariel, qui par la même foibleſſe qu'il avoit euë à trahir ſon maître, nous raconta comment Deliment l'avoit ſuborné, comment il avoit porté toutes mes lettres au Sophi, qui en avoit toûjours fait écrire d'autres, pour envoyer à Mahamed, à qui on avoit auſſi retenu toutes celles qu'il m'avoit fait écrire, excepté la premiere, pour m'en donner de ſupposées. Qu'enſuite il avoit porté au Sophi la lettre d'Ulama que le Prince m'avoit priſe : lequel par les conſeils de Deliment, l'avoit fait tomber entre les mains d'Ulama avec trois de celles que j'avois effectivement écrites au Prince. Nous ſçûmes donc ce ſoir-là le mal qu'on nous avoit fait, & tout celui qu'on nous vouloit faire. Enſuite de quoi on promit pardon au traître, & récompenſe à celui qui nous étoit fidele : les congedians tous deux, avec ordre de veiller & l'un & l'autre, pour le bien de la Princeſſe.

Après ces fâcheuſes nouvelles, nos larmes redoublerent plus fort qu'auparavant. La Princeſſe vouloit mourir, j'étois bien reſoluë de la ſuivre ; Mahamed ſe deſeſperoit de ne nous pouvoir aſſiſter, & dans un trouble ſi grand, nous plaignions nos malheurs, ſans ſonger à les éviter. Mais

enfin cet ancien Gouverneur du Prince, à qui nous avions appris le déplorable état de nos affaires, dit à la Princeſſe, qu'aux termes où il voyoit les choſes, il ne jugeoit pas qu'il fallût s'oppoſer directement à la volonté du Sophi. Que l'amour, l'ambition, & la colere étoient des paſſions trop violentes pour eſperer de les vaincre par la ſeule grandeur de courage, que la plus grande ſageſſe conſeilloit, lors que l'on ne pouvoit éviter un mal, de tâcher du moins de l'éloigner de nous pour quelque tems: parce que dans les plus grandes choſes un jour differé peut cauſer des revolutions qu'on n'attendoit pas. Que la mort n'étoit le remede que des maux qui n'en avoient point d'autre: qu'il y avoit certains momens dangereux, que ſi par prudence on les évitoit, nos ennemis ne pouvoient plus executer leurs mauvais deſſeins. Qu'enfin il falloit donner loiſir au Sophi de faire reflexion ſur ce qu'il alloit entreprendre: & que pour cet effet il falloit lors qu'il viendroit parler à la Princeſſe, avoir recours aux larmes & aux prieres plûtôt qu'à la raiſon qu'il n'étoit plus capable de connoître. Que ſi elles n'étoient pas aſſez fortes pour le détourner de ſes deſſeins, comme il y avoit grande apparence, il falloit qu'elle le ſuppliât de lui don-

ner quelque temps pour ſe reſoudre à
obéïr. Et afin que par ſa triſteſſe elle ne
donnât pas de nouveaux ſujets de colei
qu'elle lui demandât la permiſſion
s'éloigner de la Cour pour quelques m
avec promeſſe de ne reſiſter plus à ſa
lonté lors qu'elle y reviendroit. Que
pendant il pourroit arriver que le Soph
repentiroit, que l'amour qu'il avoit p
moi ſe changeroit, ou ſe rallentiroit
l'abſence; mais pourſuivit-il, le princi
eſt que Felixane ne demeure pas ici.
ſais bien, lui répondis-je, que je n'ab
nerai la Princeſſe que pour mourir :
moi, répondit la Princeſſe, je ſais b
que Felixane ne mourra point ſans m
& que je ne l'abandonnerai jamais
violences de mon pere. Enfin, gener
Ibrahim, il fut reſolu que ſi le Roi ac
doit à Axiamire ce qu'elle lui devoit
mander, & qu'il voulût me retenir, j
ſupplierois avec le plus de douceur
plus de tendreſſe qu'il me ſeroit poſſibl
de me permettre de ſuivre la Princei
étant croyable que le Sophi ne me r
ſeroit pas la premiere choſe que je lui
rois démandée : principalement ne
lant point du tout de m'oppoſer à ſes
lontez. Ce n'eſt pas que le grand cœu
la Princeſſe ne reſiſtât à ſuivre ce con

mais n'en pouvant trouver d'autre, il y fallut consentir.

Le jour suivant, le Sophi vint chez la Princesse, où après lui avoir exageré le merite, la vertu, & le courage de Deliment, il lui dit qu'elle ne devoit pas trouver mauvais s'il avoit eu la hardiesse de lui parler d'amour, puisqu'il ne l'avoit fait que par ses ordres : parce qu'ayant resolu de le lui faire épouser, il eût été bien aise qu'il se fût acquis sa bienveillance. Seigneur, répondit la Princesse, avec un feint étonnement, si j'eusse su que la hardiesse que Deliment a euë en parlant à moi, étoit un effet de son obéïssance envers vous, je l'aurois reçu d'une autre sorte : je ne l'aurois pas appellé témeraire, je me serois contentée de me plaindre sans l'accuser, & de me jetter à vos pieds pour vous faire changer un dessein où j'ai tant d'aversion, que je n'y puis songer sans douleur. Le Sophi croyant que que changement dans l'esprit de la Princesse, en fut extremement aise : & quoi qu'il vît qu'elle ne se rendoit pas, il crut neanmoins puis qu'elle en venoit aux prieres qu'avec quelque patience il la pourroit vaincre. Cette esperance fut ce qui lui fit le plus aisément accorder, la requête qu'elle lui fit de lui donner du tems pour s'y resoudre.

Et certes il eût fallu qu'il eût été le plus cruel de tous les hommes, s'il ne se fût laissé toucher aux raisons, aux plaintes, aux supplications & aux larmes, de la plus aimable Princesse qui fut jamais. Mais lors qu'il lui eut permis de s'en aller à Mazanderon, où elle lui proposa de passer le tems de son exil, comme en un lieu où elle avoit été d'autres fois par divertissement : il lui dit que pour ne désoler pas la Cour, il falloit qu'elle me laissât auprès de la Princesse Perca : & de peur aussi que mon pere me tenant en son pouvoir, ne voulût pas me redonner à elle quand elle reviendroit. J'étois en un coin de la chambre où j'entendois tout ce qu'ils disoient ; mais lors que j'oüis cette proposition, sans songer au respect que je devois au Sophi, je l'interrompis en me jettant à ses pieds : & je dis tant de choses, je versai tant de larmes, & lui répondis si favorablement, à certaines questions qu'il me fit, & qui regardoient le dessein qu'il avoit pour moi, qu'enfin j'éprouvai bien que les pleurs de la personne aimée, sont des armes bien puissantes : puisque le Sophi m'accorda ce que je lui demandois, quoi que ce fût absolument contre sa volonté. Mais pour ne donner pas loisir à Deliment de lui faire revoquer la permission qu'il

nous avoit donnée, nous partîmes dès le lendemain : ce ne fut pas toutesfois sans dépêcher un homme à Ulama qui l'avertit de toutes les tromperies qu'on nous avoit faites ; de la resolution que nous avions prise, du lieu où nous allions ; & de toutes nos affaires. Nous laissâmes le Prince Mahamed si affligé que jamais je n'ai vû de semblable douleur. Pour Perca, elle fit semblant de l'être, mais en effet elle n'étoit pas fâchée de nous voir partir : car quoi qu'elle voulût bien que Deliment épousât Axiamire, elle ne desiroit pas trop que je fusse femme du Sophi. Pour Deliment, il est certain que la permission que le Sophi nous avoit donnée, ne lui plût point du tout ; & pour s'assurer en quelque sorte ; il fit ce que vous allez entendre, & ce qui nous surprit extrêmement: car lors que nous arrivâmes à Mazanderon il se trouva que mon pere en étoit parti pour aller à la Cour, par le commandement du Sophi, dont il avoit reçu un ordre exprès de s'y rendre en diligence : & cela par le conseil de Deliment, qui dès l'heure qu'il sut que nous allions à Mazanderon, persuada au Sophi d'envoyer querir mon pere avant que nous y pussions être : & de lui ordonner de venir par un autre chemin détourné, de crainte que

nous ne le rencontrassions : afin disoit-il au Sophi, que Felixane sachant que son pere sera entre vos mains, ne porte pas la Princesse à vous désobéïr : & ne se porte pas elle-même à vous resister, comme elle a fait jusques ici. Je vous laisse à juger si cette avanture nous donna de l'inquietude principalement à moi. Quoi disois-je, il faudra que je trahisse Ulama, ou que j'abandonne mon pere aux violences du Sophi ! Ha non, non ! j'aime mieux mourir, & ne pouvant satisfaire à mon devoir, & à l'amour d'Ulama, je mourrai pour ne manquer ni à l'un ni à l'autre. Mais enfin nous fûmes bien-tôt par une lettre que le Prince Mahamed nous fit écrire par son sage Gouverneur, & par une que mon pere m'écrivit, que le Sophi le traitoit fort bien, & lui faisoit esperer de grandes choses.

Ce premier sentiment de douleur étant passé, nous commençâmes à respirer, & à prendre quelque repos. Mais helas, que ce repos fut bien-tôt traversé, & que pour nous délivrer de la tyrannie du Sophi, & des violences de Deliment, la fortune se servit d'un étrange remede ! Il y avoit déja quelques jours que la Princesse, pour se delivrer des importunitez qu'elle recevoit par les visites de trois ou quatre

femmes de qualité qui la venoient voir trop souvent, s'étoit accoûtumée d'aller à la pêche ; car comme je vous ai dit, Mazanderon est au bord de la mer. En ce même-tems il arriva en ce port un vaisseau chargé des plus belles choses qui nous viennent d'Europe : mais helas ! nous ne savions pas que celui qui sembloit n'être venu que pour trafiquer, devoit être nôtre ravisseur, & la cause de nos plus grands malheurs ! Felixane s'étant arrêtée un moment pour soupirer, Ibrahim qui savoit aussi bien qu'elle l'artifice de Rustan ; je puis, lui dit-il, belle Felixane, vous épargner la peine de me raconter comme ce marchand allant au château, montrer des tableaux & des miroirs à la Princesse, vous vit, & connut que ce n'étoit pas vous qu'il devoit enlever : & qu'ayant confronté le portrait qu'on lui avoit baillé, croyant que ce fût le vôtre, parce que celui qui l'avoit vendu, l'avoit ainsi assuré : l'ayant dis-je, confronté à la Princesse Axiamire, il trouva qu'elle en étoit l'original : & qu'enfin ayant fait semblant de s'en aller, un jour que vous vous promeniez sur la mer, il aborda la barque de la Princesse, vous fit passer dans son bord, & tâcha de fléchir Axiamire en lui voulant persuader qu'elle seroit heureuse d'être en la puis-

ſance de Soliman : enfin, belle Felixane, je n'ignore plus rien de ce qui vous eſt arrivé juſques à vôtre naufrage. Mais je vous avoüe que je ne ſais point du tout par quel prodige vous en êtes échappée. Felixane alloit reprendre la ſuite de ſon diſcours, quand Ibrahim voyant qu'il étoit extrêmement tard, & jugeant bien que cette hiſtoire devoit être encore aſſez longue, lui dit que quelque impatience qu'il eût de la ſavoir, la bienſeance étoit encore plus forte en lui que la curioſité : & que n'étant pas juſte de priver ſi long-tems la Princeſſe Axiamire, d'une perſonne qui lui étoit ſi agreable & ſi neceſſaire, il jugeoit à propos qu'elle allât la retrouver. Que lui cependant, pour ne differer pas trop long-tems à ſavoir le reſte de ſes avantures, demeureroit à coucher au château des ſept Tours : afin que le lendemain elle lui apprît ce qu'il falloit qu'il fît pour ſervir la Princeſſe. Felixane aſſura Ibrahim qu'elle feroit ce qu'il lui plairoit : & que puis qu'il avoit la bonté de vouloir bien lui permettre d'aller ſavoir en quel état étoit la ſanté d'Axiamire, elle le ſupplioit que ce fût à l'heure même. Ibrahim la conjura de l'aſſurer de ſes obéiſſances, & du deſſein qu'il avoit de la ſervir. Et comme elle ſe retiroit, il lui dit

encore qu'elle pouvoit mener avec elle l'eſclave d'Ulama, parce qu'il avoit à parler à la Princeſſe qui ſeroit peut-être bien aiſe d'apprendre de ſa bouche les merveilleux exploits de ſon maître. Felixane le remercia encore de cette faveur, & s'en alla à l'appartement d'Axiamire. Pour Ibrahim, il dépêcha le Gouverneur du château des ſept Tours vers le Baſſa de la mer, pour une affaire qui regardoit l'Etat : & après l'avoir inſtruit, il lui dit en ſouriant, que pour ce ſoir il lui répondoit de la place. Cet homme partit à l'heure même, & Ibrahim fut conduit dans le plus bel appartement du château, où il paſſa le ſoir & toute la nuit à ſonger à ſes propres malheurs. Et quoique pour ſe conſoler il voulût les comparer à ceux des autres, il trouvoit neanmoins que les ſiens étoient encore plus grands.

Cependant Felixane ne fut pas plûtôt auprès d'Axiamire, qu'elle lui dit tant de choſes à l'avantage de nôtre illuſtre Baſſa, qu'elle n'eut pas peu d'impatience de le voir. Mais après lui avoir rendu compte de leur converſation, elle fit appeller l'eſclave d'Ulama qui ſe jettant aux pieds de la Princeſſe, lui rendit la lettre que ſon maître lui écrivoit, Ah Felixane ! dit Axiamire, pourquoi m'avez-vous ſurpri-

se ? & pourquoi m'avez-vous differé de quelques momens, le plaisir que je reçois de connoître qu'Ulama se souvient encore de moi ? En disant cela, elle tendit la main à ce fidele esclave, & tout aussi-tôt ouvrit la lettre d'Ulama qu'elle trouva être telle.

» Si je ne savois bien qu'être ennemi de » Deliment, c'est être serviteur de la » Princesse Axiamire, je ne serois pas as- » sez hardi pour lui écrire, après avoir osé » porter les armes contre le Sophi son pe- » re. Mais sachant que je ne me suis armé » que pour la délivrer ou pour la vanger, » il me semble que je puis esperer qu'elle » ne trouvera pas mauvais que je tâche » de la servir; & que j'employe le sang » que j'ai répandu au service d'un Prince » étranger, pour procurer sa liberté. Si » j'obtiens cette grace je serai toûjours ar- » rivé à la fin que je me suis proposée, » qui n'est autre que de hazarder ma vie, » pour lui témoigner que je lui suis le plus » affectionné de tous les Sujets du Sophi, » & le plus obéïssant de ses serviteurs.

ULAMA.

Je n'en doutois point, reprit la Princesse, après avoir lû cette lettre : mais pour-

suivit-

ſuivit-elle, parlant à l'eſclave qui la lui avoit donnée, ne me diras-tu point quelles ont été les avantures d'Ulama ? J'ai ordre, Madame, repliqua-t'il, de vous obéïr en toutes choſes : & d'autant plus volontiers en celle-ci, que j'ai un commandement exprès d'en rendre compte à Felixane. Halima voyant que cet eſclave ſe préparoit à contenter la curioſité d'Axiamire, la ſupplia de remettre ce recit après qu'elle auroit un peu mangé. Le repas d'Axiamire ne fut pas fort long ; & l'impatience de Felixane excitant la ſienne, l'eſclave commença ſon diſcours de cette ſorte : après toutesfois que la Princeſſe eut fait aſſeoir Halima & Felixane ſur des quarreaux proches de ſon lit.

Hiſtoire d'Ulama.

Je ne m'arrêterai point, Madame, à vous redire les tranſports de joye que je remarquai dans l'eſprit d'Ulama, lors que par vôtre lettre, & par celle de Felixane, il connut qu'elle n'étoit point coupable : puiſque ne doutant point de ſon affection, vous ne ſauriez douter du reſſentiment qu'il en eut. Mais je vous dirai bien qu'après que ce premier mouvement de joye fut paſſé, il n'eut pas peu d'inquietude de

de vous abandonner en un tems, où il prévoyoit que vous auriez besoin de son assistance. Il crut néanmoins que le mieux étoit en cette occasion, d'obéïr aux volontez du Sophi : puisque c'eût été s'ôter entierement les moyens de vous servir, que de se rendre coupable en ne suivant pas ses ordres : se resolvant toutesfois à perdre Deliment, quand la chose seroit desesperée, plûtôt que de souffrir qu'on vous fit aucun outrage.

En ce dessein il s'en alla à son Gouvernement, où comme vous savez peu de tems après, vous l'instruisites pleinement de toutes les fourberies qu'on vous avoit faites, & du dessein que vous aviez pris de vous en aller à Mazanderon. Cette marque de vôtre generosité, & de la constance de Felixane, lui donna tout ensemble, & beaucoup de douleur, & beaucoup de satisfaction. Il étoit affligé de savoir la persecution que vous enduriez ; mais il ne pouvoit s'empêcher d'avoir bien de la joye de connoître par cet illustre exemple que la couronne de Perse étoit moins considerable à Felixane que son affection. Or il n'avoit pas eu loisir de songer à ce qu'il avoit à faire, qu'il reçut un commandement exprès, de se rendre auprès du Sophi avec le plus de diligence qui lui seroit

poſſible, à peine d'être déclaré criminel de leze-majeſté. Cette procedure extraordinaire le ſurprit : car il ne ſavoit pas comme il a ſû depuis par un des confidens de Deliment, qu'il fit ſon priſonnier de guerre auprès de Tauris, qu'auſſi-tôt que vous fûtes partie pour Mazanderon, & qu'il eut fait rappeller le pere de Felixane auprès du Sophi, il voulut encore non ſeulement s'aſſurer de la perſonne d'Ulama, mais le perdre entierement, de crainte que venant à ſavoir que vous étiez à Mazanderon, il ne vous y allât trouver, & ne vous portât à quelque extrême reſolution. Et pour cet effet il avoit diſpoſé l'eſprit du Sophi à faire mettre Ulama en priſon s'il venoit à la Cour : & enſuite à lui faire ſon procez, ſur le pretexte de quelques deſordres qu'avoient fait certaines troupes, qui autrefois avoient ſervi ſous Ulama, lors qu'elles avoient ſû le commandement qu'on lui avoit fait de ſe retirer : repreſentant au Sophi que tant qu'Ulama vivroit il ſeroit toûjours en inquiétude. Deliment n'étoit pourtant pas ſi aſſuré de l'eſprit du Sophi, qu'il n'apprehendât que le retour d'Ulama ne fit changer les choſes. Car il n'ignoroit pas que le Sophi l'avoit beaucoup aimé, & lui étoit obligé de plus d'une victoire. Il ſavoit auſſi

que le parti de mon maître n'étoit pas si foible dans la Cour, que si on en venoit à l'extrême violence, il ne causât peut-être une revolution generale à l'état qui ne lui seroit pas avantageuse. De sorte que pour prévoir à tous les malheurs qui lui pouvoient arriver, il eut recours à l'artifice. Et pour cet effet, dans le même tems que le Sophi fit commandement à Ulama de se rendre auprès de lui; Deliment par diverses voyes le fit avertir des mauvais desseins qu'on avoit sur sa vie: & conduisit la chose si adroitement que les plus fideles amis de mon maître, servirent à la méchanceté de cet homme, qui au lieu de tenir le dessein de perdre Ulama fort secret, en avoit fait semer le bruit avec adresse deux jours avant que celui qui devoit porter le commandement à Ulama, partît pour l'aller trouver. De sorte que lors qu'il arriva, Ulama avoit déja reçu plusieurs avis, de n'aller point à la Cour. Mahamed même lui en avoit fait écrire; mais avec tant de circonstances qui lui faisoient voir sa perte indubitable s'il obéissoit, qu'il étoit impossible de soupçonner qu'il y eût nul artifice en toutes ces choses.

Quelques-uns lui conseilloient de chercher un lieu de retraite chez les étrangers, lui promettant de tâcher de justifier sa

fuite pendant ſon abſence. Les autres vouloient qu'il ſe fortifiât dans ſon gouvernement. Mais enfin aucun ne lui conſeilloit de ſe fier à ſon innocence. Je vous laiſſe à penſer, Madame, ſi la méchanceté de Deliment pouvoit avoir un plus favorable ſuccès! & ſi toutes ces choſes n'étoient pas capables de faire réüſſir le deſſein qu'il avoit, de faire enſorte qu'Ulama par ſa déſobéïſſance ou par ſa fuite, non ſeulement ne vint point auprès du Sophi, mais ſe rendît effectivement coupable aux yeux de tout le monde: qui après cela n'auroit pas tant d'ardeur à prendre ſes interêts. Ulama en cette fâcheuſe conjoncture, ne ſavoit quelle reſolution prendre: car ſi d'un côté il conſideroit le peril où il s'expoſoit en s'allant mettre entre les mains de ſes ennemis, s'il penſoit, dis-je, que vous n'étant point à la Cour, ſon parti en étoit plus foible, & celui de Deliment plus puiſſant: de l'autre, il voyoit qu'en n'obéïſſant pas il laiſſoit le champ de bataille à ſon ennemi: que c'étoit lui fournir des armes pour le détruire que d'agir comme s'il eût été coupable: & pour tout dire, que c'étoit vous abandonner & quitter Felixane. Cette derniere penſée le fit reſoudre d'aller courageuſement à la Cour: il fut pourtant empêché de partir ſi-tôt par

me maladie dont il fut attaqué : mais enfin se portant mieux, il se mit en chemin, avec dessein de s'opposer autant qu'il pourroit à la malice de Deliment : & de n'oublier rien pour cela. Mais à peine avions-nous fait deux journées, car comme vous savez, Madame, je ne l'ai jamais abandonné, que nous rencontrâmes un de ses plus chers amis qui venoit en diligence pour lui apprendre que la nouvelle de vôtre perte, & de celle de Felixane, rempliſſoit toute la Cour. Que dans la maiſon royale, on diſoit qu'étant allées à la pêche, vous y aviez fait naufrage, mais que ceux qui penſoient le mieux raiſonner ſur les choſes, croyoient que vôtre perte étoit une ſuppoſition : & que ſans doute, on vous tenoit enfermées en quelque part. Que c'étoit un effet de la paſſion du Sophi, & de la violence de Deliment, que de la façon dont la choſe étoit conduite, il n'y falloit point chercher de remede : que s'il alloit à la Cour, ce ſeroit ſe ſacrifier inutilement pour vous, & à l'avantage de Deliment: & qu'enfin le mieux qu'il pût faire étoit de chercher un aſile chez quelque Prince aſſez puiſſant pour le défendre, & aſſez juſte pour reconnoître ſon merite. Jugez, Madame, de quelle façon mon cher maître reçut cette funeſte

nouvelle, & combien il ressentit une avanture par laquelle il perdoit pour toûjours l'esperance de vous revoir: & par laquelle il voyoit Felixane en la possession d'un autre. Sa douleur fut si forte que si je vous la pouvois dépeindre, je suis bien assuré que mon recit vous feroit verser des larmes.

D'abord il parut plus insensible qu'affligé; son silence, sa pâleur, le peu d'émotion qu'il eut, après avoir appris cette fâcheuse nouvelle, & son regard immobile, ne me permettoient pas de pouvoir juger quel étoit le nouveau malheur qui lui étoit arrivé: car cet homme avoit parlé fort bas. Mais je n'en doutai plus, lors que rompant son silence tout d'un coup, & parlant avec beaucoup de précipitation; que la fortune, dit-il, fasse de moi ce qu'elle voudra, je suis bien certain qu'elle ne me rendra pas plus malheureux que je le suis. Puis se tournant vers celui qui lui avoit appris vôtre perte, tout transporté de douleur, & tout changé de visage; allons, lui dit-il, mon cher ami, allons mourir en quelque lieu écarté; puisque c'est pour jamais que je suis separé de Felixane. A ce mot il tomba comme mort entre mes bras: & je crus, le voyant en ce pitoyable état, que la douleur avoit fait, ce que son

deſeſpoir vouloit executer. Par bonheur, nous n'étions pas fort loin d'une maiſon champêtre, où l'ayant porté avec l'aide de ſon ami, nous le fîmes revenir de ſon évanoüiſſement : mais on peut dire qu'en lui rendant le ſentiment, nous eûmes quelque cruauté : puiſque nous lui rendîmes en même-tems ſa douleur & ſon deſeſpoir. Quoi diſoit-il, Felixane eſt en état, que le mieux qu'elle puiſſe être pour moi, eſt de n'être plus ! Quoi Felixane eſt entre les bras de la mort, ou ſous la puiſſance du Sophi ! Ah non, non, ne ſoyons pas aſſez lâches pour ſupporter cette douleur. Si Felixane eſt morte, ſuivons la genereuſement ; & ſi elle eſt à un autre, ne ſurvivons pas à nôtre infortune. Puis reprenant tout d'un coup, après s'être tû quelque tems ; quoi la Princeſſe Axiamire, la gloire de ſon ſexe & de nôtre ſiécle, ſera femme d'un homme indigne d'être ſon eſclave, & nous vivrons après lui avoir tant juré de fois de mourir pour ſon ſervice, & pour la défendre de l'inſolence de Deliment ! Ah cela ne ſe peut en nulle façon : & puiſque je ne ſçaurois la ſecourir, je ſaurai du moins lui témoigner par ma mort que la crainte de perdre la vie ne m'a pas empêché de m'oppoſer à ſes ennemis.

En diſant cela il ſe promenoit à grands pas,

pas, & sembloit avoir quelque étrange dessein sur lui-même. Mais venant à s'appercevoir qu'il n'avoit plus son cimeterre qui par hazard étoit tombé sans que nous y eussions pris garde, lors que nous l'avions apporté évanoüi à cette maison ; pensez-vous, nous dit-il, m'empêcher de mourir en m'ôtant mes armes ? Ah non, non, poursuivit-il, je trouverai aisément de quoi finir ma vie & mes miseres. Genereux Ulama, lui répondit son ami, nous n'avons point eu dessein de vous ôter vôtre cimeterre ; puis qu'au contraire, en l'état où je vois les choses, il me semble qu'il seroit plus à propos de chercher des armes pour vous venger que pour vous détruire : car si Felixane est morte vous ne sauriez vous perdre plus noblement qu'en la vangeant de ceux qui ont été ses ennemis pendant sa vie ; & si elle ne l'est pas que pensez-vous qu'elle dise, lors qu'elle saura que le genereux Ulama, au lieu de faire soûlever le peuple, de demander secours à quelque Prince étranger ; d'aller à la tête d'une armée attaquer ses persecuteurs, l'abandonne foiblement en se livrant à son desespoir, & la traite encore plus cruellement que la fortune, puisqu'il veut lui ôter le seul homme qui la peut délivrer ; & la seule personne qu'elle ai-

me. Et comme quoi voulez-vous que je la délivre, reprit-il, si je ne sais pas en quel lieu de la terre elle est ? Il faut Seigneur, lui répondis-je, s'en informer avec soin ; mais quand vous n'en découvririez rien, il ne faut pas laisser de prendre les armes. Car si vous ignorez où est Felixane, vous n'ignorez pas du moins qui sont les ennemis de la Princesse Axiamire & de Felixane. Je n'aurois jamais fait, Madame, si je vous rediſois tous les discours d'Ulama. Tantôt il vouloit aller poignarder Delimant, quoi que nous lui fissions connoître que ce lui seroit presque une chose impossible : tantôt il vouloit s'aller présenter au Sophi : tantôt il vouloit aller inconnu à Mazanderon, s'informer lui-même de vôtre perte. Mais pour conclusion de toutes choses, il en revenoit toûjours au dessein de mourir. Enfin sans nous opposer directement à sa douleur, nous fûmes si bien lui inspirer la colere dans l'ame, que le seul dessein de vous vanger lui conserva la vie. Il se resolut donc de s'en retourner à son gouvernement, pour songer quels moyens il falloit tenir pour cela. Pour son ami, il le renvoya, & le pria de le tenir averti de tout ce qui se passeroit à la Cour : & de tâcher de découvrir en quel lieu on vous retenoit ; car il ne dou-

soit point du tout que vous ne fussiez entre les mains du Sophi.

Comme nous fûmes arrivez, il fut que Deliment s'étoit avisé de ne dire plus que vous aviez fait naufrage, & qu'au contraire il avoit fait arrêter le Prince Mahamed & le pere de Felixane, comme les soupçonnant de vous avoir fait enlever. Faisant courir le bruit qu'Ulama pourroit bien avoir quelque part à leur crime : & que même on se préparoit à le venir prendre dans son gouvernement comme rebelle & désobéissant aux volontez du Sophi. Mon maître apprenant cette nouvelle se confirma encore davantage, en l'opinion que vôtre perte étoit un effet de l'artifice de Deliment, qui pour s'en justifier aux yeux du peuple, le vouloit charger de son propre crime. Cette pensée acheva de le faire resoudre de songer à sa sureté afin de se vanger. Et pour cet effet il se retira dans une place assez forte qui appartenoit à un de ses amis. Il y fut quelques jours caché, pour songer à ce qu'il avoit à faire : mais après avoir bien cherché, il jugea que le meilleur seroit de se remettre sous la protection du genereux Ibrahim, dont la reputation remplissoit tout l'Orient. Car sachant que Soliman avoit toûjours assez de pretentions sur la

Perſe, pour avoir un pretexte ſpecieux de recommencer la guerre; il eſpera que l'aſſurant de ſes amis, & de ſes intelligences, il pourroit peut-être l'y porter: & d'autant plus qu'il ſavoit que depuis quelque tems, les Georgiens avoient fait pluſieurs courſes dans la Comagene, & la Meſopotamie. Il me dépêcha vers Ibrahim à Conſtantinople, avec une lettre la plus obligeante, & la plus genereuſe du monde, où il lui mandoit que pour confirmer les choſes qu'il lui diſoit, ſe confiant en ſa generoſité, il s'alloit rendre à Bitiliſe, qui eſt ſous la domination de Soliman, & qui n'eſt qu'à quatre journées du gouvernement d'Ulama. En effet, je ne fus pas ſi tôt parti que mon maître après avoir écrit aux plus fideles de ſes amis pour entretenir quelque intelligence avec eux, en cas qu'il en eût beſoin, partit auſſi pour Bitiliſe, & s'alla remettre entre les mains d'un nommé Serefbeg, à qui cette ville appartenoit, comme vaſſal de l'Empire Othoman. Mais quoiqu'Ulama lui dît qu'il venoit chercher la protection de Soliman, & que pour cet effet il avoit dépêché vers Ibrahim; comme cet homme étoit cruel, & pouſſé par un zele indiſcret & brutal, au lieu de s'aſſurer ſimplement de ſa perſonne en lui donnant des gardes, juſqu'à

ce qu'il eût eu des nouvelles de Soliman, il le fit prendre, le fit lier, & l'envoya en ce déplorable état à Constantinople.

Cependant j'avois fait mon voyage heureusement : & ayant rendu ma lettre à Ibrahim, je vis bien qu'il en eut beaucoup de joye, que la réputation de mon maître, étoit venuë jusqu'à lui, & que sa haute naissance ne lui étoit pas inconnuë. En peu de jours il obtint pour Ulama tout ce qu'il avoit demandé. Et comme il se préparoit à l'envoyer recevoir avec honneur ; & que me congediant, il parloit à moi dans la place de l'Hippodrome, devant la porte de son palais, je vis arriver mon maître lié sur un cheval, les mains chargées de chaînes, & le visage si changé que je pensai le méconnoître. Mais me l'étant remis entiérement, sans songer au respect que je devois au grand Visir, je le quittai, & m'approchant d'Ulama, Seigneur, dis-je à Ibrahim, ne souffrez pas que celui que vous voulez proteger soit si indignement traité : & que le vaillant Ulama soit enchaîné comme un esclave. Ulama, s'écria le grand Visir, oüi genereux Ibrahim, poursuivis-je, vous voyez ce vaillant Ulama, qui n'a demandé protection qu'à vous seulement. Je n'eus pas si-tôt parlé, qu'Ibrahim courut lui-même détacher mon

cher maître : & regardant ceux qui l'accompagnoient avec fureur, il m'ordonna de lui aider, ce que je fis avec bien de la joye. Pour Ulama, il avoit tant de confusion de se voir en cet état, qu'il eût presque voulu que je ne l'eusse pas nommé. Mais la chose étant faite, & ayant entendu que le grand Visir parloit la langue Persienne, ces chaînes, lui dit-il genereux Ibrahim, car il avoit pris garde que je l'avois nommé ainsi, m'ont été glorieuses, puisqu'elles me sont données par une main si illustre. Et vous devant la liberté dès nôtre premiere rencontre, jugez si tout le reste de ma vie, je ne dépendrai pas absolument de vous? Il est vrai, repliqua Ibrahim en l'embrassant, après l'avoir détaché, que ces chaînes ne sont honteuses que pour ceux qui vous les ont fait porter : & par un sort tout contraire à celui de tous les liberateurs, il faut qu'après avoir rompu vos fers, je vous demande pardon du mauvais traitement que vous avez reçu. Heureux en cela du moins, que vous ne pouvez pas en soupçonner Soliman : qui si je ne me trompe, fera sentir la pesanteur de vos chaînes, à ceux qui vous en ont chargé. Ulama répondit à cela avec beaucoup de civilité : & enfin le grand Visir le fit entrer dans son palais, dont

nous étions fort proches: ordonnant à quelques-uns des siens de s'assurer de ceux qui avoient accompagné Ulama, de peur que quelqu'un d'eux ne se dérobât, pour aller avertir Serefbeg, que son zele indiscret n'étoit pas bien reçu.

Comme ces deux illustres personnes furent entrées, Ibrahim fit voir à Ulama la lettre qu'il lui écrivoit; les ordres qu'il avoit donnez, afin qu'on l'allast recevoir, & après lui avoir dit qu'il pouvoit commander chez lui, il alla rendre compte de son arrivée à Soliman qui fut tellement irrité contre Serefbeg que sa colere en éclatta hautement, comme vous saurez après. Cependant le Bassa revint querir mon maître pour le conduire au serrail: & comme il y a quelque sympatie entre les grands hommes, qui fait que dès qu'ils se connoissent, ils viennent à s'aimer plus promptement que les autres: il paroissoit déja tant d'amitié entre Ulama & cet illustre Bassa, que j'en étois tout surpris. Mais enfin pour n'allonger pas ce discours, Soliman caressa extraordinairement Ulama, lui jura qu'il puniroit celui qui l'avoit enchaîné, quoique mon maître employât tout son pouvoir pour obtenir sa grace: le logea magnifiquement, lui fit dresser un

train proportionné à sa condition ; & enfin lui donna tous les sujets du monde de se loüer de lui. Et comme si la fortune eût voulu seconder les desseins d'Ulama, le jour même qu'il étoit arrivé à Constantinople, la guerre de Perse avoit été resolüe, soit à cause de ce qu'avoient fait les Géorgiens, ou que les levées qu'avoit fait Tachmas, eussent donné de l'ombrage à Soliman, ou pour quelques autres raisons, que je n'ai pas bien sues. De sorte qu'Ibrahim l'apprenant à Ulama, & lui demandant s'il y voudroit bien servir, il en eut une joye que je ne vous saurois faire comprendre. Le Bassa ayant reconnu ses intentions, en avertit Soliman qui trouva qu'il étoit à propos que pendant que les preparatifs de guerre se feroient, Ulama retournât sur la frontiere, pour entretenir plus aisément ses intelligences. Mais pour l'y faire retourner avec gloire, & executer ce qu'il avoit resolu, Ibrahim fit qu'il déclara Serefbeg criminel de lezemajesté, qu'il donna Bitilise que l'autre possedoit, avec tout le reste de ses biens à Ulama, qu'il lui assura cent mille sultanins de pension, & qu'il le gratifia du gouvernement de Catahemide, ville frontiere du Diarbech, ou Mesopotamie. La generosité de mon maître le porta à refuser

ses dépoüilles de son ennemi, autant qu'il lui fut possible : mais il fallut pourtant suivre la volonté du Sultan.

Cette déclaration étant faite, Serefbeg en fut averti par quelques amis qu'il avoit à Constantinople ; si bien que poussé de colere il se déroba des siens, & passant dans les terres du Sophi, alla lui offrir son service. De sorte qu'il eût semblé que ces deux Princes avoient fait un échange, ou s'étoient donné des ôtages. Il est vrai que la chose n'étoit pas égale pour les personnes ; Serefbeg n'ayant rien de plus recommandable qu'une generosité brutale, qui le portoit dans les perils sans les connoître. Mais enfin Ulama se rendit à Bitilise, où d'abord il trouva dequoi exercer sa generosité ; car la femme & les enfans de Serefbeg, vinrent se jetter à ses pieds, & tous couverts de larmes, lui demanderent la grace de leur pere & de son mari : Ulama leur répondit que s'il se fût mis en état de la secevoir, il auroit fait tous ses efforts pour l'obtenir du Sultan : mais qu'en l'état où étoient les choses, c'étoit une proposition qu'il n'oseroit faire. Après cela il le supplierent du moins de ne les maltraiter point. Ulama qui n'avoit pas ce dessein, les assura qu'excepté Bitilise qu'il étoit obligé de conserver pour le Grand-

Seigneur, il ne vouloit rien de tout le reste de leurs biens, quoi qu'ils eussent des tresors immenses : & leur dit encore que s'ils vouloient rester dans Bitilise, ils y seroient respectez comme lui-même, où que s'ils en vouloient sortir, il obtiendroit du Grand Seigneur la permission de les faire conduire où bon leur sembleroit. Cette femme affligée & genereuse, voyant la courtoisie d'Ulama, le supplia de faire en sorte qu'il lui fut permis de suivre la fortune de son mari : ce qu'Ulama lui promit & lui tint quelque tems après. Car ayant obtenu du Sultan la chose qu'il demanda pour elle & pour ses enfans, il fit charger tous leurs trésors dans des chariots, & les ayant assurez de la restitution de Bitilise si la paix se faisoit, ou que Serefbeg rentrât en grace auprès du Grand-Seigneur, il les fit escorter par quatre cens Janissaires jusqu'à ce qu'ils fussent dans les terres du Sophi : car on lui avoit déja envoyé quelques troupes pour sa seureté ; & Soliman avoit même fait commander à tous les Sangiacs des lieux circonvoisins de marcher par tout où les voudroit conduire Ulama.

Cependant comme vous & Felixane, étiez la cause de tout ce qu'il faisoit, il apportoit tous ses soins pour tâcher de dé-

couvrir si on n'avoit point de vos nouvelles. Il écrivit même secrétement à l'ancien Gouverneur du Prince Mahamed, pour le conjurer de prier son maître que pour excuser ce qu'il alloit faire, il se souvint que ce n'étoit que pour vanger la Princesse Axiamire & Felixane. Mais n'apprenant rien de vous, cela le mit en une telle fureur, & en un si grand desespoir, que sa valeur ordinaire en redoubla de la moitié, comme il parut bien aux occasions qui se presenterent peu de jours après. Car Ibrahim conduisant l'avant-garde de l'armée Imperiale où Soliman étoit en personne, vint trouver Ulama au rendez-vous, où il lui donna trente mille hommes à conduire, afin qu'il allât faire la découverte, comme sachant mieux le pays que nul autre. Je ne vous dirai point, Madame, le succès de cette guerre, puis qu'il est impossible qu'en quelque lieu de la terre que vous ayez vécu, vous n'ayez pas lu les conquêtes que fit Ibrahim, secondé de la valeur d'Ulama: la prise de la ville de Tauris, d'où le Sophi s'étoit retiré un peu auparavant, pour aller à Sultanie, qui, comme vous savez, n'en est distante que de six journées; le couronnement de Soliman à Bagdet, & tant d'autres choses remarquables qui sont arrivées en cette

guerre. Mais je vous dirai seulement qu'en une occasion, où Ulama étoit allé reconnoître les ennemis avec deux mille chevaux, il se détacha de l'armée ennemie un gros de cavalerie, à peu près de pareil nombre, qui vint à sa rencontre avec tant d'ardeur qu'Ulama eut besoin de toute son addresse & de tout son courage pour le soutenir. Celui qui commandoit les ennemis, l'ayant démêlé d'avec les autres, lui demanda en assez mauvais langage Persien, s'il n'étoit pas Ulama ? & mon maître lui ayant dit que c'étoit lui qui portoit ce nom ; il faut, poursuivit l'autre, que pour te rendre la possession de Bitilise legitime, tu ôtes la vie à Serefbeg : ou que pour te punir de ta perfidie, je triomphe de la tienne. Et alors sans attendre la réponse d'Ulama, il l'attaqua avec toute la fureur d'un brutal déterminé, malgré la generosité que mon maître avoit eue pour sa femme & pour ses enfans. Aussi l'événement du combat justifia-t'il ce que je dis : car après avoir combattu plus de deux heures, sans se separer jamais, quoi qu'ils le fissent au milieu de quatre mille hommes qui se battoient aussi bien qu'eux ; enfin Serefbeg perdit la vie par la valeur d'Ulama. Mais après cette victoire particuliere, il voulut encore en avoir une ge-

merale, de tous ceux qui l'avoient attaqué. Il anima donc d'une telle sorte tous les siens par son exemple, qu'à peine resta-t'il un des ennemis en vie. Et pour témoigner sa generosité en toutes choses, il fit emporter le corps de Serefbeg, ne voulant pas, disoit-il, qu'un si vaillant homme fût enterré dans un pays qui lui étoit étranger. Et quoique Serefbeg fût criminel, il obtint pourtant de Soliman qu'il le feroit mettre au tombeau de ses peres à Bitilise; ce qu'il fit avec toute la ceremonie accoûtumée en semblables occasions. Tant que cette guerre dura, Ulama fit ce qu'il put pour rencontrer Deliment: mais quelque soin qu'il y apportât, la fortune ne voulut point qu'il le combattît. Enfin Madame, l'hiver approchant, Soliman mit une partie de ses troupes en garnison, & se retira à Constantinople avec Ibrahim; laissant Ulama sur la frontiere où il voulut demeurer, ne pouvant, à ce qu'il me disoit quelquefois, s'éloigner d'une terre où il croyoit que vous étiez encore.

A quelque tems de-là, Ulama ayant eu avis que le Sophi partoit de Sultanie, où il s'étoit retiré, & sembloit avoir quelque grand dessein: il fit sortir presque toutes les troupes des garnisons, & faisant un corps d'armée, il fut pour l'op-

fenaux ennemis. Mais le Sophi qui vouloit laſſer Ulama, plûtôt que de le combattre, ne le vit pas plûtôt en campagne qu'il commença de reculer : ſe contentant d'occuper tous les paſſages, de lui ôter les vivres, & s'empêchant bien de deſcendre dans les plaines, de peur d'être contraint d'en venir aux mains. Cet artifice qui venoit de Deliment, lui eût pourtant été inutile ; & la valeur de mon maître, auroit ſurmonté cette ruſe, ſi la colere du ciel, ne ſe fût jointe à la colere des hommes, & n'eût combattu pour les Perſes. Car il advint qu'Ulama, ayant été mal averti, alla camper dans cette grande plaine qu'on voit auprès de Sultanie : & qui comme vous ſavez, eſt environnée de quatre montagnes, dont le ſommet eſt toûjours couvert de neige, principalement celles de Caſpie & de Niphates : Ulama croyant donc que le Sophi s'étoit retiré derriere ces montagnes, au pied deſquelles ſont les plus belles plaines du monde, & les plus propres à livrer une bataille, y fut comme je vous ai déja dit, mais le Sophi avoit pris un autre chemin, & s'étoit retiré au pays des Coraxens. Comme Ulama étoit donc en ce lieu-là, il s'éleva ſur le ſommet de ces montagnes, une ſi effroyable tempête, que le vent em-

portant tous ces grands monceaux de neige, dont elles étoient chargées, les pouſſa en telle abondance, & avec tant d'impetuoſité ſur le camp d'Ulama que toutes les Tentes en furent renverſées, preſque tous les Chameaux étouffez, tous les ſoldats malades accablez, quelques-uns des autres enſevelis vivans auſſi bien qu'eux. Et comme la neige avoit éteint tous les feux de l'armée, l'obſcurité jointe au bruit des vents, à celui que faiſoit cette neige en abbattant des tentes, aux cris des ſoldats, au commandement que faiſoient les chefs, pour tâcher d'y donner ordre, & aux plaintes des mourans, rendit cette nuit ſi effroyable, que je ne penſe pas qu'on ſe puiſſe trouver en une occaſion plus capable d'inſpirer de la terreur. La conſtance d'Ulama n'en fut pourtant point ébranlée: & quoique ſa tente fût renverſée comme les autres, il ne perdit point le jugement & ſe faiſant entendre le mieux qu'il put, dès le commencement de l'orage, il commanda que l'on ſortît des pavillons: & qu'après cela, chacun ſe tint en ſa place, de peur qu'en penſant éviter la mort, on ne la cherchât en s'approchant des montagnes. Enfin le jour revenant, la tempête finit, & le ſoleil nous fit voir le plus pitoyable objet qui puiſſe tomber ſous les

yeux. Cette funeſte vûë capable d'attiedir l'ardeur de tout autre que d'Ulama, augmenta la ſienne : & il reſolut de ſe vanger ſur ſes ennemis de la perte que la tempête lui avoit causée. Il fit donc en diligence la revûë de ſon armée ; & trouvant qu'il n'avoit perdu que deux mille hommes en cette nuit, il forma le projet de pouſſer les ennemis. Et ayant pris un poſte avantageux, il y demeura juſqu'à ce qu'il eut ſû que le Sophi venoit tête baiſſée à lui : car comme les bruits s'augmentent par l'éloignement, on lui avoit dit qu'Ulama avoit perdu plus de quinze mille hommes.

Mon maître ravi de cette occaſion quoi que ſon armée eût ſouffert de la fatigue, ne laiſſa pas de l'exhorter à combattre. Mais Madame, ſans particulariſer un combat, dont l'évenement ne fut pas heureux à mon cher maître, je vous dirai qu'après avoir preſque vaincu les ennemis, ſe laiſſant emporter à ſon extrême courage, il fut enveloppé de plus de cent hommes, qui le reconnoiſſant pour le General de l'armée ennemie, l'attaquerent avec tant d'ardeur, qu'il y fut bleſſé dangereuſement en quatre endroits. De ſorte que tout ce qu'il put faire, fut de ſe démêler des ennemis en combattant toûjours, juſqu'à

jusqu'à ce qu'il fût parmi les siens : où il ne fut pas si-tôt arrivé, qu'il tomba comme mort. Cet accident fit changer de parti à la victoire qui se rangea entierement du côté des Perses qui demeurerent maîtres du champ de bataille. Cependant les blessures d'Ulama se trouvant grandes & dangereuses, on le porta à la ville la plus proche ; & à quelques jours de-là à Bitilise, où il a toûjours été, pendant que le Sophi profitant de son malheur & de son absence, a repris tout ce qu'Ibrahim & lui avoient conquis. Ulama a pourtant été long-tems sans rien savoir de toutes ces choses ; car ses blessures le réduisirent à un si mauvais état, qu'on ne lui parloit d'aucune affaire. Et comme j'étois toûjours auprès de lui, toutes les fois que la violence de son mal lui permettoit de parler, ce n'étoit que pour regretter de mourir sans vous avoir vangée : mais lors qu'un Medecin Arabe qui le traitoit eut assuré qu'il étoit hors de danger : la premiere chose qu'il apprit fut la défaite de son armée, la perte de Tauris, vôtre prison, & celle de Felixane. Il fut cela par des bruits si confus, qu'il ne put jamais comprendre, par quelle avanture vous étiez-ici. Son premier sentiment en cette occasion panche vers la joye ; & il fut bien aise de savoir

que vous étiez vivantes ; que vous n'étiez pas en la puissance du Sophi ; & qu'enfin il pouvoit espérer de vous revoir. Mais ce premier mouvement étant passé, il entra dans un autre tout contraire. Quoi disoit-il, je combats contre mon Prince legitime, pour tâcher de délivrer la Princesse Axiamire & Felixane, ou pour les venger, & tandis que je hazarde ma vie en cette intention, il se trouve que je répands mon sang pour le service d'un Prince qui les tient prisonnieres ! Pardonne-moi, poursuivoit-il, grande Princesse, le crime que j'ai fait ; pardonne-moi, chere Felixane, l'erreur que j'ai commise ; & sachez que tout couvert des blessures que j'ai reçues en servant ton ennemi, j'ai encore assez de cœur pour entreprendre de te délivrer. Je n'aurois jamais fait, Madame, si je voulois vous raconter tout ce qu'il dit en cette occasion. Mais enfin après avoir fait tous ses efforts pour se faire apporter dans un chasior, contre l'avis de son Medecin, il fut contraint de demeurer, à deux journées de Bitilise. De sorte que connoissant qu'il étoit impossible qu'il pût encore se mettre en chemin, il m'envoya vers le Grand Visir, avec ordre, s'il n'étoit pas revenu d'une expedition secrette, où on lui avoit dit qu'il étoit allé, de l'attendre,

& de tâcher par son moyen de vous voir, & de vous donner la lettre que je vous ai renduë : m'assurant qu'aussi-tôt qu'il pourroit souffrir le voyage, il viendroit lui-même demander vôtre liberté au Grand-Seigneur.

Cet esclave qui n'en avoit que le nom auprès de son maître, ayant cessé de parler, laissa Axiamire fort contente ; & Felixane avec beaucoup de satisfaction, de connoître qu'Ulama avoit conservé son amour. Et quoi qu'il lui restât quelque inquietude, à cause de ses blessures, la joye fut pourtant la plus puissante en son cœur. Mais comme il étoit déja assez tard, la Princesse congedia cet esclave ; & prit resolution, en quelque état que pût être sa santé le lendemain matin, de voir celui qui devoit être son liberateur.

TAYLOR OXFORD

L'ILLUSTRE BASSA

SECONDE PARTIE.

LIVRE SECOND.

L'Esperance d'une vie plus tranquille ayant redonné quelque force à la Princeſſe Axiamire, il ne fut pas plûtôt jour, que s'étant fait habiller, elle envoya ſupplier le grand Viſir de la venir voir. Ibrahim ſe rendit à l'appartement de la Princeſſe : mais d'abord qu'il la vit, il demeura auſſi ſurpris, qu'il l'avoit été autrefois, lors qu'il avoit vû ſon portrait : étant certain qu'elle avoit beaucoup de reſſemblance avec Iſabelle. Le reſpect fit pourtant revenir l'Illuſtre Baſſa de cette agreable

surprise : il salüa la Princesse avec beaucoup de soumission, & l'assura qu'elle pouvoit disposer de lui absolument, qu'il ne venoit que pour lui offrir tout ce qu'il pouvoit, & lui témoigner le regret qu'il avoit de la visiter en un lieu indigne d'elle, & d'où il tâcheroit de la faire sortir en peu de tems. La Princesse répondit à toutes ces choses avec beaucoup d'esprit & de grandeur de courage. Mais lors qu'Ibrahim voulut adroitement l'engager au recit de ses avantures, elle le supplia de trouver bon que Felixane qui lui en avoit déja appris une partie, continuât de lui en dire la suite. Le grand Visir se tournant alors vers Felixane, la conjura de lui conter ponctuellement tout ce qui étoit arrivé à la Princesse Axiamire & à elle, depuis leur naufrage ; parce que pour leur interêt, il étoit important qu'il ne l'ignorât pas. Felixane qui depuis le discours que lui avoit fait l'esclave d'Ulama, étoit encore plus affectionnée à nôtre illustre Bassa, n'avoit garde de lui refuser ce qu'il desiroit d'elle: quoi qu'elle sût certainement que ce recit renouvelleroit toutes ses douleurs. Après donc qu'elle en eut reçu le commandement de la Princesse, & qu'Ibrahim se fut assis auprès d'Axiamire, elle parla ainsi.

HISTOIRE DE GIANGIR ET DE MUSTAPHA.

Mon imagination me preſentant à la fois tout ce que je vous dois raconter, me remplit l'eſprit de tant de confuſion & de douleur, que je doute ſi je pourrai vous dire préciſément les choſes, comme elles nous ſont arrivées : & ſi je n'aurai pas beſoin que la bonté de la Princeſſe m'en faſſe reſſouvenir, ſi je manque à vous apprendre quelque circonſtance de ce que vous deſirez ſavoir.

Je ne vous parlerai pas de quelle façon nous fimes naufrage, je vous dirai ſeulement que lors que je jugeai par les cris des Matelots, que nous étions en danger de perir, je m'approchai de la Princeſſe, dont le grand cœur ne s'ébranla point en cette occaſion : & qui au contraire craignoit plus le port que le naufrage. M'étant jettée à ſes pieds, je lui demandai les larmes aux yeux, la grace de mourir auprès d'elle. Cette genereuſe Princeſſe m'embraſſa, & me prenant la main ne me la quitta point, que lors que le vaiſſeau pouſſé par les vens & par les vagues avec une impetuoſité incroyable contre la pointe d'un écueil, nous ſepara en ſe briſant,

ſans que je vous puiſſe dire de quelle façon ce fut. Car j'étois ſi troublée, & les horreurs de la mort me faiſirent d'une telle ſorte en cet effroyable inſtant, que je ne ſais ce que je devins. La mer ne fut pourtant pas tout-à-fait impitoyable ; par un bonheur extrême dans nôtre infortune, elle nous porta ſur le rivage, qui n'étoit pas fort éloigné. Et non ſeulement elle nous conſerva la vie, mais elle fit que je fus trouvée à trente pas du lieu où les vagues avoient jetté la divine Axiamire toute évanoüie auſſi-bien que moi.

Mais admirez, Seigneur, ce que je vais vous apprendre, & combien de foibles commencemens ont quelquesfois de longues & de dangereuſes ſuites ! vous vous ſouvenez bien que je vous dis hier, que le Sophi donna le portrait de la Princeſſe Axiamire & le mien, à un marchand étranger, avec ordre de ne les vendre jamais qu'à des Princes. Et vous m'avez dit, ſi je ne me trompe, que vous ſaviez que ce marchand s'étant abuſé, en vendant un de ces portraits à Soliman, lui avoit donné celui de la Princeſſe Axiamire, comme étant le mien. Cette même erreur fut une ruſe : car ce marchand ayant paſſé depuis au lieu où étoit le Prince Ciangir, lui vendit mon portrait

comme étant celui de la Princesse Axiamire. Mais si la premiere faute avoit causé l'enlevement de la Princesse, la seconde fit ce que vous allez entendre. Le jour que nous fimes naufrage, le prince Giangir, qui comme vous savez, demeuroit par les ordres de Soliman, fort proche du lieu où la mer nous avoit jettées, étant allé se promener, vint fortuitement à l'endroit où j'étois étenduë sur le sable. Cet accident le surprit: mon sexe, mon âge, mon habit qui étoit assez riche, & assez extraordinaire, & plus que tout cela, la pitié dont ce vertueux Prince étoit capable; firent qu'il s'approcha de moi, & qu'il ne me jugea pas indigne de son assistance. Et puis, quoique l'état où j'étois, m'eût infiniment changée, il s'imagina que je ne lui étois pas tout-à-fait inconnuë: & qu'il avoit vû quelque chose qui me ressembloit. Mais il ne m'eut pas si-tôt fait ôter le sable qui s'étoit attaché sur mon visage, que sa memoire lui rappella mon portrait qu'il avoit acheté de ce marchand & qu'il croyoit être celui d'Axiamire. Et comme par hazard il le portoit ce jour-là, il ouvrit la boëte où il étoit, & y remarquant tous les traits de mon visage, quoique l'air en fût bien changé, il ne douta plus que je ne fusse la Princesse de Perse;

se

ſe confirmant encore en cette opinion par mon habillement qu'il voyoit être tout ſemblable à celui que j'avois en mon portrait. Car le Sophi ayant trouvé que l'habit d'Amazone que le Peintre nous avoit donné, étoit plus avantageux que le nôtre, avoit voulu que la Princeſſe & moi le portaſſions toûjours depuis cela. Le Prince Giangir redoubla ſes ſoins : & voyant que j'avois fait un ſoupir qui lui faiſoit connoître que j'étois encore en vie, il me fit emporter à la plus proche maiſon du lieu où j'étois : & commanda à quelques-uns des ſiens d'aller le long du rivage, voir s'ils ne trouveroient point quelque autre perſonne qui eût beſoin de ſecours, s'imaginant bien que je n'avois pas fait naufrage ſeule. A peine avoit-il donné cet ordre, qu'un des ſiens vint lui dire qu'à trente pas de-là il y avoit une femme habillée de la même ſorte, & dans le même état où j'étois, qui ſans doute n'étoit pas morte, parce qu'ils lui avoient vû quelque mouvement de reſpiration à la gorge.

Le Prince m'ayant remiſe à la conduite des ſiens, alla voir ce que cet homme lui diſoit ; mais il n'eut pas ſi-tôt jetté les yeux ſur la Princeſſe Axiamire ; car c'étoit elle que cet homme avoit vûe, qu'il ſe ſentit

preſſé d'un deſir extraordinaire de la pouvoir ſauver : & la compaſſion qu'il en eut ajoûta tant de charmes à ſa beauté, qu'il m'a juré depuis ne l'avoir jamais trouvée plus belle qu'en ce déplorable état. Il aida lui-même à la porter au lieu où l'on m'avoit déja miſe : & quoiqu'il eût opinion que j'étois la Princeſſe de Perſe, & qu'Axiamire étoit une de mes filles d'honneur, il avoit pour le moins autant de ſoin d'elle que de moi : & l'on peut dire qu'il ne me ſervoit que par reſpect & par interêt, & qu'il l'aſſiſtoit déja par inclination. Enfin, Seigneur, s'étant rencontré des femmes à la maiſon où l'on nous porta, elles prirent tant de ſoin de nous, qu'elles nous firent revenir de nôtre évanoüiſſement. Je fus la premiere qui ouvrit les yeux ; & à qui la raiſon commença de faire ſentir nos malheurs par l'étonnement dont je fus ſaiſie, en me voyant entre les mains de tant de perſonnes inconnuës. Mais ſi leurs viſages, leurs habits, & leur langage me ſurprenoient, leurs ſoins officieux me donnoient quelque eſperance.

Cet étonnement étant paſſé, ma premiere penſée fut pour Axiamire. Helas pauvre Princeſſe, dis-je tout haut, quel deſtin eſt le tien ! Le Prince Glangir m'entendant parler, car lui ſeul ſavoit la lan-

gue Perſienne, crut que par ce peu de mots, je déplorois mes propres malheurs. De ſorte que quittant Axiamire pour me rendre ce qu'il penſoit devoir à ma condition, il s'approcha de moi pour me conſoler, & m'aſſura que j'étois en lieu, où l'on me rendroit les mêmes devoirs & les mêmes honneurs que ſi j'étois à la Cour du Sophi mon pere. Je fus également ſurpriſe d'entendre que Giangir me parloit en langue Perſienne, & qu'il me prenoit pour Axiamire. Me trouvant toutesfois entre les mains de gens qui m'étoient inconnus, je reſolus de ne les déſabuſer point : eſperant que cette opinion me feroit être avec plus de sûreté parmi eux, & leur donneroit plus de reſpect. Mais je ne voûs pas auſſi l'avoüer préciſément : de ſorte que je me contentai de lui dire que dans l'état où j'étois, le mieux qui me pût arriver ſeroit de mourir : que neanmoins je ne refuſois pas ſon aſſiſtance & ſa protection, puiſqu'il avoit la generoſité de me l'offrir. Ce peu de paroles me fit preſque retomber en foibleſſe, au même tems que la Princeſſe commençoit d'en ſortir : & qu'ouvrant les yeux, comme j'ai ſû depuis, elle ne laiſſa plus douter qu'on ne la pût encore ſecourir. Mais ſoit qu'elle fût d'un temperament plus foible que moi, ſoit

que la mer l'eût plus agitée, elle fut plus de quatre heures sans pouvoir parler ; & c'étoit ce qui empêchoit que je ne m'appercevois pas, que nous étions en même chambre ; quoi qu'une toile de coton qui faisoit un retranchement dans cette maison champêtre où nous étions, fût la seule chose qui nous separât.

Cependant le Prince envoya querir un chariot pour nous porter au lieu de son séjour ordinaire, afin que nous y fussions mieux assistées : y ayant un Medecin Juif qui à cause de sa vieillesse ne pouvoit venir où nous étions. Nous éprouvâmes depuis qu'il étoit un des plus savans hommes du monde en cette profession. Ce fut alors, Seigneur, que mon étonnement fut grand : car ces gens m'ayant mise dans ce chariot, le Prince me vint demander si je trouverois bon qu'une fille qu'il croyoit être à moi, parce qu'on l'avoit trouvée au bord de la mer au même état qu'il m'avoit vûë, entrât dans mon chariot ? je le suppliai avec beaucoup d'impatience de la faire venir : m'imaginant que ce pourroit être Axiamire. Comme en effet, il n'eut pas plûtôt commandé qu'on me l'amenât que je vis deux hommes qui la soutenoient, pendant que deux autres portoient un siege où elle étoit. Et certes en cette rencontre il fut

bien à propos pour le deſſein que nous prîmes depuis, que Giangir ſe fût un peu éloigné, & qu'il n'y eût perſonne auprès de nous qui entendit mon langage : car auſſitôt que je la vis je ne pus m'empêcher de crier ; hé, ma Princeſſe, vivez-vous encore ? & la fortune a-t'elle été aſſez pitoyable pour ne ſeparer pas mon deſtin du vôtre ? Ma voix ranima plus Axiamire que tous les remedes qu'on lui avoit fait juſques alors : & auſſi-tôt qu'elle fut dans le chariot où j'étois, elle m'embraſſa avec tant de joye qu'elle en recouvra l'uſage de la voix, pour me témoigner la conſolation qu'elle avoit de me voir auprès d'elle. Mais, pourſuivit-elle, ma chere Felixane, en quel pays ſommes-nous ? Qui ſont ceux qui nous aſſiſtent, & quels interêts ont-ils à nôtre conſervation ? ne prétendent-ils point nous forcer de vivre, pour nous contraindre après d'avoir recours à la mort en nous remettant entre les mains de Ruſtan ? Car enfin, dit-elle, je leur vois des turbans, dont la couleur me les fait connoître pour Sujets de Soliman. Madame, lui dis-je, je ne puis répondre à tant de choſes, quoi qu'il y ait plus de deux heures que j'obſerve avec un jugement aſſez ſain tout ce qui s'eſt fait ici. Mais je vous dirai bien que celui qui

paroît le maître de tous ceux que j'ai vû, est extrêmement civil; & qu'il doit être homme de grande condition, à ce que je puis juger par le profond respect que les autres lui rendent. Mais ce qui m'embarasse, est qu'il me prend pour vous: & qu'il m'a assuré en nôtre langue que l'on me rendroit ici les mêmes honneurs qu'à la Cour du Sophi mon pere. Je ne sais, dit la Princesse, si je pourrois me souvenir de quelques mots que j'ai appris autrefois de la langue Turque, par une vieille esclave que j'avois durant mon enfance. Et faisant alors signe à un de ceux qui nous accompagnoient, qu'elle vouloit lui dire quelque chose; comme il se fut approché, & qu'elle eut rêvé quelque tems; elle lui demanda avec bien de la peine, & en un langage fort peu intelligible, le nom de celui qui les commandoit. Cet homme ne comprit pas d'abord ce qu'elle vouloit lui dire: mais enfin joignant les signes à la parole, elle se fit entendre. Il lui répondit alors en sa langue que c'étoit le Prince Giangir. Ce nom de Giangir toucha la Princesse sensiblement: & faisant signe à cet homme, qu'elle n'avoit plus rien à lui dire; je savois bien, me dit-elle, que la fortune ne m'avoit sauvée que pour me perdre: & qu'elle ne m'avoit empêché

de perir que pour m'exposer à de nouveaux malheurs : car enfin, me dit-elle, celui qui nous tient en son pouvoir est fils de Soliman. Ce n'est pas que la renommée n'en parle avantageusement : mais toujours il est fils d'un homme qui m'a fait enlever.

Le discours d'Axiamire me semblois être fait avec tant d'apparence de raison que je ne savois qu'y répondre. Mais enfin poussée de la passion que j'avois de la servir; je lui dis que pour éviter le malheur qu'elle craignoit, il falloit ne désabuser point le Prince Giangir de l'opinion qu'il avoit que je fusse la Princesse de Perse, que cependant nous tâcherions de savoir pourquoi il me prenoit pour ce que je n'étois pas : & qu'essayant de découvrir ses desseins, nous formerions les nôtres sur ce que nous en apprendrions. La Princesse étoit si affligée, que sans examiner si ce que je lui disois étoit raisonnable, elle y consentit en même-tems que le Prince qui par respect avoit toûjours marché devant, se rapprocha du chariot. Cependant nous arrivâmes au Palais de Giangir, qui me conduisit en un superbe appartement, & qui en voulut donner un autre à Axiamire, parce, disoit-il, qu'elle n'étoit pas en état de me servir. Mais l'ayant supplié de la laisser

auprès de moi, il nous quitta & sortit de la chambre, aussi-tôt que le Medecin Juif y fut entré : qui après nous avoir donné ce qu'il jugea necessaire pour nous remettre de l'accident qui nous étoit arrivé, nous laissa enfin dans la liberté de parler de l'état de nôtre fortune.

Je ne vous dirai point, Seigneur, les soins, les civilitez, & les devoirs que Giangir me rendit dès ce même soir, en qualité d'Axiamire, puisque ce seroit perdre le tems inutilement. Mais vous saurez qu'étant venu me voir le lendemain, je lui demandai deux choses : l'une, de me dire par quelle voye il savoit que j'étois la Princesse de Perse ; & l'autre de ne publier pas que je fusse entre ses mains que je n'eusse eu le tems & la force de l'entretenir de mes malheurs. A la premiere il me répondit en me faisant voir la boëte où étoit mon portrait, que je n'eus pas sitôt vûë que je la reconnus. Mais, Seigneur, lui dis-je, qui vous a dit que ce portrait étoit celui d'Axiamire ? Le marchand, me dit-il qui me l'a vendu, & qui long-tems avant en avoit aussi vendu un autre à l'Empereur mon pere, qu'il disoit être celui d'une fille nommée Felixane, que le Sophi estimoit très-fort & que vous aimiez extrêmement ; & qui sans doute

devoit avoir beaucoup de merite & de beauté, puisque ce marchand m'apprit qu'elle fut couronnée aussi bien que vous, comme la plus belle de toute la Perse. Cette Felixane, lui répondis-je froidement, avoit sans doute une beauté assez extraordinaire, pour obliger un aussi grand Prince que Soliman, à acheter son portrait. Or Seigneur, il est certain que ce discours me surprit : car je connus que ce marchand auquel on avoit donné nos portraits s'étoit trompé, & n'avoit pas bien entendu le Sophi : l'égalité des habillemens, ayant sans doute encore aidé beaucoup à cette erreur. Je vis bien que Soliman avoit effectivement aimé Axiamire par sa peinture, mais sous le nom de Felixane; ce qui avoit causé son enlevement: & que la même erreur & le même changement de portraits, étoit cause que le Prince Giangir me prenoit pour elle, comme l'Empereur l'avoit déja prise pour moi. La seconde chose que j'avois demandée au Prince, il me l'accorda aisément : car comme il étoit devenu éperduement amoureux de la Princesse Axiamire, il fut bien aise de n'être pas obligé de nous mener si-tôt à Soliman, comme les maximes d'Etat le vouloient : Etant hors d'apparence que la fille d'un grand Roi fût

tre ſes mains, & qu'il ne la remît pas en celles de l'Empereur ſon pere, à l'inſtant qu'on le ſauroit. Ainſi pour me contenter & pour ſe ſatisfaire, il défendit à ceux qui avoient eu quelque connoiſſance de la qualité qu'il me donnoit d'en rien témoigner: & pour gagner toûjours du tems, je fis durer mon mal le plus qu'il me fut poſſible.

Cependant le Prince qui d'abord avoit été puiſſamment touché de la beauté d'Axiamire, ne pouvoit s'empêcher de lui en donner des marques: mais avec tant de reſpect, que quand elle eût paru ce qu'elle étoit veritablement, elle n'eût pû s'en offenſer. Ce genereux Prince nous a dit depuis, qu'il eſſaya de combattre cette paſſion naiſſante, autant qu'il fut en ſon pouvoir: & que contre la coûtume de ſa nation, qui ne conſidere pas la nobleſſe du ſang, la penſée qu'il avoit que celle qu'il aimoit n'étoit pas de naiſſance royale, lui donnoit une inquietude qu'il ne pouvoit vaincre. Il y avoit pourtant quelques heures où ſon imagination lui montroit la verité: & où elle lui perſuadoit qu'Axiamire que j'appellai Iſmaïde, tant que nôtre fourberie dura, étoit quelque choſe de plus que ce qu'elle paroiſſoit, en cette penſée il s'engagea ſi puiſſamment à l'ai-

mer qu'il ne pouvoit s'empêcher de lui en en donner des témoignages en ma presence : quoi qu'il me rendît neanmoins tout le respect qui étoit dû à la Princesse dont j'empruntois le nom. Nous vêcûmes quelques jours de cette sorte avec assez de douceur : c'est-à-dire tant que les visites du Prince nous empêchoient de songer avec attention à nos malheurs. Car lors que nous étions seules, le souvenir du passé, & la crainte de l'avenir ne nous donnoient pas beaucoup de repos. La presence du Prince m'étoit aussi quelquefois assez fâcheuse : lors qu'il me pressoit par ses prieres, de lui dire par quelles avantures j'avois fait naufrage sur ces côtes. L'amour de ce Prince même commença de donner de l'inquietude à Axiamire : dans la crainte qu'elle eut que l'ignorance de sa condition ne le portât à quelque dessein qui lui fût desavantageux. Mais pour moi qui voyois en ce Prince tant de vertu & tant de sagesse, je ne craignis rien de lui, & je fis connoître à Madame que cet amour qui lui donnoit de l'apprehension, lui devoit donner quelque assurance ; puis qu'étant retenu par le respect qu'il pensoit me devoir, & par l'affection qu'il avoit pour elle, il n'entreprendroit jamais rien qui la pût fâcher ni me déplaire.

Cependant ma ſanté étant revenuë plûtôt que je ne la ſouhaitois, & celle d'Axiamire étant trop bonne pour ſe diſpenſer de faire un voyage, le Prince Giangir craignant que malgré ſa prévoyance, l'Empereur ne vint à ſavoir que la Princeſſe de Perſe étoit en ſes mains, me propoſa avec le plus d'addreſſe & le plus de civilité qui lui fut poſſible de me conduire à Conſtantinople: afin, me diſoit-il, que l'Empereur vous rendant les honneurs qui ſont dûs à une perſonne de vôtre naiſſance, puiſſe vous renvoyer au Sophi, avec un équipage proportionné à ſa grandeur, & à vôtre condition. Seigneur, lui dis je toute ſurpriſe & ſans conſulter Axiamire, faites que vous devant la vie, nous vous devions encore la liberté: & que ſans nous conduire à Conſtantinople, vous nous permettiez de retourner inconnuës dans la Perſe. Giangir n'avoit garde de m'accorder cette demande: car outre que la raiſon d'Etat, & ſa propre conſervation ne le lui permettoient pas; ſon amour ne pouvoit conſentir qu'il perdît pour toûjours la preſence d'une perſonne qui lui étoit auſſi chere qu'Axiamire. Et la penſée qu'il avoit eue de me conduire à Conſtantinople, lui avoit ſemblé d'autant plus juſte, que par-là il arrêtoit dans ſon pays la per-

ſonne qu'il aimoit. Je pris bien garde lors que je lui fis cette priere, qu'il regarda la Princeſſe ; & qu'ayant changé de couleur, il ſoupira deux ou trois fois. Mais enfin après s'être efforcé pour me répondre, il me dit des raiſons ſi preſſantes, pour me faire connoître l'injuſtice de mes deſirs, que ne pouvant les détruire, je lui demandai du moins quelques jours pour m'y reſoudre, ce qu'il m'accorda avec beaucoup de douceur.

Nous ne fûmes pas ſi-tôt en liberté que la Princeſſe me regardant les larmes aux yeux ; & bien, me dit-elle, Felixane, ſavez-vous un autre chemin que celui de la mort pour éviter les malheurs qui nous ſont preparez ? la rigueur en eſt ſi grande que je n'ai pas même la ſatisfaction de trouver quelqu'un que j'en puiſſe accuſer ; car enfin, Giangir ne fait rien que ce qu'il doit faire. Madame, lui dis-je, il faut ſe ſervir en cette occaſion de l'erreur du Prince : & par les pierreries qui ſont à vos habillemens, ſuborner quelqu'un des Gardes qui nous environnent, afin qu'il vous conduiſe & vous faſſe échapper, ſoit ici, ſoit pendant le voyage que nous allons faire, où l'on ne vous obſervera pas comme moi. Hé ma fille, me dit la Princeſſe, en quel lieu de la terre puis-je trou-

ver un asile ? si je vais en Perse, j'y rencontre un pere cruel & irrité ; un infame pour mari, & je m'y verrai sans autre protection que de celle d'un frere aveugle, puis qu'Ulama n'est plus à la Cour. Si je vais à Constantinople, j'y trouve un Prince qui m'a fait enlever pour m'enfermer dans un serrail comme une esclave. Si je m'échappe des mains de Giangir, ce que je ne juge pas fort aisé, pour errer comme une vagabonde, sans savoir en quel lieu chercher une retraite ; à quelles étranges avantures ne m'exposai-je pas ? Et puis, croyez-vous qu'Axiamire, quand elle pourroit trouver sa sûreté par sa fuite, voulût vous abandonner, & vous laisser au pouvoir d'un Prince qui témoignant avoir de l'affection pour moi, vous maltraiteroit après ? Ah non, non, Felixane ! la mort a quelque chose de plus doux que tous les remedes que vous me presentez ; aussi est-ce le seul que je veux chercher. Madame, lui dis-je, quant à ce qui me regarde, ce me seroit trop de gloire de mourir pour vôtre service. Et si je voyois que la fuite vous pût être avantageuse, je vous en presserois davantage. Mais puis que par vos raisons, vous me faites connoître la grandeur de vôtre infortune, ne vaudroit-il point mieux se fier absolument

au Prince Giangir ? & lui dire non seulement que c'est vous qui êtes veritablement la Princesse de Perse, mais que Soliman son pere est amoureux de vous sous mon nom, que Rustan vous avoit enlevée pour lui : & qu'enfin vous avez fait naufrage, comme on vous menoit à Constantinople. Ce Prince vous aime ardemment : & si je ne me trompe, la raison d'Etat le cedera à son amour, qui sans doute s'augmentera encore par la connoissance qu'il aura de vôtre condition, par la confiance que vous aurez en lui, & par la jalousie qu'il aura de son pere. Enfin, Madame, je ne crois point du tout que Giangir vous conduise à Soliman, quand il saura la verité des choses : & j'espere que le regardant comme son rival, & non pas comme son Roy & comme son pere ; il se laissera toucher à vos larmes, & à son propre interêt. Et alors, Madame, si la vertu de ce Prince & son amour nous refusent la liberté, je serai la premiere à vous montrer le chemin de la mort par mon exemple : trouvant aussi bien que vous qu'elle est plus douce qu'une vie traversée de tant de malheurs. Mais comment pensez-vous, me dit la Princesse, persuader à Giangir que vous n'êtes pas Axiamire, que je suis veritablement la fille du Sophi ; & que Soliman

a eu dessein de me faire enlever ? La verité, lui répondis-je, a des lumieres qui la font connoître aisément : & la franchise & l'ingenuité avec laquelle je pretens parler à Giangir, lui persuaderont, si je ne me trompe, que je ne suis que Felixane, & que vous êtes Axiamire. Pour le second, il n'est pas possible que ce Prince ne connoisse Rustan : & lors que nous lui marquerons le tems qu'il vint à Mazanderon, il pourra se ressouvenir s'il étoit alors à la Porte, ou s'il n'en sait rien, s'informer adroitement en quel lieu il étoit en ce tems-là. Joint que s'il a peri par le naufrage que nous fimes, sa mort justifiera mon discours : & s'il en est échappé, il est impossible que le bruit de cet accident ne se soit répandu parmi quelques-uns, & que du moins l'on n'ait pas entendu dire que peu s'en est fallu qu'il n'ait été noyé ; quoi qu'on ne sache pas pour quelle occasion, ni en quel voyage. Mais, Madame, sans chercher tant de preuves, pour confirmer ce que je dois dire ; j'ose assurer que je n'aurai pas plûtôt dit à Giangir que vous êtes la Princesse de Perse, qu'il trouvera dans vos yeux la justification de mon discours, qu'il s'étonnera de ne vous avoir pas connuë ; & que se repentant de son erreur, il vous en demandera pardon. Car enfin, Madame, il

y a quelque choſe de ſi auguſte dans vôtre viſage que je ne doute point que vous n'ayez eu plus de peine à vous cacher, que vous n'en aurez à vous faire connoître. Et puis, le plus grand malheur qui nous en puiſſe arriver, eſt de n'être point crues, & cela étant ne reſtons-nous pas au même état où nous ſommes maintenant, & dans la même liberté d'avoir recours à la mort ? La Princeſſe voyant quelque raiſon en ce que je diſois, me permit de parler à Giangir, pourvû qu'elle fût dans un cabinet pendant nôtre converſation.

J'envoyai donc à l'heure même ſupplier le Prince que je le puſſe entretenir : il ne tarda pas long-tems à ſe rendre dans ma chambre : & comme il voulut avoir pour moi les mêmes reſpects qu'il avoit accoûtumé ; il n'eſt plus tems, lui dis-je, Seigneur, d'abuſer de vôtre bonté. Il étoit à propos les premiers jours que nous fuſſions inconnuës, pour des raiſons que vous ſaurez. Mais ajourd'hui que nous admirons vôtre ſageſſe, vôtre vertu & vôtre generoſité ; il eſt juſte auſſi que vous nous connoiſſiez : & que la franchiſe dont nous uſons en vous apprenant nos infortunes, & en nous confiant abſolument à vous ; nous obtienne le pardon que nous vous demandons de vous avoir trompé. Le Prince

demeura fort ſurpris de mon diſcours : & comme je m'en apperçus, je vois bien, Seigneur, lui dis-je, que l'impatience de ſavoir ce que je vous dois dire, vous inquiete ; & pour vous ſatisfaire en peu de mots, ſachez que je ne ſuis point Axiamire. Vous n'êtes pas Axiamire ! me dit le Prince tout étonné ! hé Madame, ne tâchez pas de me perſuader le contraire, puiſque ce ſeroit inutilement. Non, Seigneur, pourſuivis-je, je ne ſuis point la Princeſſe de Perſe : & vous voyez ſeulement devant vos yeux cette Felixane, dont vous avez oüi parler trop avantageuſement. Ne penſez-pas neanmoins que je veüille ôter hors de vôtre pouvoir la Princeſſe Axiamire : elle y eſt, Seigneur, & elle y eſt en état d'avoir beſoin de vôtre protection. C'eſt de vous ſeul que dépend ſa bonne ou ſa mauvaiſe fortune : ou pour mieux dire, c'eſt de vous que dépend ou ſa vie ou ſa mort. Et pour vous tirer entierement de la peine où je vous vois ; ſachez, Seigneur, que cette incomparable perſonne que vous avez eſtimée ſous le nom d'Iſmayde, eſt veritablement Axiamire, & la plus excellente Princeſſe qui ſoit au monde. Ce dernier étonnement du Prince fut bien auſſi grand que l'autre : mais avec cette difference que parmi le

trouble de ſon ame je vis quelque joye dans ſes yeux. Il ne me crut pourtant pas d'abord; mais je ne laiſſai pas de connoître que c'étoit une choſe dont il ſeroit bien aiſe d'être perſuadé. Eſt-il poſſible, me dit-il, que vous me diſiez la verité? & ne trouverez-vous point mauvais que je vous croye? ou que ne pouvant m'aſſurer en vos paroles, je vous conjure de me dire quelques circonſtances qui puiſſent m'éclaircir d'une choſe ſi douteuſe? Il eſt juſte, lui dis-je, que vous ne croyez pas ſur le ſimple rapport de mes paroles, & que vôtre raiſon vous perſuade. Je lui contai non ſeulement l'arrivée de Ruſtan à Mazanderon, ſes ruſes pour me voir auprès de la Princeſſe, nôtre enlevement, les diſcours qu'il avoit tenu à Axiamire, comme il lui avoit appris que Soliman étoit devenu amoureux de ſon portrait, dont il étoit chargé, & que c'étoit pour cela qu'il l'avoit enlevée: mais pour lui témoigner encore plus de confiance, je lui appris en partie, pour quelle cauſe nous étions à Mazanderon, la rigueur du Sophi, & l'averſion de la Princeſſe pour Delimont. Je fis ce recit avec tant de ſincerité, que Giangir la connut. Et ce qui m'aida encore à lui perſuader que je ne mentois pas, fut qu'il ſe ſouvint qu'il avoit

ſu que Ruſtan qui étoit ſon ennemi auſſi bien que de Muſtapha ſon frere, étoit parti de la Porte pour quelque expedition ſecrette : & que pour cet effet il s'étoit embarqué à Pera dans un vaiſſeau chargé de marchandiſes. Cette conſideration lui ayant éclairé l'eſprit, je lui vid une grande joye ſur le viſage : & les queſtions qu'il me fit depuis cela, ne furent plus que des témoignages de ſa perſuaſion.

Mais pourquoi, me dit-il après s'être tû quelque tems, ne vois-je pas cette Princeſſe à laquelle je dois demander pardon de mon erreur ? Eſt-ce pour me punir de la faute que j'ai faite, en ne la connoiſſant pas, qu'elle me veut priver de ſa preſence ? Seigneur, lui dis-je, cette grande Princeſſe a voulu vous laiſſer la liberté de douter de mes paroles, & s'eſt retirée dans ce cabinet où nous l'irons trouver ſi vous l'avez agréable. En diſant cela j'en ouvris la porte, & Axiamire s'étant avancée toute confuſe, le Prince alla ſe jetter à ſes pieds ; ah Madame, lui dit-il, que je parois coupable à vos yeux, & que mon cœur eſt innocent ! étant certain qu'il m'a averti plus d'une fois de ce que vous étiez ! J'ai eu pour vous des reſpects & des ſentimens de vénération que je n'oſois vous témoigner dans l'erreur où celle de

ce marchand, & vos discours m'avoient mis. Seigneur, lui dit la Princesse en le relevant, vôtre erreur est d'autant plus pardonnable, qu'en prenant Felixane pour Axiamire, vous ne vous trompiez pas beaucoup : puisqu'il est certain que c'est une autre moi-même. Mais poursuivit-elle, Seigneur, faites que la confiance que nous avons eue en vôtre vertu ne nous soit pas inutile. Ah, repliqua-t'il, Madame, faites que le souvenir du passé ne me soit pas desavantageux ; croyez absolument qu'il n'est rien que je ne sois capable de faire pour vôtre service. Car, Madame, puisque mon bonheur a voulu que vous m'ayez été inconnuë quelques jours, afin de me donner la hardiesse de vous marquer quelque chose de la passion que j'ai pour vous ; ce que je n'aurois peut-être osé faire autrement, quoi qu'elle soit très-pure & très-innocente : sachez qu'aujourd'hui que je sais que cette passion est digne du fils de Soliman, rien n'est capable de me separer de vos interêts. Commandez donc absolument, & tenez pour assuré que vous serez obéïe. Je n'ai point eu de peine à me persuader, poursuivit-il, qu'une personne que je jugeois digne d'être reine de tout le monde, fût fille du Sophi de Perse ; & je m'étonne bien plus de mon

aveuglement, que je n'ai été surpris de savoir que vous êtes en effet, ce que j'ai tant souhaité que vous fussiez.

Puisque vôtre generosité me permet de parler, interrompit la Princesse; ne souffrez pas, Seigneur, que les méchans desseins de Rustan soient executez par le Prince Giangir, que ce soit de sa main que je sois conduite au serrail; & que la Princesse de Perse ait le destin des Esclaves. Car Seigneur, pour ne vous cacher pas ma pensée, je mourrai plûtôt mille fois que de faire rien qui soit indigne de ce que je suis. Vous savez, Seigneur que Soliman ayant épousé Roxelane, ne peut plus avoir selon sa loi de femme legitime, de sorte que si vous me conduisiez entre ses mains, & que je ne fusse pas assez genereuse pour avoir recours à la mort, cette Princesse qui toute sa vie n'a eu autre passion que celle de la gloire & de l'honneur, seroit la plus infame de sa condition. Jugez, Seigneur, si mes prieres sont justes, & si je n'ai pas raison d'employer mes larmes pour obtenir de vous ce que je demande. Le Prince écouta Axiamire avec de grandes agitations d'esprit. Il étoit ravi de voir que sa passion avoit un objet si noble & si grand; mais l'amour du Sultan ne lui donnoit pas peu d'inquietude, & ne sachant ce

qu'il devoit faire, il fut quelque tems ſans parler. Enfin reprenant la parole, ne penſez pas, Madame, lui dit-il, que mon ſilence ſoit un effet de mon irreſolution : je ne ſonge pas ſi je vous dois ſervir, mais aux moyens que je dois prendre pour cela. Ne craignez donc point que je vous conduiſe à Conſtantinople ; & croyez qu'en cette occaſion je ne me ſers pas moins que je vous ſers. Mais Madame, quand je ſerai reſolu de ſuivre exactement vos volontez, ſera-t'il juſte que pour vous avoir ſauvée du peril, je demeure le plus malheureux des hommes, que pour vous avoir delivrée des violences de Soliman, vous m'abandonniez à la violence de mon deſeſpoir, en m'ordonnant de vous laiſſer retourner en Perſe ? Car Madame, deſormais mon deſtin eſt inſeparable du vôtre, & je ne vois point de milieu entre mourir & vous abandonner.

Le Prince fit ce diſcours avec tant de témoignages d'affection, que la Princeſſe en fut touchée en quelque ſorte. Seigneur, lui dit-elle, je m'eſtimerois bien infortunée, ſi ma rencontre vous avoit été funeſte ; & que par un deſtin tout particulier mon malheur fût ſi grand qu'il ſe communiquât aux perſonnes qui m'aſſiſtent. Mais je veux croire que la choſe n'ira pas ainſi ;

je ſouhaite de tout mon cœur que vous ayez toûjours autant de proſperité que j'ai de malheur. Et pour connoître combien je vous deſire de felicitez, conſiderez à quelles rigueurs de la fortune je ſuis exposée. Je vous demande de ne me conduire point à Conſtantinople, pour éviter la violence de Soliman; & je vous demande auſſi de ne me conduire pas en Perſe, pour éviter la violence d'un pere, & l'inſolence d'un brutal qui veut tout à la fois uſurper l'Empire, & me forcer d'être ſa femme. Mais, Seigneur, ſi je vous demande ces deux choſes, je vous en demande encore une, par un ſentiment de gloire & d'honneur, qui ſont les deux plus puiſſantes inclinations de mon ame. C'eſt, Seigneur, que je ne demeure pas davantage entre vos mains. Quoique je ne craigne rien d'un Prince ſi vertueux, je ſerai pourtant bien aiſe que l'envie ne trouve rien à dire à ma reputation. Faites donc, Seigneur, que je n'aille point à Conſtantinople, que je ne retourne point en Perſe, que je ne ſois plus entre vos mains; que je trouve un aſile où la bienſeance me permette de demeurer, ou que je meure à vos pieds. Giangir fut ſi ravis de la vertu & de la ſageſſe d'Axiamire, que ſe tournant vers moi, il faut avoüer, me dit-il, que cette Princeſſe eſt

incomparable

incomparable : & que j'ai été bien aveugle de ne la connoître pas, & de resister aux sentimens secrets qui m'avertissoient de mon devoir.

Après cela il fut quelque tems sans parler : puis reprenant la parole tout d'un coup : si je n'avois trouvé, lui dit-il, Madame, les moyens de vous mettre en sûreté, je serois mort de douleur. Mais pouvant vous offrir la compagnie d'une Princesse dont la vertu est sans tâche, chez qui vous commanderez absolument, & qui est femme du Prince Mustapha mon frere, je pense que vous aurez lieu d'être satisfaite. Axiamire eut une joye extrême de cette proposition : ayant déja entendu parler beaucoup de fois de la vertu de la femme de Mustapha qu'on lui avoit dit être descendue des anciens Rois de Capadoce. De sorte que s'adressant au Prince avec bien de la satisfaction ; pourrai-je espérer, Seigneur, lui dit-elle, que le Prince Mustapha & son épouse me veüillent permettre de vivre inconnuë dans leur palais, jusqu'à ce que la fortune étant lasse de me persecuter, ne me défende plus de retourner en mon pays ? Vôtre seule vertu pourroit obliger la leur à vous secourir, répondit le Prince : mais quand cela ne seroit pas, l'étroite amitié qui est entre nous les y obligeroit

assez. Tous les interêts de Mustapha sont les miens, comme ma fortune est la sienne : & certes nous sommes bien éloignez de ces sentimens d'état, qui depuis tant de tems ont fait entredéchirer les enfans de la famille Othomane, comme des tigres enragez : & je suis bien assuré que si Mustapha mon aîné parvient à l'empire, il me laissera jouïr de la felicité de son regne ; & ne m'envoyera ni muets ni esclaves pour m'étrangler. Je vous dis toutes ces choses, Madame, afin que vous ne doutiez pas que l'azile que je vous offre ne soit inviolable. Au reste, comme Mustapha est Gouverneur d'Amasie, & que cette ville est la capitale de la Capadoce que nous appellons aussi Amasie, vous jugez bien que vous serez assez loin de Constantinople, & que vous ne le serez pas tant de la Perse, que vous ne puissiez aisément avoir des nouvelles de ceux qui vous y sont affectionnez.

Toutes ces choses m'ayant semblé fort raisonnables, je confirmai encore la Princesse dans le dessein qu'elle avoit de les accepter, & pour son interêt, & pour le mien : étant certain que je ne craignois pas moins l'amour du Sophi, qu'elle craignoit celle de Deliment. Cette resolution prise, l'on ne songea plus qu'à l'executer ; Gian-

gir dépêcha un homme qui lui étoit fidele, pour faire savoir à Mustapha ce qu'il desiroit de lui : mais avec des termes si pressans qu'il eût été impossible à son frere de le refuser : & donnant ordre au départ de la Princesse qu'il traita devant le monde, ainsi qu'à l'ordinaire, à deux jours delà nous nous mîmes en chemin pour Amasie, avec le moins de gens qu'il nous fut possible : ayant pris des habits à la Turque, pour être moins remarquables. Je ne vous dirai point, Seigneur, avec quelle generosité le Prince Mustapha & Sarrayde sa femme reçurent Axiamire : & il suffit de vous dire que Giangir nous ayant laissé à deux milles d'Amasie, sous la conduite d'un vieux Gouverneur en qui il se fioit beaucoup ; & ayant instruit son frere & sa belle sœur de nôtre fortune, ils rendirent en particulier à Axiamire tous les honneurs qu'elle eût pû recevoir en son propre pays.

A peu de tems de-là, ce que nous avions dit fut pleinement justifié. Car Mustapha sût le retour de Rustan, & sa disgrace ? & quelques jours après on lui dit que la Princesse & moi n'étions plus à la Cour du Sophi, qu'on disoit que nous nous étions noyées ; & que d'autres croyoient que Tachmas & Deliment nous avoient fait enlever. Depuis cela, nous vêcûmes avec

assez de douceur : les soins de Mustapha, la complaisance de Sarrayde, & l'affection respectueuse de Giangir, nous rendoient nôtre exil assez supportable. Axiamire ne pouvoit neanmoins être en repos : elle écrivit plusieurs fois à diverses personnes, qui lui étoient affectionnées en Perse, sans qu'elle en eût jamais nulle réponse. Et comme elle ne voyoit point de terme à ses malheurs, elle ne pouvoit être sans inquietude : ce qui enfin lui donna une maladie qu'on jugea lui devoir être mortelle. Sa fievre n'étoit pas fort violente, mais elle étoit continuë : & quoi qu'elle ne sentît pas de grandes douleurs, elle étoit pourtant si foible & si abbatuë, qu'on n'osoit esperer qu'elle pût surmonter le mal, dont elle étoit attaquée. Sarrayde ni moi ne l'abandonnâmes jamais : & les deux Princes la voyoient aussi long-tems que la necessité de leurs affaires, & la bienseance le leur permettoit. Mais quoique Mustapha n'eût que de l'amitié pour Axiamire, il paroissoit presque aussi affligé que Giangir : tant ces deux excellens Princes avoient de sympathie en toutes choses. Nous fûmes trois mois de cette sorte, sans savoir ce que nous devions attendre de la vie de la Princesse : car bien que la fievre la quittât enfin quelquesfois, c'étoit pour

ſi peu de tems que cela ne nous permettoit pas d'eſperer de la revoir en ſanté.

Durant que je répandois des larmes pour elle, les Princes & Sarrayde, apporterent grand ſoin à cacher à la Princeſſe & à moi auſſi, que Soliman avoit porté la guerre en Perſe : ce qui fut cauſe que je ne ſus point qu'Ulama ſe fût mis de ſon parti. Et ce qui faiſoit que Muſtapha ne nous en diſoit rien, étoit non ſeulement la crainte d'affliger Axiamire, mais la crainte que Giangir avoit que ſi elle venoit à le ſavoir, elle n'eût de l'averſion pour un Prince dont le pere alloit deſoler ſon pays. Nous vécûmes donc dans cette ignorance plus de deux mois après que la Princeſſe fut hors de danger : car comme nous ne voyions perſonne que Muſtapha, Sarrayde, & Giangir qui entendit nôtre langue, il leur étoit bien aiſé d'empêcher que nous ne ſuſſions que ce qu'ils vouloient. Mais un jour que nous étions ſeules la Princeſſe & moi, que je lui parlois de l'affection que Giangir avoit pour elle ; & qu'exagerant ſes vertus, je les oppoſois aux vices de Deliment, je la voulus en quelque façon preſſer de me dire les ſentimens qu'elle avoit pour lui. Voyez-vous, dit-elle Felixane, j'eſtime Giangir autant que ſa vertu le merite, j'ai autant de reconnoiſſance

pour ſes bons offices qu'on en puiſſe avoir; & je ſens en mon cœur autant d'amitié pour lui, que j'en ai pour le Prince Mahamed mon frere : mais pour cette paſſion qui déregle l'eſprit, qui détruit la raiſon, & qui trouble le repos de l'ame de ceux qu'elle poſſede, je n'en ſuis point capable : & je ſouhaiterois que Giangir eût pour moi une affection plus tranquile. Cette foibleſſe eſt une tache que je voudrois qui ne fût pas dans les grandes ames. Et ce n'eſt que l'artifice des hommes qui nous a perſuadé que cette paſſion n'étoit point vicieuſe, puiſque toutes les autres le ſont, & que chacun les croit telles, quoi qu'elles ne produiſent pas d'auſſi funeſtes évenemens. Et pour connoître combien elle eſt plus dangereuſe que les autres, il ne faut que conſiderer qu'elle les excite preſque toutes. La haine, la colere, l'envie & l'ambition même, ſont quelquefois à ſa ſuite. Ne penſez pas neanmoins que je veüille être ingrate à l'égard du Prince Giangir, & ſachez que quelque averſion que j'aye toûjours euë pour le mariage, je me reſoudrois pourtant à devenir ſa femme, plûtôt que de le rendre malheureux, ſi le Sophi & Soliman y pouvoient conſentir. Car, pourſuivit-elle, j'ai bien pû m'oppoſer aux volontez du Sophi, mais je

ne pourrois pas me resoudre à disposer de moi sans ses ordres.

Comme j'allois prendre le parti de Giangir, il entra dans la chambre de la Princesse, & s'étant approché d'elle, avec tout le respect qu'il avoit accoûtumé de lui rendre, il commença de lui parler de son affection : & lui representa la grandeur de son amour, le peu de témoignages qu'elle lui avoit donné de l'avoir agreable, le déplorable état de sa fortune, le peu d'apparence qu'il y avoit, après tant de lettres qu'elle avoit inutilement écrites en Perse, que les amis qu'elle y avoit laissez fussent encore assez genereux pour la servir. Qu'il savoit que le Sophi étoit toûjours plus affectionné pour Delimenit ; & que lui seul gouvernoit l'Empire. De sorte qu'il ne falloit plus esperer, ni de flechir Delimenit, ni de faire changer la resolution du Sophi, que par la necessité de se resoudre à ce qu'ils ne pourroient plus éviter. Je vois bien Seigneur, lui répondit la Princesse en soupirant, que mon malheur est si étrange, que l'esprit le plus ingenieux ne sauroit y prévoir de fin qui ne me soit funeste : car si j'ai des ennemis en Perse, j'en ai aussi à Constantinople. Mais pour répondre aux plaintes que vous faites de moi, je veux vous ouvrir mon cœur : & si

après cela vous n'êtes pas satisfait ; j'avoüerai que la fortune ne m'avoit pas encore fait sentir ses plus cruelles rigueurs. Hé Madame, interrompit le Prince, souffrez que je vous dise auparavant que si vous m'ôtez l'esperance que mon extrême amour m'a fait concevoir, rien ne sera capable de me conserver la vie. Seigneur, reprit Axiamire, donnez-vous patience, & ne me condamnez pas sans m'entendre. Et pour commencer par les obligations que je vous ai ; je sais que je vous dois la vie, que le respect que vous avez eu pour moi en un tems où vous ne me connoissiez pas pour ce que j'étois, m'a sensiblement obligée, que la generosité que vous avez eüe de me donner un asile, & de preferer mes interêts à ceux de Soliman & de l'Empire, merite une reconnoissance éternelle. J'ai même remarqué contre ma coûtume que vous aviez de l'affection pour moi : & j'en suis si puissamment persuadée que vous ne sauriez desirer que je la fusse davantage. Mais Seigneur, s'il m'est permis de vous parler avec franchise, je vous dirai que l'estime que je fais de tant de rares qualitez qui sont en vous, jointe aux obligations que je vous ai, n'a pû neanmoins faire naître dans mon cœur une affection comme la vôtre. Ne pensez pas pourtant

que je ſois ingrate ni inſenſible : au contraire, je vous aime d'autant plus parfaitement que je le puis dire ſans rougir. Oüi, Seigneur, je vous aime d'une amitié ſi ſolidement établie, que les ſens ni la fortune n'y ont point de part. Je puis la publier ſans honte, & la conſerver ſans crime : & vous aimant comme ſi vous étiez mon frere, je ne vois pas que vous ayez droit de vous plaindre. Je connois pourtant bien que vous n'êtes pas ſatisfait ; mais que voulez-vous que j'y faſſe, ſi l'amour eſt une paſſion dont je ne ſuis point capable, & ſi le mariage a toûjours paſſé dans mon eſprit, pour une captivité qu'on devoit éviter, autant qu'il étoit poſſible ? Je vous proteſte par le ſaint Prophete que nous revérons, que ſi je pouvois être touchée de cette paſſion, ce ſeroit ſans doute pour vous : n'ayant jamais eu pour aucune perſonne la même inclination que j'ai pour la vôtre. Mais de grace, que cette impoſſibilité qui ſe trouve à me donner de l'amour ne vous inquiete pas ; puis que l'amitié que je vous promets eſt incomparablement plus excellente & plus parfaite. Et pour vous témoigner que je fais tout ce que je puis ; ſi vous n'avez pas aſſez de force pour obtenir de vous de ne ſonger plus à m'épouſer ; je vous permet de cher-

cher les moyens de faire que le Sophi & Soliman y consentent ; & cela étant, je vous engage ma parole de ne m'opposer plus à vos desirs. Voilà, Seigneur, tout ce que j'avois à vous dire ; & n'esperez pas davantage de moi ; car la vertu d'Axiamire ne peut avoir plus d'indulgence pour vôtre passion. Trop vertueuse Princesse, reprit Giangir, en se jettant à ses pieds ; que vous me donnez tout à la fois de sujets de douleur & de satisfaction ! d'une main vous me tirez du peril, & de l'autre vous me donnez la mort. Vous ne pouvez répondre à ma passion, & vous m'aimez pourtant plus que tout le reste du monde ! Qui vit jamais une avanture égalle à la mienne ? Ma maîtresse me refuse son amour, mais d'une façon qui ne me permet pas d'avoir le soulagement de la nommer cruelle & impitoyable : au contraire il faut que je lui rende grace des outrages qu'elle me fait : & que j'admire en elle la vertu qui s'oppose à mon amour.

Giangir en disant toutes ces choses, regardoit Axiamire avec tant de douleur, qu'il m'en fit pitié. Et comme la bonté de la Princesse m'a toûjours accordé beaucoup de liberté auprès d'elle, je pris celle de me mêler dans leurs discours. De sorte que m'addressant au Prince, il me semble,

Seigneur, lui dis je, que la permiſſion que l'on vous a donnée, devroit vous inſpirer d'autres ſentimens que ceux que je vous vois : hé ma Princeſſe, me dit-il : car il m'avoit toûjours appellée ainſi, depuis la tromperie que nous lui avions faite ; ce que la bonté d'Axiamire m'accorde, la fortune me le refuſe : y mettant des obſtacles qui ne ſont pas aiſez à vaincre. Et dans l'état où ſont les choſes, il faudroit une puiſſance ſurnaturelle, pour changer mon mauvais deſtin : ſi ce n'étoit que vous m'aidaſſiez à perſuader Axiamire, de me permettre de l'épouſer, puis que alors n'étant plus en état d'être femme de Deliment ni maîtreſſe de Soliman, cette nouvelle leur feroit peut-être tomber les armes des mains. Comment, reprit Axiamire toute ſurpriſe, le Sophi & Soliman ont-ils quelques interêts à démêler enſemble ? Sait-on que je ſuis en vos mains, & ſerois-je bien aſſez malheureuſe pour être cauſe de la déſolation de mon pays ? Giangir fut bien fâché d'en avoir tant dit dans ſon tranſport ; mais voyant que la choſe étoit faite, & qu'auſſi bien l'on ne pourroit pas toûjours cacher cette guerre à Axiamire ; il lui conta que peu de tems après ſon naufrage, la guerre s'étoit allumée entre le Sophi & Soliman,

ſans qu'on en vît de cauſe apparente : ſinon qu'on lui avoit dit que vous ſeul la lui aviez fait entreprendre. Que les Sujets du Sophi avoient neanmoins contribué quelque prétexte à cela, par des actes d'hoſtilitez qu'ils avoient commis en la Comagene. Et enſuite il lui apprit les victoires que vous aviez remportées ſur le Sophi, & les conquêtes que vous aviez faites. Il lui jura que lui ni ſon frere n'avoient en rien contribué à cette guerre : qu'elle avoit été reſoluë avant qu'ils en euſſent été avertis : que n'ayant point de plus puiſſant appuy que vous auprès du Grand Seigneur, ils n'avoient pû s'oppoſer à ce deſſein, dont vous étiez la principale cauſe. Et que tout ce qu'ils avoient pû faire, avoit été de chercher des pretextes pour ne s'y trouver pas. Enfin Giangir lui dit toutes choſes, excepté ce qui regardoit Ulama, dont il ne lui parla point du tout. Et à ce que j'en puis juger, il en uſa de cette ſorte, parce que ne ſachant pas l'affection qu'Ulama avoit pour moi ; & croyant qu'il ſeroit bien aiſe de retourner en ſon pays, s'il en trouvoit une occaſion : il s'imagina que la Princeſſe qui lui avoit ſouvent parlé du zele & de la fidelité d'Ulama, lui donneroit auſſi-tôt de ſes nouvelles : & qu'Ulama pour revoir

enfin ſa patrie, & pour y être bien reçû, perſuaderoit à la Princeſſe d'y rentrer. Et peut-être même, comme tous les amans ſont ſoupçonneux, s'étoit-il imaginé par les diſcours d'Axiamire qu'il avoit mal expliquez, qu'Ulama en étoit amoureux: du moins n'en ai-je pû concevoir de meilleure raiſon; mais enfin il ne lui en apprît aucune choſe.

Je ne vous dirai point, Seigneur, quel fut l'étonnement de la Princeſſe, d'apprendre la déſolation de ſon pays par un Prince dont le fils l'avoit tant obligée, & que legitimement elle ne pouvoit haïr. Auſſi fut-elle aſſez juſte, pour n'accuſer de ſes malheurs que Soliman & la fortune. Ce n'étoit donc pas aſſez, dit-elle en pleurant, que Soliman m'eût fait enlever, il falloit encore qu'il deſolât nôtre Empire, Et ce n'étoit pas aſſez que la guerre eût un commencement injuſte, ſi je ne me trouvois dans le parti ennemi; mais de telle ſorte, que je ne dois pas même deſirer d'en ſortir. Et mon malheur eſt tel que je ne puis faire de vœux pour le Sophi, que je n'en faſſe pour Deliment qui combat pour lui, quoique je le haïſſe avec tant de raiſon: ni faire des vœux contre Soliman, ſans que Muſtapha & Giangir en ſoient offenſez. Enfin, Seigneur, dit-elle, ſe

tournant vers le Prince, puiſque je ſuis en état de ne pouvoir faire de ſouhaits ſans injuſtice, il faut que je me reſolve à me mettre en état de ne pouvoir plus rien deſirer; s'il eſt vrai que la mort ſoit aſſez puiſſante pour me délivrer de tant de miſeres.

Tels furent en cette rencontre les ſentimens d'Axiamire: & pour moi, j'avouë encore avec confuſion, qu'il eſt certain que le diſcours du Prince me donna une inquietude qui m'étoit particuliere. Car n'ayant eu nulles nouvelles d'Ulama depuis que j'avois ſû qu'il s'étoit retiré de la Cour, je ne pouvois juger ce qu'il auroit fait pendant un ſi grand deſordre. Cette penſée me troubla ſi fort que je ne pûs m'empêcher de demander à Giangir s'il ne ſavoit point ce qu'étoit devenu Ulama, & comme j'eus peur que la Princeſſe ne condamnât un ſentiment qui me faiſoit plûtôt ſonger à Ulama qu'à la conſoler; je la regardai en même-tems, ce qui à ce que je penſe, confirma encore Giangir dans l'opinion que je vous ai dit, que je croyois qu'il avoit. Car après m'avoir conſiderée, & la Princeſſe enſuite; il me dit que cette guerre lui ayant donné beaucoup d'affliction, il ne ſavoit pas trop bien ce qui s'y étoit paſſé. Muſtapha & Sarrayde

furent appellez : tant pour conſoler la Princeſſe, que pour aviſer à ce qu'on auroit à faire. Et comme Giangir eut ſupplié Axiamire de lui permettre de dire à Muſtapha ce qu'elle lui avoit accordé ; elle lui répondit que ne faiſant ni ne diſant jamais rien, qu'elle voulût être caché, il pouvoit lui apprendre tout ce qui lui plairoit.

Auſſi-tôt que Muſtapha parut, elle s'avança vers lui ; & bien, Seigneur, lui dit-elle, ſerez-vous encore aſſez genereux, pour ne haïr pas une perſonne qui pleure les victoires de Soliman ? & qui répand des larmes quand elle voit reculer les bornes d'un Empire qui vous eſt deſtiné ? Madame, lui répondit Muſtapha, c'eſt à moi à vous demander ſi vous ſerez aſſez juſte pour ne confondre pas l'innocent avec le coupable ; & pour ſouffrir encore la vûë d'un homme qui eſt fils d'un Prince ennemi du Sophi vôtre pere ? mais ſachez que ſi par mon ſang je pouvois épargner celui de vos ſujets, pour faire tarir vos larmes, & celles de Giangir que j'aime plus que ma vie, je le verſerois pour l'amour de vous & de lui. Mais puiſque ce remede ne peut être utile à vos douleurs, recevez la parole que je vous donne, de n'oublier rien de tout ce qui eſt en mon pouvoir, pour

terminer cette guerre heureusement. Dans l'état que sont les choses, je tiens la paix plus aisée à faire que si les armes de Soliman avoient été moins heureuses, & que le Sophi eût moins perdu : parce que d'ordinaire le parti victorieux ne prétend à autre gloire qu'à celle de faire une paix avantageuse : & que le foible par la crainte de tout perdre, consent aisément à ceder quelque chose pour conserver le reste.

Le discours de Mustapha étant fini, ils chercherent tous ensemble, après avoir encore bien examiné les choses par quelle voye ils pourroient faire réüssir leur dessein : & les deux Princes resolurent de se confier absolument en vous. Pour cet effet ils choisirent un vieil Officier de Giangir, qu'ils envoyerent à Constantinople : avec ordre de vous dire la verité de toutes choses. Mais par malheur vous étiez déja parti, pour une expedition secrette, où Soliman vous avoit envoyé : quoique ce ne fût que quatre ou cinq jours après le triomphe qu'on lui fit, à vôtre retour de Perse. Cependant pour faciliter les choses de toutes parts, ils crurent qu'il ne seroit pas hors de propos, d'écrire encore une fois à quelqu'un des anciens amis d'Axiamire ; & que par cette lettre il falloit obliger celui à qui elle s'addresseroit, d'apprendre

prendre au Sophi qu'elle étoit vivante : & de ſavoir adroitement ſi par un mariage d'un fils de Soliman avec elle, l'on ne pourroit point propoſer la paix. La Princeſſe dit à cela, qu'elle ne feroit jamais cette propoſition : mais Muſtapha lui répondit qu'il ſuffiſoit qu'elle écrivît une lettre qui fît ſavoir qu'elle étoit vivante : & qui aſſurât que celle qu'il écriroit étoit d'une perſonne aſſez conſiderable & aſſez puiſſante pour traîter d'une affaire de cette importance. La Princeſſe après y avoir un peu rêvé, écrivit au Gouverneur de Sultanie, qui lui avoit toûjours été fort affectionné : & par cette lettre, elle le conjura de porter le Sophi à la paix autant qu'il pourroit. Mais qu'avant de publier qu'elle étoit vivante, & que de faire la propoſition qu'il trouveroit dans la lettre qu'on lui écrivoit ; il lui en mandât ſon ſentiment ; & lui apprît en quels termes étoit Deliment auprès du Sophi, qu'elle lui déſignoit ſans le nommer : enſuite de quoi elle l'aſſuroit que la lettre qui lui étoit écrite, venoit d'une perſonne qui pouvoit tout ce qu'elle vouloit entreprendre ; & celui qui la porta, eut ordre de lui nommer même Muſtapha. Les Princes choiſirent un homme pour ce voyage qui avoit demeuré long-tems en Perſe : & qui

en ſachant la langue & les coûtumes, n'eut point de peine d'arriver à Sultanie, quand il en eut pris l'habit.

Ce Gouverneur apprit avec une joye extrême que la Princeſſe étoit vivante : & agiſſant plus par zele que par prudence, & ſans faire rien de tout ce qu'Axiamire lui avoit mandé, il fut trouver le Prince Mahamed qu'on avoit mis en liberté auſſi bien que mon pere, voyant qu'on n'apprenoit rien contre eux. Car j'oubliois de vous dire qu'on les avoit arrêtez, dans l'opinion qu'on avoit euë, qu'ils nous avoient fait enlever : cet homme, dis-je, emporté d'un zele inconſideré, alla trouver le Prince Mahamed, & lui liſant la lettre de la Princeſſe, & celle de Muſtapha, ils dirent que cette propoſition ne feroit qu'aigrir les choſes ; ſachant bien que jamais Deliment ne conſentiroit à une paix qui mettroit Axiamire au pouvoir d'un autre : & que de cette ſorte ce ſeroit encore allumer la guerre en penſant l'éteindre. D'autre part, le Prince Mahamed qui n'ignoroit pas la forte averſion, que la Princeſſe avoit toûjours euë pour le mariage, ne pouvoit croire que le conſentement qu'elle apportoit à la propoſition de Muſtapha, ne fût contre ſon inclination. De ſorte que penſant la ſervir, &

ſongeant que ſi elle devenoit femme d'un fils de Soliman, il la perdroit pour toûjours & me perdroit auſſi; puiſqu'il ſavoit bien que je ne l'abandonnerois jamais: & qu'Ulama ayant changé de parti, il n'y auroit plus rien à la Cour de Perſe qui m'y pût faire retourner; il crut, dis-je, qu'il falloit tâcher d'y faire revenir la Princeſſe en la trompant. Ainſi ayant gagné un Secretaire du Sophi, ils lui firent écrire une lettre au Prince Muſtapha au nom de Tachmas, avec le ſceau de l'Empire; par laquelle il témoignoit agréer ce mariage; & lui engageoit ſa parole de lui donner ſa fille, pourvû qu'il pût être aſſuré qu'elle étoit vivante, par le rapport de quelque perſonne qui la connût, & qui lui fût fidele, Que pour cet effet il la fit venir à une petite ville frontiére, où après s'être éclairci de cette verité, il lui tiendroit ſa parole. Cette lettre étant remiſe entre les mains de celui qu'on avoit envoyé; & cet homme étant parti; il vint un ſcrupule au Prince, & une crainte qu'Axiamire ne fût irritée contre lui de ce qu'il l'auroit trompée: de ſorte qu'à l'inſtant même, il dépêcha un gentilhomme qui lui étoit fidele, pour venir trouver la Princeſſe à Amaſie: afin de l'avertir de la verité des choſes: & lui dire ſi elle vouloit retourner en

Perſe, que ſon deſſein étoit de faire dreſſer une ambuſcade par le Gouverneur de Sultanie, pour la tirer des mains de Muſtapha, s'il la conduiſoit à cette ville frontiere, dont la lettre qu'il lui avoit fait écrire au nom du Sophi lui parloit.

Mais pendant que celui que l'on avoit envoyé à Conſtantinople revenoit ſur ſes pas, pour nous dire que vous n'y étiez point: & que ceux qui venoient de Sultanie, avec des meſſages ſi differens, étoient en chemin pour vous venir trouver, l'on tramoit d'étranges choſes dans le ſerrail: & la cruelle Roxelane profitant de vôtre abſence, meditoit de funeſtes avantures. Mais peut-être, Seigneur, les ſavez-vous mieux que je ne vous les pourrois dire: étant impoſſible que depuis vôtre retour, on ne vous les ait pas apriſes. Ibrahim voyant que Felixane attendoit ſa réponſe, la conjura encore une fois, après en avoir demandé permiſſion à la Princeſſe, de continuer à lui apprendre tout ce qu'elle ſavoit des avantures des Princes: & de ne craindre pas de lui parler franchement des choſes, où Soliman avoit quelque part: parce qu'il étoit neceſſaire qu'il ſût toutes les particularitez de cette hiſtoire, qu'aucun n'avoit oſé lui dire. Puiſque vous me l'ordonnez, dit Fe-

lixane, & que le silence de la Princesse m'assure qu'elle y consent; je vous dirai que vous ne fûtes pas plûtôt parti que Roxelane reprenant son premier empire sur l'esprit de Soliman, obtint de lui que Rustan rentreroit en quelque façon en grace, & que du moins elle auroit la liberté de lui parler. Car comme vous savez, elle n'a jamais été assujettie aux rigueurs du serrail. Vous n'ignorez pas non plus sans doute, la haine qu'elle a toûjours euë pour le Prince Mustapha, puisque vous avez été si long-tems son protecteur. Mais écoutez, Seigneur, l'artifice le plus extraordinaire, dont on se soit jamais servi pour perdre quelqu'un.

Roxelane suivant les anciens desseins qu'elle avoit eus, de ruiner le Prince Mustapha, ne vous vit pas si-tôt parti, que faisant agir Rustan, elle ne parloit plus que du merite de Mustapha, de sa valeur, & de son esprit à Soliman. Et pour arriver au but qu'elle s'étoit proposé, elle fit que Rustan par ses artifices obligea tous les Sangiacs de la province d'Amasie dont Mustapha étoit Gouverneur general, tous ceux qui commandoient des gens de guerre sous lui; & quelques-uns des lieux circonvoisins, d'écrire à ce méchant homme de grandes éloges de Mustapha.

Ces gens n'eurent pas grande peine à ſe laiſſer perſuader une choſe qui ſecondoit leur inclination : & qu'ils croyoient devoir être avantageuſe au Prince Muſtapha, qu'ils aimoient ardemment. Ils écrivirent donc ſelon les deſſeins de Ruſtan, ſans s'éloigner de la verité : auſſi jamais Prince ne l'emporta ſur lui en bonne mine, en eſprit, en bonté, en grandeur de courage, en magnificence, & en generoſité. Il n'y eut jamais un Prince ſi generalement aimé, ſi on ne lui veut comparer le Prince Giangir ſon frere ; qui quoique plus jeune, ne laiſſoit pas d'avoir les mêmes qualitez qu'on voyoit éclatter en l'autre.

Toutes les lettres dont j'ai parlé étant tombées entre les mains de Ruſtan, il les remit en celles de Roxelane : qui avec une feinte ſincerité, & une joye apparente ſur le viſage, les montroit à Soliman ; comme ſe réjoüiſſant de lui voir un ſi digne ſucceſſeur. Le Sultan prenoit plaiſir, non ſeulement à entendre les loüanges qu'on donnoit à ſon fils, mais encore à l'affection que Roxelane témoignoit avoir pour lui. De ſorte que cette méchante femme jugeant que tout ce qu'elle diroit ne pourroit plus être ſuſpect ; un jour qu'elle montroit à Soliman une de ces lettres qui loüoient le Prince, Seigneur, lui

dit-elle, à ce qu'Achmat nous a conté, lui qui a ſû toutes ces particularitez, de la bouche de Soliman, oſerois-je bien te donner une marque de mon amour, en t'en donnant une de ma crainte? tout ce qui vient d'une ſi noble cauſe, lui répondit le Sultan, ne peut que m'être fort agreable. Il faut donc, pourſuivit-elle, que je te diſe une pensée qui m'eſt venuë, en voyant les éloges continuels que tu reçois tous les jours à la gloire de Muſtapha. Ce n'eſt pas, Seigneur, que je lui porte envie, & le ciel m'eſt témoin que je l'aime mieux que mes propres enfans. Mais, Seigneur, ſi la gloire de Muſtapha m'eſt chere, la tienne me l'eſt encore davantage. Et je me reſouviens en cette occaſion, que l'Empereur Selim ton pere, uſa de cette même ruſe à l'égard de ton Ayeul Bajazet: s'acquerant avec le tems une telle créance parmi les ſoldats, & parmi le peuple, qu'à la fin il ſe trouva aſſez puiſſant pour le depoſſeder de ſon Empire. Ce n'eſt pas que je ne voye bien que la même choſe ne peut guere arriver: car nôtre Saint Prophete te garde ſi chérement, que je ne dois rien craindre de ce côté-là. Mais il me ſemble neanmoins que ſans offenſer Muſtapha, ta Hauteſſe pourroit ordonner à quelqu'un de prendre garde à ſes actions, puiſque ſi el-

les ſont belles & ſinceres, ſes eſpions ſe-ront des témoins qui parleront à ſa gloire; & ſi elles ne le ſont pas, ta Hauteſſe pourra prendre ſes ſuretez. Car, Seigneur, toutes les fois que je me ſouviens des choſes que tu m'a dites de la jeuneſſe de Selim, il me ſemble que je les vois toutes en Muſtapha; avec cette difference toutefois que Muſtapha eſt plus beau, mieux fait, plus liberal, & plus civil: en un mot, dit-elle en ſouriant, plus dangereux que Selim, s'il avoit la même volonté, ce que je ne croirai pas legerement: auſſi n'en ai-je parlé à ta Hauteſſe que pour ne rien negliger de tout ce qui regarde la felicité de ſon regne & le repos de ſa vie. Ce diſcours artificieux ne fit pas une grande impreſſion dans l'ame de Soliman: mais il y laiſſa neanmoins un ſoupçon qui s'accrut avec le tems: & ce fut une diſpoſition à lui faire croire enſuite plus facilement, tout le mal qu'on lui dit de ſon fils. Il remercia Roxelane du ſoin qu'elle avoit du bien de ſes Etats: & l'aſſura qu'il ne pouvoit jamais trouver rien mauvais de tout ce qu'elle lui diroit. Que pour Muſtapha, il le croyoit trop bien né pour vouloir lui arracher le ſceptre, & le dépoüiller d'un Empire, qui lui étoit deſtiné après lui.

Roxelane voyant que cet artifice ne faiſoit

soit pas tout ce qu'elle en avoit attendu ; consulte de nouveau le traître Ruſtan, qui lui dit qu'à quelque prix que ce fût, il falloit perdre Muſtapha avant que vous fuſſiez revenu à la Porte : & que le plus aisé ſeroit de tâcher de l'empoiſonner. Que pour cet effet il falloit envoyer un homme hardi & fidele avec quantité d'argent pour ſuborner quelqu'un des officiers du Prince qui le ſervoient à table. Mais voyant beaucoup de hazard à cette entrepriſe, elle ne s'y reſolvoit qu'à peine : elle y eût pourtant conſenti ſans une choſe qui lui fit changer de reſolution.

Tandis que Roxelane & Ruſtan cherchent les moyens de détruire Muſtapha ; & que toute leur malice n'en peut trouver qui ſatisfaſſent pleinement leur cruelle haine ; le zele & la fidelité d'un des anciens officiers de ce déplorable Prince, leur en fournit l'occaſion. Cet homme avoit été ſon premier Gouverneur, lorſqu'il ſortit du ſerrail : & le ſeul à qui Soliman dans la jeuneſſe de ſon fils, avoit ordonné de lui rendre compte de ſes actions. Mais comme le Prince n'en avoit jamais fait que de belles, il n'avoit jamais eu rien à mander qui ne fût à l'avantage de ſon maître. Or depuis que l'âge de Muſtapha l'avoit diſpenſé de l'obéiſſance qu'il avoit

renduë à cet homme ; il l'avoit toûjours laissé chez lui à Amasie : traitant un peu moins familierement avec lui qu'avec ses autres domestiques, à cause qu'il étoit d'une humeur assez austere, & que cette premiere autorité conservoit encore quelque crainte & quelque respect dans l'esprit de Mustapha. Cet homme aimoit pourtant extrémement le Prince, qui d'ailleurs le combloit de biens & de felicité. Mais il avoit une vertu scrupuleuse, qui lui faisoit croire, quoi qu'il ne tint tous les biens qu'il avoit que de Mustapha, qu'il les devoit tous à Soliman qui l'avoit mis auprès de lui. De sorte que sans considerer les interêts du Prince, aussi-tôt que ceux de Soliman y étoient mêlez, il se rangeoit du parti du Sultan. Cet homme de l'humeur dont je vous le represente, étoit donc à Amasie, tandis que la Princesse & moi y étions. Et quoi qu'il eût sçu qu'il y avoit deux femmes dans le palais de son maître qu'on ne connoissoit pas, & qu'on ne voyoit point ; il n'avoit pourtant pas fait une affaire d'Etat de cette nouvelle : il avoit cru simplement ce qu'on lui avoit dit, comme aux autres officiers du Prince ; que nous étions deux parentes de Sarrayde, qui pour certaines raisons ne voulions être vûës de personne.

Mais il arriva pour nôtre malheur que cet homme s'étant allé promener hors de la ville, fit une rencontre qui causa toutes nos infortunes. Vous saurez que celui que la Princesse avoit envoyé à Sultanie, ayant été joint par celui que le Prince Mahamed avoit fait partir aussi-tôt après, ils avoient fait leur chemin ensemble, sans savoir qu'ils venoient de même lieu, & qu'ils alloient en même endroit. De sorte que venant à parler de choses indifferentes; car le Persien savoit assez bien la langue Turque, & la guerre qui étoit alors entre le Sophi & le Sultan, étant le sujet de la conversation de tous ceux qui ne se connoissoient gueres; ils en parlerent si avant le jour qu'ils devoient arriver à Amasie, que le Persien ne pouvant déguiser ses sentimens comme son langage & son habit, s'emporta à dire que Soliman étoit un usurpateur: ce que l'autre ne pouvant endurer, étant devenu plus audacieux, parce qu'il étoit proche d'un lieu où il savoit bien qu'il seroit protegé, il mit le cimeterre à la main, & attaqua le Persien fort brusquement: celui-ci se trouvant plus adroit & mieux monté que l'autre, le mit bien-tôt hors de combat par trois coups de sabre qui le firent tomber mort à ses pieds. Cela étant fait sans témoins, le Persien

continua ſon chemin : & preſque un moment après, qu'il fut hors de vûë, cet ancien Gouverneur de Muſtapha arriva au lieu où s'étoit fait ce combat ; & reconnoiſſant auſſi-tôt cet homme, pour avoir été au Prince, il s'en approche, tâche de remarquer s'il ne donne point quelque ſigne de vie ; & en portant la main ſur l'endroit du cœur, il y trouve le paquet qui s'addreſſoit à Muſtapha, que cet homme avoit mis dans un petit ſac de coton qu'il avoit pendu à ſon coû. Cette vûë donna quelque curioſité à ce Gouverneur, qui ne voyant nulle marque de vie en ce malheureux, & au contraire y remarquant tous les ſignes de mort que l'on a accoûtumé de voir en ceux dont la fin a été violente, ſe retira de ce lieu en diligence, emportant ce petit ſac ; & s'étant mis en un endroit aſſez écarté, il l'ouvrit, & fut bien étonné lors qu'il reconnut le ſceau du Sophi. Je vous laiſſe à juger, Seigneur, ſi cette exacte fidelité qu'il avoit toûjours gardée à Soliman, lui permit de déliberer long-tems ſur ce ſujet : il n'heſite donc point davantage ; & pour témoigner ſon reſpect au grand Seigneur, auſſi-bien que ſa fidelité ; il prend la reſolution de lui envoyer ces lettres ſans les ouvrir. Et voyant par le deſſus de celle qui s'addreſſoit à

Axiamire, qu'elle devoit être dans Amasie; il fit réflexion sur ce qu'il y avoit deux femmes cachées dans le palais de Mustapha : & rappellant cent petites circonstances dans sa mémoire, qui lors qu'elles étoient arrivées, n'avoient point fait d'impression en son ame; il crut certainement que la Princesse de Perse étoit entre les mains de Mustapha. De sorte que persuadé de cette verité, il rentre dans la ville par une autre porte que celle par où il étoit sorti; & sans rien témoigner de ce qui lui étoit arrivé, il dépêche le lendemain un homme à Constantinople, lui ordonne de s'addresser à quelqu'un des Bassas, pour le presenter au grand Seigneur; & lui commande sur toutes choses, de faire grande diligence.

Cependant le Persien étant arrivé à Amasie, & ne craignant pas d'être accusé de la mort de celui qu'il avoit tué, puis que leur combat n'avoit point eu de témoins, vint hardiment au palais, demande à parler à Mustapha, & après lui avoir fait connoître qu'il étoit Persien; & lui avoir donné des marques assurées qu'il venoit de la part du Prince Mahamed; il lui demande à voir la Princesse, ce qui lui fut accordé. Et comme il se fut acquitté de sa commission, Axiamire demeura fort sur-

prise : car elle connut par son discours, que celui qu'ils avoient envoyé à Sultanie, tardoit trop à revenir : puisque cet homme qui n'en étoit parti qu'un jour après lui, étoit déja arrivé. Elle espera neanmoins, aussi bien que les Princes que cette inquietude cesseroit bien-tôt : & crut que quelque incommodité ayant empêché cet homme de venir aussi vîte que l'autre, il arriveroit enfin, pour faire cesser leur crainte. Mais le jour suivant, le corps de celui que le Persien avoit tué, ayant été trouvé par quelques gens qui passoient, fut apporté dans la ville, & reconnu pour être de la maison du Prince qui en fut aussi-tôt averti. Et comme la chose étoit importante, il fut en personne faire chercher les lettres que nous croyions qu'il auroit cachées en quelque part de ses habits : mais n'y en ayant point trouvé, la Princesse en fut fort affligée : craignant avec beaucoup de raison que ces lettres ne vinssent entre les mains de gens qui fissent savoir à Soliman qu'elle étoit dans ses Etats. Giangir la consola pourtant en quelque sorte : & lui persuada que cet homme, qui à ce qu'il disoit étoit fin & adroit, se voyant engagé dans un combat, les auroit sans doute jettées, de peur qu'on ne les trouvât sur lui, s'il succomboit en cette occa-

sion. Enfin ne pouvant faire autre chose, elle se trompa en quelque sorte : & après avoir songé à ce qu'elle avoit à faire, elle renvoya le Persien sans autre réponse, sinon qu'il assurât le Prince Mahamed de son affection, & qu'il auroit dans peu de ses nouvelles ; n'osant plus hazarder de lettres, si-tôt après cette fâcheuse avanture : & remettant aussi à prendre ses dernieres resolutions, quand on auroit su ce qu'on pouvoit attendre de vous. Mais lors que nous apprîmes après quelques jours, par le retour de celui qu'on avoit envoyé à Constantinople que vous n'y étiez pas ; l'inquietude des Princes, de la Princesse, & de moi ; redoubla étrangement. Nous ne savions pas neanmoins tous les sujets que nous avions d'en avoir : car la fausse lettre du Sophi à Mustapha, & celle qui s'addressoit à la Princesse Axiamire ayant été renduës à Rustan, par la simplicité de celui qui ne les devoit donner qu'au grand Seigneur, on peut dire que le zele inconsideré fit en cette occasion ce que tout l'artifice de Rustan, & la méchanceté de Roxelane n'auroient jamais pû faire sans lui.

Rustan alla la trouver à l'heure même : & ouvrant ces lettres en prenant soin d'en conserver le cachet, ils y trouverent de quoi satisfaire tous leurs desirs ; & Roxe-

lane se chargea de ces lettres avec joye: & aussi-tôt qu'elles furent recachetées, elle fit dire à Soliman qu'elle avoit quelque chose d'importance à lui communiquer. Il passa à l'heure même de son appartement à celui de la Sultane: elle alla au devant de lui avec le respect accoûtumé; mais avec une tristesse extraordinaire sur le visage, quoi que dans son cœur elle eût une extrême joye. Le Sultan qui l'aimoit toûjours, lui demanda avec beaucoup d'inquietude, quelle chose la pouvoit affliger? elle lui répondit qu'étant forcée pour le bien de son empire, & pour la conservation de sa personne, de lui découvrir une chose qui lui donneroit beaucoup d'étonnement & de douleur, elle ne pouvoit pas être sans affliction. Ce discours obscur ayant redoublé la curiosité du Sultan, & excité même déja quelque trouble en son ame; elle continua de parler. Elle supplia Soliman de se souvenir des soupçons qu'elle avoit eû de Mustapha, combien il les avoit negligez; & enfin après avoir mêlé les loüanges de ce Prince, avec les accusations qu'elle faisoit contre lui, elle presenta à Soliman la fausse lettre qui s'addressoit à Mustapha; lui dit, comme il étoit vrai, que son ancien Gouverneur la lui envoyoit; & après lu

en avoir fait considerer l'importance, lui representa que si une fois Mustapha se joignoit à Tachmas, il lui seroit aisé de s'emparer de son trône. Qu'il ne falloit point attendre de secours des Janissaires contre le Prince : que sa liberalité les avoit tous gagné ; que le peuple l'aimoit, que les Bassas le craignoient & l'estimoient, & qu'enfin cette affaire étoit si importante, qu'il y alloit de son Empire & de sa vie. Soliman connoissant la fidelité de celui qui lui envoyoit cette lettre, y voyant le sceau de Tachmas ; & considerant que Mustapha avoit évité avec adresse d'aller à la guerre de Perse, ne douta plus qu'il ne fût coupable. La tendresse qu'il avoit pour ce Prince, fit pourtant que dans son cœur, il chercha de quoi expliquer favorablement pour lui, les accusations qu'on faisoit contre son innocence. Mais les conjectures étoient si fortes, & les persuasions de Roxelane si puissantes que l'affection paternelle, cedà à la raison d'Etat. Il eût bien voulu mettre cette affaire en deliberation en son conseil secret ; mais comme vous n'étiez point à la Porte, il ne savoit à qui se fier. Il proposa Achmat à Roxelane, à qui la vertu de cet homme faisoit frayeur : mais elle lui representa qu'il étoit trop affectionné au Prince, pour esperer de

lui un conseil fidele en cette rencontre. Enfin elle sût conduire l'esprit du Sultan avec tant d'adresse & tant de malice, que Soliman lui-même commanda que l'on fît venir Rustan.

Il ne fut pas si-tôt arrivé que le grand Seigneur lui demanda son avis sur l'affaire dont il s'agissoit. Il répondit d'abord avec une feinte soumission, que c'étoit seulement à lui à executer les resolutions de sa Hautesse, & non pas à donner des conseils. Mais après s'être fait commander plus d'une fois, de dire son sentiment, il exagera la chose avec tant d'art, & fit voir de si dangereuses consequences en cette affaire si on la negligeoit, que Soliman absolument resolu de songer à sa conservation, lui commanda de se tenir prêt à partir avec six mil hommes qui marcheroient sur le pretexte de les envoyer à Ulama comme une recruë: Que cependant en passant par Amasie, il s'asseûreroit de la personne de Mustapha avec le moins d'éclat qu'il lui seroit possible, de peur de causer quelque revolte en cette province. Rustan ayant reçû cet ordre, ne songea plus qu'à l'executer. Et comme les troupes qu'il devoit conduire étoient prêtes à marcher, il partit en peu de jours; après avoir reçu de Roxelane toutes les instructions neceſſai-

res pour faire réüſſir le deſſein qu'elle avoit de perdre Muſtapha. Comme en effet, Ruſtan ne fut pas plûtôt ſur les frontieres d'Amaſie, qu'il écrivit à Soliman que Muſtapha avoit gagné tous les ſoldats, qu'ils ne vouloient plus recevoir de commandement que de lui : que tout étoit plein de conjurations : que le peuple étoit tout prêt de ſe revolter : qu'il n'étoit pas en état de s'oppoſer à tant d'ennemis ; & qu'enfin ſa preſence étoit abſolument neceſſaire pour calmer ce grand orage. Ce qui faiſoit que Ruſtan mandoit toutes ces choſes au grand Seigneur, c'eſt qu'effectivement il connut que la vertu de Muſtapha étoit ſi generalement aimée, dans toute cette province, que s'il entreprenoit d'en venir à la force ouverte contre lui, il pourroit ruiner entierement les deſſeins de Roxelane. Joint auſſi qu'il conſidera que s'il conduiſoit le Prince à Conſtantinople, tous les Baſſas, tous les Janiſſaires, & tout le peuple ſe joignans enſemble, pourroient peut-être cauſer une revolution generale ſi l'on entreprenoit de faire perdre la vie à Muſtapha. Ce raiſonnement ne ſucceda que trop bien : car Soliman ne fut pas plûtôt cette nouvelle qu'il reſolut ſon voyage. Mais ce qui le porta puiſſamment à faire ce que Ruſtan

vouloit, fut qu'il lui manda qu'il avoit ſû par une ſeconde lettre du Gouverneur de Muſtapha, qu'il croyoit que la Princeſſe de Perſe étoit en ſes mains. De ſorte que Soliman rempli de colere & de jalouſie, dans la penſée que puis que Ruſtan s'étoit bien ſauvé du naûfrage, il pourroit être qu'Axiamire n'étant pas morte ſeroit entre les mains de ſon fils qui en ſeroit devenu amoureux; partit auſſi-tôt avec ce qu'il avoit de troupes & de Janiſſaires auprès de lui, n'en laiſſant que ce qu'il en falloit pour la garde ordinaire de ſon ſerrail. Mais avant qu'il s'éloignât de Roxelane, elle lui fit promettre qu'il oublieroit toutes choſes pour penſer à ſa ſûreté. Le vertueux Achmat nous a dit depuis que Soliman ſoutint un étrange combat dans ſon cœur; & que la nature & la raiſon s'oppoſerent long-tems à la méchanceté de cette femme. Mais enfin elle lui fit voir le peril ſi grand & ſi proche, qu'en ſe ſeparant de lui, elle lui fit promettre deux choſes: l'une qu'il ne verroit point Muſtapha; & l'autre qu'il le ſacrifieroit à ſon propre ſalut. Avec cette funeſte reſolution, il alla joindre Ruſtan: ces choſes ne purent neanmoins être faites ſi ſecrétement, que la Baſſa Achmat ne fût averti que cet orage alloit fondre ſur la

tête de Muſtapha : de ſorte que dans le même tems que Soliman après s'être campé proche d'Alep, eut envoyé un commandement au Prince de le venir trouver, pour lui rendre compte de la Princeſſe de Perſe ; Achmat dépêcha un courier pour l'avertir qu'il ſe tramoit quelque grand deſſein contre lui ; qu'on l'accuſoit de quelque choſe où la Princeſſe de Perſe étoit mêlée ; mais que ne pouvant dire préciſément ce que c'étoit, tout ce qu'il pouvoit faire en cette occaſion, vû l'état où il voyoit les choſes, étoit de lui conſeiller de ne venir pas. Je vous laiſſe à juger, genereux Ibrahim, ſi recevant en même-tems le commandement de Soliman, & l'avertiſſement d'Achmat, les Princes & les Princeſſes furent dans une grande ſurpriſe. Et d'autant plus qu'en ce même jour l'on ramena à Muſtapha ce Perſien qu'Axiamire avoit renvoyé à Mahamed, & qu'on avoit pris ſur la frontiere pour un eſpion. Pour lui, il crut que c'étoit parce qu'on avoit découvert qu'il avoit tué cet officier de Muſtapha, qui étoit revenu de Perſe avec lui ; de ſorte qu'il ne vit pas plûtôt le Prince, qu'il ſe jetta à ſes pieds, lui confeſſa ſon crime, lui en demanda pardon, & lui raconta le combat de ce Turc & de lui, comme je viens de vous le

dire. Mais quoi qu'on lui pût demander, il soûtint toûjours que celui qu'il avoit tué, n'avoit point jetté de lettres pendant le combat, comme nous l'avions cru : ce qui nous fit craindre encore plus qu'auparavant, que quelqu'un ne les lui eût prises après sa mort pour les envoyer à Soliman. Le Prince Giangir étoit au desespoir de voir son frere en peine pour l'amour de lui : Axiamire avoit une affliction que je ne saurois vous representer : la crainte de tomber entre les mains de Soliman, la faisoit resoudre à la mort : & la pensée d'être cause de la ruine de deux Princes, ausquels elle avoit tant d'obligation, augmenta encore sa douleur. Sarrayde qui aimoit son mari plus qu'elle même, étoit toute en larmes, dans la crainte du peril où elle le voyoit exposé : Mustapha quoi que plus constant, étoit neanmoins sensiblement touché des larmes des autres : & pour moi, s'il m'est permis de me nommer, ensuite de tant d'illustres personnes, j'étois si affligée que jamais mes propres malheurs ne m'ont été si sensibles. Cependant on ne savoit quelle resolution prendre : Giangir vouloit aller se presenter au grand Seigneur, pour justifier son frere & se confesser seul coupable : mais aussi-tôt qu'il pensoit qu'il abandonnoit Axiamire,

qu'il falloit la laisser retourner en Perse, ou la mettre aux mains de Soliman, qui étoit son pere & son rival tout ensemble; il ne s'y pouvoit resoudre, & il retomboit dans son desespoir. Axiamire de son côté ne trouvoit nul moyen d'échapper de ce peril: elle eût voulu sauver ces deux Princes, & se sauver elle-même; mais ne pouvant ni aller en Perse, ni voir Soliman, ni rester en sureté dans un lieu, où elle n'étoit plus inconnuë; elle trouvoit que la seule mort la pouvoit tirer de tant d'infortunes. Pour Mustapha, sa plus grande douleur étoit de voir l'affliction de son frere: & de craindre que son Palais ne fût pas un asile inviolable à la Princesse Axiamire: car du reste, lui disoit-il, je ne m'en mets pas beaucoup en peine. Si Soliman me traite avec rigueur, ce sera toûjours avec injustice. Ce qui m'afflige, poursuivoit-il, c'est la crainte que si je vais me presenter à Soliman, l'on ne vienne vous faire quelque outrage en mon absence: & c'est où je ne vois pas que nous puissions trouver de remede. Sarrayde entendant parler son mari de cette sorte se jetta à ses pieds pour le dissuader de ce dessein: & pour le prier de se souvenir, dit-elle, après avoir demandé pardon à Giangir, combien ardemment Roxelane

avoit cherché un pretexte pour le perdre: que l'ayant trouvé, il devoit être assuré qu'elle s'en serviroit à sa ruine: & qu'il valloit mieux rester dans Amasie & s'y défendre ou s'enfuïr, que de s'exposer à un peril si évident. Mais la generosité de Mustapha ne pouvant se resoudre ni à l'un ni à l'autre; il est de vôtre affection, lui répondit-il, de me conseiller de cette sorte: mais il est du courage de Mustapha de ne vous croire pas, & puis que je suis innocent, je ne fuïrai jamais comme un coupable. Quoi qu'il paroisse que j'ai manqué, selon la rigoureuse & l'exact politique, en n'avertissant pas Soliman que la fille de son ennemi étoit en mon pouvoir; je pense ne m'être pas éloigné de la raison en servant une si excellente Princesse & mon frere; & en ne contribuant pas à l'injuste amour du Sultan: si bien qu'après cette satisfaction interieure, je veux remettre mon innocence à la conduite du ciel qui en est toûjours le protecteur. Giangir voyant sa resolution, supplia Axiamire de ne trouver pas mauvais, s'il alloit mourir avec son frere: mais Mustapha sans donner loisir à la Princesse de répondre, lui dit qu'il ne le souffriroit pas: & qu'il lui laissoit en garde, & la Princesse Axiamire, & sa chere Sarrayde. Je n'aurois jamais

mais fait si je voulois vous rapporter tout ce que l'amour, la crainte, la generosité, & le desespoir firent dire à ces illustres personnes en cette triste conversation. Pour moi j'écoutois tous leurs discours sans parler. Lors que tout d'un coup le desir que j'avois de les servir, m'inspira un moyen par lequel je crus pouvoir sauver Mustapha, mettre Axiamire en sureté, essuyer les larmes de Sarrayde, rendre Giangir plus excusable, signaler l'affection que j'avois pour la Princesse, & détruire tous les mauvais desseins des ennemis de Mustapha. Il est certain que cette pensée me donna une joye si extraordinaire qu'elle parut aussi-tôt dans mes yeux, à travers les larmes que je répandois: mais comme je craignois que la generosité de la Princesse ne fut un obstacle à mon dessein, je me jettai à ses pieds, & la conjurai de me donner la parole, qu'elle ne refuseroit pas un moyen que je pensois avoir trouvé de les tirer tous de la peine & du peril où je les voyois. Hé, ma fille, me dit-elle, veux-tu qu'une personne qui recevroit la mort avec joye, si elle se presentoit, puisse refuser ton assistance? Mais je crains bien, poursuivit-elle, que ton affection ne t'abuse: & que l'extrême envie que tu as de me servir ne te

faſſe croire fort aiſé ce que je tiens impoſſible. Point du tout, Madame, lui répondis-je; & pourvû que vous me promettiez de ne vous oppoſer pas à ce deſſein, je vous aſſure que vous-même y trouverez beaucoup d'apparence. Sarrayde voyant qu'Axiamire ne ſe hâtoit pas de me répondre, l'en preſſa ſi fort qu'elle me donna ſa parole de faire ce que je voudrois.

Elle n'eut pas ſi-tôt achevé ce diſcours, que, lui rendant grace de la permiſſion qu'elle me donnoit de la ſervir, je lui fis entendre par quelle voye j'eſperois la mettre en ſureté. Et pour le lui faire mieux comprendre, je la fis ſouvenir que ce même marchand qui avoit vendu ſon portrait à Soliman comme étant le mien, avoit auſſi vendu le mien au Prince Giangir comme étant le ſien. De ſorte que pour les tirer de la peine où je les voyois, & pour la mettre en aſſurance, il falloit que Muſtapha me conduiſit à Soliman, faiſant ſemblant de croire que j'étois la Princeſſe de Perſe: ce qu'il confirmeroit par le portrait que le Prince Giangir avoit de moi; & par le témoignage du marchand qui le lui avoit vendu. Joint auſſi que Soliman par ſa propre experience, n'auroit pas de peine à croire que le Prince auroit

été trompé, puisqu'il l'avoit été lui-même. Que de cette sorte, Mustapha pourroit nier d'avoir en ses mains la veritable Princesse de Perse; & par consequent qu'elle seroit en seureté. Que pour lui il falloit qu'il dît, qu'ayant été trouvée au bord de la mer après nôtre naufrage, on m'avoit presentée à Sarrayde, qui par bonté m'avoit reçûë en son palais, où j'avois presque toûjours été malade: Et que depuis huit jours seulement, Giangir m'avoit vûë chez son frere, & reconnuë pour la Princesse de Perse au portrait qu'il avoit de moi. Qu'à l'heure même il avoit eu dessein de me mener à Constantinople, étant tout prêt de partir pour ce voyage, lorsqu'il avoit reçu les ordres de Soliman. Je leur dis encore que si par malheur les lettres de l'Evêque avoient été perduës, étoient entre les mains du Sultan, il falloit qu'il nîât avec hardiesse, de savoir ce que c'étoit, puis que personne ne l'en pourroit convaincre. Et qu'il falloit qu'il dît que c'étoit sans doute un artifice de ses ennemis qui l'avoient fait par quelque voye qui lui étoit inconnuë, parce que la Princesse de Perse étoit en son pouvoir, avoient contrefait ces lettres pour le perdre auprès de Soliman. Et pour moi, dis-je à la Princesse, ne vous mettez pas en peine; le ciel qui m'a

inspiré ce dessein, me saura bien conserver si je suis digne de sa protection : sinon je mourrai toûjours avec joye, si je meurs pour le salut de tant d'excellentes personnes. Ah Felixane ! me dit la Princesse, je ne veux point me sauver par vôtre perte : & si vôtre zele vous porte à cette resolution, la raison ne veut pas que j'y consente. Vous me l'avez promis, Madame, lui dis-je en l'interrompant ; & je ne pense pas qu'une grande Princesse doive jamais manquer à sa parole. Et puis, je ne vois pas que ma perte soit indubitable : car enfin, poursuivis-je, Soliman ne peut m'accuser que d'avoir reçu pour quelques jours les honneurs que l'on m'a rendus, comme à la Princesse de Perse, quoique je ne la fusse pas. Mais à cela j'ai à lui dire, que pour être en plus de sureté, par le respect que l'on croiroit devoir à ma condition, je n'ai pas désabusé le Prince, attendant à me faire connoître pour ce que j'étois que je fusse aux pieds de sa Hautesse : pour lui demander pardon, & pour la supplier de me donner la liberté. Sarray voyant beaucoup d'apparence à ce que je disois, conjuroit Axiamire de ne resister plus à ce dessein. Giangir me nommoit sa liberatrice, & me disoit des choses si obligeantes que je n'en perdrai jamais la me-

moire. Pour Muſtapha, quoi qu'il vît quelque apparence, à ce que je propoſois, ſon grand cœur ne pouvoit ſe reſoudre à déguiſer la verité: & s'il n'eût connu certainement que c'étoit la ſeule voye qui permettoit d'eſperer de mettre la Princeſſe Axiamire en ſureté, il n'y auroit jamais conſenti. Mais cette conſideration, jointe à l'extrême amitié qu'il avoit pour ſon frere, fit qu'il ſe reſolut enfin à tout ce que l'on deſira de lui.

Nous nous preparâmes donc à partir dès le lendemain: je ne vous dirai point quelle ſeparation fût celle de la Princeſſe & de moi, de Giangir & de Muſtapha, de Muſtapha & de Sarrayde; puiſque ce ne ſeroit que renouveller toutes nos douleurs, pour une choſe qui n'eſt pas abſolument neceſſaire que vous ſachiez. Mais je vous dirai ſeulement que jamais la ſeparation de l'ame & du corps ne ſe fit avec de ſi douleurs ſi violentes que furent les nôtres au triſte moment de ce funeſte & dernier adieu. Je fus miſe dans un chariot avec deux femmes que Sarrayde me donna pour me ſervir, & Muſtapha accompagné de peu de monde, marchoit à cheval quelque cinquante pas devant. Nous arrivâmes au camp de l'Empereur un jour plus tard que nous ne l'avions penſé, par-

ce que le chariot où j'étois s'étant rompu, il fallut ce tems-là pour le racommoder : & vous connoîtrez, Seigneur, dans la suite de mon discours que ce n'est pas sans sujet que je vous fais cette remarque. Nous ne fûmes pas si-tôt descendus à une tente qu'on nous avoit preparée, que le Prince Mustapha qui croyoit me devoir conduire à Soliman, reçut ordre d'y attendre ses commandemens, & de me remettre entre les mains d'un Bassa qui me devoit presenter à sa Hautesse. J'avoüe que cette procedure m'étonna : & que je commençai de craindre pour le Prince. En ce même instant, il reçut divers avis que sa perte étoit resolue & indubitable, s'il ne repoussoit la force par la force : les principaux de cette armée, & l'Aga des Janissaires, lui firent savoir que s'il vouloit ils se rebelleroient, & non seulement lui sauveroient la vie qu'il alloit perdre, mais lui mettroient la couronne sur la tête. A toutes ces choses, il ne répondit rien sinon qu'il pouvoit bien être malheureux, mais qu'il ne pouvoit jamais être coupable : qu'il aimoit mieux mourir avec injustice, que regner injustement : & qu'enfin leur zele allant trop loin pour l'amour de lui, il ne pouvoit mieux les en recompenser, qu'en les empêchant d'être criminels.

Pour moi lorſque je ſortis de ſa tente les larmes aux yeux, il me conjura, puiſque je devois voir Soliman, d'obtenir de lui qu'il ſe pût juſtifier en perſonne des accuſations qu'on faiſoit contre ſon innocence: & qu'il eût la bonté de ne le condamner pas ſans l'entendre. Je lui promis ce qu'il voulut, ſans ſavoir preſque ce que je faiſois, tant j'avois de trouble dans l'ame, par la crainte où j'étois que mon deſſein ne réuſsît pas. Je fis pourtant un effort ſur moi-même, pour raſſurer mon viſage avant que paroître devant Soliman: Le Baſſa qui me conduiſoit eut la bonté de ne me preſſer pas trop; ce qui fit que j'eus le loiſir de me remettre en quelque façon.

L'on me fit paſſer par trois tentes avant que d'arriver à celle du Sultan; mais tout le monde que j'y vis me parut ſi triſte, & j'entendis nommer tant de fois Muſtapha à demi bas, que je connus bien dès-lors qu'on le vouloit perdre. D'abord que je parus, Soliman me ſembla étrangement ſurpris: il me regarda d'un œil irrité, & demanda au Baſſa qui m'avoit conduite devant lui, où étoit la Princeſſe de Perſe. Seigneur, lui dit-il, le Prince Muſtapha ne m'a remis que cette perſonne entre les mains, que je lui ai vû traiter comme

tant Princesse. Je n'eus pas si-tôt entendu cette réponse, car je savois déja un peu vôtre langue, que je me jettai aux pieds du Sultan, & le visage tout couvert de larmes; je le suppliai de m'écouter. Je n'écoute point le mensonge, me repondit-il. Seigneur, lui repliquai-je, ce n'est pas pour empêcher ta Hautesse de le punir, que je te demande la grace d'être écoutée; mais pour t'empêcher de confondre l'innocent avec le coupable: car enfin, Seigneur, je suis seule criminelle, & Mustapha est absolument innocent. Je voudrois, me répondit le grand Seigneur, t'avoir donné la moitié de mon Empire, & que Mustapha ne fût pas coupable. Seigneur, lui repliquai-je avec plus de hardiesse qu'auparavant, je ne te demande que deux choses pour te donner cette satisfaction; l'une que tu m'entendes sans m'interrompre; & l'autre que tu permettes au Prince de se justifier en personne. Cette derniere chose est impossible, me répondit-il, mais pour l'autre je l'accorde, & te promets de plus que si tu justifie Mustapha, ce que je ne crois pas que tu puisse faire, il n'est rien que tu n'obtienne de moi. Je ne me rendis pas d'abord, je le suppliai de vouloir voir le Prince, je tâchai de le vaincre par mes raisons; mais enfin

enfin voyant que je n'avançois rien, je lui dis la choſe comme nous l'avions reſoluë, & lui fis ce recit avec tant de naïveté, que je m'apperçus bien qu'il me croyoit. Je repris cette hiſtoire depuis l'arrivée de Ruſtan à Mazanderon; & venant à parler de nôtre naufrage, je plaignis la perte de la Princeſſe, je parlai d'elle comme la croyant morte; & contai encore comment Sarrayde m'avoit reçûë; de ceux qui m'avoient trouvée au bord de la mer; & enſuite comme depuis peu de jours le Prince Giangir m'ayant vûë auprès de Sarrayde, où j'avois preſque toûjours été malade; avoit crû que j'étois la Princeſſe de Perſe, à cauſe d'un portrait qu'il avoit de moi; & qu'un marchand qui l'avoit trompé, lui avoit vendu comme étant celui d'Axiamire. Je lui dis encore qu'auſſitôt que Muſtapha avoit crû que j'étois la Princeſſe de Perſe, il s'étoit préparé pour me conduire à ſa Hauteſſe: & que pour moi, je ne l'avois pas déſabuſé, tant pour être avec plus de ſûreté, que pour ce que j'eſperois obtenir plus aiſément ma liberté lors que je la lui demanderois, par la memoire de l'infortunée Axiamire. Soliman touché de mes paroles, fit un grand ſoupir: & témoigna par ſon action & par ſes diſcours, être affligé de la perte de la Prin-

ceſſe ; & toutesfois avoir quelque joye de pouvoir eſperer que Muſtapha n'étoit pas ſi coupable qu'il l'avoit crû, & que peut-être à la fin, pourroit-il ſe juſtifier. En cette pensée le Sultan me parla avec beaucoup de douceur, & certes il faut que j'avoüe que je n'ai jamais vû une majeſté plus charmante que celle de ce Prince.

Mais, genereux Ibrahim, que ce bienheureux inſtant fut d'une courte durée ! car il faut que vous ſachiez que Ruſtan le plus méchant de tous les hommes, étoit parti du conſentement de Soliman, en même tems que celui qu'on avoit envoyé à Muſtapha, lui porter le commandement de venir au camp : mais il étoit allé à Amaſie par un chemin détourné, ſuivi de mille archers à cheval : ayant envoyé deux eſpions dans cette ville, pour l'avertir quand Muſtapha en ſeroit parti : afin d'aller prendre Sarrayde dans ſon palais pour en ſavoir la verité, en cas que le Prince la voulût nier ; cet artificieux eſprit s'imaginant qu'une femme jalouſe ſeroit capable de tout dire. Mais le principal ſujet de ce voyage étoit pour prendre la Princeſſe de Perſe, ſi le Prince ne l'amenoit pas : & pour chercher dans le cabinet de Muſtapha quelques autres lettres du Sophi qui puſſent encore le convaincre d'in-

telligence avec les ennemis de l'Etat. De ſorte qu'un jour après que nous fûmes partis d'Amaſie, Ruſtan y arriva avec un ordre abſolu à celui qui commandoit dans cette place en l'abſence de Muſtapha, d'obéïr à Ruſtan comme à ſa Hauteſſe. Vous ſavez, Seigneur, que ces ſortes de commandemens ne trouvent gueres de rebelles en cet Empire : & puiſqu'il s'eſt trouvé quelques fois des Baſſas, qui ont envoyé leurs têtes, quoi qu'ils fuſſent Generaux d'armée, & quoi qu'un homme ſuivi ſeulement de quatre muets la leur demandât, je penſe que vous trouverez moins étrange que le Gouverneur d'Amaſie quoi qu'affectionné à Muſtapha, ouvrît pourtant les portes de la ville auſſi-tôt qu'il eût vû le pouvoir de Ruſtan, & ſans conſulter le Prince Giangir là-deſſus. Je vous laiſſe à penſer ce que devint ce Prince, lors qu'il vit Ruſtan à la Porte du palais de Muſtapha, ſuivi de ce grand nombre d'hommes armez. La premiere choſe qu'il fit fut d'aller en diligence à l'appartement d'Axiamire, ou pour tâcher de la faire ſauver, ou pour mourir en la défendant. Mais ce ſentiment d'affection fut ce qui la fit prendre plus facilement : car Ruſtan n'eut pas plûtôt remarqué le chemin que prenoit Giangir, que laiſſant une partie

de ſes compagnons à la porte, il ſe fit ſuivre de l'autre ; & ſuivit le Prince avec beaucoup de hâte juſques à la chambre d'Axiamire, où il entra de force avec lui. Jugez, illuſtre Baſſa, ce que devint la Princeſſe, lors qu'elle vid Ruſtan qu'elle reconnut auſſi tôt. Ah lâche, s'écria-t'elle, viens-tu encore m'enlever une ſeconde fois ? il faut avant, reprit Giangir, avec beaucoup de fureur, qu'il m'ôte la vie, tout déſarmé que je ſuis. Je ne ferai ni l'un ni l'autre, reprit le méchant Ruſtan, qui ne vouloit pas être contraint d'en venir à la violence contre le fils de Roxelane, mais j'executerai ſeulement les ordres du grand Seigneur, qui veut que je lui porte tout ce qui ſe trouvera de papiers dans le Cabinet de Muſtapha. Sarrayde qui étoit auprès d'Axiamire, & qui ſavoit bien qu'on ne trouveroit rien qui pût nuire à ſon mari, en fut elle-même montrer la porte.

Cependant pour ſeparer Giangir de la Princeſſe, Ruſtan lui dit qu'il avoit quelque choſe d'important à lui communiquer: mais ce Prince lui répondit que n'ayant point d'interêt ſéparé d'Axiamire, il pouvoit parler devant elle. Ruſtan ſurpris de la liberté de ce diſcours, commença d'agir d'autre ſorte : & faiſant voir à Gian-

gir le pouvoir absolu qu'il avoit, il remit le desespoir dans l'ame de la Princesse, & la fureur dans celle de Giangir : qui sans considerer que sa resistance le rendoit coupable, ne laissa pas tout désarmé qu'il étoit de faire de grandes choses, pour s'opposer à l'enlevement d'Axiamire. Il voulut arracher le cimeterre que Rustan portoit pour s'en servir contre lui ; & il l'auroit fait, sans doute, si ceux qui l'accompagnoient ne l'en eussent empêché. Il chercha de tous les côtez de la chambre pour voir s'il n'y trouveroit point quelque chose dont il se pût défendre ; mais enfin voyant que tous ses efforts étoient inutiles, il passa d'une extremité à l'autre ; & après avoir fait cent outrages à Rustan, tout d'un coup il le conjura les larmes aux yeux d'avoir quelque pitié de lui en la personne de la Princesse Axiamire ; de se souvenir qu'il étoit fils de Roxelane, dont il avoit épousé la fille ; qu'il étoit assuré que si la Sultane sa mere savoit ses desseins, elle les approuveroit ; qu'il se souvint que Mustapha devant regner un jour il ne pouvoit trouver une meilleure occasion pour rendre sa fortune assurée, que de l'obliger en cette rencontre ; qu'au reste, sachant combien les interêts de la Sultane Reine, lui étoient considerables,

il trouvoit que ce n'étoit pas lui rendre un fort grand ſervice, que conduire une Princeſſe à Soliman dont il étoit éperduement amoureux.

A toutes ces choſes, Ruſtan répondit avec une froideur inſolente, qu'il ſe ſouvenoit fort bien qu'il étoit fils de Roxelane: & que pour cette ſeule raiſon, Soliman ne ſauroit rien de la reſiſtance qu'il apportoit à l'execution de ſes commandemens. Qu'au reſte, il ne craignoit pas de deſobliger Roxelane, en conduiſant Axiamire à ſa Hauteſſe; puiſqu'elle ne pouvoit être que ſon eſclave, & que Roxelane ſeroit toûjours Sultane Reine. Son eſclave! lui répondirent tout à la fois, & Giangir, & Axiamire ſurpris d'une parole ſi inſolente; c'eſt ce qui ne peut jamais être. J'abuſerois de vôtre patience, ſi je vous rediſois tout ce que l'amour, la fureur, & le deſeſpoir firent dire au Prince Giangir en cette occaſion: & tout ce que la douleur & la generoſité mirent en la bouche de la Princeſſe, en une ſi fâcheuſe rencontre: mais enfin pour concluſion, il fallut ceder à la force & obéïr. Sarrayde eut auſſi commandement d'entrer dans un chariot avec Axiamire, ce qu'elle fit ſans aucune reſiſtance, auſſi-tôt qu'elle eut obtenu qu'un fils unique qu'elle avoit

ne l'abandonneroit pas. Au contraire elle ſembloit avoir quelque conſolation dans la penſée qu'elle alloit rejoindre ſon cher Muſtapha. Pour Giangir, Ruſtan lui dit qu'il pouvoit faire ce qui lui plairoit : mais ce Prince n'étoit pas en état de raiſonner ſur ce qu'il avoit à faire. Il vous eſt aiſé de comprendre le déplorable point où il ſe trouvoit ; & quelle ſeparation fut celle de ce Prince & de la Princeſſe. Il la conjura de ſonger à ſa conſervation, & pour la conſoler en quelque ſorte, il lui dit qu'il eſperoit que Soliman ne pourroit reſiſter à ſes larmes ; qu'il avoit l'ame grande & genereuſe ; & que pourvû que l'amour ne ſe trouvât pas plus fort en lui que la raiſon, il étoit très-aſſuré qu'elle en ſeroit fort ſatisfaite. Que cependant il lui promettoit de faire toutes choſes poſſibles pour la ſervir : & que ſi par malheur il voyoit les choſes deſeſperées, il ſe deſeſpereroit lui-même, & mouroit du moins pour l'amour d'elle, n'ayant pû vivre pour elle.

Un diſcours ſi tendre fit tomber des larmes des beaux yeux de la Princeſſe qui me l'a aſſuré depuis. Elle lui tendit la main en détournant la tête pour lui cacher ſes pleurs ; & l'aſſura que quoique la fortune pût faire, elle ne détruiroit jamais l'eſti-

me & l'amitié qu'elle avoit pour lui. Qu'elle lui promettoit, pour lui témoigner qu'elle n'étoit pas ingrate de ſonger autant à la conſervation de Muſtapha qu'à la ſienne; & de n'entreprendre rien ſur ſa vie, ſi l'on n'entreprenoit rien ſur ſon honneur. Leurs diſcours euſſent duré plus long-tems, ſi le le cruel Ruſtan qui s'étoit amuſé à ranger ſes gens ne les eût ſeparez; & n'eût fait partir les Princeſſes & le petit Prince qu'il mit au milieu des mille archers qui l'avoient accompagné. Giangir ne voyant pas qu'il pût rien entreprendre pour ſauver l'inconſolable Axiamire, ſe mit du moins à la ſuivre: & montant à cheval à l'heure même, il ne perdit jamais ſon chariot de vûë. Or, Seigneur, je vous ai déja dit, ce me ſemble, que Ruſtan arriva dans Amaſie, le lendemain que Muſtapha & moi en fûmes partis: de ſorte que nôtre voyage ayant duré un jour plus qu'il ne devoit, à cauſe de ce chariot rompu, duquel ſi je ne me trompe, je vous ai déja parlé; & Ruſtan ayant fait partir les Princeſſes deux heures après ſon arrivée; le hazard, ou pour mieux dire nôtre malheur, fit que la choſe fut conduite avec une ſi étrange juſteſſe que dans le même tems que je conjurois Soliman par la memoire de la Princeſſe Axia-

mire ; que je plaignois ſa funeſte mort ; & que je paroiſſois toute en larmes, pour la douleur que je diſois avoir de ſa perte ; je la vis entrer ſuivie de Sarrayde, & conduite par Ruſtan, qui la nomma d'abord au Grand Seigneur. De vous dire, genereux Ibrahim, ce que je devins, & ce que cette vûë fit en l'ame de Soliman & en la mienne, c'eſt ce qui m'eſt abſolument impoſſible. Le Sultan me regarda avec un œil d'indignation & de fureur, & ſe tournant vers moi avec une voix forte & imperieuſe ; c'eſt donc de cette ſorte, me dit-il, que tu juſtifie Muſtapha ! mais ſaches, pourſuivit-il ; qu'on te rendra juſtice auſſi bien qu'à lui. Sarrayde entendant nommer ſon mari, ſe jetta aux pieds de Soliman pour lui proteſter qu'il étoit innocent : mais lui ſans l'écouter & ſans y prendre garde, ſe tourna vers la Princeſſe avec un peu plus de civilité, & lui dit d'un viſage qui ſe reſſentoit toutesfois du trouble de ſon ame ; ce n'eſt donc que pour Soliman que la Princeſſe de Perſe a fait naufrage ! ce n'eſt que pour Soliman qu'elle eſt morte, ou pour mieux dire, ce n'eſt que pour le bienheureux Muſtapha qu'elle eſt échappée de la mer, & qu'elle eſt vivante. Je ſais bien, pourſuivit-il, que la violence de l'amour que j'ai euë

pour ſa beauté, m'en a fait commettre une envers elle, qui ſemble me rendre indigne de ſon affection ; mais les larmes que j'ai répanduës pour ſa perte, ont bien effacé ce crime. Cependant, ô impitoyable ennemie, tandis que je me conſume en regrets, l'heureux Muſtapha rit de mes larmes & de mes ſoupirs, devient mon rival, ou pour mieux dire mon ennemi, & l'ennemi de l'empire : en retenant une perſonne que j'aimois ; ou pour regarder la choſe d'une autre façon, en retenant la fille de mon ennemi, en faiſant des traitez ſecrets avec lui ; & en voulant ſans doute m'arracher du trône, pour vous y mettre & pour s'y placer. Car de penſer que Muſtapha n'ait pas ſû de vous par quelle avanture vous fites naufrage ; c'eſt ce qu'on ne me perſuadera jamais. De croire qu'il ait traité de ce mariage, ſans vouloir m'ôter la couronne, c'eſt ce qui n'eſt pas vrai-ſemblable. J'en ai des preuves qu'on ne ſauroit détruire, & rien ne peut me faire croire le contraire.

Il faut pourtant, Seigneur, que je l'entreprenne, lui dit la genereuſe Axiamire, à laquelle il avoit toûjours parlé en ſa langue ; & que te faiſant un diſcours où la verité paroîtra toute pure, je te faſſe connoître que Muſtapha n'eſt point coupable,

que Sarrayde eſt innocente ; & que cette fille que ta Hauteſſe regarde avec tant de colere, dit-elle en parlant de moi, merite une extrême loüange pour s'être exposé au peril où je la trouve, ſeulement pour me ſauver. Enfin, Seigneur, je pretens te montrer que ſi cette tempête que je vois qui s'éleve en ton ame, ne peut s'appaiſer ſans tomber ſur la tête de quelqu'un, il faut que ce ſoit ſur la mienne, puiſque je ſuis la ſeule cauſe des troubles de ton eſprit. Mais ne crois pas lors que je t'avoüe ce crime innocent, que j'aye oublié le tien, ou que je ſois aſſez lâche pour le flatter : non, non, je me ſouviens encore que je ſuis fille du Sophi ; & que par un traitement indigne de ma condition, un de tes eſclaves m'a enlevée. Mais comme le ſalut des perſonnes que j'aime, m'eſt plus cher que le mien, je ne te parlerai en cette occaſion que de ceux en faveur deſquels la nature te parle auſſi bien que moi.

Ruſtan craignant que Soliman ne ſe laiſsât toucher aux larmes & aux diſcours d'Axiamire, eut l'audace de l'interrompre : & de demander au Sultan, quelle plus forte preuve il vouloit avoir contre Muſtapha, que la ſuppoſition qu'il lui avoit faite, en lui amenant Felixane pour

Axiamire ; mais il n'avoit garde dans le deſſein qu'il avoit de perdre ce déplorable Prince, de dire qu'il avoit connu en prenant Axiamire, que Giangir en étoit ſeul amoureux. Ce diſcours remit la colere dans l'ame de Soliman : de ſorte que quelques larmes que répandît Sarrayde, quelques raiſons que pût dire Axiamire, quelques ſupplications qu'elle pût faire ; nous ne vîmes plus que des marques de fureur & de jalouſie dans les yeux de Soliman.

Il commanda que l'on nous donnât des gardes, ſans vouloir permettre qu'Axiamire entreprît de juſtifier Muſtapha : & défendit expreſſément que perſonne ne parlât à nous. Ruſtan vint lui-même faire obſerver cet ordre ; mais comme nous ſortions de la tente du grand Seigneur pour aller à celle où l'on nous conduiſit, nous rencontrâmes Giangir que les Capigis n'y avoient pas voulu laiſſer entrer, lors que l'on nous y avoit conduites.

Ce Prince nous voyant toutes en larmes, s'approcha d'Axiamire ; hé bien, Madame, lui dit-il, que dois-je reſoudre de ma vie ? Vous a-t'on maltraitée, & Muſtapha eſt-il convaincu de mes crimes ; eſt-ce au ſerrail ou en priſon que l'on vous mene ? Enfin apprenez-moi quel eſt vôtre deſtin, & celui de mon cher frere,

afin que je regle le mien par le vôtre, & que sur cela je forme mes desseins; & prenne mes resolutions. Rustan qui ne vouloit pas souffrir cette conversation ni irriter l'esprit de ce jeune Prince, avant que ses intentions fussent accomplies, de peur qu'il ne se portât à quelque violence, lui répondit que la colere de Soliman s'appaiseroit, que la patience le vaincroit; & que de peur de le fâcher, il étoit à propos qu'il ne parlât point à Axiamire, parce qu'il en avoit fait une défense expresse & sans exception. Je suis perdu, reprit Giangir; l'amour ou la colere a fait faire ce commandement; & de quelque façon que la chose soit, je suis également malheureux. Consolez-vous, lui dit la Princesse, & vous souvenez qu'Axiamire ne fera jamais rien d'indigne de sa naissance, de son cœur, & de l'estime que vous avez pour elle: mais cependant, s'il est possible, tâchez d'assister le Prince Mustapha.

Rustan voyant qu'en marchant cette conversation continuoit, remit les Princesses & moi sous la conduite de ceux qui l'accompagnoient; mais Sarrayde le conjura, que du moins son fils lui fût rendu: car il n'avoit pas voulu que Soliman le vît, de peur qu'il n'en fût touché: ce cruel lui accorda cette grace, de crainte que ses

cris & ſes regrets ne cauſaſſent quelque émotion parmi les ſoldats qui les entendoient. Pour lui, il demeura avec Giangir, auquel il dit tant de choſes pour l'appaiſer, & lui faire croire que plus on auroit de patience, plus on auroit de confiance à la bonté du Sultan, plus il la feroit paroître; que tout autre que Giangir y auroit été trompé. Mais lui qui connoiſſoit l'artifice de ce traître, n'eût pas ſuivi ſes conſeils, ſi le vertueux & prudent Achmat qui les joignit en ce même-tems, ne lui eût conſeillé la même choſe, quoique ce fut avec des intentions bien differentes. Il lui promit d'aller trouver Soliman pour tâcher d'appaiſer ſa fureur: & le pria d'aller dans ſa tente, ſans permettre que perſonne le vît; tant parce qu'il étoit venu au camp, ſans les ordres de l'Empereur, que de crainte que quelque eſprit violent ne lui fît changer de reſolution: l'aſſurant qu'après qu'il auroit vû le Sultan, il iroit lui en rendre compte.

Giangir eût bien voulu parler en particulier à ſon vertueux ami, pour lui découvrir ſon amour, & l'innocence de ſon frere, mais il lui fut impoſſible. Ne pouvant donc faire autre choſe, il alla à la tente d'Achmat attendre ſon retour avec beaucoup de douleur & d'impatience. Il voyoit

son frere accusé & en danger pour l'amour de lui ; sa belle sœur en prison, & sa maîtresse entre les mains de son pere & de son rival ; & d'un Prince qui étoit tout à la fois amant & ennemi d'Axiamire. Il craignoit également la haine & l'amour de Soliman : & de toutes les passions, il n'y en avoit aucune, dont il ne redoutât les effets dans une si fâcheuse rencontre. Aussi regnoient-elles toutes l'une après l'autre dans l'ame de Soliman : & jamais le cœur d'un homme ne fut tourmenté d'une si étrange incertitude, à ce que nous a dit Achmat. L'amour paternelle lui inspiroit quelquefois la clemence & la pitié, puis tout d'un coup l'amour d'Axiamire accompagnée de la jalousie, lui remettoit la fureur, la haine, la colere, & la cruauté dans l'esprit. Lors qu'il regardoit Mustapha comme son fils, il cherchoit à l'excuser : mais aussi-tôt qu'il le consideroit comme son rival, il se resolvoit à le perdre. La raison d'Etat lui en fournissoit les moyens ; de ce côté-là il le voyoit tout noirci de crimes : il avoit un commerce secret avec les ennemis de l'Empire ; il avoit traité de son mariage avec Tachmas ; il en avoit retenu la fille long-tems en ses mains ; & pour derniere faute, il avoit eu la hardiesse de lui faire une sup-

position. Toutes ces choſes neanmoins, quoi que très-puiſſantes contre Muſtapha puis qu'il les croyoit toutes veritables; ne l'auroient pourtant point perdu, ſans les mauvais conſeils de Ruſtan. Le genereux Achmat fit tous ſes efforts pour s'y oppoſer; il repreſenta à Soliman l'affection qu'il avoit toûjours euë pour ce Prince; les belles choſes qu'il avoit faites; les rares qualitez qui étoient en lui; le peu d'apparence qu'il eût voulu ternir une ſi belle vie, par une trahiſon ſi déteſtable; qu'aſſurément il y avoit quelque choſe en cette affaire que l'on ne comprenoit pas. Que du moins il falloit la bien examiner; & ne condamner pas le legitime ſucceſſeur de ſon Empire, ſans entendre ſes excuſes ou ſes raiſons. Qu'il falloit l'obliger à ſe condamner lui-même par l'aveu de ſon crime. Et que loin de le juger ſans l'oüir en ſes juſtifications, il trouvoit qu'il étoit de la grandeur, & de la bonté de ſa Hauteſſe, ſuppoſé qu'il fût criminel, de lui pardonner ſa faute, pourvû qu'il l'avouë avec repentir: & qu'enfin en ſe ſouvenant qu'il étoit Roi, il n'oubliât pas qu'il étoit pere.

Ce fut avec de ſemblables raiſons, qu'Achmat eſſaya de toucher le cœur de Soliman: mais le traître Ruſtan, ſans donner loiſir au grand Seigneur de répon-

dre

dre, perdit l'infortuné Muſtapha par les mêmes raiſons dont Achmat l'avoit défendu. Il lui répondit que plus Soliman l'avoit aimé, plus il étoit ingrat de l'avoir trahi ; que les belles choſes qu'il avoit faites, étoient bien moins pour le ſalut de l'Empire que pour ſa ruine, puiſqu'il ne ſe ſervoit de la reputation qu'il avoit acquiſe, & de tant de rares qualitez qui étoient en lui, que pour ſuborner les chefs & les ſoldats ; & les tenir préparez à la revolte, quand il en auroit beſoin ; comme Soliman en avoit eté averti, il y avoit déja long-tems. Qu'au reſte, Muſtapha n'avoit point cru noircir ſa réputation en voulant ſe mettre la couronne ſur la tête, ſans attendre que la mort de l'Empereur la lui donnât legitimement : qu'il y avoit des exemples domeſtiques de ſemblables choſes dans la famille Othomane, qui ſembloient l'autoriſer : & qu'enfin la vie des Rois & des peres n'avoit pas toûjours été ſacrée & inviolable à leurs fils ambitieux : & par-là ce méchant homme deſignoit ſans le nommer le cruel Selim pere de Soliman, qui avoit fait mourir le ſien ; afin qu'un exemple & ſi proche & ſi ſenſible, fît plus d'impreſſion ſur ſon ame, & lui donnât une plus forte & plus juſte crainte de ſon fils. Qu'au reſte, cette af-

faire n'étoit point du tout embroüillée pour ceux qui n'avoient que l'interêt du Sultan en recommandation : que la connoissance de la chose étant si certaine, Soliman ne devoit point s'exposer au hazard d'être vaincu par les sentimens de la nature en voyant son fils : de peur d'être vaincu d'une maniere plus dangereuse. Qu'il n'étoit point nécessaire que Mustapha se condamnât lui-même par son aveu, puisque les loix le condamnoient. Que la clemence étoit veritablement une grande vertu, mais moins nécessaire que la justice. Qu'il ne s'en falloit jamais servir à l'égard des foibles, & employer toûjours l'autre contre les puissans. Que Mustapha ne se pouvoit sauver sans mettre l'Empire en danger. Qu'il oublieroit la grace qu'on lui auroit faite, & se souviendroit toûjours des outrages qu'il penseroit avoir reçus. Que n'ayant agi par le passé que par amour & par ambition, il agiroit desormais par amour, par ambition, par haine, & par vangeance. Qu'enfin il n'y avoit point à choisir ; qu'il falloit sauver Mustapha & perdre Soliman, ou perdre Mustapha pour sauver Soliman, ce qui, selon son sens, étoit le plus juste. Qu'il restoit d'autres fils au Sultan pour remplir la place de Mustapha, mais qu'il n'y

avoit perſonne qui pût bien remplir la place de Soliman ſi on l'avoit perdu.

Achmat ne ſe rendit pas à un diſcours ſi preſſant : & quoique ce fût preſque ſe déclarer coupable que de ſoutenir la cauſe de Muſtapha, après ce que Ruſtan avoit dit ; il le fit neanmoins avec ardeur, quoi que ce fût inutilement. Car la jalouſie troublant le jugement de Soliman, & étouffant tous les ſentimens que la nature & la vertu lui donnoient, comme il croyoit ſon fils abſolument coupable, la fureur le tranſporta d'une telle ſorte que s'étant approché de Ruſtan, & lui ayant parlé bas, il prononça le funeſte & ſanglant arrêt de ce déplorable Prince ; & lui donna l'ordre de l'aller faire executer. Je vous laiſſe à juger, Seigneur, ſi ce méchant homme donna le tems à Soliman de ſe repentir d'un commandement ſi cruel. Achmat vit bien à ſon viſage que l'ordre qu'on lui donnoit ne lui déplaiſoit pas : mais il ne ſoupçonna pourtant point que la choſe dût aller ſi vîte. De ſorte qu'il voulut profiter de ſon abſence, & demeurer auprès de Soliman. Il ne ſe vit pas ſi-tôt ſeul auprès de lui, qu'il voulut reprendre la défenſe de Muſtapha ; lors que Soliman en colere, lui ordonna de ne lui en parler plus.

A ces mots Achmat voulut se retirer, mais le Sultan lui commanda de n'en rien faire ; & se mit à marcher, tantôt avec une précipitation extrême, tantôt se promenant plus lentement : il s'arrêtoit quelquefois à regarder Achmat sans lui rien dire : une autre fois il levoit les yeux au ciel, puis tout d'un coup il les baissoit vers la terre : enfin après une agitation si violente, & du corps & de l'esprit, il s'appuya sur Achmat, & le regardant avec plus de marques de douleur que de colere ; faut-il, lui dit-il, qu'après avoir vêcu jusqu'ici exempt de tous les crimes de mes prédecesseurs, Mustapha me contraigne de mettre une tache à ma vie, & qu'on puisse dire de moi que j'ai trempé mes mains dans le sang de mon fils ? Achmat surpris de ce discours, & voulant profiter d'un si bon mouvement, se jetta à ses pieds, & lui dit tant de choses que ses raisons & le bon naturel de ce Prince, n'étant plus combattuës par la malice de Rustan, il ajoûta, les larmes aux yeux, qu'il craignoit qu'on ne lui eût trop bien obéï, & que son repentir ne vint trop tard. Alors après lui avoir avoüé l'ordre qu'il avoit donné à Rustan, il lui commanda d'aller en diligence le revoquer. Mais, Seigneur, il n'étoit plus tems : parce qu'aus-

ſi-tôt que Ruſtan avoit eu la permiſſion d'exercer ſa cruauté, il avoit pris quatre muets, ayant chacun une corde d'arc à la main, car c'eſt de cette ſorte, comme vous ſavez, qu'on fait mourir ici les enfans de la famille royalle, & ce méchant homme les avoit conduit à la tente de Muſtapha, auquel on avoit demandé ſon cimeterre dès l'abord par le commandement du Sultan, & qu'il avoit donné ſans reſiſtance. Ce tigre demeurant hors de la tente avec ceux qui l'avoient accompagné, pour empêcher que perſonne n'y entrât, & pour écouter ce que diroit ce miſerable Prince en expirant; ces bourreaux ſe mirent en devoir d'accomplir leur charge.

Dès que Muſtapha vit entrer ces quatre muets, il ne douta point qu'il ne fût perdu: mais comme il étoit fort & courageux, il ne put ſe reſoudre à ſe laiſſer étrangler ſans ſe défendre. Le premier qui lui voulut paſſer le cordeau au cou, fut abbatu à ſes pieds; il fit la même choſe au ſecond; & s'étant mis en état de ne pouvoir être pris par derriere, il ne donnoit pas peu de peine à ſes bourreaux. Il avoit déja arraché les cordes à trois, & peut-être ſe fût-il défendu ſi long-tems, que par ce moyen Achmat eût pû arriver aſſez-tôt, ſi le traître Ruſtan n'eût mis la tête dans la

tente, & menacé par des ſignes ces eſclaves muets, s'ils ne faiſoient leur devoir. Muſtapha quitta ces bourreaux pour aller à Ruſtan : & cela fut cauſe que plus aiſément ces quatre hommes ſe jettant ſur lui l'abbatirent à terre, & lui mirent la cordeau au cou. Ce déplorable Prince eut encore le loiſir de dire en ſe debattant, à ce qu'ont rapporté quelques-uns de ceux qui accompagnoient Ruſtan, fais au moins, cruel, que je ſois la ſeule victime qui appaiſe la rage de Roxelane : & que ma mort obtienne de Soliman la vie de Giangir, de Sarrayde, & d'Axiamire. Avec cette derniere parole qui intercedoit pour la vie d'autruy, Muſtapha perdit la ſienne. Ainſi mourut un des plus grands & des plus excellens Princes du monde. Le peuple a fait courir le bruit que par une communication qu'il y avoit de la tente de Soliman à celle où étoit Muſtapha, ce Prince avoit eu la cruauté d'exciter les muets à étrangler ſon fils : mais bien loin de cela Achmat arriva un moment après que Muſtapha fut expiré ; qui comme je vous ai dit, venoit pour changer l'ordre funeſte que Ruſtan n'avoit que trop bien executé.

Ce Prince ne fut pas plûtôt mort, que Ruſtan comme s'il y eût eu quelque gloire pour lui, à une action ſi barbare, alla

en rendre compte à Soliman, ſans ſavoir rien du changement qui étoit arrivé en lui : car Achmat avoit été ſi ſurpris & ſi affligé d'avoir trouvé que ce Prince à qui il venoit apporter la vie étoit déja mort, qu'il ne lui avoit point dit une choſe qui ne pouvoit plus ſervir de rien. Ce premier mouvement de douleur étant paſſé, le vertueux Achmat crut qu'il devoit la conſervation de Giangir à la memoire de Muſtapha : il s'en alla donc en diligence auprès de lui ; de peur qu'apprenant cette funeſte nouvelle par un autre, il ne prît quelque étrange reſolution. Cependant le bruit de cette mort ſe répandit auſſi-tôt par le camp : tous les Janiſſaires vinrent en foule à la tente de Muſtapha, où le trouvant mort, ils lui rendirent tous les témoignages de douleur que des ſoldats affectionnez peuvent rendre à leur general. Tous les chefs firent la même choſe ; ce n'étoient que cris & gemiſſemens ; les uns ſe jettoient ſur ſon corps & l'embraſſoient en le moüillant de larmes ; les autres diſoient tout haut qu'il falloit vanger ſa mort ; arracher le cœur à Ruſtan, ôter Soliman du trône, aller brûler Roxelane dans ſon ſerrail ; & déclarer le fils de Muſtapha Empereur, quoi que ce ne fût qu'un enfant. Les autres moins violens & moins

séditieux, jettoient leurs armes, faiſoient vœu de n'en porter jamais ; & en ayant fait comme un grand trophée, qu'ils éle-voient à la vertu de ce Prince, ils mirent ſon corps deſſus, & demeurerent tous à l'entour à pleurer la perte qu'ils avoient faite. Jamais on ne vit une conſternation plus generale : tous les ſoldats furent vingt-quatre heures ſans manger : & ſi la prudence d'Achmat n'eût agi en cette oc-caſion, le trône de Soliman auroit été renverſé. Pour nous, Seigneur, nous en-tendions bien un grand bruit, mais il nous étoit impoſſible de comprendre ce que ce pouvoit être : & ceux que Ruſtan avoit laiſſez à nous garder, lui furent ſi fideles qu'ils ne voulurent jamais nous en éclair-cir. Nous nous imaginions que peut-être le Prince Giangir ayant fait ſoûlever une partie des ſoldats, faiſoit quelque effort pour délivrer Muſtapha ; afin de nous ve-nir après délivrer toutes deux enſemble : & en cet état nous étions entre la crainte & l'eſperance.

Cependant Ruſtan étoit allé retrouver Soliman, qui le voyant entrer ſeul, lui demanda ce que diſoit Muſtapha de ſa clemence, Seigneur, lui répondit-il tout ſurpris, Muſtapha n'eſt plus en état de rien dire à ta Hauteſſe qui lui puiſſe ja-

mais

mais déplaire : Ah infortuné que je ſuis, & lâche que tu es, pourſuivit Soliman ; que tu m'as promptement obéï en une méchante action ! il lui demanda s'il n'avoit pas vû Achmat, & ayant ſû qu'il n'étoit arrivé qu'après la mort du Prince, il en témoigna une douleur ſi exceſſive, que jamais l'on n'en vit une ſemblable. Ruſtan étonné d'un ſi ſubit changement, voulut lui repreſenter combien cette mort aſſuroit le repos de ſon Empire : mais le Sultan tout ému de colere, le chaſſa de ſa preſence, & lui défendit de ſe montrer jamais à lui. Cependant Soliman ne ſachant à qui ſe plaindre de ſon crime & de ſon malheur, commanda qu'on lui fît revenir Achmat. On le chercha & on le trouva auprès du Prince Giangir, bien occupé à moderer la violence de ſa douleur ; car il lui avoit appris la mort de ſon frere. Ces deux Princes s'étoient toûjours ſi cherement aimez, que jamais il n'y a eu une amitié plus parfaite, ni plus deſintereſſée : de ſorte qu'il eſt aiſé de s'imaginer le deſeſpoir de Giangir, de ſavoir non ſeulement que ſon frere étoit mort d'une mort violente ; mais ce qui lui touchoit le cœur avec plus d'amertume, mort ſeulement pour l'amour de lui : ſans être coupable d'aucune choſe, que de l'avoir trop

aimé. Ah Seigneur, que ne puis-je vous redire tout ce que ce Prince affligé dit en une ſi funeſte avanture; mais vous ne verrez que trop le reſſentiment qu'il en eut par une ſeule de ſes actions, ſans que je m'arrête à vous raconter ſes diſcours. Felixane prenant garde qu'Axiamire & Ibrahim avoient le viſage tout couvert de larmes auſſi bien qu'elle, leur dit qu'il n'étoit pas encore tems de les répandre toutes: car, Madame, dit-elle à la Princeſſe, vous ſavez qu'il me reſte des choſes à dire qui ne ſont pas indignes de vos pleurs, & qui ſans doute donneront de la pitié & de la douleur à cet illuſtre Baſſa. Elle ſe tût alors pour eſſuyer ſes yeux, & pour donner loiſir aux autres d'en faire autant: & lorſque ſes ſoupirs & les leurs eurent eu toute la liberté qu'ils demandoient; & qu'un morne & triſte ſilence eut renouvellé leur attention, elle continua de cette ſorte.

Achmat ayant reçû le commandement du Sultan, de ſe rendre auprès de lui, jugea qu'il étoit à propos d'y obéïr. Il laiſſa donc le Prince Giangir à la garde de cinq ou ſix des ſiens, avec ordre de l'obſerver ſoigneuſement, & de ne le perdre point de vûë. En allant de ſa tente à celle du grand Seigneur, il vit le commence-

nt du tumulte des ſoldats ; il entendit
ı ſeulement leurs pleurs & leurs cris ,
is encore les propoſitions qu'ils faiſoient
ıtre Ruſtan , & même contre l'Empe-
ır. De ſorte qu'étant arrivé auprès de
, & ayant reconnu par ſes larmes &
ſes diſcours , le veritable repentir
'il avoit de ſes violences ; il lui repre-
ıta qu'il étoit à propos pour la ſureté &
ır le bien de ſon empire , qu'il fît pa-
ıtre à tous ſes ſoldats le regret qu'il avoit
la mort de Muſtapha. Qu'il ne le pou-
it mieux faire qu'en prenant ſoin de
nſerver ce qui lui avoit été cher durant
vie. Que pour cet effet il falloit donner
lieu de retraite à Sarrayde , avoir ſoin
Axiamire , & tâcher d'appaiſer la dou-
ır de Giangir qui étoit venu avec eux
camp , & dont l'affliction étoit ſi forte
'elle étoit capable de le porter au deſeſ-
ir. Soliman ne ſachant que faire en
tte occaſion , retint Achmat auprès de
i : & envoya offrir à Giangir par l'Aga
:s Janiſſaires tous les Gouvernemens de
luſtapha. Mais cet excellent Prince ne
oulant pas s'enrichir des dépoüilles d'un
ere qui étoit mort pour l'amour de lui ,
s refuſa genereuſement , ne demandant ,
ſoit-il , autre partage à Soliman , que le
ême cordeau qui avoit étranglé ſon fre-

re. En ce même tems le Sultan fut averti que les ſoldats qui ne ſavoient pas tous que Sarrayde étoit dans la tente de Ruſtan ; pouſſez par la fureur qui les maîtriſoit, ſe preparoient à y mettre le feu. De ſorte que pour empêcher ce malheur, Soliman envoya Achmat faire ſavoir aux ſoldats que Sarrayde étoit en cette tente : & qu'en voulant vanger Muſtapha, ils ſe mettoient en état de brûler ſa femme & ſon fils. Mais pour leur ôter un objet qui pouvoit aigrir leur douleur, Achmat trouva à propos de ne laiſſer plus dans le camp, ni Axiamire, ni Sarrayde, ni le fils de Muſtapha, ſi bien qu'après l'avoir fait agréer au grand Seigneur ; & avoir empêché les ſoldats de faire aucune violence au lieu où nous étions ; il vint trouver Axiamire pour l'aſſurer de la part de Soliman qu'elle ſeroit traitée de lui avec le reſpect qui étoit dû à ſa condition : & qu'en attendant qu'on pût s'arrêter à ce qu'il ſeroit à propos de faire, il la conjuroit de trouver bon qu'on la conduiſît à Conſtantinople. Pour Sarrayde, il lui dit les larmes aux yeux, que le grand Seigneur lui permettoit de choiſir une retraite en quel lieu de ſon Empire il lui plairoit : l'aſſurant qu'il auroit autant de ſoin de la proteger, qu'il avoit eu de vio-

lence en la perſonne de Muſtapha. Sarrayde ne doutant point de la mort de ſon cher mari après ce diſcours ; & Axiamire en étant aſſurée auſſi bien qu'elle, elles dirent toutes deux des choſes qui furent plus fortes que la conſtance du vertueux Achmat. Il pleura avec ces deux grandes Princeſſes, & leur contant la choſe comme elle s'étoit paſſée, excuſant Soliman autant qu'il pouvoit ; il leur fit comprendre que Ruſtan étoit la cauſe de tout ce malheur. Cependant Axiamire au milieu de ſon affliction, demanda des nouvelles du Prince Giangir : & après qu'elle eut été aſſurée qu'il vivoit, & que le grand Seigneur n'avoit que de bons ſentimens pour lui, elle demanda pardon à l'infortunée Sarrayde, d'avoir été la cauſe de ſes infortunes : & fit ce diſcours avec tant de tendreſſe & de douleur, que Sarrayde même fut touchée de ſon reſſentiment. Le fils de Muſtapha augmentoit encore le déplaiſir des Princeſſes : car quoique cet enfant n'eût pas atteint ſa dixiéme année, il paroiſſoit ſi affligé de la perte de ſon pere, & diſoit des choſes ſi genereuſes & ſi raiſonnables, qu'on peut dire qu'il lui auroit autant reſſemblé par les belles qualitez de l'ame que par les traits du viſage, ſi la fortune lui eût permis de vivre. Il

assuroit Sarrayde qu'il vangeroit un jour la mort de son pere ; il regrettoit de n'avoir pas autant de force que de cœur ; & de n'avoir que des larmes à lui donner en cette occasion. Je n'aurois jamais fait, Seigneur, si je vous redisois toute cette conversation : mais enfin Achmat ayant assuré à Axiamire que ce n'étoit point au serrail qu'on la vouloit mener ; & lui ayant fait comprendre qu'elle seroit mieux à Constantinople que dans le camp, il fit aussi promettre à Sarrayde qu'elle se conserveroit pour son fils. De sorte que s'étant resoluës à ce qu'elles ne pouvoient éviter, la Princesse consentit à ce voyage, & Sarrayde choisit la ville de Prusse pour se retirer, ne pouvant se resoudre de retourner à Amasie. Achmat fit venir des chariots, commanda des gens pour les escorter, & offrant son assistance aux deux Princesse, Axiamire le conjura de prendre soin du Prince Giangir ; & de l'assurer qu'elle s'estimoit infiniment malheureuse d'être la cause de ses infortunes. Après cela, Sarrayde & elle se dirent adieu, ou pour mieux dire, elles mêlerent seulement leurs larmes en s'embrassant ; & par ce muet & triste langage, se dirent cet éternel adieu. Sarrayde fut mise dans son chariot presque évanoüie ; & Axiami-

re entra dans celui qui lui étoit preparé ſi hors d'elle-même, que je crus qu'elle mourroit entre mes bras.

Cependant les préparatifs de nôtre départ n'avoient pas été faits ſi ſecrétement que le bruit ne s'en fût répandu par le camp: & comme les nouvelles changent, à meſure qu'elles s'éloignent du premier qui les a dites: le bruit fut parmi la plûpart des ſoldats, que l'on conduiſoit Axiamire au ſerrail, que Soliman alloit repudier Roxelane; & déclarer la Princeſſe Sultane Reine. Dans cette croyance ils témoignoient, tant de joye, à cauſe de la haine qu'ils avoient pour Roxelane, comme ennemie de Muſtapha; que quoi qu'elle fût mere de Giangir, ſachant combien cherement il avoit aimé ſon frere; quelques-uns d'entr'eux furent inconſiderement lui annoncer cette fauſſe & funeſte nouvelle. Il ne l'eut pas plûtôt entenduë qu'il la crut; & que perdant le peu de raiſon qui lui reſtoit, il ſortit comme un furieux, malgré la réſiſtance que lui firent ceux qu'Achmat avoit laiſſez auprès de lui: & ſans ſavoir quel chemin il prenoit, il trouva ce qu'il cherchoit, c'eſt-à-dire le corps de Muſtapha, qu'on n'avoit pû encore retirer des mains des ſoldats, qui l'avoient mis, comme je vous l'ai déja

dit, ſur un grand amas de leurs armes. Auſſi-tôt que Giangir s'en approcha, ils ſe preſſerent pour le laiſſer paſſer ; ils redoublerent leurs cris & leurs gémiſſemens; quelques-uns lui offrirent de vanger cette mort ; & tous enſemble lui témoignerent vouloir avoir pour lui, l'affection qu'ils avoient eue pour ſon frere. Mais lui ſans écouter leurs plaintes, leurs offres, ni leurs prieres, ſe jette ſur le corps de ſon frere, le moüille de ſes larmes, puis regardant à l'entour de lui, comme cherchant quelque choſe, il vit parmi ce grand nombre d'armes un poignard dont il ſe ſaiſit : & alors hauſſant la voix avec un viſage plus tranquile qu'auparavant, que quelques-uns de vous, ô ſoldats, dit-il, ſi la memoire de Muſtapha vous eſt chere, apprenne à Soliman qu'en donnant la mort à mon frere, il m'a mis ce fer à la main : & que la Princeſſe de Perſe ſache auſſi que je ne meurs qu'après avoir perdu l'eſperance de la poſſeder. En diſant cela, il s'enfonça le poignard dans le cœur, ſans qu'on l'en pût empêcher, & tomba mort ſur le corps de ſon frere. Helas, Seigneur, je ne ſais que trop bien cette verité ! Car pour nôtre malheur le chariot où nous étions paſſa ſi proche de ce lieu là, que je pus reconnoître Gian-

gir quand il ſe donna le coup de poignard. Cette vûë & cette action me fit faire un grand cri, quelque nouveau malheur, me dit la Princeſſe qui n'étoit pas tournée de ce côté-là, nous eſt-il encore arrivé? Ha Madame, lui dis-je, c'en eſt un très-grand! Nous entendîmes un redoublement de pleurs & de gemiſſemens: & les cris des ſoldats qui faiſoient retentir par tout le nom de Giangir, & qui parloient de ſa mort, ne lui apprirent que trop quel étoit ce malheur, ſans que j'euſſe la peine de le lui dire. Elle commanda qu'on arrêtât le chariot où nous étions, mais la confuſion étoit ſi grande, & le bruit ſi effroyable, qu'on n'entendit point ſes ordres: joint auſſi que ceux qui nous eſcortoient, apporterent tant de ſoin à nous faire ſortir du camp en diligence, que je crois que quand ils auroient entendu ce qu'elle diſoit, ils ne lui auroient pas obéï. Nous nous éloignâmes de cette façon ſans ſavoir plus particulierement la mort de ce miſerable Prince: n'ayant appris tout ce que je viens de vous raconter, & tout ce que je vous dirai enſuite, que depuis que nous ſommes ici, où le genereux Achmat nous l'a fait ſavoir. Il vous eſt aiſé, Seigneur, de comprendre quelle fut la douleur d'Axiamire: cette ame toute grande

& toute genereuſe qui n'avoit jamais ſuccombé ſous ſes propres malheurs, ſe trouva trop foible pour ſupporter ceux d'autrui. Car quoique l'amour n'eût point de place en ſon ame, l'amitié, la compaſſion & les obligations qu'elle avoit au Prince Giangir, produiſirent en elle les mêmes effets. Que ne dit-elle point, pour témoigner ſon affliction ! ou pour mieux dire, que ne fit-elle pas pour ne ſurvivre point à ce dernier malheur, elle perdit abſolument le ſoin de ſa conſervation; elle ne vouloit plus manger; & j'oſe dire qu'elle ne ſe fût jamais reſoluë à vivre, ſi par mes larmes & par mes prieres, je ne l'euſſe conjurée de ne me laiſſer pas entre les mains d'un Prince qui pouvoit me traiter comme coupable. Ce n'eſt pas que cette frayeur m'occupât l'eſprit: mais voyant cette Princeſſe n'être point ſenſible à ſa propre conſervation, je crus que cette même generoſité qui lui faiſoit mépriſer la vie, pour plaindre les malheurs d'autrui, la feroit reſoudre à la conſerver pour adoucir les miens. Comme en effet, depuis cela elle ſouffrit que je priſſe ſoin d'elle; & ſans abandonner ſa douleur, elle reſolut d'attendre la mort. Nous arrivâmes de cette ſorte au lieu où nous ſommes: où nous avons ſû depuis que Giangir ne ſe

fut pas plûtôt donné d'un poignard dans le cœur, que l'affliction, la colere, & la fureur des ſoldats redoubla encore. Ceux qui avoient jetté leurs armes les reprirent malgré le vœu qu'ils avoient fait, & témoignerent par leurs menaces, qu'ils avoient d'étranges deſſeins. Il leur ſembloit qu'ils avoient perdu une ſeconde fois Muſtapha dans la perſonne de Giangir : car l'amitié de ces deux Princes étoit ſi generalement connuë, qu'ils le regardoient comme un autre lui-même.

Cette tragique nouvelle fut auſſi-tôt portée au Sultan, qui la reçut avec tant de douleur, que l'abondance des larmes qu'il verſa en cette occaſion, a preſque effacé ſon crime : & ſi Achmat n'eût ſongé à ſa conſervation, il auroit peut-être laiſſé agir la fureur des ſoldats, ſans y apporter aucun remede. Mais il lui étoit fidele, & n'avoit pas moins de prudence que d'affection, il lui conſeilla de ne cacher point ſes larmes, de ſe montrer aux Janiſſaires, & de calmer par ſa preſence un orage qui certainement auroit causé du déſordre, ſi ce ſage ſerviteur ne l'eût diſſipé. Car la choſe alla ſi loin, malgré la prévoyance d'Achmat, que les ſoldats qui veu'oient vanger la mort de Muſtapha & de Giangir, voyant une partie de leurs

compagnons qui ſe contentoient de les pleurer ſans prendre les armes contre leur Souverain, les attaquerent avec tant de violence, que les autres étant contraints de ſe défendre, il ſe fit une confuſion ſi effroyable en ce combat, qu'on ne pouvoit diſcerner les deux partis; ils s'entretuoient ſans ſavoir pourquoi. Déja quelques-uns d'entr'eux ſe preparoient d'aller à la tente du grand Seigneur, lors qu'il fit publier par tout le camp qu'il privoit Ruſtan de toutes ſes charges, & qu'il les donnoit au genereux Achmat. Cette déclaration ſuſpendit la fureur des ſoldats, qui malgré leur deſeſpoir & leur rage, quitterent bien-tôt leurs armes pour recüeillir l'argent qu'on leur jetta; Achmat leur ayant fait faire cette largeſſe de la part du grand Seigneur, comme pour les recompenſer du zele qu'ils avoient témoigné à l'égard des Princes. Cette liberalité preſente leur fit oublier celle de Muſtapha: & ces mêmes ſoldats qui vouloient porter le feu, juſques dans la tente de l'Empereur, crierent vive le Sultan, un quart d'heure après, lorſqu'il fit le tour du camp. Il commanda que l'on mît les corps des deux Princes en un même cercüeil; & les ayant fait poſer ſur un char tendu de velours noir, il voulut qu'on les apportât à Con-

ſtantinople, & qu'on les mît dans le même tombeau qui lui eſt preparé, proche de la moſquée qu'il a fait bâtir. Il voulut auſſi que ce char fût ſuivi de la moitié de ſon armée : & que cette pompe funebre fût faite avec autant de magnificence que ſi ç'eût été celle d'un Empereur qui ſeroit mort à la guerre. Pour lui, il eut deſſein d'aller à la Meque expier ſa faute, & prier Dieu & le ſaint Prophete pour l'ame des Princes : mais les affaires de Perſe le preſſant, il ſe contenta d'aller à Jeruſalem, où il donna tant de témoignage de ſon repentir, & de ſa douleur, qu'il étoit aiſé de connoître que ce Prince n'avoit pas agi par ſes propres ſentimens.

Mais, Seigneur, tandis que Soliman donnoit des marques du regret qu'il avoit de ſa violence, Roxelane ne ſe repentoit pas de ſes méchancetez : & loin d'avoir un ſi bon mouvement, elle ſonge à de nouvelles cruautez. Je vous ai dit ſi j'ai bonne memoire, que Ruſtan fut chaſſé de la tente de Soliman : mais je ne vous ai pas dit ce qu'il devint après cela. Il faut donc que vous ſachiez qu'ayant executé ce que Roxelane avoit ſi ardemment deſiré ; il crut qu'il étoit à propos de ne s'expoſer point inconſiderement : & que n'ayant plus rien à faire en ce lieu-là pour

le ſervice de la Sultane, il pouvoit lui en aller rendre compte. Il partit donc à l'heure même le plus ſecrétement qu'il lui fut poſſible : mais il s'arrêta neanmoins à la premiere ville qu'il rencontra, où un des ſiens à qui il en avoit donné ordre, lui apprit tout ce qui s'étoit fait au camp. Ce cruel étant pleinement informé de toutes choſes, vint retrouver Roxelane : & comme il l'a conté lui-même, à ce que nous a dit Achmat, quoi qu'elle apprît en même-tems la mort de Giangir, & celle de Muſtapha, la perte de ce dernier la conſola de celle de l'autre. Il lui reſta pourtant une inquietude : le ſang de Muſtapha n'avoit pas pleinement ſatisfait ſa rage : elle vouloit encore la vie de ſon fils, afin que la race en fût entierement éteinte. Que pour contenter cet effroyable deſir, elle dit à Ruſtan que connoiſſant le pouvoir qu'elle avoit ſur l'eſprit de Soliman, il devoit croire qu'elle appaiſeroit ſa colere : & qu'il lui ſeroit aiſé de le rétablir en ſes charges. Mais qu'il falloit avant qu'il fît enſorte que la race de Muſtapha fût éteinte. Ruſtan qui n'a jamais rien trouvé de difficile, quand il s'eſt agi de faire des crimes, non ſeulement le lui promit, mais executa la choſe.

A peine y avoit-il deux mois que Sarray-

de étoit arrivée à Pruſſe ; à peine avoit-elle eu le loiſir d'eſſuyer ſes premieres larmes, lorſque le traître Ruſtan lui donna une nouvelle cauſe de pleurer. Il alla deguisé aux environs de Pruſſe, & de-là envoya à Sarrayde un des miniſtres de ſes fureurs qui étoit ſon eſclave, & qui feignit l'être de Soliman. Il fit ſemblant d'être venu vers cette excellente Princeſſe, de la part du grand Seigneur, pour l'aſſurer de la continuation de ſa bienveillance & de ſa protection. Il fit même des preſens à ſon fils ; comme étant des gages de l'affection du Sultan. Il lui dit encore que ſa Hauteſſe vouloit faire revivre Muſtapha en la perſonne de ce jeune Prince : & qu'il lui commandoit de ſa part, d'avoir grand ſoin de ſa ſanté & de ſon éducation. Cette mere infortunée qui ſavoit par la voix publique, combien Soliman témoignoit de repentir de ſa violence, ſe laiſſa perſuader que les choſes que ce méchant homme lui diſoit étoient veritables. Cependant il ſongea à executer ſon deſſein, de quelque maniere que ce puiſſe être : & voyant qu'il lui étoit aſſez difficile d'éloigner ce jeune Prince de Sarrayde, ni de trouver lieu de l'empoiſonner, ni de faire une violence dans une ville, où la memoire de Muſtapha étoit en ſi grande veneration, il s'aviſa de perſuader à Sar-

rayde de s'accoûtumer à prendre l'air, de peur que se tenant toûjours enfermée, sa melancolie ne passât à son fils, & ne fût préjudiciable à sa santé. Après avoir fait resoudre cette Princesse à ce qu'il voulut; il lui proposa une chose qui ayant beaucoup de rapport avec son humeur triste & sombre, ne laissoit pas d'être extrêmement belle, & capable de divertir: ce fut d'aller visiter les tombeau des grands Seigneurs, qui étoient à quatre ou cinq mille de cette ville; & dont les superbes mosquées sont encore très-soigneusement entretenuës. Or Seigneur, ce qui obligeoit ce traître à donner ce conseil à Sarrayde, étoit qu'ayant suborné celui qui devoit mener son chariot, il en avoit fait briser l'essieu, non pas entierement, mais d'une telle sorte qu'il prévoyoit bien qu'arrivant en un passage très-difficile, qui étoit justement la moitié du chemin, ce qu'il en attendoit, ne manqueroit pas d'arriver.

En mettant la Princesse dans le chariot, il persuada au jeune Prince d'aller à cheval: suivant la coûtume des enfans, il fut ravi de cette proposition. Sarrayde par un sentiment de tendresse, ou peut-être par un instinct qui l'avertissoit de son malheur, s'y opposa autant qu'elle pût: mais voyant

que

que ſon fils s'en affligeoit, & que cet homme lui promettoit de le tenir entre ſes bras, & d'en avoir grand ſoin, elle y conſentit. Ils ne furent pas plûtôt hors de la ville, que ce traître qui portoit le jeune Prince, commença de prendre le devant & peu à peu s'éloignant du chariot, comme s'il l'eût fait ſans deſſein, Sarrayde le perdit de vûë. Cette infortunée Princeſſe ne voyant plus ſon fils, commença de craindre ſans ſavoir pourquoi : elle commanda à celui qui conduiſoit ſon chariot d'aller le plus vîte qu'il pourroit : mais comme il étoit gagné, il ne lui obéït pas d'abord. Elle le menaça enfin avec tant de colere qu'il fut contraint de faire ce qu'elle vouloit. Mais cette diligence fut ce qui retarda encore ſon deſſein : car l'eſſieu, comme je vous ai dit, étant à demi briſé, & le chariot allant avec violence, il ſe rompit plûtôt qu'il n'eût fait. Sarrayde le voyant renverſé, & ne voyant plus ſon fils, ne conſulta point ſur ce qu'elle devoit faire : elle abandonne ſon chariot, & ſe mettant à marcher, ſuivie de deux femmes qui l'accompagnoient, elle continua le chemin qu'elle avoit entrepris, avec un ſaiſiſſement de cœur, & une douleur extrême. Et comme l'affection la pouſſoit, elle marcha avec une telle di-

ligence, qu'il n'y eut qu'une de ſes femmes qui la pût ſuivre. Elle arriva donc proche des tombeaux des grands Seigneurs: mais helas quel fut l'objet qu'elle y rencontra! elle y vit ſon fils étranglé, tout chaut & tout palpitant, & preſque encore dans les dernieres douleurs de la mort. Ce funeſte ſpectacle la toucha d'une ſi étrange maniere, qu'elle tomba comme morte ſur le corps de ſon fils.

Cependant celui qui avoit conduit le chariot de Sarrayde, étant retourné à la ville, & le remors de ſon crime le faiſant répondre hors de propos, à ceux qui lui demandoient où étoit la Princeſſe, ils allerent en apprendre des nouvelles. Ils la trouverent encore évanoüie, ſans que cette femme qui la ſervoit, & une autre qui fortuitement avoit vû mourir le fils de Muſtapha, l'euſſent pu faire revenir. Les ſoins qu'ils y apporterent tous enſemble, la forcerent d'ouvrir les yeux, & de recouvrer l'uſage de la raiſon, pour apprendre ſeulement de cette femme qui s'y étoit trouvée, avec quelle conſtance ce jeune Prince étoit mort. Elle lui conta que s'en allant à Pruſſe, & s'étant trouvée laſſe, elle s'étoit aſſiſe dans une des niches de la moſquée; & que s'y étant endormie, elle s'étoit éveillée par le bruit qu'avoit fait un

cheval : qu'elle avoit vû un homme tenant ce jeune enfant entre ſes bras : & qu'auſſi-tôt après l'avoir deſcendu, il lui avoit montré une corde d'arc, & lui avoit dit qu'il avoit commandement du Grand Seigneur de le faire mourir. Qu'à ce diſcours cet enfant avoit dit ſeulement que ce n'étoit point Soliman, mais le ciel qui le vouloit ainſi ; & que cela étant il ne lui reſtoit plus que de lui obéïr & de tendre le cou, ce qu'il avoit fait avec une conſtance merveilleuſe. Que pour elle, elle avoit couru pour empêcher cette action effroyable, mais qu'il lui avoit été impoſſible. Qu'après la mort de cet enfant, ſon bourreau avoit fui avec une diligence extrême. Que depuis cela, elle n'avoit pu s'éloigner de cet infortuné, & qu'elle étoit demeurée à pleurer ſur le corps d'un ſi bel enfant : n'oſant pas l'abandonner, de peur que quelques bêtes ne le devoraſſent.

Sarrayde ayant entendu cette femme, leva les yeux au ciel, les abaiſſa ſur le corps de ſon fils, puis les refermant tout d'un coup, ſans jetter une ſeule larme, la douleur la ſuffoqua de telle ſorte, que tout ce qu'elle put dire fut, Muſtapha eſt mort, & ſon fils ne vit plus, ſuivons les donc ſans regret, puiſqu'il ne nous reſte

rien à perdre. Depuis cela elle ne parla plus, & mourut au même lieu où ſon fils avoit rendu l'ame : on les reporta tous deux à Pruſſe, où cet accident cauſa un ſi grand deüil, & toucha ſi ſenſiblement qu'il n'eſt point de témoignage d'amitié, ni de marque d'honneur, que ceux de cette ville ne rendiſſent aux corps de Sarrayde & de ſon fils : qu'ils mirent de leur autorité dans les tombeaux des anciens Empereurs, choſe qui n'a jamais eu d'exemple. Les principaux d'entr'eux allerent en diligence pourſuivre le meurtrier de ce jeune Prince ; mais il étoit déja bien loin avec Ruſtan, qui ne ſut pas plûtôt que ſon commandement étoit executé, qu'il partit pour en aller porter la nouvelle à Roxelane qui la reçut avec une joye indicible. Comme le Sultan devoit arriver dans deux jours, elle lui conſeilla de ſe cacher juſqu'à ce qu'elle eût appaiſé ſon eſprit. Cependant elle lui ordonna de faire enſorte que l'on crût que la mort du fils de Muſtapha étoit arrivée par le commandement de Soliman : de peur que ſi on l'en ſoupçonnoit, cela ne lui attirât la haine du peuple, qui ſeroit aiſément perſuadé de ce qu'elle vouloit que l'on crût, après ce qui s'étoit paſſé. Comme en effet, la plûpart le croyent encore ain-

ſi, quoi que la choſe ſoit autrement : cet eſcave de Ruſtan l'a confeſſé en mourant depuis peu de jours.

Soliman apprenant à ſon retour la mort du fils de Muſtapha, en témoigna beaucoup de douleur & de colere : mais Roxelane accoûtumée à vaincre l'eſprit de ce Prince, par ſes ruſes & par ſes larmes, lui dit que cette action n'étoit peut-être pas trop deſavantageuſe au repos de ſon Empire : qu'elle avoit ſû que depuis que Sarrayde étoit à Pruſſe, elle avoit ſans ceſſe inſpiré à ſon fils des ſentimens de vangeance : que tous ceux de cette ville, lorſqu'il paroiſſoit dans les ruës, ne faiſoient que lui ſouhaiter une plus longue vie que celle de ſon pere, afin d'en vanger la mort, & de monter ſur un trône qui lui appartenoit : que ſans doute quelque homme zelé pour ſa Hauteſſe, avoit entrepris cette action hardie : & que ſelon ſon ſens, on ne devoit pas en rechercher l'auteur fort exactement. Ce diſcours qui devoit faire naître quelque ſoupçon en l'ame de Soliman, le perſuada, & fut ſi puiſſant en lui, qu'il ne fit plus informer de ce crime ; ce qui confirma au peuple l'opinion qu'il avoit été commis par ſes ordres. Depuis cela, Roxelane a fait tous ſes efforts pour obtenir la grace de Ruſtan,

mais il lui a été impossible.

Cependant le vertueux Achmat ayant sû plus particulierement l'extrême affection que le Prince Mustapha & le Prince Giangir avoient euë pour Axiamire, afin de témoigner combien leur memoire lui étoit chere, a obtenu la permission de la voir : ce qu'il a fait aussi souvent que ses occupations le lui ont permis. Et c'est par lui encore que nous avons sû que Soliman depuis son retour, n'a voulu entendre parler d'aucune affaire : étant dans un mélancolie si profonde que Roxelane même, avec tous ses artifices, ne l'en sauroit divertir. Voilà, Seigneur, quelle a été la fortune de Mustapha & Giangir ; quelle est celle de la Princesse ; & ce qu'elle m'a commandé de vous dire. C'est à vous après cela, poursuivit Axiamire, ô genereux Ibrahim, non seulement à me proteger, comme vous témoignez en avoir envie, mais à me conseiller aussi. Car dans l'état que sont les choses, je trouve mon malheur si grand, que je ne sais que desirer. De demeurer en prison comme je suis, j'ai toûjours l'esprit en inquietude : non pas simplement par la privation de ma liberté, mais par la crainte que j'ai que la tristesse de Soliman venant à cesser, il ne se souvienne qu'autrefois il a trouvé quelque

choſe d'agreable en ma peinture. De ſouhaiter de retourner en Perſe, Deliment m'en empêche ; de ſorte que ne ſachant pas même quelle grace vous demander, je crains bien que toute vôtre addreſſe, toute vôtre generoſité, & toute vôtre puiſſance ne puiſſent trouver de remede à des maux ſi deſeſperez.

Il eſt certain, Madame, lui répondit Ibrahim, qu'il eſt difficile de les guerir entierement, mais non pas impoſſible de les ſoulager. Il l'aſſura que s'il n'avoit perdu ſon credit auprès de Soliman, il obtiendroit une choſe de ce grand Prince, qui ſelon ſon avis, lui feroit mener une vie plus douce : en attendant que la fortune laſſée de la perſecuter, lui permît de pouvoir retourner en Perſe. La Princeſſe ne pouvant croire une choſe, où elle voyoit ſi peu d'apparence, le conjura de lui dire, par quels moyens il eſperoit faire ce qu'il diſoit ; mais nôtre illuſtre Baſſa ne voulant pas lui apprendre ſon deſſein, qu'il ne fût en pouvoir de l'executer, la ſupplia de l'en diſpenſer ; & de lui donner ſeulement deux jours pour lui tenir ſa parole. Que cependant elle vêcût avec certitude que ce qu'il auroit toûjours fait à la ſeule priere d'Ulama, il le feroit d'orénavant à la ſeule conſideration de ſa naiſſance, de ſa

vertu, & de ſon merite. En ſuite de ce diſcours ils ſe ſeparerent: Ibrahim laiſſant Axiamire & Felixane avec qelque conſolation, & lui remportant un chagrin extrême de voir que ce Prince qu'il aimoit ſi cherement, avoit été aſſez foible pour ſe laiſſer porter à la plus grande cruauté que l'on puiſſe exercer, lui qui étoit par ſes propres ſentimens, un des meilleurs Princes du monde. Cette penſée le faiſant paſſer à une autre, l'image des malheurs d'autrui lui repreſenta ſi vivement les ſiens, qu'il rentra dans ſon palais avec autant de triſteſſe, que s'il lui fut arrivé quelque nouveau ſujet de s'affliger.

L'ILLUSTRE BASSA.

SECONDE PARTIE.

LIVRE TROISIE'ME.

LE jour ſuivant Ibrahim alla trouver le grand Seigneur ; & par un diſcours adroit, il lui fit connoître qu'il avoit appris ce qu'il n'avoit osé lui dire. Mais en lui donnant cette connoiſſance, il lui fit voir auſſi qu'il le plaignoit ſans l'accuſer : & le portant inſenſiblement à parler d'Axiamire, il le conjura de lui accorder une grace qu'il vouloit lui demander pour elle & pour Felixane. Soliman ne donna pas le loiſir au Baſſa de lui expliquer ce qu'il vouloit ; il l'aſſura qu'il pouvoit faire ce qui lui plai-

roit pour Axiamire ; le repentir de ſa faute, & le ſouvenir de ſes malheurs ayant ſi abſolument éteint l'amour qu'il avoit eu pour elle, que s'il vouloit même la renvoyer en Perſe, quoi qu'elle fût fille de ſon ennemi, & qu'elle pût ſervir au bien de ſes affaires, il ne laiſſeroit pas d'y conſentir. Seigneur, lui répondit Ibrahim, je ne prétens autre grace pour Axiamire que de lui faire changer de priſon, en obtenant de ta Hauteſſe qu'on la mene à Bitiliſe, & qu'on la traite en perſonne de ſa naiſſance. Alors pour l'obliger d'autant plus à lui accorder ce qu'il demandoit, Ibrahim lui apprit l'interêt qu'Ulama avoit en Felixane. Il lui fit voir encore que le ſien dans cette occaſion ſe trouvoit joint à celui d'Axiamire. Qu'il étoit à propos que par le bon traitement qu'il lui feroit, il ſe juſtifiât à ſon égard de la violence que Ruſtan lui avoit faite en ſon enlevement, contre la volonté de ſa Hauteſſe. Qu'elle ſeroit auſſi bien en ſon pouvoir à Bitiliſe qu'à Conſtantinople, mais qu'étant plus proche de ſon pays, elle en recevroit plus de conſolation : & pourroit même ménager une paix avantageuſe pour ſa Hauteſſe, ſi elle en étoit ſatisfaite. Après toutes ces raiſons, Soliman lui répondit qu'elles étoient inutiles, puiſque ſa

ſeule priere ſuffiſoit pour le faire conſentir à tout ce qu'il pouvoit deſirer : n'y ayant qu'une choſe qu'il ne pourroit jamais obtenir de lui. Le grand Viſir n'oſant être curieux en cette rencontre, de peur d'en recevoir du déplaiſir, ſe contenta de remercier Soliman, & ſans perdre tems, alla donner ordre qu'on dreſſât un ſuperbe équipage pour Axiamire. Comme il étoit exact en toutes choſes, il y apporta tant de diligence, que le jour d'après tout ſe trouva en l'état qu'il le deſiroit.

Il alla au château des ſept Tours le lendemain au matin, où en peu de mots il propoſa à la Princeſſe d'aller à Bitiliſe, dont Ulama étoit Gouverneur ; & où elle n'auroit point de plus étroite priſon que les murailles de la ville, ni d'autres gardes que ſa foy & celle d'Ulama. Il lui dit encore qu'en ce lieu-là elle trouveroit tout le monde diſpoſé à la ſervir, & à lui rendre toute ſorte d'obéïſſance par l'ordre qu'il en donneroit. Qu'on lui établiroit un fond pour la faire vivre en perſonne de ſa condition : que là elle ſeroit aſſez loin de Conſtantinople pour ne craindre pas Soliman : & aſſez prés de ſon pays pour donner de ſes nouvelles au Prince Mahamed ſon frere, & pour cauſer peut-être une paix

generale entre ces deux grands Empires. Que pour lui, il lui promettoit de prendre toûjours ſes interêts auprès du Sultan; & de ne ſouffrir pas, s'il arrivoit que le Sophi envoyât faire quelques propoſitions pour la retirer des mains de Soliman, qu'on les lui accordât, ſi ce n'étoit d'une maniere par laquelle elle n'eût plus à craindre les violences de Deliment.

Axiamire ravie de la generoſité & de la prudence d'Ibrahim, lui rendit mille graces; & le conjura de lui donner quelque moyen de n'être pas tout-à-fait ingrate. Vous pouvez, Madame, lui répondit-il, non ſeulement me payer les ſervices que j'ai deſſein de vous rendre, mais me faire encore vôtre redevable toute ma vie, pourvû que vous veüilliez vous laiſſer perſuader que ſa Hauteſſe n'a jamais eu intention de faire enlever la Princeſſe de Perſe: qu'elle n'a uſé de violence à l'égard de Muſtapha ſon fils, que par les ſentimens d'autruy: que le ſeul défaut de ce Prince n'eſt qu'une facilité d'eſprit, dont l'amour & ſa douceur ſont les cauſes: & qu'enfin il a tant de rares qualitez, qu'il n'eſt pas indigne de l'eſtime de l'incomparable Axiamire. L'affection que vous avez pour ce Prince, lui repliqua-t'elle, juſtifie ſi non tout ce qu'il a fait, du moins

toutes ſes intentions. Et bien qu'il ſoit en quelque façon la cauſe de la plus grande partie de mes malheurs, je vous promets, ô genereux Ibrahim, de croire plûtôt vos paroles, que ma propre experience : & de ne parler jamais de ce Prince, que comme vous en parlez vous-même. Je me plaindrai de la fortune, ſans murmurer contre Soliman : & quoique je ſois reſoluë de pleurer toute ma vie la perte de ſes illuſtres enfans, je n'en accuſerai que la cruelle Roxelane, & le perfide Ruſtan.

Cette converſation dura encore aſſez long-tems, & ſe paſſa toute en civilité de part & d'autre. Felixane en ſon particulier fit ſes remerciemens à Ibrahim ; & l'aſſura qu'elle rendroit un compte exact à Ulama, de ce qu'il avoit fait pour elle, afin qu'il lui aidât à le reconnoître en le publiant ; puiſqu'ils ne pouvoient jamais s'en acquitter autrement. Enſuite de cela le grand Viſir prit congé de la Princeſſe, & lui dit que le lendemain matin, elle pourroit partir, ſi ſa ſanté le lui permettoit. Comme en effet, tout ſon équipage ne manqua pas de ſe trouver prêt : mais avec autant de magnificence, que ſi elle eût été en Perſe. Cette Princeſſe s'étoit tellement fait aimer de ceux qui la gardoient, qu'ils ne la virent partir qu'avec

beaucoup de larmes : quoi qu'ils euſſent pourtant beaucoup de joye de ſavoir que ſa priſon ne ſeroit plus ſi étroite. Mais entre les autres, Halima en étoit ſi affligée, qu'elle n'étoit pas conſolable : elle lui donna deux eſclaves qui l'avoient toûjours ſervie durant ſa priſon : & Axiamire en récompenſe lui donna une chaîne de diamans qui lui étoit reſtée dans tous ſes malheurs.

Cependant Ibrahim avoit fait partir l'eſclave d'Ulama qu'il avoit ramené du château des ſept Tours dès le jour d'auparavant, pour aller avertir ſon maître de ſe trouver à Bitiliſe, ſi ſes forces le lui permettoient, pour y recevoir la Princeſſe. Mais en cas que cela ne pût être, il dépêcha un autre homme, avec commandement de la part du grand Seigneur d'aller ſur la route qu'Axiamire devoit tenir, ordonner à tous les Gouverneurs des villes par où elle paſſeroit, de lui rendre autant d'honneur que ſi elle eût été la Sultane Reine. Et le grand Viſir, pour n'oublier rien qui pût mettre la Princeſſe de Perſe en ſûreté, avoit auſſi commandé cinq cens Janiſſaires pour lui faire eſcorte, qu'elle trouva à une journée de Conſtantinople. Le voyage de cette Princeſſe eut un ſuccez auſſi heureux

qu'Ibrahim l'avoit ſouhaité. Elle fut reçûë avec beaucoup de magnificence par tous les lieux où elle paſſa : & ſans avoir eu autre incommodité que celle que la laſſitude d'un ſi long chemin lui pouvoit cauſer, elle arriva à Bitiliſe, où Ulama quoique très-foible de ſes bleſſures & de ſa maladie, n'avoit pas laiſſé de ſe rendre pour l'y recevoir, & pour joüir de la vûë de ſa chere Felixane. Comme il fut averti qu'elles étoient proches de la ville, il fut au devant de la Princeſſe avec la moitié de la garniſon : les principaux habitans de Bitiliſe la reçurent à la porte, & la conduiſirent au palais d'Ulama, qu'il lui avoit laiſſé par reſpect : de ſorte qu'il ſembloit plûtôt qu'Axiamire étoit gouvernante de Bitiliſe, qu'il paroiſſoit que Bitiliſe fût la priſon d'Axiamire. Il eſt aiſé de s'imaginer quelle fut la joye de ces trois illuſtres perſonnes en cette entrevûë; mais très-difficile de la bien exprimer : principalement celle que reſſentit Ulama de retrouver Felixane vivante & fidelle, après l'avoir crû morte ou inconſtante.

Mais durant que la generoſité d'Ibrahim ſoulage la douleur des autres, ſon amour le rendoit tous les jours plus malheureux. Plus il voyoit Soliman, & moins il concevoit d'apparence d'obtenir de lui

la liberté qu'il avoit resolu de lui demander en partant de Monaco. Ce Prince ne cesse chaque jour de lui dire, qu'il fût mort s'il ne fût revenu, qu'il est l'ame de son Empire, que sans lui il ne sauroit subsister, que six mois d'absence lui ont causé plus de malheurs qu'il n'en avoit eu en toute sa vie, & qu'enfin ne pouvant vivre sans lui, il faut qu'il se resolve à mourir avec lui. A toutes ces choses, l'illustre Bassa ne répondoit que par de profondes marques de soumission : mais par ses soupirs & par son silence il témoignoit assez au Sultan qu'il n'expliquoit pas toute sa pensée : & que la vûë de sa maîtresse avoit plûtôt augmenté son amour, que diminué son inquietude. Neanmoins comme le grand-Seigneur vouloit éviter les occasions d'être contraint de refuser Ibrahim, il faisoit semblant de n'y prendre pas garde, & de ne s'appercevoir pas de sa tristesse; se contentant d'essayer de le gagner absolument, & de le détourner de son chagrin par tous les honneurs, par toutes les liberalitez, & par toutes les caresses qu'un grand Prince peut faire à un grand Ministre. Mais plus le Bassa se voyoit obligé, plus il avoit d'affliction. Il recevoit les presens du Sultan comme de nouvelles chaînes qui l'attachoient auprès de lui :

ſes faveurs lui étoient des ſupplices ; & quoi que dans ſon ame il aimât cherement ce Prince, il eût pourtant voulu n'en être point aimé ; tant il eſt vrai que l'amour eſt plus fort que l'amitié. En ce déplorable état, Ibrahim vivoit avec une extrême contrainte, il n'agiſſoit plus dans les affaires comme à l'ordinaire ; il fuyoit le monde autant qu'il pouvoit, la vûë même de Soliman lui devenoit inſupportable. Et n'oſant lui demander la liberté de s'en retourner, dans l'opinion qu'il avoit d'en être refuſé, il ne cherchoit plus que la ſeule ſolitude. Ce n'étoit pas que ſa douleur lui en fût moins ſenſible, mais il n'ignoroit point que la liberté de ſe plaindre, eſt quelque ſorte de conſolation aux perſonnes affligées. Enfin après avoir bien conſulté en lui-même, il reſolut de parler ouvertement au grand Seigneur, avec intention, s'il étoit refuſé, comme il n'en doutoit preſque point, de s'abandonner d'une telle ſorte à la douleur, que la mort le ſecourût : mais il ne ſavoit pas qu'il prenoit une reſolution qu'il ne pourroit executer : car toutes les fois qu'il alla au ſerrail, Soliman évita avec tant d'adreſſe tous les diſcours qui pouvoient porter le Baſſa à lui parler d'Iſabelle ; & apporta toûjours un ſi grand ſoin à lui faire con-

nôître la neceſſité qu'il avoit de ſa preſence, que le grand Viſir ne pouvant plus douter que Soliman ne le refusât, s'il lui demandoit ſa liberté; n'entreprit point d'augmenter encore ſon déplaiſir par la certitude d'un mal dont il n'étoit déja que trop aſſuré. Il demeura donc ſans parler; & renfermant tous ſes ſentimens dans ſon cœur, il devint le plus mélancolique de tous les hommes. Il abandonna le ſoin des affaires, & ſe faiſant une priſon de ſon palais, il n'en ſortoit plus que pour aller quelquefois au ſerrail, encore étoit-ce aſſez rarement. Sa preſence qui avoit accoûtumé de charmer toutes les inquietudes de Soliman, ne lui donnoit plus que de la douleur: car il le voyoit ſi changé, les yeux ſi abbattus, le teint ſi pâle, l'humeur ſi ſombre, & l'eſprit ſi inquiet, qu'il ne pouvoit le regarder ſans une extrême déplaiſir: mais déplaiſir qu'il croyoit d'autant plus juſte, qu'il ſavoit bien qu'il étoit la cauſe de celui de nôtre illuſtre Baſſa. Il chercha neanmoins durant quelques jours à ſe tromper, en tâchant de ſe perſuader que peut-être le changement qu'il voyoit en ſon cher Ibrahim étoit une maladie du corps auſſi-tôt que de l'ame. Il conſulta pour cet effet un Medecin Juif & un Arabe, qui ayant obſervé le Baſſa

pendant quelques jours ſans qu'il y prît garde, jugerent que le changement qu'on voyoit en lui devoit avoir une cauſe étrangere : ne voyant nulles marques ni nuls indices d'une maladie connuë. Ses ſoupirs frequens, l'indifference qu'il témoignoit avoir pour la vie, & quelques mots interrompus qu'il avoit dit lors que par les ordres de Soliman, ils étoient allé le viſiter, leur perſuaderent que la mélancolie qui paroiſſoit en lui, n'étoit point un effet de ſon temperament, mais de quelque affliction qui troubloit ſon ame, & qui ſans doute devoit proceder de quelque paſſion violente. Après un raiſonnement ſi juſte & ſi bien fondé, ils dirent franchement au grand Seigneur qu'ils ne pouvoient répondre de la vie d'Ibrahim, qu'ils étoient Medecins des douleurs du corps & non pas de celles de l'ame : qu'en l'état qu'étoit le Baſſa, il falloit qu'il fût ſon Medecin lui-même : que tout ce qu'ils pouvoient faire par leurs remedes, étoit de fortifier la nature autant qu'ils pourroient : mais qu'enfin une mélancolie ſi longue & ſi violente la feroit ſuccomber : & d'autant plus que le Baſſa pour ſe défaire d'eux, diſoit qu'il n'étoit point malade, & que par conſequent il n'avoit pas beſoin de remedes.

Soliman entendant ce discours, s'en affligea extraordinairement : neanmoins il n'eut point de peine à deviner le sujet de la mélancolie d'Ibrahim. Car ne lui voyant aucune raison de s'affliger, que l'absence de la personne qu'il aimoit, il ne douta point que l'amour ne fût la cause de son chagrin. Dans cette opinion, il congedia ces Medecins : mais il ne fut pas plûtôt seul, que s'accusant de la perte d'Ibrahim, il se resolvoit presque à lui demander ce qu'il vouloit de lui ; & sans se considerer en cette occasion, à se priver de la seule consolation qu'il avoit, & de la seule personne qu'il pouvoit aimer : lors que la Sultane Réine entra dans sa chambre, suivant le privilege qu'elle en avoit. Dès qu'elle le vit, elle connut qu'il avoit quelque trouble dans l'ame : mais comme elle ne put discerner si c'étoit un effet de colere ou d'affliction, elle employa toute son adresse pour s'en éclaircir. Soliman n'avoit plus pour elle cet amour violent, qui l'avoit si souvent aveuglé : toutesfois elle avoit encore sur lui cet empire, qui faisoit qu'il n'avoit jamais pû lui rien refuser que la grace de Rustan : de sorte qu'en cette occasion il se laissa presque vaincre. Il ne lui confessa pas entierement la verité, mais il lui dit que la mélanco-

lie d'Ibrahim faiſoit toute ſon inquietude : & ſans lui apprendre qu'il étoit Chrétien ſous l'habit d'un Turc, ni de quel pays il étoit ; il lui dit qu'étant devenu paſſionnément amoureux d'une Princeſſe Chrétienne qu'il avoit vûë durant le voyage qu'il avoit fait par ſes ordres ; le déplaiſir d'être privé de ſa preſence, & de l'eſpoir de la poſſeder le mettoit en termes de mourir. Enſuite de cela, il lui dépeignit la douleur qu'il en avoit, & lui témoigna qu'il voudroit avoir perdu la moitié de ſon Empire, & pouvoir ſauver Ibrahim. Seigneur, lui dit la Sultane, ſi tu veux m'accorder une grace que je te demanderai, je m'oblige de remettre la joye dans l'ame de ton favori. Je jure par Alla, lui repliqua Soliman, que j'accorderai toutes choſes, pourvû que l'on puiſſe ſauver Ibrahim. Seigneur, lui dit-elle, je te demande juſqu'à demain avant de m'engager abſolument à faire réüſſir ce que j'ai propoſé à ta Hauteſſe. Quoi que Soliman ne vît nulle apparence, à ce que diſoit la Sultane, il trouva pourtant quelque douceur à ne ſe reſoudre pas ſi-tôt de ſe priver d'Ibrahim.

Cependant Roxelane ſans perdre un moment, envoye avertir Ruſtan qui étoit toûjours demeuré caché à Conſtantinople,

afin qu'à l'entrée de la nuit il vint à une des portes du ſerrail. Que là il trouveroit deux de ſes eſclaves noirs qui l'y attendroient : & qu'il n'eût pas de crainte de s'y rendre, parce que le Capigibaſſi qui gardoit la porte, étoit abſolument à elle. Ruſtan ne manqua pas de ſe trouver à cette aſſignation, non plus que les eſclaves à le recevoir & à le faire entrer. Comme il fut dans ſa chambre, elle lui dit que quoi qu'elle eût pû faire ; il lui avoit été impoſſible d'obtenir ſa grace, & qu'elle jugeoit bien qu'elle ne l'obtiendroit jamais, que par quelque voye fort extraordinaire : qu'il s'en preſentoit une qu'elle vouloit lui propoſer, afin que s'il y voyoit quelque apparence, elle achevât la choſe qu'elle avoit commencée : & alors elle lui conta ce que Soliman lui avoit dit, & ce qu'elle lui avoit répondu. Mais il ſe trouva que Ruſtan étoit bien mieux informé de la fortune d'Ibrahim qu'elle ne penſoit : car cet homme qui ne ſongeoit qu'à ſon rétabliſſement, avoit fait ſuborner un des gens du grand Viſir, pour tâcher de ſavoir ſi cet illuſtre Baſſa étoit cauſe qu'on ne le rappelloit pas. Ce domeſtique ſuborné par Ruſtan, lui alloit aſſez ſouvent rendre compte de ce qu'il avoit entendu dire. Et le même jour que Roxelane l'avoit en-

voyé querir, il lui avoit appris qu'Ibrahim étoit amoureux d'une Princeſſe d'Italie, à laquelle appartenoit une ville qui s'appelloit Monaco. Que le regret d'en être abſent le faiſoit malade & cauſeroit ſa mort, ſi le grand Seigneur ne lui donnoit la liberté de s'en retourner la voir : qu'il avoit entendu toutes ces choſes à travers de la porte d'Ibrahim, qui parloit de cela en particulier à un eſclave Italien qu'il aimoit beaucoup, auquel il avoit commandé, s'il mouroit de ſon déplaiſir, comme il témoignoit n'en douter pas, de demander la permiſſion au grand Seigneur d'aller executer ſes dernieres volontez en portant une lettre à la Princeſſe qu'il aimoit. Ruſtan ayant appris à Roxelane ce qu'il ſavoit d'Ibrahim, lui dit enſuite que ſi elle faiſoit agréer à Soliman qu'il lui parlât, il étoit bien aſſuré de trouver un remede à la douleur de ſon favori. Ce n'eſt pas, lui dit Roxelane en l'interrompant, que ſa mort ne me fût plus agréable que ſa vie ; mais pour nôtre interêt il faut faire toutes choſes : déſobliger ſes amis ſi l'occaſion le requiert, & obliger ſes ennemis, quand le ſervice qu'on leur rend ſert à nos deſſeins. Il faut donc, pourſuivit-elle, ſauver la vie d'Ibrahim cette fois pour obtenir vôtre rétabliſſement ; & puis après

nous agirons d'une autre ſorte, ſi elle nous eſt importune. Roxelane lui propoſa de demander une armée à Soliman, pour aller enlever cette Princeſſe, dont l'abſence cauſoit le mal d'Ibrahim : mais Ruſtan lui repliqua que tant qu'on pouvoit agir par adreſſe, il ne falloit point avoir recours à la force. Que pour lui, il ſavoit mieux tromper que combattre : & qu'enfin ſans lui expliquer ſon deſſein, il lui promettoit de perir ou d'amener cette Princeſſe à Conſtantinople, pourvû qu'on lui donnât un vaiſſeau de guerre bien équipé : & qu'on lui permît de dire aux lieux où il aborderoit qu'il alloit vers le Roi de France en qualité de Chaoux de la part du grand Seigneur.

Roxelane voyant Ruſtan ſi reſolu à cette entreprife, le renvoya, & lui dit que le lendemain il auroit de ſes nouvelles : comme en effet elle agit ſi bien pour lui auprès du grand Seigneur, qu'il lui promit la grâce de Ruſtan, s'il pouvoit faire ce qu'elle lui propoſoit : & ce Prince conſentit de ſouffrir ſa vûë, pour eſſayer de rendre ſon cher Ibrahim heureux, ſans qu'il s'éloignât de lui. D'abord Ruſtan lui demanda pardon ; mais comme Soliman le preſſa de lui dire par quelle voye il eſpe-roit faire réüſſir ſon deſſein, qu'il avoit dé-

ja

ja-ſû de Roxelane ; Seigneur, lui répondit-il, je ne penſe pas qu'il ſoit plus difficile d'enlever une Princeſſe d'Italie, que la Princeſſe de Perſe : c'eſt pourquoi que ta Hauteſſe s'aſſure que ſi l'on me donne ce que la Sultane t'a ſans doute demandé pour moi, & que tu me faſſe eſperer de rentrer en ta grace, Ibrahim ſera bientôt le plus heureux de tous les hommes, puiſque ne lui manquant que la poſſeſſion de cette Princeſſe, je la lui amenerai en peu de tems.

Soliman avoit au commencement quelque averſion pour cette violence. Mais venant à conſiderer que c'étoit la ſeule voye de retenir Ibrahim auprès de lui, il oublia toute autre conſideration. De ſorte qu'avant que de congedier Ruſtan, il fut abſolument reſolu à tenter la choſe : & il l'aſſura qu'il le feroit partir dans deux jours. Que cependant il ſe ſouvint de traiter la Princeſſe de Monaco, qui étoit celle qu'il devoit enlever, avec le même reſpect qu'il feroit obligé d'avoir pour la Sultane Reine. Le grand Seigneur fit dreſſer l'équipage de Ruſtan, avec le plus de diligence qu'il lui fut poſſible, lui donner quantité d'argent & de pierreries, en cas qu'il en eût beſoin, il eut auſſi ſa dépêche, comme ſi en effet il eût été envoyé vers le

Roi de France en qualité de Chaoux, & ne lui manquant plus rien pour ſon voyage, il ſe mit à la voile par un tems le plus favorable du monde. Cet heureux commencement de navigation ne donna pas de fauſſes eſperances au Pilote qui ſe ſervit ſi bien de l'avantage du vent & du beau tems, que comme ſon vaiſſeau étoit excellent voilier, il fit ce trajet avec une diligence dont on n'avoit jamais entendu parler en toutes les mers du Levant. Ruſtan approchant de Monaco, envoya ſa barque avec un des ſiens & un truchement pour demander permiſſion à la Princeſſe d'entrer dans le port, afin d'y faire radouber ſon vaiſſeau qu'il diſoit être briſé de la fureur de la mer : & dont il eût fait rompre effectivement un mât & quelques cordages, ſi on lui eût accordé ce qu'il demandoit, afin d'avoir prétexte de demeurer en ce lieu-là, & d'y pouvoir chercher les moyens d'executer ſon deſſein. Mais il arriva que la Princeſſe ayant été contrainte d'aller à Genes pour quelques raiſons importantes qui l'y avoient obligée, n'étoit point alors à Monaco : de ſorte que celui qui commandoit à ſon abſence, répondit à l'envoyé de Ruſtan, que la Princeſſe étant à Genes, il avoit ordre d'elle, de ne laiſſer entrer aucuns vaiſſeaux de

guerre dans le port, tant qu'elle n'y ſeroit pas.

Ruſtan apprenant par le retour de ſa barque que cette Princeſſe n'étoit point à Monaco, en parut d'abord affligé : mais un moment après changeant de penſée, il jugea qu'au contraire il lui ſeroit avantageux : puiſque devant ſans doute revenir de Genes à Monaco, il lui ſeroit plus aiſé de l'enlever ſur la mer que dans une ville. Il forma le deſſein d'aller à Genes ; de faire voir ſa dépêche, afin d'y être bien reçû, & d'y ſéjourner, juſqu'à ce que la Princeſſe de Monaco en partît, ſur le pretexte d'y attendre un de ſes navires qu'il diſoit que la tempête avoit ſeparé de lui. La choſe étant reſoluë, il l'executa comme il l'avoit pensé : & reprenant la plaine mer, afin qu'on le vît venir du côté du Levant, il alla à Genes, où il fut reçu non ſeulement comme Chaoux du grand Seigneur, auſſi-tôt qu'il eut montré ſa dépêche, mais comme Envoyé d'un Prince à qui la Republique avoit grande obligation. Cependant il s'informa adroitement du lieu où étoit le palais de la Princeſſe de Monaco : & l'ayant ſû il fit toûjours tenir un de ſes eſclaves dans la même ruë, pour découvrir s'il ne s'y faiſoit nul préparatif de voyage. Il fit auſſi

prendre garde au port ſi on appareilloit quelque galere, afin de s'informer où elle alloit : enfin il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit ſervir à ſon deſſein. Il fut quelques jours en cette attente avec beaucoup d'impatience : mais la fortune qui ne vouloit pas encore l'abandonner, lui donna une occaſion d'enlever la Princeſſe, bien plus favorable que celle qu'il attendoit.

Une nuit comme il étoit dans ſon vaiſſeau, qu'il n'avoit point voulu quitter, malgré les prieres du Senat : après avoir entendu un bruit effroyable d'hommes armez, & ſur le port, & dans la ville : il fut averti par ceux des ſiens qu'il y envoya, que tout y étoit en confuſion, que les portes en étoient ouvertes ; que le port n'étoit plus fermé, & que dans ce deſordre on ne pouvoit comprendre quels étoient les ennemis. Ruſtan profitant de cette occaſion & des malheurs d'autruy, laiſſa une partie de ſes ſoldats dans ſon vaiſſeau, & ſuivi de l'autre alla au palais de la Princeſſe de Monaco, enfonça la porte, & conduit à l'appartement d'Iſabelle par les voix de ſes femmes qui ſe deſeſperoient & qui appelloient tous les domeſtiques à leur ſecours, il le força, & trouva la Princeſſe qui ſe preſentoit la premiere, croyant rencontrer des gens qui pourroient

entendre ſon langage, & ſe laiſſer fléchir par ſes prieres. Elle fut bien étonnée quand elle vit que c'étoient des Turcs. Elle fit alors un grand cri, & faiſant trois pas en arriere, elle voulut ſe jetter dans un cabinet, Ruſtan qui s'en apperçut, la retint & la fit prendre par ſes ſoldats : ne doutant point du tout que ce ne fût la Princeſſe. Toutesfois craignant de ſe tromper, il fit auſſi enlever Emilie qu'il voyoit plus magnifiquement habillée que les autres : car quoi qu'il fût nuit, toutes les femmes de Genes ne laiſſoient pas de l'être, s'étant levées au bruit épouvantable qu'elles avoient entendu dans la ville. Et puis il ne fut pas difficile d'enlever Emilie qui voyoit qu'on emportoit la Princeſſe : elle ſe contenta ſeulement de crier dans les ruës entre les bras de ceux qui la portoient, pour obliger quelqu'un à la ſecourir : Comme en effet, quelques-uns reconnoiſſant ſa voix, voulurent s'oppoſer à cet enlevement, mais ce fut en vain: & Ruſtan ſe ſervant tout à la fois de la valeur de ſes gens, du deſordre de la ville, & de l'obſcurité de la nuit, fit entrer ces deux belles affligées dans ſon vaiſſeau que l'on avoit appareillé durant qu'il étoit allé à cette execution : de ſorte qu'il n'y fut pas plûtôt rentré, que faiſant lever l'an-

e à l'heure même, il ſortit du port, & fit prendre la route de Conſtantinople.

Cependant Ibrahim languiſſoit toûjours: & ſon chagrin lui faiſoit mener une vie ſi triſte & ſi ennuyeuſe, que la penſée de la mort étoit la plus agreable qu'il eût. Soliman de ſon côté avoit une mélancolie extrême de voir ſon cher Ibrahim ſouffrir tant de maux pour l'amour de lui : & le reſpect qu'il lui témoignoit en ne lui demandant pas ſa liberté, redoubloit ſa douleur : neanmoins quelque violente qu'elle fût, le deſſein de retenir cet illuſtre Baſſa auprès de lui, étoit encore plus puiſſant.

L'eſperance du retour de Ruſtan diminuoit quelquefois ſes déplaiſirs ; mais l'incertitude de la choſe ne lui permettoit pas d'être long-tems ſans inquietude. Elle augmenta pourtant beaucoup, lorſque le terme qu'il avoit preſcrit pour l'execution de cette entrepriſe fut arrivé. Il crut que Ruſtan avoit fait naufrage, ou que ſon deſſein ayant été découvert on l'auroit fait mourir, ou du moins retenu priſonnier. Il voyoit que la triſteſſe du grand Viſir ne diminuoit point : & que pour peu qu'on tardât à le ſecourir, le remede arriveroit trop tard. Il avoit ſouvent envie de lui découvrir le voyage de Ruſtan : mais la crainte d'irriter ſon déplaiſir, au lieu de

le moderer, l'en empêchoit auſſi-tôt. Il ſavoit bien que pourvû qu'Iſabelle ſe fît voir à Ibrahim, il lui ſeroit impoſſible de n'en avoir pas de la joye : mais il craignoit avec raiſon qu'il ne fût infiniment affligé de ſavoir qu'on devoit faire une violence à la perſonne qu'il aimoit : & qu'elle ſeroit expoſée à tous les dangers de la mer. De ſorte que tout ce que Soliman pouvoit faire, étoit de le plaindre, & de l'aller voir quelquefois, contre la coûtume des grands Seigneurs, qui ne viſitent gueres leurs Sujets. Ces viſites ne donnoient pas grande ſatisfaction, ni à celui qui les recevoit, ni à celui qui les rendoit : la mélancolie d'Ibrahim redoubloit, lorſqu'il voyoit celle que Soliman portoit peinte ſur le viſage : & celle du Sultan devenoit plus forte, en remarquant dans les yeux d'Ibrahim tous les ſignes d'une douleur extrême. Il vouloit pourtant quelquefois ſe faire violence, remercier Soliman des bontez qu'il avoit pour lui, & l'aſſurer que s'il eût perdu la vie en le ſervant, il ſeroit mort avec quelque conſolation. Mais Soliman ſe ſentant outré de la douleur par un diſcours ſi tendre, ne pouvoit en ſouffrir la continuation; & il étoit contraint de le quitter après l'avoir conjuré de vivre pour l'amour de lui.

L'inquietude & la crainte que Soliman avoit de perdre le grand Visir, l'occupoit tellement, que quoi que les affaires de Perse fussent extrêmement pressantes, il ne put se resoudre à former aucun dessein: se contentant de donner ordre à Ulama de s'opposer autant qu'il pourroit aux ennemis: mais de n'entreprendre rien contre eux, qu'il n'eût un nouvel ordre de lui. Ce commandement ne déplut pas à Ulama, quoi qu'il fût un des plus vaillans hommes de son siécle, il fut bien aise que la guerre ne l'occupât point si fort, qu'il ne pût demeurer quelque tems auprès d'Axiamire & de Felixane. Les ennemis même contribuerent encore à son dessein, malgré l'avantage qu'ils avoient eu dans les dernieres occasions, ils furent longtems sans rien entreprendre.

Ce qui causoit cette suspension d'armes étoit que la nouvelle avoit été portée à la Cour du Sophi, qu'Axiamire & Felixane étoient entre les mains de Soliman qui les retenoit prisonnieres. Cette derniere circonstance mettoit le Sophi & Deliment en une peine extrême. Ils ne s'étoient pas étonnez de savoir certainement qu'elles n'étoient pas mortes, comme tout le monde le croyoit, ni d'apprendre qu'elles étoient en Turquie; parce qu'ils avoient autrefois

autrefois ſoupçonné Ulama de les avoir enlevées : mais de voir qu'il étoit General de l'armée du grand Seigneur dans l'abſence d'Ibrahim, & ſavoir en même-tems que ſa maîtreſſe étoit priſonniere, c'étoit ce qu'ils ne pouvoient comprendre. Ils reſolurent neanmoins de tâcher de s'en éclaircir, par le moyen de ces intelligences ſecrettes que tous les grands Princes ont chez leurs voiſins : & cependant de faire de grands preparatifs de guerre, pour s'en ſervir ſelon ce qu'ils en apprendroient.

Mahamed ayant ſû cette nouvelle comme les autres, en reçut une extrême joye. Il ſavoit pourtant avec peine qu'Axiamire & Felixane étoient en priſon, mais les ayant crûës mortes, ou ſous la puiſſance de Tachmas & de Deliment, il étoit ravi de ſavoir qu'elles étoient vivantes, & hors de leur tyrannie ; il ne pouvoit s'imaginer que deux perſonnes de cette importance puſſent être maltraitées en un lieu où Ulama étoit ſi puiſſant. Mahamed ne fut pas le ſeul qui reſſentit de la joye de ſavoir qu'Axiamire n'étoit pas morte : car cette Princeſſe étoit ſi generalement aimée par tout cet Empire, que cette nouvelle s'étant répandue parmi le peuple, tout le monde en donna des marques d'une réjoüiſſance in-

dicible : & telle que ſi l'on eût remporté une memorable victoire ſur les ennemis, l'on n'eût pû faire davantage. Les femmes de qualité de la ville de Sultanie où Tachmas étoit lors qu'il reçut cet avis, l'envoyerent ſupplier, s'il falloit une rançon pour racheter la Princeſſe, de vouloir ſouffrir que toutes leurs pierreries en fiſſent une partie : s'eſtimans même trop heureuſes, ſi par la perte de leur liberté, elles pouvoient racheter celle de la Princeſſe.

Cette genereuſe marque de l'affection qu'on avoit pour Axiamire, ne fut pas reçuë comme elle meritoit ; car l'artificieuſe Perca qui deſeſperoit de voir que ſa ſœur ne laiſſoit pas de regner en Perſe, quoi qu'elle fût priſonniere à Conſtantinople, perſuada à Tachmas que cette extrême affection du peuple pour la Princeſſe, pouvoit cauſer de grands maux dans la continuation de la guerre, que la priſon d'Axiamire étoit ſans doute un artifice pour le decevoir, qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'Ulama fût bien avec Soliman, & que Felixane fût maltraitée : qu'il falloit craindre que tandis qu'Axiamire ſembloit être en priſon, elle n'eût des intelligences dans le pays : que ſi cela étoit, & que quelqu'un eût la hardieſſe de ſe ſoulever, le nom d'Axiamire feroit bien-tôt ranger

le peuple de ſon parti : & qu'enfin il étoit à propos de lui faire connoître de bonne heure que cette réjoüiſſance étoit criminelle : & qu'il falloit même declarer Axiamire coupable de leze-majeſté, pour s'être retirée de ſes Etats. Elle ajoûta encore à cela, que pour éteindre l'ardente amitié que le peuple avoit pour la Princeſſe, il falloit le prendre par ſon propre interêt : publier par tout qu'elle étoit cauſe de la guerre, & par conſequent de la ruine de tout l'Empire. Qu'elle ſeule avoit fait revolter Ulama, & prendre les armes à Soliman : qu'ainſi il ne falloit point de rançon pour la retirer, mais une puiſſante armée pour l'arracher des mains du Sultan, afin d'en faire un exemple à la poſterité. Tachmas ayant écouté les diſcours de Perca, lui dit qu'il voyoit beaucoup d'apparence à ce qu'elle diſoit : que même il étoit reſolu d'en uſer de cette ſorte : mais que cela n'empêcheroit pas qu'il ne fit ce qu'il pourroit pour retirer Axiamire & Felixane, par le moyen d'un Ambaſſadeur ; qu'il étoit de la dignité de l'Empire d'y proceder ainſi ; & d'un ſage politique de mettre toûjours l'ennemi en tort. Deliment étant arrivé à la fin de cette converſation, confirma encore Tachmas en ſon deſſein : ayant ſu par un Gouverneur

d'une des villes de la frontiere, qu'Axiamire n'étoit plus prisonniere à Constantinople. Qu'elle avoit été conduite à Bitilise avec un équipage très-magnifique ; & reçuë par Ulama avec toutes les marques d'honneur qu'on eût pû lui rendre en Perse.

Cette derniere nouvelle toucha sensiblement le Sophi. Quand il avoit appris que Felixane étoit prisonniere, il avoit du moins eu la consolation d'esperer qu'Ulama ne la voyoit non plus que lui : mais sachant qu'elle étoit dans une ville dont il étoit Gouverneur, la jalousie le transporta d'une telle sorte, qu'il ne savoit presques ce qu'il disoit. Pour Deliment, comme il ne pouvoit être jaloux, le dépit de se voir mépriſé, & la colere de ne pouvoir posseder Axiamire, pour s'emparer de la couronne, excitoient autant de trouble en son ame, que la jalousie en celle du Sophi. Quant à l'ambitieuse Perca, le seul desir qu'elle avoit de regner la faisoit agir : & pour s'élever à cette suprême grandeur, elle jugeoit qu'il ne lui manquoit que deux choses, la mort de Deliment & la haine du peuple pour Axiamire. Car pour Ismaël & pour Mahamed, elle ne croyoit pas que la stupidité de l'un, & l'aveuglement de l'autre leur permissent de s'y opposer. De sorte que pour exe-

cuter ſon intention, elle perſuada à Deliment qu'il falloit à cette fois hazarder toutes choſes, qu'il y alloit de ſon honneur de ſavoir qu'Axiamire étoit ſi près de la frontiere, & de n'aller pas faire un effort pour la retirer des mains d'Ulama : & pour Tachmas, elle lui fit faire ce qu'il avoit reſolu par ſon Conſeil. Il dit devant toute ſa Cour qu'il trouvoit fort mauvais, qu'on eût témoigné de la joye de ſavoir que ſa fille étoit au pouvoir de ſon ennemi, que la croyance de ſa mort l'avoit bien moins touché que la nouvelle qui lui avoit appris qu'elle vivoit de cette ſorte : & enſuite il déclara publiquement Axiamire criminelle de leze majeſté, exagerant toutes les choſes que Perca lui avoit dites. Mais quoique ce manifeſte eût quelque apparence de verité, il ne trouva pourtant point de créance, ni envers les grands, ni envers le peuple. Les violences de Deliment, la méchanceté de Perca, & la vertu d'Axiamire étoient trop connuës pour faire réüſſir la choſe comme Tachmas l'eſperoit : & le peuple au contraire voyant de ſi grandes marques d'animoſité d'un pere contre ſa fille, & d'une ſœur contre ſa ſœur, penſa ſe rebeller & ſe porter à quelque étrange reſolution.

Cependant Deliment ſongeoit à lever des troupes, & à faire une ſi puiſſante armée, que vainqueur ou vaincu elle decidât abſolument du ſort de cette guerre: étant reſolu de mourir ou de revenir avec Axiamire. Tachmas de ſon côté, ſuivant ſa reſolution, dépêcha vers le grand Seigneur, pour lui demander ſa fille & Felixane, offrant deux millions pour leur rançon, quoi que de droit il ne ſe crût pas obligé d'en donner pour deux perſonnes qui n'étoient pas priſonnieres de guerre. Il envoya en même-tems pluſieurs eſpions à Bitiliſe, pour ſavoir ce qui s'y paſſoit; mais tous lui rapporterent que la Princeſſe & Felixane ſembloient être abſolument en liberté: qu'Ulama leur rendoit toutes les civilitez imaginables: & que quelque ſoin qu'ils y euſſent apporté, ils n'avoient pû découvrir par quelle raiſon la Princeſſe avoit été conduite à Bitiliſe: le peuple n'en diſant autre choſe, ſinon que l'on croyoit qu'elle s'étoit approchée de Perſe pour faire des propoſitions de paix.

Le Sophi avoit reçû une lettre d'Axiamire, à laquelle il répondit avec colere, quoiqu'elle ne le meritât point: enſuite il commanda que l'on vît ſi l'homme qui l'avoit apportée, n'en avoit point pour Ma-

hamed ou pour ſon Gouverneur : cette recherche ne fut pas vaine, il s'en trouva une pour le Prince, où quelque ſoin qu'Axiamire eût apporté à faire qu'elle ne lui pût nuire ſi on la trouvoit, elle n'avoit pourtant point aſſez bien caché l'extrême affection qui étoit entr'eux, & l'intelligence qu'ils avoient eue quand elle étoit à Amaſie. De ſorte qu'auſſi-tôt après l'avoir luë, il fut reſolu, que de peur qu'une autre fois Mahamed n'en reçût par une voix plus ſecrette, il falloit faire deux choſes. La premiere lui changer toute ſa maiſon, afin que n'ayant perſonne auprès de lui qui lui fût fidele, il ne pût recevoir aucune nouvelle d'Axiamire. Et la ſeconde de s'aſſurer de ſa perſonne. Deliment inſolent à l'accoûtumée, fut lui-même commander au Prince aveugle de la part du Sophi, de ne ſortir point de ſon appartement, & ordonner à ſon Gouverneur & à tous les ſiens de ſe retirer. Cela fait, il lui donna des gardes, & laiſſa ce Prince en une affliction qui n'eut jamais de ſemblable. Tous ceux qui l'approchoient étoient les agens de ſon ennemi : & malgré qu'il en eût, il étoit contraint de ſe laiſſer ſervir par eux.

Cette détention fit un grand bruit à la Cour du Sophi : le peuple même penſa ſe

ſoulever diverſes fois : mais entre tous les autres, les domeſtiques du Prince ne pouvoient ſupporter cette violence. En effet le Gouverneur de Mahamed ayant aſſemblé les principaux d'entr'eux, leur propoſa d'entreprendre d'enlever le Prince leur maître, & de le mener à Bitiliſe. Il valoit mieux, diſoit-il, le conduire entre les mains d'un ennemi tel qu'étoit Soliman à Axiamire, que de le laiſſer au pouvoir d'un pere cruel & irrité. Que pour eux, s'ils demeuroient à Sultanie, ils n'y ſeroient point en ſûreté : qu'au moindre ſoupçon que l'on auroit d'eux, on les puniroit ſeverement : deſorte que tant pour la conſervation du Prince que pour la leur, il falloit entreprendre de le délivrer. Ils répondirent tous avec beaucoup de zele & d'affection, qu'ils étoient prêts d'expoſer leur vie pour le Prince leur maître : mais qu'ils ne penſoient pas qu'ils le puſſent faire utilement pour lui. Ce ſage Gouverneur leur dit alors qu'il ſavoit certainement que ceux qui le gardoient s'aſſurant en ſon aveuglement, n'étoient point du tout exacts à l'obſerver ; que cela étant, la choſe ne ſeroit pas fort difficile : parce que le Prince couchoit à un appartement bas qui donnoit ſur le jardin du palais, dont les murailles n'étoient pas hautes ;

que la difficulté n'étoit qu'à l'avertir de ne faire point de bruit lorſqu'il entendroit ouvrir les fenêtres de ſa chambre ; ce qu'il ne jugeoit pas veritablement fort aiſé, à cauſe que le Prince ne pourroit lire ce qu'on lui écriroit, ni voir les ſignes qu'on lui pourroit faire : de ſorte qu'il conclud qu'il falloit donner quelque choſe au hazard. Que pour ce qui étoit de ſortir de la ville, le Gouverneur de Sultanie étoit reſolu de ſuivre la fortune d'Axiamire, & d'abandonner un gouvernement qu'il ſavoit bien qu'on lui devoit ôter dans peu de jours, à cauſe de l'extrême affection qu'il avoit témoigné avoir pour cette Princeſſe, & qu'ainſi il leur ſeroit aiſé de ſe ſauver.

Cette propoſition étant approuvée de tous, ils ne ſongerent plus qu'à l'executer. Et comme les nuits étoient fort obſcures, à cauſe que la lune n'éclairoit pas, ils ne differerent point davantage. Le Gouverneur de Sultanie, que celui de Mahamed avoit gagné auparavant, choiſit d'entre ſes ſoldats, ceux qu'il crut lui être les plus fideles ; & ſans qu'on s'en prît garde, il les mit en faction à une porte de la ville par où il avoit deſſein de ſortir. La nuit étant venuë, tous les liberateurs de Mahamed ſe trouverent à un rendez-vous qu'ils s'étoient donné : ils ap-

porterent des échelles pour entrer dans le jardin dont les murailles étoient fort baſſes, comme je l'ai déja remarqué. Car comme Sultanie n'étoit le séjour du Sophi, que depuis la perte de Tauris, l'on n'y avoit point fait encore de magnifiques bâtimens. Cette genereuſe troupe paſſant entre deux ſentinelles, entre dans le jardin ſans nul obſtacle; va droit à l'appartement de Mahamed, en ouvre une fenêtre, ſans que lui ni ſes gardes qui étoient à ſon antichambre s'éveillent; & l'ayant ouverte, celui dont on crût qu'il connoîtroit le mieux la voix, paſſa dans la chambre le cimeterre à la main, s'approcha de ſon lit après l'avoir cherché quelque tems; & quoi qu'il l'éveillât aſſez doucement, il ne put lui parler ſi à propos, que le Prince ne fit un grand cri; & ne demandât avec beaucoup de reſolution, ſi Deliment envoyoit le poignarder? Mahamed parla ſi haut, que quelques-uns de ſes gardes s'en éveillerent & firent quelque bruit entre eux: mais le Prince ayant reconnu la voix de celui qui lui parloit, & qu'il ſavoit lui être fidele, ſe tût, & par ſon ſilence fit que ces mêmes gardes qui s'étoient éveillez, n'entendant plus rien ſe rendormirent; & crurent que Mahamed avoit eu quelque fâcheux ſonge qui l'avoit fait parler haut:

ne ſe mettant pas beaucoup en peine de le garder, parce que leur ordre n'étoit que pour empêcher qu'on ne lui parlât ; & & qu'on ne lui donnât des lettres. Cependant Mahamed ayant ſû en peu de mots, de quelle façon on le vouloit delivrer, ſe laiſſa conduire par celui qui lui parloit, ſans pouvoir faire autre choſe. Toute cette troupe le reçut avec une joye extrême : mais de crainte qu'elle ne fût troublée par quelque fâcheuſe rencontre, auſſi-tôt qu'on lui eut donné des habits que l'on avoit portez pour lui, ils ſortirent du jardin, & bientôt après de la ville. A cent pas de la porte ils trouverent des chevaux que le Gouverneur de Sultanie faiſoit tenir tous prêts, & montant deſſus, ils marcherent avec le plus de diligence qu'il leur fut poſſible. Mais comme le Prince ne pouvoit pas ſe conduire, & qu'il étoit contraint de laiſſer mener ſon cheval par un autre, ils ne purent aller ſi vîte, que le ſecond jour qu'ils marcherent, ils ne viſſent paroître du côté d'où ils venoient une troupe de cavalerie qui venoit à eux avec une diligence extrême : & qui étant plus forte en nombre, leur fit croire non ſeulement qu'on les ſuivoit, mais qu'ils étoient tous perdus. Ils reſolurent neanmoins de vendre leur vie bien

cherement : le Prince même tout aveugle qu'il étoit, se fit donner un cimeterre, & afin que s'ils se mêloient, il ne frappât point ses amis, en voulant frapper ses ennemis, il commanda aux siens de n'approcher point de lui sans l'appeller par son nom : & comme ses yeux ne le servoient pas pour attaquer, il resolut de demeurer en une place avec intention de ne se laisser prendre que mort. Mais quoi qu'il pût faire, ses gens le mirent au milieu d'eux sans qu'il y pût resister : resolus de mourir ou de le sauver. Cependant la troupe qu'ils croyoient leur être ennemie, s'approchoit toûjours, & chacun se préparoit déja à l'aller attaquer, lorsque le fils du Satrape de la Mesopotamie, ennemi de Deliment, s'avançant le premier, & jettant son cimeterre pour leur faire connoître qu'il ne vouloit pas les combattre, leur fit changer le dessein de se défendre, en celui de les embrasser. Le Prince Mahamed sachant qui c'étoit, & le connoissant à la voix, le caressa extrêmement : & apprit de lui que l'on n'avoit sû sa fuite que bien tard : parce que ses gardes n'ayant accoûtumé d'entrer dans sa chambre que lors qu'il les appelloit, avoient attendu jusqu'à midi sans y aller. Que la chose étant découverte, Tach-

mas au commencement en avoit témoigné beaucoup de fureur : que Perca n'avoit fait qu'en rire : & qu'elle avoit souhaité par une raillerie piquante que Soliman le fît General de ſes armées, afin qu'un homme qui voyoit ſi clair, choiſît les poſtes avantageux pour le campement de ſes troupes. Que pour Deliment, comme il haïſſoit ſon pere, il l'avoit voulu accuſer d'avoir ſû quelque choſe de ſon évaſion : & que le Sophi l'ayant fort maltraité, il s'étoit retiré de la Cour, & lui avoit commandé de venir lui offrir tout ce qu'il pouvoit : ne doutant point qu'il n'eût pris la reſolution de ſe rendre où Axiamire avoit déja trouvé un azile. Que cependant il étoit à propos de marcher en diligence : parce que peut-être Tachmas auroit changé d'avis, & ſe ſeroit reſolu de les faire ſuivre. Le Prince Mahamed voulut encore ſavoir qui étoient ceux qui l'accompagnoient qui ſe trouverent être les plus honnêtes gens de la Cour. Le Prince les careſſa extrêmement : & pour ne hazarder pas des perſonnes à qui il avoit tant d'obligation, il envoya devant un des ſiens à Butiliſe, afin de ſavoir de la Princeſſe Axiamire, ſi le lieu de ſa retraite ne leur en ſeroit pas un de ſureté ? Cependant ils ne laiſſerent pas de marcher

le plus vîte qui leur fut poſſible : mais comme ils arriverent à l'extrêmité de la frontiere ; ils attendirent des nouvelles de celui qu'ils avoient envoyé à Bitiliſe. Ulama vint leur en porter lui-même : & cet excellent homme reçut le Prince Mahamed avec tant de témoignages de joye de part & d'autre, qu'ils furent long-tems ſans ſe pouvoir ſeparer, ni ſe reſoudre à marcher. Tous les autres vinrent enſuite ſaluer Ulama, qui les aſſura tous de ſon ſervice & de ſa protection. Mahamed s'informa en marchant de la ſanté d'Axiamire ; mais il n'oſoit lui demander des nouvelles de Felixane : de crainte qu'il ne penſât que ce ſoin ne fût un effet de ſon ancien amour. Et comme Ulama s'en apperçut, je penſois, Seigneur, lui dit-il, qu'après vous avoir aſſuré qu'Axiamire eſt en l'état que vous la deſirez, vous me demanderiez des nouvelles de Felixane : puis que l'ayant autrefois jugée digne de vôtre amour, je devois penſer que vous lui rendriez cette preuve de vôtre amitié. Mon cher ami, lui repliqua Mahamed en ſoûriant, je n'oſois faire ſouvenir mon protecteur que j'ai été ſon rival : & quoi que la memoire de Felixane me ſoit infiniment chere, ce que je dois à vôtre amitié, m'empêchoit de lui rendre publique-

ment ce que je lui rendrai toûjours en mon ame. Que ce diſcours ne vous inquiéte pas, pourſuivit Mahamed; car en vous avoüant que j'aurai toûjours de l'amour pour la vertu de cette ſage fille, je vous proteſte enſuite que cet amour ne fera jamais naître d'autre deſir en mon ame que celui de la voir contente: & deſirer cela, c'eſt ſouhaiter qu'elle ſoit femme d'Ulama. Seigneur, lui répondit-il, Felixane eſt bien plus dangereuſe & plus redoutable qu'elle n'étoit lors qu'elle ſurmonta vôtre cœur: elle a des charmes & des beautez que vous ne connoiſſiez pas, & qui vous feront peut-être changer de reſolution. Vous ſavez bien, lui repliqua Mahamed, que je ſuis un mauvais juge de la beauté, & que l'amour n'entre pas en mon cœur par les yeux. Je n'entens pas auſſi, pourſuivit Ulama, cette beauté viſible qui rend Felixane l'objet de l'admiration des ſtupides, comme des ſpirituels, & des vicieux comme des perſonnes vertueuſes. Mais j'entens cette beauté toute celeſte, qui ne fait jamais que d'illuſtres conquêtes, qui ne touche que les grandes ames; & qui ne ſe détruiſant point avec le tems, fait naître auſſi un amour qui dure éternellement. Enfin, Seigneur, c'eſt de la beauté de l'eſprit & de l'ame de Felixane dont

j'entens parler. Lors qu'elle vous captiva, elle avoit dequoi faire croire que ſes ſentimens étoient genereux : l'ambition ne la touchoit point, & le deſir d'être Reine ne lui faiſoit point oublier ce qu'elle avoit promis. Mais, Seigneur, Felixane a bien fait davantage ; car elle a mépriſé la mort pour Axiamire ; elle s'eſt expoſée pour elle ; & a tant témoigné de conſtance & de generoſité en diverſes rencontres, qu'il ſera bien difficile que vous ne l'aimiez pas, quand on vous le fera ſavoir. Je l'aimerai ſans doute, repliqua Mahamed ; mais plus je connoîtrai de generoſité & de vertu en elle, plus je ſerai obligé d'en avoir, & plus je ſerai confirmé en la reſolution où je ſuis depuis longtems, de ne m'eſtimer heureux que quand Ulama le ſera : & de ne prétendre de Felixane que ce qu'elle ne me peut refuſer ſans crime, c'eſt-à-dire ſon amitié. Croyez, Seigneur, lui répondit Ulama, s'il ne faut que cela pour vous contenter, que vous avez ſujet d'être ſatisfait ; car je ſais avec certitude qu'il ſeroit aſſez difficile de juger équitablement qui a plus d'affection pour vous, d'Axiamire, de Felixane, ou de moi. Et croyez, s'il vous plaît, Seigneur, que tout ce que je vous ai dit, n'a été que pour avoir le plaiſir de parler de Felixa-

ne :

me ; étant très-certain que je l'honore aujourd'huy à tel point ; & qu'elle a rendu l'amour que j'ai pour elle si parfaite, que que la jalousie ne peut jamais avoir de place en mon ame.

Avec de semblables discours, Mahamed & Ulama sans être entendus que de celui qui guidoit le Prince, trompoient la longueur du chemin ; tandis que les autres s'entretenoient de la foiblesse de Tachmas à se laisser gouverner, de la malice de Perca, de la stupidité d'Ismaël, & de la haine universelle que Deliment attiroit sur lui. Mais enfin, après avoir marché un jour & demi, cette troupe arriva à Bitilise. Axiamire & Felixane eurent une extrême joye de voir le Prince Mahamed, qui ne pouvant jouir d'une pareille felicité, étoit charmé de les entendre parler. Felixane qui aimoit ce Prince autant que s'il eût été son frere, n'osoit neanmoins le lui témoigner ; mais Ulama étant aussi adroit à découvrir les sentimens qu'il l'avoit été à connoître ceux du Prince, s'approcha d'elle, & lui dit en riant qu'il avoit fait des conditions avec Mahamed, qu'il la conjuroit de vouloir observer. Deux si sages personnes, répondit-elle, ne sauroient avoir rien resolu qui ne soit juste : c'est pourquoi je pense que je ne m'en-

gagerai pas inconsiderémment, quand je vous promettrai de ne les rompre point. Ulama lui dit alors en peu de mots, ce qui s'étoit passé entre le Prince & lui ; & Felixane lui promit de faire ce qu'il souhaitoit. Il la quitta aussi-tôt pour aller donner ordre que toute cette troupe fût logée commodément. La Princesse voulu voir tous ceux qui étoient venus avec le Prince : & par sa douceur, & par son addresse, elle les gagna si absolument qu'ils auroient tout entrepris pour la servir.

Tandis qu'elle faisoit ses complimens, & qu'Ulama étoit allé donner l'ordre dans la ville, Felixane s'approcha de Mahamed, & fit une conversation avec lui qui lia leur amitié pour le reste de leur vie. Il la conjura de vouloir qu'il fût le confident d'Ulama, & de vouloir oublier les malheurs que son amour lui avoit causez : il la remercia des services qu'elle avoit rendus à la Princesse Axiamire : & sans lui parler d'amour, lui fit connoître que si la raison n'eût surmonté ses sentimens, il eût encore été rival d'Ulama. Mais elle se trouva si forte en son ame, que jamais il ne dit une seule parole à Felixane contraire à la promesse qu'il lui avoit faite de ne l'aimer plus que comme une sœur.

Cependant Ulama après avoir logé le

Prince dans le Château, tous les autres dans les plus commodes maiſons de la ville, & donné ordre qu'on les traitât magnifiquement, depêcha un homme pour avertir le grand Seigneur de ce qui s'étoit paſſé, & pour le ſupplier de vouloir permettre que Bitiliſe fût la priſon de Mahamed auſſi bien que d'Axiamire : ſe ſoumettant de lui aller porter ſa tête, ſi ce Prince ou quelques-uns de ceux qui l'avoient ſuivi, entreprenoient rien contre ſon ſervice. Mais Soliman n'étoit pas en état de ſonger aux affaires de ſon empire : & la mélancolie du grand Viſir étoit la ſeule choſe qui occupoit ſon eſprit. L'Ambaſſadeur de Perſe étoit arrivé à Conſtantinople, & avoit fait demander audience plus d'une fois ſans pouvoir l'obtenir. Le Sultan ne partoit plus du palais d'Ibrahim : & quoique cet illuſtre Baſſa fût extrêmement foible & languiſſant, il ne laiſſoit pas de ſe promener quelquefois dans ſon jardin avec le grand Seigneur. Il arriva donc qu'un matin Soliman l'alla viſiter de meilleure heure qu'à l'accoûtumée ; & l'ayant fait paſſer inſenſiblement dans ſon anti-chambre, en s'appuyant ſur une canne garnie d'or, qu'il portoit preſque toûjours, lors qu'il étoit en ſanté ; il voulut encore qu'il deſcendît ; afin, lui dit-il, qu'en prenant

l'air, il pût se fortifier davantage. Ibrahim qui ne cherchoit pas à conserver sa santé, n'obeït point au Sultan, par la raison dont il se servoit, pour lui persuader de descendre: mais il le fit au contraire dans la croyance qu'il eut que sa foiblesse étant extrêmement grande, plus il se donneroit d'agitation, plus il diminueroit ses forces, & s'approcheroit du tombeau.

Avec des desseins si differens, le Sultan & le Bassa descendirent dans la cour: & le grand Seigneur feignant de ne vouloir pas que le Bassa fit un trop long chemin à la fois, le fit appuyer sur la balustrade qui retranchoit la cour de son palais, & s'y appuya aussi bien que lui. A peine y avoit-il un demi quart d'heure qu'ils y étoient, lors qu'ils virent entrer cent Janissaires tous vêtus de toile d'or, qui se rangerent des deux côtez. Le grand Visir surpris de cette pompe, demanda à Soliman ce que ce pouvoit être; mais il lui dit en soûriant, qu'il falloit voir la fin de cette ceremonie pour s'en éclaircir. Le Bassa vit entrer l'Aga des Janissaires qui marchoit seul, magnifiquement paré. Il fut suivi du grand Thresorier que les Turcs appellent Teftardar, accompagné de cent esclaves habillez de velours cramoisi chamarré de passement d'or, por-

vans deux à deux de grandes corbeilles d'argent toutes pleines des plus riches ornemens dont les femmes du Levant se servent. En quelques-unes on voyoit des petits chapeaux, tous couverts de pierreries : des pianelles d'or garnies de turquoises & de rubis, des chemises en broderie d'or & des perles ; des robes très-magnifiques, & qui étant mises confusément, faisoient un agréable mélange de drap d'or frisé, de toile d'argent, & de velours à fonds d'or. La derniere de ces corbeilles n'étoit point à jour, & paroissoit remplie de toutes sortes de pierreries d'une valeur excessive. Ceux qui portoient ces précieux presens se rangerent le long de la balustrade où le Sultan & Ibrahim étoient appuyez : après cela il entra douze chariots pleins de jeunes filles esclaves superbement vêtuës, traînez chacun par six chevaux blancs, & conduits par deux eunuques. Il parut ensuite trente autres filles vêtuës de drap d'or accompagnées d'autant d'esclaves noirs, ayant tous des chaînes & des colliers d'or massif. Ces esclaves s'étant mis à genoux, au lieu où l'Aga des Janissaires les plaça ; l'on vit entrer deux cens mulets chargez de tapisseries de drap d'or, de satin, de velours à fonds d'argent, de quarreaux tous couverts de

broderie qui ſont les ſieges de ce pays-là; & de quantité d'autres meubles magnifiques. Tout cela s'étant rangé avec un ordre merveilleux, vingt-quatre hommes s'avancerent, portant deux à deux douze coffres de la Chine garnis d'or & de pierreries qui s'étant placez comme les autres, laiſſerent voir douze eſclaves portans des flambeaux couverts juſqu'au milieu de lames d'or, & plus éclatans par les pierreries qu'on voyoit deſſus, que par la flame qui les conſumoit.

Juſques là le grand Viſir avoit regardé cette ceremonie avec beaucoup d'admiration & d'étonnement; mais lors qu'après ces flambeaux, il vit que douze autres eſclaves portoient un grand Dais de velours cramoiſi, couvert d'un autre Dais encore plus élevé enrichi de plaques d'or, & dont les rideaux fermez alloient juſques à terre; il paſſa de l'étonnement à la douleur: principalement quand il vit que ce Dais étoit ſuivi d'un chariot couvert de toile d'or, attelé de ſix chevaux blancs, & accompagné de trente des plus belles eſclaves qu'on eût jamais vûës, étant toutes à cheval, les cheveux épars, & habillées avec autant de magnificence que de galanterie. Car venant à ſe ſouvenir que cette pompe étoit toute pareille à celle que

les Empereurs Turs font à leurs propres filles, lorſqu'ils les font conduire au palais de ceux qu'ils leur veulent donner pour maris, il crut que Soliman le vouloit enfin contraindre à épouſer Aſterie pour l'attacher entierement à ſon ſervice : & dans cette penſée, il prenoit déja la reſolution de perdre la vie, & par ſentiment d'amour & par ſentiment de religion, avant que d'y conſentir. Mais il fut étrangement ſurpris lorſque le grand Seigneur eut fait ſigne à l'Aga des Janiſſaires de tirer les rideaux du Dais, de voir ſur un cheval blanc tenu par deux eſclaves noirs, ſon incomparable Iſabelle. Ah Seigneur, s'écria-t'il en Italien, n'eſt-ce point une illuſion, puis-je croire ce que je vois, & mes yeux ne me trompent-ils point ? Pendant le reſpect en cette rencontre, il alla malgré ſa foibleſſe, & ſans attendre la réponſe de Soliman, aider à deſcendre de cheval à la Princeſſe, & pour s'éclaircir entierement du doute où cette ſurpriſe l'avoit mis : il ne put toutesfois executer ſon deſſein : car l'Aga des Janiſſaires lui avoit déja rendu ce ſervice, & l'avoit conduite juſqu'au perron de la baluſtrade, où le Baſſa la reçut. Cette Princeſſe ne l'avoit point encore vû, parce que lors qu'on avoit tiré les rideaux qui la ca-

choient, la vûë d'une si grande assemblée ne lui avoit pas permis de le remarquer, quoi qu'elle eût cherché des yeux avec soin, si elle ne le verroit pas. Mais lors qu'Ibrahim s'avançant vers elle, la força par le son de sa voix à tourner les yeux vers lui; elle n'eut pas moins de joye qu'il en avoit; mais elle n'eut pas tant d'étonnement: elle savoit qu'il étoit à Constantinople, & croyoit même que son enlevement avoit été fait par ses ordres, car Rustan ne lui en avoit rien voulu dire. Et quoique ce dessein violent ne lui fût pas agréable, elle ne sentit pourtant que de la joye en cette premiere vûë. La pâleur & le changement que la mélancolie d'Ibrahim avoit mis en son visage, ne lui donna pas même d'affliction, étant bien aise de voir des marques de son amour en celles de sa douleur. Est-il possible, Madame, lui dit Ibrahim, que je voye encore une fois l'incomparable Isabelle, digne de l'amour & de la fortune, que je tiens cette grace? ni de l'un ni de l'autre, lui répliqua en riant Soliman qui s'étoit avancé jusque sur le haut du perron, mais de l'amitié que j'ai pour toi, & du desir de te conserver la vie. Cette voix remit le respect dans l'ame d'Ibrahim, qui dit à la Princesse qu'elle voyoit le plus grand Monarque

narque du monde, de peur qu'elle ne rendît pas à Soliman l'honneur qui lui étoit dû. Isabelle voulut au même instant se jetter à ses pieds, lors que ce Prince la relevant contre la coûtume des grands Seigneurs, & la regardant avec beaucoup d'admiration, je ne m'étonne plus, dit-il à Ibrahim, si l'amour a été plus fort en toi que l'amitié : & si la vûë d'une si merveilleuse personne t'étoit plus chere que toutes mes faveurs. Mais il n'est pas nécessaire d'avoir tant de spectateurs de ta felicité : ce sera assez si tu souffres que je la partage avec toi. En disant cela, il commanda à l'Aga des Janissaires de faire mettre dans le palais d'Ibrahim ce qu'on y avoit aporté, & de renvoyer tout le monde, excepté ceux qui devoient servir la Princesse.

Cependant Emilie qu'Isabelle avoit fait mettre dans le chariot qui suivoit le Dais sous lequel on l'avoit placée, en étoit descenduë, & s'étoit approchée d'elle. Les esclaves destinées pour la servir à la chambre la suivoient aussi ; & en cet ordre le grand Seigneur marchant le premier, & laissant conduire Isabelle par Ibrahim ; ils monterent l'escalier, entrerent dans sa chambre, & passerent dans son cabinet. Ils n'y furent pas plûtôt arrivez, que le Sultan prenant la parole, apprit au Bassa

qu'ayant vû que sa tristesse étoit invincible, & sachant bien que l'absence d'Isabelle en étoit la cause, il avoit voulu la faire cesser, n'ayant jamais pû se resoudre à se separer de lui. Qu'au reste, afin qu'il ne manquât rien à sa felicité, il n'avoit pas fait faire cet enlevement, sans en considerer la suite: & sans savoir certainement que la Princesse pouvoit vivre contente en son empire, où elle auroit toûjours autant de pouvoir que lui. Que pour ce qui regardoit sa religion, elle pouvoit non seulement être Chrétienne en son cœur, comme il l'étoit, mais même aux yeux de tout le peuple. Qu'il y avoit des exemples de cela dans la famille Othomane: que Mahomet second étoit né de la fille du Despote de Servie, qu'Amurat avoit épousée par amour & par interêt tout ensemble. Que ce même Mahomet avoit aussi fait épouser une sœur de l'Empereur de Constantinople, à Zogan Beglierbei de la basse Macedoine, avec permission d'avoir l'exercice de sa religion aussi libre, que si elle eût été parmi des Chrétiens. Que ces exemples suffisoient pour empêcher le peuple de l'accuser d'introduire une nouveauté: mais que quand même il oseroit en murmurer, il sauroit bien se faire obéïr. Ibrahim ne trouvoit en cela qu'à

remercier Soliman : car quoique la joye de revoir Isabelle fût traversée de quelque inquietude, il ne trouvoit pas lieu de se plaindre. La Princesse de son côté apprenant que ce n'étoit point Ibrahim qui l'avoit fait enlever, en avoit beaucoup de consolation : étant bien aise de voir que son propre interêt ne l'avoit pas porté à l'exposer à une telle violence. Cependant Soliman continuoit de regarder Isabelle avec beaucoup d'admiration. La joye de voir Ibrahim, & l'agitation de son esprit lui avoient mis un incarnat sur les joues, qui cachoit toutes les marques de sa mélancolie, & la rendoit si belle qu'elle ne l'avoit jamais été davantage. Le grand Seigneur se surprenant avec trop d'attention à considerer cette Princesse, voulut du moins que le Bassa ne la pût pas mal expliquer : de sorte que pour la cacher en quelque façon, il faut avoüer, lui dit-il, que tu avois raison d'assurer que les portraits que tu as fait mettre dans ta chambre, ne ressembloient cette Princesse que très-imparfaitement : plus je cherche l'air & les traits de ces peintures en son visage, & moins j'y trouve de comparaison.

Jusqu'ici la Princesse n'avoit répondu au discours de Soliman que par des reverences & par des soumissions : mais s'enten-

dant loüer ſi hautement, elle prît la parole, & ſupplia le grand Seigneur de vouloir juſtifier l'amour qu'Ibrahim avoit pour elle par une autre voye que par celle de ſa beauté. Elle lui dit que s'il n'avoit pas de plus fortes chaînes que celles-là, il ſeroit coupable d'avoir pû la préferer à ſa Hauteſſe : mais que ſans conſiderer ni ſon merite ni ſa beauté, il falloit penſer que l'affection qu'il avoit pour elle, étoit un de des effets inevitables de la ſimpathie ou du deſtin. Qu'elle le conjuroit de croire qu'Ibrahim n'avoit fait que ce qu'il n'avoit pû s'empêcher de faire : qu'il connoiſſoit ſans doute auſſi bien qu'elle, que la gloire de ſervir un ſi grand Prince, devoit être préferée à toute choſe : mais que ſa connoiſſance n'étant pas ce qui gouvernoit ſa volonté, il n'avoit pas laiſſé d'abandonner le parti de la raiſon pour ſuivre celui de l'amour. Soliman ravi de l'eſprit de cette Princeſſe, la conjura de lui pardonner ſon enlevement : & de ſe ſouvenir qu'il ne l'avoit entrepris que pour ſauver la vie à Ibrahim. Une ſi belle cauſe répondit la Princeſſe, ne ſauroit avoir produit un mauvais effet : & tout ce qui peut ſauver Ibrahim, ne peut jamais outrager Iſabelle.

Avec de ſemblables diſcours, le Sultan & ces deux illuſtres amans s'entretenoient

agréablement : mais l'heure du dîner étant proche, le grand Seigneur dit au Baſſa, qu'ayant eu deſſein de lui donner la Sultane Aſterie pour femme, & ſon amour n'ayant pû permettre qu'il fût aſſez heureux pour avoir le plus excellent homme de la terre en ſon alliance, il avoit du moins voulu lui amener Iſabelle avec la même pompe & la même ceremonie que ſi effectivement elle eût été ſa fille. En ſuite d'un diſcours ſi obligeant, il ſe retira laiſſant Iſabelle extrêmement ſatisfaite de ſon eſprit & de ſa generoſité.

O-TAYLOR INSTITUTE

L'ILLUSTRE BASSA.

SECONDE PARTIE.

LIVRE QUATRIE'ME.

APRE's que le grand Viſir eut rendu ſes devoirs au Sultan ; il revint trouver Iſabelle : mais avec tant de tranſport & tant de joye, qu'il n'en avoit jamais ſenti de pareille : la liberté de ſe pouvoir parler ſans autres témoins qu'Emilie lui ſembla ſi douce que le ſouvenir du paſſé, les ſoins du preſent, la crainte de l'avenir, ni même la foibleſſe que ſa mélancolie lui avoit causée, n'étoient plus ſenſibles à ſon eſprit ni à ſon corps. J'entreprendrois de décrire plus exactement les ſentimens de ces

deux illuſtres perſonnes, ſi je n'étois perſuadé qu'il faudroit avoir éprouvé de ſemblables malheurs & de ſemblables plaiſirs, pour s'en acquitter dignement.

Après les premiers tranſports que les joyes imprevûes cauſent en un ame, & qui déreglent preſque toûjours un peu la raiſon, Ibrahim & Iſabelle venant à conſiderer l'état où ils étoient, trouverent que la fortune n'avoit fait que dorer leurs fers. Ils avoient pourtant quelque conſolation de les pouvoir porter enſemble. Je n'aurois pas voulu, diſoit Iſabelle à Ibrahim, vous ſuivre à Conſtantinople ſans être vôtre femme. Je ne voudrois pas auſſi que l'amour vous eût porté à me faire enlever: mais puiſque, ſans que vous ſoyez coupable, ni moi auſſi, la fortune m'y a conduite, j'ai aſſez de cœur pour ſouffrir cette illuſtre captivité avec vous: juſque au tems où nous puiſſions trouver le moyen d'en ſortir avec honneur. Après pluſieurs autres diſcours, Ibrahim fit ſervir à diner à la Princeſſe en particulier: il alla auſſi donner ordre qu'on lui préparât un appartement au palais d'Achmat qui n'étoit gueres éloigné du ſien: le voulant laiſſer par reſpect tout entier à la Princeſſe. Mais en ayant été avertie à l'inſtant même par Emilie qui avoit entendu l'ordre qu'il

en avoit donné à cet eſclave Italien qui le ſervoit. Elle l'envoya querir, & le conjura de n'en rien faire. Je ſais, lui diſoit-elle, qu'au pays où nous ſommes, je ne choquerai point la bienſeance en demeurant avec vous: & je vous connois ſi ſage & ſi diſcret que je ne ſaurois craindre de vous voir d'injuſtes deſſeins: joint que vous connoiſſez trop auſſi quelle eſt mon ame, pour que je craigne que vous expliquiez mal la liberté que je vous donne. C'eſt donc aſſez que vous me quittiez vôtre appartement, ſans me quitter vôtre palais: dont la demeure quelque beau qu'il ſoit, ne me peut être agréable que par vôtre preſence. Cet illuſtre Baſſa ne ſe rendit pas d'abord, mais enfin il obéït à la Princeſſe.

Cependant ceux qui voyoient Ibrahim ne pouvoient douter que Soliman n'eût trouvé le veritable remede qui pouvoit chaſſer entierement ſa mélancolie. Il avoit l'œil plus guay, le teint plus vif; la parole plus forte, le marcher plus ferme; & ce changement étoit ſi conſiderable, que chacun en parloit comme d'un prodige. Enfin la preſence d'Iſabelle fit en peu de jours ce que l'art des Medecins n'avoit pû faire en un très-long-tems: le grand Viſir ſe trouva en une ſanté ſi parfaite, qu'il

n'en avoit jamais eu de plus entiere.

Mais tandis qu'il étoit heureux, Soliman ne joüiſſoit pas d'une tranquillité ſi grande. La vûë d'Iſabelle par une fatalité inévitable, avoit excité le trouble en ſon ame. Car comme il avoit trouvé éminemment en cette Princeſſe les beautez de Roxelane & d'Axiamire; il n'avoit pu s'empêcher d'avoir pour elle ſeule toute la paſſion qu'il avoit euë pour les deux autres. Ce grand Prince ne ſe rendit pourtant pas ſans combattre, & peut-être n'auroit-il pas été vaincu, ſi des les premiers jours il eût connu les forces de ſon ennemi. Mais quelque trouble qu'eût apporté en ſon cœur la premiere vûë d'Iſabelle, il crut que la raiſon & l'amitié qu'il avoit pour Ibrahim ſeroient plus fortes que ſon inclination. Ce n'eſt pas qu'il n'eût éprouvé la foibleſſe de la premiere: mais pour la ſeconde, il croyoit que rien ne la pourroit vaincre.

En cette confiance, les premiers jours qu'Iſabelle fut à Conſtantinople, & qu'Ibrahim n'étoit pas encore en état d'aller au ſerrail; il continua de le viſiter. Mais plus il vit Iſabelle, plus il la trouva charmante. Il remarquoit toûjours quelque nouvelle grace en elle: & ſon eſprit ſe faiſant toûjours plus connoître, ſa paſſion

augmentoit. Il ne s'apperçut pourtant de ſa violence & de ſon pouvoir, que lors que la bienſeance voulut qu'il ne la vît plus. Car le grand Viſir ayant aſſez de forces pour aller au ſerrail, Soliman n'ayant plus de pretexte pour le viſiter, ſe vit privé de la vûë d'Iſabelle : & par cette privation il ſentit en ſon cœur que cette perſonne pouvoit ſeule faire toute ſa felicité, ou toute ſon infortune. Quoi ! diſoit ce Prince, injuſte & cruel que je ſuis, ne ſaurois-je, après avoir remporté tant de victoires étrangeres, me vaincre une fois moi-même ? faut-il que je ſois mon plus cruel ennemi, & que cette paſſion qui regne en mon cœur ſoit toûjours plus forte que la raiſon ? ne ſaurois-je aimer, pourſuivit-il, ſi je ne ſuis criminel, & ma deſtinée eſt-elle ſi funeſte que je ne puiſſe être heureux qu'en violant ce qu'il y a de plus ſaint au monde ! Toute la terre me donne des eſclaves ; les plus belles femmes de toute la Grece ſont en mon pouvoir & dans mon ſerrail, & cependant je veux ravir au ſeul homme que j'aime, la ſeule perſonne qu'il peut aimer, la ſeule perſonne qui lui peut conſerver la vie, lui qui le plus genereux de tous les hommes, l'a non ſeulement hazardée cent fois, pour le ſalut de cet empire, mais qui plûtôt

que de manquer à la parole qu'il m'avoit donnée, s'eſt reſolu à la mort, en abandonnant Iſabelle. Ah non, non, mourons plûtôt cent fois que de conſentir à cette injuſte paſſion ! Privons nous pour toûjours de ce qui ſeul nous peut rendre heureux, puiſque nous ne le pouvons être ſans ingratitude & ſans lâcheté.

Après un raiſonnement ſi juſte, Soliman ſembloit quelquesfois être ſoulagé : & avoir pris une réſolution inébranlable de ne ſonger plus aux charmes d'Iſabelle. Mais ſon image ne ſe preſentoit pas plûtôt à ſon eſprit, que changeant de reſolution, il changeoit auſſi de diſcours. Je ſais bien, diſoit-il, qu'à regarder les choſes comme je fais, je dois beaucoup à Ibrahim : mais je ſais bien auſſi que je me dois beaucoup à moi-même : je n'ignore pas que l'amitié doit être ferme, mais je ſais encore mieux que l'amour n'a point accoûtumé de la reſpecter. Et puis, qui ſait ſi Ibrahim ne me cedera pas Iſabelle? celui qui s'eſt pû reſoudre de la laiſſer à Monaco, pour revenir à Conſtantinople, pourra peut-être me la ceder pour me ſauver la vie. Car que peut moins faire pour moi, un homme que j'ai tiré des fers & du tombeau, & que j'ai fait le plus puiſſant de mon Empire ? Aimons donc, puis

que nous le pouvons faire ſans crime. Mais helas, pourſuivoit-il, quand Ibrahim conſentiroit à mon amour, je n'aurois pas vaincu Iſabelle ; alors il ſe ſouvenoit de cette fermeté qu'elle avoit témoignée depuis le jour qu'elle avoit commencé d'aimer Ibrahim. Cette difficulté ne lui ſembloit pourtant pas ſi grande qu'il ne pût eſperer de la vaincre s'il pouvoit éloigner le grand Viſir, comme les affaires de Perſe ſembloient le demander. Il en forma donc le deſſein, après avoir bien combattu en lui-même: & ſe prépara à donner audience à l'Ambaſſadeur que le Sophi lui avoit envoyé pour demander Axiamire & Felixane : témoignant n'avoir plus d'autre pensée que celles des affaires de Perſe ; ni d'autre objet que le bien de ſon Empire. Il fit auſſi ſavoir à Ulama que ce qu'il lui avoit demandé pour Mahamed lui étoit accordé : & le ſoin de ſon Etat ſembloit l'occuper ſi fort, que quoique le viſage lui changeât, Ibrahim n'en ſoupçonnoit autre choſe, que l'incertitude où il ſembloit être s'il ſe ſerviroit de la perſonne d'Axiamire, de celle de Mahamed, & de Felixane qu'il avoit en ſes mains pour faire quelques propoſitions de paix, parce que les affaires de Hongrie le preſſoient : ou s'il continueroit la guerre de Perſe.

Cependant Ibrahim & Iſabelle conſide-rant leur fortune, n'imaginoient pas trop bien par quelle voye ils pourroient obte-nir leur liberté, il n'étoit pas croyable que Soliman ſe fût porté au deſſein de faire en-lever la Princeſſe, pour lui permettre après de s'en retourner: & de lui ôter à jamais un homme dont il ſembloit être in-ſeparable. De ſorte que ne ſachant que faire ni que reſoudre, le grand Viſir lui propoſa de lui permettre de faire encore la guerre aux Perſes: afin qu'ayant répare les deſordres que ſon abſence avoit cauſez en ce pays-là, il pût à ſon retour ſe venir jetter aux pieds du Sultan, afin de lui de-mander pour prix de ſes victoires, la li-berté de s'en retourner dans ſon païs: avec la reſolution, s'il ne lui accordoit point ce qu'il lui demanderoit, de n'être pas plus genereux que lui, & d'obtenir par la fuite ce qu'on lui auroit refuſé; il lui ſembloit qu'il le pourroit faire ſans injuſtice.

D'abord cette propoſition ſurprit Iſa-belle: & ſon cœur ne ſe perſuada pas que la raiſon fût du côté d'Ibrahim. Quoi, lui dit-elle, vous voulez toûjours m'abandon-ner? Et vous ne trouvez point de lieu en toute la terre, où nous puiſſions vivre en-ſemble? Quand vous êtes venu à Monaco vous m'avez quittée pour revenir à Con-

ſtantinople : & aujourd'huy que la fortune m'y a conduite, vous voulez m'abandonner pour aller en Perſe. Mais avec cette fâcheuſe difference que lorſque vous me quittiez à Monaco, vous me laiſſiez en mon pays : que vôtre perſonne étoit la ſeule choſe que je perdois : que vôtre éloignement faiſoit toute ma douleur : & que la crainte ne trouvoit de place en mon ame que pour vous. Mais en cette rencontre, j'ai ſujet de craindre toutes choſes. Vous voulez m'abandonner en un pays dont la langue, les mœurs, les coûtumes, & la religion ſont differentes des nôtres : & où la vertu ne ſe trouve que dans la perſonne de Soliman. Je ne me ſers point, pourſuivoit-elle, des raiſons dont vous vous ſerviez, lorſque vous ne vouliez pas que je vinſſe à Conſtantinople ; en me faiſant conſiderer ce que je deuiendrois s'il arrivoit que vous mouruſſiez. Ce n'eſt point là ma frayeur : puiſqu'il eſt certain qu'en quelque lieu de la terre que ce malheur m'arrivât, il me ſeroit toûjours également ſenſible ; que rien ne pourroit accroître ma douleur ni la diminuer ; que je trouverois par tout le remede qui la pourroit faire finir : & que ma mort m'empêcheroit ſans doute de regretter long-tems la vôtre. Je ne crains point que vous mouriez ſans moi,

mais j'apprehende de vivre ſans vous. Songez donc à ne m'abandonner pas, & ſi vous voulez aller en Perſe, ſouffrez que j'y aille avec vous.

Le Baſſa entendant parler la Princeſſe de cette ſorte, ne ſavoit que lui répondre: & quoi qu'il ne vît nulle autre voye d'eſperer d'obtenir de Soliman la liberté qu'il deſiroit, il n'oſoit pourtant s'oppoſer à la volonté d'Iſabelle. Faites, Madame, ce qu'il vous plaira, lui diſoit-il; diſpoſez de ma fortune & de ma vie; & croyez, s'il vous plaît, que la même raiſon qui me porta à vous abandonner à Monaco, m'a encore porté à vous faire cette propoſition. Mais ne ſongez pas à me ſuivre à la guerre: c'eſt la ſeule choſe où je puis vous contredire en cette rencontre. Auſſi ſuis-je bien reſolu de n'y conſentir jamais. Je n'irai point en Perſe ſi vous me l'ordonnez; j'irai me faire refuſer à Soliman, en lui allant demander nôtre liberté; je tâcherai même de ſonger à nôtre fuite ſi vous le voulez; & par toutes ces voyes, je vous expoſerai peut-être à d'étranges malheurs. Je conſentirai pourtant à toutes ces choſes, ſi vous me le commandez: mais je ne ſouffrirai jamais que vous m'accompagniez à la guerre. Car, Madame, il y a bien de la difference de vivre

à Conſtantinople ſous la protection d'un des plus excellens Princes du monde, ou de ſuivre une armée de cent mille hommes, qui n'aiment que le fer & le ſang: & contre leſquels vous n'en auriez qu'un à vous proteger, s'il arrivoit que vôtre beauté me donnât des rivaux, ou que le malheur de la guerre me ſoumît aux ennemis.

Je ſais, lui répondoit la Princeſſe, que je ſuis d'un ſexe qui ne doit voir la guerre qu'en peinture: mais que voulez-vous que je faſſe? Nous ſommes en un déplorable état: nous ne pouvons chercher de remede dont l'évenement ne ſoit fort douteux. Après les obligations que vous avez à Soliman, il y a de la lâcheté & du peril à ſonger à la fuite: & je ſens même dans mon cœur quelque choſe qui y reſiſte. D'autre part, je connois bien qu'il ne ſera pas aiſé que mes larmes puiſſent obtenir nôtre liberté: & je juge de-là que la ſeule generoſité le peut contraindre à ne nous refuſer pas. Que de la victoire de Perſe dépend nôtre retour dans nôtre patrie, s'il eſt vrai que nous le puiſſions jamais eſperer: mais je crains auſſi que ce remede ne ſoit fort mal aſſuré. Car ſi vous n'êtes pas heureux en cette guerre, le moyen d'oſer demander nôtre liberté? &

ſi

ſi vous êtes victorieux, il eſt à craindre qu'en combattant pour Soliman, vous ne combattiez contre vous : que les conquêtes que vous ferez pour lui, ne l'empêchent encore de ſe reſoudre à vous perdre : & de cette ſorte je ne puis me ſervir du pouvoir que vous me donnez de diſpoſer de vous en cette occaſion : ma raiſon n'étant pas aſſez forte toute ſeule, pour prendre aucune reſolution.

Ibrahim trouvoit les objections de la Princeſſe ſi puiſſantes, qu'il n'imaginoit rien qui les pût détruire. Mais après avoir bien examiné la choſe, ils trouverent qu'il étoit vrai qu'il pourroit arriver que le voyage de Perſe ne leur ſerviroit de rien : mais ils trouverent auſſi que c'étoit la ſeule choſe qui leur pouvoit être utile. Ibrahim aſſura la Princeſſe autant qu'il lui fut poſſible, que durant ſon abſence, il ne lui arriveroit aucun malheur. Et quoiqu'il ſût que le Sultan étoit très-ſuſceptible d'amour, & qu'il eût apprehendé autrefois à Monaco, que la beauté d'Iſabelle ne le touchât trop ſenſiblement, ſi elle s'obſtinoit à le ſuivre à Conſtantinople, il n'en eut aucune apprehenſion en cette rencontre. Ce qui lui donnoit cette tranquillité d'eſprit étoit qu'il avoit ſû que ce Prince n'avoit jamais été touché que par

la premiere vûë des perſonnes qu'il avoit aimées : que l'amour n'entroit jamais dans ſon cœur qu'en le ſurprenant : & que ce qu'il avoit vû une fois ſans paſſion, n'étoit plus capable de lui en donner. Comme Soliman contre ſa coûtume avoit apporté grand ſoin à cacher ſes ſentimens, il ne s'étoit point apperçu de l'amour qu'il avoit pour Iſabelle.

Ibrahim croyoit être en ſureté de ce côté-là. En cette opinion, il ſe reſolvoit plus aiſément à la guerre de Perſe : & comme il ſavoit que les affaires preſſoient, & que l'Ambaſſadeur du Sophi ayant eu audience, on tiendroit le Divan le lendemain, où l'on reſoudroit la paix ou la guerre, pour l'interêt de l'Empire ; il conjura la Princeſſe de prendre ſa derniere reſolution. Emilie qui s'étoit trouvée à ce conſeil, ſe rangea du côté d'Ibrahim, & perſuada à la Princeſſe de conſentir au voyage qu'il vouloit entreprendre. Et pour l'y porter plûtôt, le Baſſa lui dit encore que détournant les armes de Soliman de la Hongrie, ce ſeroit rendre un grand ſervice à la Chrêtienté : & que peut-être cette action leur feroit obtenir du ciel la liberté qu'ils ſouhaitoient. Il ajouta que ſans doute cette guerre ne ſeroit pas longue : parce que la coûtume des Perſes

n'étoit point de fortifier leurs villes : de ſorte que n'ayant point de ſieges importans à faire, il falloit ſelon leur uſage decider la choſe par le gain ou par la perte d'une bataille. Enſuite de pluſieurs raiſons, la Princeſſe ſe reſolut à cette dure ſeparation : & Ibrahim l'ayant quittée, après s'être fait de part & d'autre de nouvelles proteſtations de fidelité, s'en alla trouver Soliman, pour commencer de lui préparer l'eſprit à la guerre de Perſe.

Ce Prince qui ne s'éloignoit jamais du chemin de la vertu que par contrainte : avoit encore ſi puiſſamment combattu la paſſion qu'il avoit pour Iſabelle, qu'il s'en fût peut-être défait ou du moins ne l'auroit jamais témoignée, ſi le grand Viſir n'eût lui-même travaillé à ſon malheur en lui propoſant de le renvoyer en Perſe. Car comme il eſt très difficile de rejetter ce qui peut ſatisfaire, il fut impoſſible au Sultan de refuſer ce qu'Ibrahim lui offroit. Il avoit bien eu aſſez de force après un long combat, & après avoir changé cent fois d'opinion ; pour ſe reſoudre à ne lui propoſer pas ce voyage, puis qu'il ne le pouvoit faire ſans quitter Iſabelle : mais il n'en eut point aſſez, pour n'accepter pas ce qui pouvoit contenter ſa paſſion. Il reſolut pourtant, comme la choſe regardoit

le bien de ſon Empire qu'on la propoſeroit au Divan ; afin que le peuple n'en murmurât pas : & qu'il connut que l'on n'avoit preferé la guerre à la paix, qu'après en avoir bien examiné l'importance.

Le jour ſuivant à ſept heures du matin douze mille Janiſſaires ſe rendirent en armes dans la grande cour du ſerrail : car comme c'étoit un conſeil de guerre, où le grand Seigneur aſſiſtoit en perſonne, il y eut plus de ceremonie qu'au divan qu'on a coûtume de tenir pour les affaires de la paix : la ſalle des audiences extraordinaires fut ouverte, & tenduës des plus riches tapiſſeries du grand Seigneur. On voyoit au bout ſous un Dais de drap d'or friſé, un trône élévé de quatre marches, couvert de brocatelle d'or, & de gros quarreaux de même étoffe ſur le milieu, pour aſſoir ſa Hauteſſe. Tout à l'entour de la ſalle il y avoit de petits ſieges bas, garnis de toile d'argent pour placer tous les officiers de l'Empire, qui s'y rendirent de fort bonne heure, avec les habillemens les plus ſuperbes & les plus magnifiques qu'ils euſſent. Les Beglierbeys de la Natolie & de Lavendoli s'y trouverent, ceux d'Amaſie, du Caire, de Surie, d'Europe, & de Romelie n'y manquerent pas : le Capitan Baſſa Gouverneur de Conſtan-

tinople y parut : les principaux Sangiacs, comme celui de la Morée, de Nicopoli, Philipoli, Tricala, Negrepont, & quelques autres, s'y rendirent ; l'Aga des Janiſſaires s'y trouva : le Teſqueregibaſſi y fut, pour faire ſa charge de premier Secretaire s'il en étoit beſoin : enfin tous les officiers de la Monarchie Turqueſque n'y manquerent pas ; excepté Ruſtan qui n'étoit point encore aſſez remis en grace pour ſe trouver aux ceremonies. Après qu'ils ſe furent placez ſelon leur rang, & que pour faire paroître plus de grandeur & plus de reſpect, ils eurent attendu longtems avec un grand ſilence : les deux Capigibaſſi ou Capitaines de la Porte entrerent dans la ſalle richement vêtus, ayant chacun à la main, pour marque de leur charge, une canne d'Inde garnie d'or & de pierreries, & furent ſe placer debout aux deux côtez du trône de Soliman. Après eux entra le grand Viſir Ibrahim, comme étant premier Baſſa, marchant ſeul deux pas devant le Sultan que deux Baſſa ſoutenoient ſous les bras : & derriere trois des enfans d'honneur qui le ſervoient à la chambre, & qui lui portoient un grand quarreaux de drap d'or, tout couvert de pierres précieuſes d'une valeur ineſtimables. Enſuite on voyoit quantité d'autres

officiers de l'Empire, & une partie des principaux eunuques du ſerrail qui le ſuivoient. Lorſque le grand Seigneur parut tous ceux qui étoient dans la ſalle à droit & à gauche ſe leverent : & quand il paſſa devant eux, ils le ſaluerent à leur uſage, la main ſur l'eſtomac, & baiſſant la tête juſqu'à terre. Ibrahim qui marchoit le premier monta ſur le trône, où les deux Baſſas conduiſirent Soliman qui s'étant aſſis, fit mettre nôtre illuſtre Baſſa à ſes pieds ſur la premiere marche : ſur la ſeconde à ſa main gauche les deux Baſſas qui l'avoient amenez, avec le Cadileſcher de la Grece : & à la droite le Baſſa de la mer, & le Cadileſcher de la Natolie. Les trois enfans d'honneur après avoir mis derriere lui le quarreau qu'ils avoient apporté, ſe retirerent parmi les eunuques, & les deux Capigibaſſi ſe mirent ſur la plus baſſe marche, aux pieds des Baſſas.

Auſſi-tôt que le grand Seigneur eut fait ſigne de la main que tout le monde s'aſsît, chacun reprit ſa place, après avoir fait encore une profonde reverence au Sultan, & gardant un ſilence tout extraordinaire, pour une ſi grande aſſemblée, ils furent quelque tems de cette ſorte, comme attendant les ordres du grand Seigneur qui après avoir un peu ſongé à ce qu'il avoit à

dire, commença de leur parler. Il leur dit que pouvant resoudre toutes choses par lui-même; néanmoins comme il s'agissoit de la gloire de ses armes, de la grandeur de son Empire, & du bien de ses Sujets, il avoit voulu ne former aucun dessein, sans leur communiquer la chose dont il s'agissoit: afin que leur en ayant fait connoître l'importance, ils lui donnassent un conseil fidele & desintéressé. Après cela il leur repassa les victoires qu'il avoit remportées sur les Perses par la valeur d'Ibrahim: & ensuite, les malheurs que son absence & les blessures d'Ulama avoient causez en ce pays-là. Il leur dit qu'il ne lui restoit plus de toutes ses conquêtes, que le souvenir de les avoir faites: & comme il avoit intention de les porter à la guerre, il exagera avec beaucoup d'ardeur, combien il seroit honteux à l'Empire de faire la paix après avoir été les derniers battus. Il leur dit pourtant ensuite qu'ayant en ses mains la Princesse Axiamire fille du Sophi, & le Prince Mahamed son fils; il étoit en état s'ils le jugeoient à propos, de faire des propositions de paix à Tachmas. Mais qu'ils examinassent bien auparavant si la chose ne seroit point honteuse: & qu'ils se souvinssent que dans les interêt publics il ne falloit pas toûjours

conſiderer les interêts particuliers : & que la gloire de l'Empire devoit être preferée à toutes choſes.

Après leur avoir parlé ainſi, il leur commanda de dire leurs avis, qui ne ſe trouverent pas ſemblables : car ils agiſſoient tous par des ſentimens differens. Quelques-uns gagnez par Roxelane & par Ruſtan s'oppoſoient à la guerre : les autres pour le ſeul interêt du peuple, étoient de la même opinion : les autres par la complaiſance qu'ils avoient pour le Sultan conſeilloient la guerre : & quelques-uns par leur interêt particulier, s'oppoſoient auſſi à la paix. Ils ne donnoient pourtant pas leur avis tumultuairement, ni ſans en dire les raiſons : au contraire, gardant un merveilleux ordre en ce conſeil, ils parlerent tous ſeparément, & ſans précipitation. Mais comme ſelon l'ordre qui s'obſerve parmi les Turcs, c'étoit à Ibrahim à commencer de dire ſon avis, comme étant le premier en dignité : il ſe préparoit déja à parler ; lors que Machmus Cadileſcher de la Natolie qui avoit été ſuborné par Roxelane, ſupplia ſa Hauteſſe que pour cette fois ſeulement on ne ſuivît pas cette coûtume : afin que les avis qu'on lui donneroit en cette occaſion fuſſent plus ſinceres. Car, Seigneur, lui dit-il, je ſens bien

bien que ſi l'illuſtre Ibrahim propoſe ſon opinion le premier, il me ſera impoſſible de pouvoir dire la mienne, ſi elle ſe rencontre contraire à celle qu'il aura. Ce n'eſt pas que connoiſſant ſa generoſité, je ne puſſe bien prendre la liberté de le contredire ſi je le pouvois : mais c'eſt que ſa raiſon ſe rend ſi abſolument maîtreſſe de celle d'autrui, qu'il eſt impoſſible de conſerver ſes propres ſentimens. On ne peut ſe défendre contre lui, il perſuade tout ce qu'il veut. Enfin, Seigneur, ſoit par l'amitié que l'on a pour lui, ſoit par la raiſon que je viens de dire, je ſuis bien certain que ſi le genereux Ibrahim parle le premier, ſa voix emportera toutes les autres : qu'il ne ſe trouvera qu'une ſeule opinion en toute l'aſſemblée, & que de cette ſorte, ta Hauteſſe ne ſaura point nos veritables ſentimens ; mais qu'elle entendra ſeulement celui d'Ibrahim que nous ne ferons ſans doute que redire. Ce n'eſt pas que je ne croye ſes conſeils meilleurs que tous les autres qu'on te peut donner : mais je penſe que pour diverſes raiſons qui regardent même Ibrahim, il eſt à propos que tu nous laiſſe la liberté d'agir par nôtre propre raiſon.

Ce fut de cette ſorte que le ruſé Machmut inſtruit par l'artificieuſe Roxelane,

fit changer l'ordre du Divan : car quoique cette propoſition fâchât le grand Seigneur il n'oſa pourtant la rejetter. Et cela d'autant moins qu'Ibrahim ſupplia lui-même ſa Hauteſſe que la choſe allât ainſi : après avoir dit toutesfois à Machmut, qu'il n'étoit pas ſi éloquent qu'il vouloit le lui faire croire ; & qu'il croyoit auſſi que tous ceux qu'il voyoit en cette aſſemblée, que le Sultan honoroit de ſa preſence, ne regardoient non plus que lui, que les interêts de l'Empire, & la gloire de ſa Hauteſſe. Enſuite le Baſſa Piali parla le premier, & fut d'avis de ne faire point de propoſitions de paix, puiſqu'on avoit été battu en dernier lieu. Mais il voulut auſſi que ſans faire de ſi grands préparatifs de guerre, on ſe contentât de demeurer ſur la défenſive, & de retenir le Prince Mahamed & la Princeſſe Axiamire ; ce qui ſans doute porteroit bien-tôt le Sophi à parler le premier de cette paix que l'on accepteroit alors, ſi elle étoit propoſée à des conditions raiſonnables. Scander Capitan Baſſa parlant à ſon tour, dit qu'il ne falloit jamais qu'un grand Prince & grand Politique ſe contentât d'être en état de ſe défendre ; qu'il falloit toûjours porter la guerre chez ſes ennemis, ou ne la faire point. Qu'il valloit mieux faire la paix,

que de ne faire point de conquêtes : que c'étoit preſque être vaincu que de n'attaquer pas ſon ennemi quand il avoit les armes à la main, ou du moins témoigner ſa crainte ou ſa foibleſſe : qu'en cette occaſion il ne voyoit pas qu'il y eût à choiſir : que ce ſeroit une choſe ſans exemple de faire des propoſitions de paix à un Prince qui ſe contentoit d'envoyer offrir deux millions pour la rançon de ſa fille & de Felixane : & qu'il y auroit auſſi de l'imprudence à ne ſe preparer pas à la guerre après les avoir refuſées : de ſorte que ne devant pas les lui rendre, puiſque ce n'étoient pas des priſonniers de guerre, & ne devant pas non plus les garder, ſans ſe mettre en état de les défendre ; il étoit d'avis que pour obtenir la paix, & pour obliger Tachmas à la demander, il falloit lever une armée de cinq cens mille hommes, afin que la crainte le portât à la propoſer avantageuſe pour l'empire Turc. Machmut Cadileſcher de la Natolie dit que comme ce n'étoit jamais un deſſein ni lâche ni honteux que de vouloir donner la paix à ſes Sujets : il trouvoit que s'il étoit poſſible de ſe ſervir de la perſonne du Prince Mahamed, & de celle de la Princeſſe Axiamire pour l'obtenir on le devoit faire : & cela d'autant plus, qu'en

continuant cette guerre, l'on épuiseroit le tresor de l'Etat inutilement; que l'on affoibliroit sans aucun fruit la puissance du Sultan, par la perte que l'on feroit des Janissaires qui mourroient en cette guerre; que l'on hazarderoit même encore une fois l'honneur des armes de l'Empire: & tout cela, sans en attendre nulle recompense; étant absolument impossible de garder les conquêtes que l'on faisoit en Perse. Que l'histoire donnoit assez de preuves de cette verité, & que si l'on avoit à faire la guerre, il valoit bien mieux aller fondre sur la Chrétienté avec une armée de cinq cens mille homme, qui porteroient la frayeur par toute l'Europe, qui agrandiroient les limites de l'Empire, & éterniseroient le nom de Soliman. Qu'il seroit honteux que l'on vît un jour dans l'histoire, que Soliman auroit fait long-tems la guerre contre le Sophi; qu'il auroit mené à diverses fois en Perse des millions d'hommes armez, & tout cela, sans qu'il restât sous la domination de ses successeurs un seul pied de terre des conquêtes qu'il y auroit faites. Iſuf Cadilescher de la Grece appuya cette opinion, quoique ce fût par un sentiment different. Car le premier agissoit par les persuasions de Roxelane, & l'autre par la seule consideration du bien

public. Mais il ajoûtoit à ces premieres raiſons, que ſi la guerre de Perſe continuoit davantage, il pourroit y avoir des Provinces toutes entieres qui ſe revolteroient, à cauſe de la pauvreté où les reduiſoit l'interruption du commerce. Que de cette ſorte cette guerre étrangere en pourroit cauſer une civile, plus dangereuſe & plus funeſte que l'autre. Que ſi ce malheur arrivoit, comme le murmure du peuple ſembloit en menacer, on ſeroit contraint de propoſer une paix honteuſe à Tachmas: qui peut-être pour ſe ſervir de cet avantage, ne la voudroit pas accepter. Qu'ainſi l'on auroit des ennemis au dehors & au dedans: pendant quoi les Chrétiens qui n'étoient que tributaires de l'Empire, pourroient entreprendre de ſecoüer le joug qu'on leur avoit impoſé, & que la Chrétienté uniroit ſes forces, voyant Soliman occupé ailleurs, pour reconquêter ce qu'on lui avoit pris. Hali Baſſa de la mer fut d'opinion, que n'on ſeulement on ne propoſât point d'articles de paix, que non ſeulement on ſe preparât à la guerre; mais que même on n'acceptât point les propoſitions du Sophi, s'il arrivoit qu'il en fît. Qu'il étoit bien juſte que Soliman ſurpaſſât ſes prédeceſſeurs en quelque choſe: qu'ils avoient tous fait des conquêtes chez

les Chrétiens auſſi bien que lui : mais que aucun n'ayant pû conſerver ce qu'il avoit gagné ſur les Perſes, il devoit faire changer cet ordre. Que c'étoit une foible raiſon de dire que puiſque juſqu'alors ils s'étoient conſervez malgré toute la puiſſance Othomane, & que le victorieux Selim, pere de ſa Hauteſſe les avoit vaincus avec perte, on ne pouvoit rien faire davantage. Que tout au contraire, c'étoit une marque que leur ruine étoit proche. Que les Empires avoient leurs âges auſſi bien que les hommes : & qu'étant ſujets aux revolutions de la fortune, il étoit à croire que cette conſtance extraordinaire qu'elle avoit témoigné à proteger celui des Perſes changeroit bien-tôt. Que cela étant vrai, il ne falloit pas douter que cette illuſtre victoire ne fût reſervée au plus grand Prince qui eût été depuis Alexandre, le plus illuſtre des Heros de l'antiquité, le plus en veneration parmi les Turcs. Qu'il étoit raiſonnable après que le Sultan avoit tant travaillé pour la felicité de ſes Sujets, que ſes Sujets auſſi fiſſent quelque choſe pour ſa gloire. De ſorte qu'il étoit d'avis que ſans conſiderer ſi le peuple murmuroit, l'on allât en Perſe avec toutes les forces de l'Empire. Achmat Baſſa parlant à ſon tour, conſentit

bien au voyage de Perſe, mais non pas au deſſein d'affoiblir l'Empire de toutes parts, pour faire de nouvelles conquêtes de ce côté-là, puis que ſans ſe mettre au hazard de perdre d'un côté pour gagner de l'autre, il ne falloit qu'obliger Ibrahim d'y faire encore un voyage. Que c'étoit ſans doute de ſa main que Soliman devoit attendre cette victoire. Enſuite le Beglierbei de la Romelie fut de même opinion: celui du Caire la ſuivit: & tous les autres s'étans partagez entre les ſept qui avoient déja parlé, ce fut à Ibrahim à dire ſon avis. Il fut pourtant contraint d'attendre encore un peu, parce que Machmut dit une ſeconde fois, pour ſoutenir ſa premiere opinion, qu'il ſeroit honteux de s'expoſer à perdre l'avantage que l'on avoit ſur les Chrétiens. Achmat répondit qu'il le ſeroit encore plus de demander la paix, après avoir été battu. Le Baſſa Piali ajoûta que les extrêmes reſolutions étoient dangereuſes aux Monarchies: & qu'enfin les Princes qui aimoient leurs Sujets, & dont l'Empire étoit aſſez grand, ne devoient faire la guerre que pour avoir la paix. Iſuf pour fortifier cette opinion, diſoit encore que le peuple ne devoit pas être ſi peu conſiderable aux Empereurs, puiſque de lui venoit ſa richeſſe, ſa force, ſa puiſſance

& ſa grandeur : que le peuple en quelques parties du monde, avoit été heureux ſans Rois, mais que nuls Rois ne l'avoient pu être ſans Sujets. Il dit auſſi que la prudence ne faiſoit jamais rien precipitamment, & qu'elle vouloit qu'un Prince épargnât le ſang de ſon peuple. Mais le Baſſa de la mer repliqua, qu'il étoit très-ſouvent juſte & neceſſaire de perdre une partie de ſes Sujets pour conſerver l'autre : & qu'un Empire étoit un grand corps pour le ſoutien duquel, on pouvoit faire toutes choſes, ſans conſiderer les interêts particuliers. Scander ajoûta qu'un grand Prince ne devoit jamais faire la paix que les armes à la main : & que le moyen de faire que le peuple ne murmurât point, étoit de la faire avantageuſe. Que pour cela il falloit cinq cens mille hommes, afin d'obtenir par la force ce que que l'on n'obtiendroit point par une autre voye. Ce Baſſa ayant ceſſé de parler, Ibrahim reprit de ſuite tous les avis que l'on avoit donnez. Il détruiſit celui du Baſſa Piali : approuva celui de Scander Capitan Baſſa : s'oppoſa fortement à l'opinion de Machmut, comme à celle d'Iſuf : loua les genereux ſentimens d'Ali Baſſa de la mer, & les prudentes conſiderations d'Achmat : ſe défendant toutesfois des loüanges qu'il

lui avoit données. Mais enfin pour conclusion, il dit que les grands Princes devoient toûjours donner la paix, & non pas la demander : que s'il fût arrivé que les enfans de Soliman eussent été prisonniers du Sophi, c'étoit tout ce que l'on eût pû faire que de la proposer : & que Tachmas même étoit assez genereux pour ne le faire pas, quoique le Prince Mahamed, & la Princesse Axiamire fussent entre les mains de sa Hautesse. Qu'il étoit beau aux victorieux de parler de paix, parce que par-là ils faisoient juger que le seul desir de la gloire les avoit fait combattre : mais qu'il étoit toûjours honteux, quelque prétexte specieux que l'on pût choisir, de parler de paix lors que l'on avoit été battu. Que cela s'appelloit ceder la victoire & rendre les armes à son ennemi ; implorer la pitié du vainqueur, augmenter le courage de ses adversaires, affoiblir celui de ses soldats, & s'exposer même au hazard d'avoir fait une lâcheté inutilement. Qu'au reste, le seul moyen d'empêcher la Chrétienté d'unir ses forces pour détruire l'Empire Turc, étoit de la laisser respirer après tant de guerres : parce que si on l'irritoit davantage, elle pourroit peut-être faire, ce qu'elle ne feroit pas, si on la laissoit en repos. Qu'il étoit quelquefois dangereux

de pourſuivre trop ſes ennemis : que tentant ſi ſouvent la fortune, elle ſe laſſoit de favoriſer, & abandonnoit enfin ceux qu'elle avoit protegez : que pour l'empêcher de changer, il falloit changer de deſſein. Qu'après tout il ne trouvoit pas qu'il y eût à deliberer ſur la choſe dont il s'agiſſoit : que Tachmas ayant les armes à la main, & ne faiſant point de propoſition de paix, quoique ſes enfans fuſſent ſous le pouvoir de ſa Hauteſſe, ce ſeroit une choſe inoüie & honteuſe d'y ſonger ; principalement ſi on ſe ſouvenoit qu'il n'y avoit pas encore une année que Soliman avoit été couronné Roi des Perſes à Bagdet. Que ce ne ſeroit point une honte au Sultan de ne faire plus de conquêtes ſur les Chrétiens, mais que ce lui en ſeroit une grande de ſe laiſſer vaincre par les Perſes, ou du moins de leur demander la paix. Que pour ce qui regardoit le Prince Mahamed, & la Princeſſe Axiamire, on ne les pouvoit rendre: que même il y auroit de la lâcheté à les remettre entre les mains du Sophi pour faire la paix, parce qu'ils n'étoient pas des priſonniers de guerre, mais des perſonnes refugiées : que Soliman devoit être leur protecteur; faire la guerre pour l'amour d'eux, & afin de n'être pas ingrat à l'égard d'Ulama, dont la fortune étoit jointe à celle de

Felixane. Que la guerre n'avoit jamais eu de fondemens plus juſtes que depuis que la Princeſſe Axiamire, le Prince Mahamed & Felixane étoient au pouvoir du Sultan. Qu'un des premiers devoirs des Rois étoit de proteger les oppreſſez : & qu'en cette rencontre il s'en preſentoit une trop belle occaſion pour la perdre. Qu'il offroit à ſa Hauteſſe de retourner à cette guerre, & de n'épargner ni ſes ſoins, ni ſon ſang, ni ſa vie, dans la vûë de remettre l'honneur de ſes armes au point où il avoit été.

Ibrahim n'eut pas ſi-tôt achevé de parler, que ceux qui avoient été d'opinion contraire à la ſienne, voyant bien que le grand Seigneur ſe rangeroit de ſon parti, commencerent de changer d'avis en apparence : avoüant que ſa raiſon avoit éclairé la leur. Et le ſeul Machmut fut celui qui en faiſant ſemblant de ceder comme les autres, s'oppoſa neanmoins encore à cette reſolution. Mais Soliman lui ayant fait ſigne de ſe taire, il obſerva le ſilence comme tout le reſte de l'aſſemblée, & le grand Seigneur ayant commandé que l'on fît entrer l'Ambaſſadeur de Perſe, parla bas à Ibrahim ; & finit pourtant ſon diſcours tout haut, en lui ordonnant de répondre à cet Ambaſſadeur ſuivant ſes ſentimens. De ſorte qu'auſſi-tôt qu'il parut, le grand Vi-

sir se leva, & après avoir fait une profonreverence au Sultan, il lui dit qu'il assurât le Sophi son maître de la part de sa Hautesse, que ses Etats seroient toûjours un asile inviolable à tous les Princes oppressez, que la Princesse Axiamire & Felixane n'étant point prisonnieres de guerre, bien loin d'accepter la rançon qu'on faisoit offrir pour elles, le grand Seigneur déclaroit par lui qu'il devenoit leur protecteur, aussi bien que du Prince Mahamed: & qu'avec une armée très-puissante il iroit en peu de jours executer les volontez de sa Hautesse : & faire rendre justice à ces Princes exilez. L'Ambassadeur de Perse tâcha ensuite de faire voir qu'Axiamire n'ayant pas été traitée en personne refugiée, puis qu'elle avoit été en prison, devoit l'être en prisonniere de guerre : & ajoûta que si on ne le faisoit pas, le Sophi viendroit à la tête d'un armée de deux cens mille hommes pour se la faire rendre. Mais le grand Visir lui ayant répondu, qu'il lui épargneroit cette peine, & qu'il iroit au devant de lui jusqu'en son pays; il fut contraint de se retirer, ce qu'il fit avec assez peu de satisfaction.

Il ne fut pas plûtôt sorti, que le grand Seigneur se leva, après avoir encore commandé à tous les Officiers de l'Empire d'o-

béïr en toutes choſes à Ibrahim, comme ſi c'étoit lui-même : & en particulier au Baſſa de la mer de ſe preparer à partir avec l'armée navale, pour aller faire quelque deſcente en la Mingrelie, à deſſein de faire une diverſion, & de diviſer les forces de l'ennemi. Après ce commandement le Sultan s'en retourna dans le même ordre qu'il étoit venu : excepté qu'un des Capigibaſſi demeura dans la ſalle, afin de faire que ſuivant la coutûme on preſentât à tous ceux qui avoient aſſiſté à ce conſeil extraordinaire, une robe très-magnifique qu'on donne aux Officiers, de la part du grand Seigneur, toutes les fois qu'il honore le Divan de ſa preſence, ce qui n'arrive que rarement.

Les deux Baſſas qui conduiſoient l'Empereur l'ayant laiſſé ſeul avec Ibrahim, il lui dit qu'il ne lui reſtoit plus qu'à prendre congé d'Iſabelle; parce que toutes les troupes que l'on avoit levées pour groſſir ſon armée étans déja fort avancées, tout ce qu'il pourroit faire, ſeroit de les rejoindre ſur la frontiere. Qu'il étoit bien fâché d'être contraint de le ſeparer d'une perſonne qui lui étoit ſi chere : mais qu'il ſe ſouvint que la gloire étoit la plus belle maîtreſſe du monde : & que ce n'étoit que pour elle qu'il abandonnoit la Princeſſe. Ibrahim lui

dit à cela que la ſeule gloire de ſes armes l'y portoit : aſſurant ſa Hauteſſe qu'au voyage qu'il alloit entreprendre, il ne ſe conſideroit point du tout. Que cependant pour le faire partir avec quelque ſatisfaction, il la ſupplioit de lui promettre que durant ſon abſence, elle protegeroit Iſabelle en toutes choſes, & que s'il arrivoit qu'il mourût en cette guerre, elle la renvoyeroit en sûreté au lieu qu'elle choiſiroit pour ſa retraite.

Ce diſcours toucha Soliman : il eut honte de ſes propres ſentimens & de ſa foibleſſe : & peu s'en fallut que demandant pardon à Ibrahim, il ne lui ouvrît ſon cœur, & n'avoüât ſon crime avec repentir. L'amour fut neanmoins le plus fort : & la vertu que ce Prince ſuivoit en toutes les autres rencontres, fut trop foible en celle-là pour reſiſter à un ſi puiſſant ennemi. Il s'abandonna donc à lui : & par une réponſe équivoque, il promit au grand Viſir, qu'il protegeroit Iſabelle contre tout le monde. Que pour plus de sûreté pendant ſon abſence, il jugeoit à propos qu'Iſabelle ne demeurât point dans ſon palais : & qu'elle paſſât ce temps-là dans le vieux ſerrail, dans la compagnie de ſa mere, de ſes ſœurs, & de ſes filles. Que la Sultane Aſterie à qui il avoit quelque obliga-

tion, prendroit ſoin de la divertir, & que pour l'exercice de ſa religion, elle auroit la liberté d'en ſortir toutes les fois qu'elle voudroit. Que ce qui lui faiſoit faire cette propoſition, étoit le ſouvenir du tumulte ſéditieux qui s'étoit fait, lorſqu'il étoit en la Natolie: parce que comme le peuple & les Janiſſaires étoient perſuadez que ce voyage de guerre n'étoit entrepris que par ſes conſeils; ſi par malheur il venoit une nouvelle fauſſe ou veritable qu'il eût été battu, il craignoit que la fureur des uns & des autres, ou de tous les deux enſemble n'éclatât ſur ſon palais, & qu'Iſabelle ne ſe trouvât enveloppée en ce deſordre.

Ibrahim voyant beaucoup de raiſons à ce que diſoit le grand Seigneur, le remercia de ſa prévoyance: & lui dit qu'il s'en alloit propoſer la choſe à Iſabelle. Mais il ne ſavoit pas que cette propoſition ſe faiſoit moins pour la conſerver que pour le perdre: & que ce Prince qu'il croyoit ſi genereux, & qui effectivement l'étoit lors que l'amour ne troubloit point ſa raiſon, ſongeoit bien moins à la conquête de la Perſe, qu'à celle d'Iſabelle. Il alla retrouver la Princeſſe, & lui faire la propoſition que Soliman lui avoit faite; après lui avoir toutesfois rendu compte en peu de mots, de tout ce qui s'étoit paſſé au Divan. D'a-

bord ce nom de ſerrail l'effraya, & ſa modeſtie ne put ſouffrir qu'il continuât de parler, ſans qu'elle l'interrompît. Mais après qu'elle eut dit plus de cent fois qu'elle ne pourroit ſe reſoudre d'y aller; elle fut contrainte de changer d'avis: Ibrahim lui ayant fait voir que le vieux ſerrail étoit le lieu de tout l'Orient où il y avoit le plus de vertu & le moins de vices. Comme en effet, il n'eſt habité que de la mere, des tantes, des filles & des ſœurs de l'Empereur, qui n'ont aucun commerce avec les Sultanes de l'autre ſerrail: ſi ce n'eſt avec la Sultane Reine qui demeure à l'appartement du grand Seigneur. Car pour le monde du dehors elles n'en voyent point du tout, n'ayant autre divertiſſement que d'apprendre à faire des ouvrages curieux & la muſique, que leur enſeignent quelques femmes Juives; de ſe promener dans leurs jardins qui ſont fort beaux; de recevoir les viſites que le Sultan leur rend quelquefois, principalement quand il a encore ſa mere, de regarder par des fenêtres qui donnent ſur le port & dans la ville, & de voir des fêtes publiques, lors qu'on en fait à Conſtantinople: vivant d'ailleurs avec beaucoup de retenuë, juſqu'à ce que le Sultan les marie à quelques uns de ſes Baſſas, pour les recompenſer de quelques

quelques grandes conquêtes.

Iſabelle ayant donc ſu toutes ces choſes, ſurmonta l'averſion qu'elle avoit d'entrer en ce lieu-là : & crut enfin qu'elle ſeroit encore mieux avec des femmes, que de demeurer ſeule avec Emilie & des eſclaves dans le palais où elle étoit. Cette reſolution étant priſe, le grand Viſir donna ordre aux ſiens de préparer toutes choſes pour ſon voyage, afin qu'il pût partir le jour ſuivant : & leur défendit expreſſément après cela, de lui venir parler d'aucune affaire, ſi ce n'étoit directement de la part du grand Seigneur : voulant employer le peu de tems qui lui reſtoit, à entretenir Iſabelle. Jamais converſation ne fut ſi triſte que la leur ; & voyant la choſe qu'ils avoient reſoluë, toute prête d'être executée, ils ſe repentoient preſques du deſſein qu'ils avoient pris, Ibrahim eût voulu ne partir point, & ne laiſſoit pas de ſe préparer à partir. Et la Princeſſe en lui témoignant qu'elle eût bien ſouhaité qu'il ne l'eût pas abandonnée, lui parloit d'adieu & de ſéparation. Souvenez-vous, lui diſoit-elle, que dans la guerre où vous allez, il faut que vous ayez ſoin, non ſeulement de vôtre vie, mais de la mienne. Ne ſongez pas tant à la victoire, que vous ne ſongiez à vous conſerver. Et

pour vous y obliger, ſouvenez-vous toutes les fois que vous irez au combat qu'en défendant vôtre vie, vous défendrez celle d'Iſabelle : que de vôtre retour dépend ſa felicité : & que ſi vous l'aimez, vous ne ſongerez pas tant à vaincre qu'à vous empêcher d'être vaincu. Je ne ſaurois l'être, Madame, lui répondit-il, après tant de glorieuſes marques que je reçois de vôtre affection. Et puis qu'en conſervant ma vie, je conſerverai la vôtre, il n'eſt point d'ennemis qui me puiſſent être redoutables, & que je ne ſurmonte aiſément. Souvenez-vous toutesfois, Madame, que c'eſt de la victoire que dépend nôtre bonheur, que pour la remporter il faut s'expoſer au peril ; qu'en toutes les autres choſes, la fortune donne les biens qu'elle fait ; mais qu'à la guerre il faut arracher les couronnes des mains de la victoire, s'il eſt permis de parler ainſi. Il faut combattre pour demeurer maître du champ de bataille ; il faut donner l'exemple que l'on veut que les ſoldats ſuivent ; & ſe mettre au hazard d'être vaincu, pour être victorieux. Je vous dis toutes ces choſes, Madame, afin que vous ne trouviez pas mauvais, ſi j'oſe vous aſſurer que je ne me ſouvieudrai de vous que pour combattre avec plus d'ardeur. Vous êtes

captive pour l'amour de moi, c'eſt donc à moi à vous délivrer : & par cette raiſon ne m'ordonnez plus de ménager ma vie avec tant de ſoin. Mais Madame ſans prévenir nos malheurs par la crainte, & ſans accroître ceux que nous reſſentons, par l'apprehenſion de ceux qui, peut-être ne nous arriveront pas ; dites-moi, je vous en conjure, ſi vous me pardonnez tous les maux que je vous cauſe, ſi vous ne vous repentez point d'avoir reçu favorablement l'amour d'un homme que l'on comptoit autrefois parmi vos ennemis, & qui par une fatalité étrange en ceſſant de l'être, vous a causé plus de malheurs en vous adorant, que n'auroient pû faire vos plus cruels adverſaires, dans le deſſein de vous nuire.

Ne vous chargez point des crimes de la fortune, lui dit Iſabelle ; & croyez que je ſuis aſſez genereuſe pour diſtinguer le coupable d'avec l'innocent ; & pour ne me ſouvenir jamais des maux que j'ai ſouffert, ſans me ſouvenir en même-tems de ceux que vous avez endurez pour moi. Nous ſommes également innocens : & nôtre innocence fait peut-être nôtre perſecution : puiſque d'ordinaire, la fortune n'attaque que les perſonnes vertueuſes. J'eſpere toutesfois, ajoûta-t'elle, que le ciel fera bien

tôt finir nôtre captivité ou nôtre vie. Le Prince qui nous tient captifs, ne le fait que parce qu'il vous aime : & la rigueur de mon deſtin eſt ſi grande, qu'il faut que je loüe en lui ce qui cauſe toutes mes diſgraces. Ce fut de cette ſorte que ces deux illuſtres infortunez s'entretinrent juſqu'au ſoir qu'ils ſe ſeparerent, plus par la bienſeance, que par aucune envie qu'ils euſſent de dormir.

Le lendemain matin le grand Viſir alla prendre congé de ſa Hauteſſe, voulant differer l'adieu d'Iſabelle, le plus long-tems qu'il lui ſeroit poſſible : & donner ſes dernieres penſées à une perſonne, à laquelle il avoit donné tout ſon cœur. Soliman le reçut avec une inquietude qu'il prit pour une marque de la douleur qu'il avoit de le voir partir : mais c'étoit à parler veritablement des choſes, qu'il ſe faiſoit un dernier combat dans ſon ame. Le remors de ſon crime, & la honte de ſa foibleſſe, penſerent le porter encore une fois à ſe repentir : neanmoins l'amour fut encore victorieux de cet illuſtre vainqueur. Ce Prince embraſſa donc Ibrahim après lui avoir parlé de la guerre ; & lui avoir donné un pouvoir abſolu de traiter de toutes choſes ſans l'en avertir : & prévenant ce que lui alloit dire l'illuſtre Baſſa,

il l'assura qu'Isabelle seroit servie pendant son absence, comme la Sultane Reine : & qu'il avoit donné ordre qu'on lui menât des chariots pour la conduire elle & toutes ses esclaves dans le vieux serrail, où la Sultane Asterie auroit un soin particulier de la divertir. Après cela il congedia Ibrahim qui fut passer au palais du Bassa de la mer, afin qu'il ne manquât pas de faire voile aussi-tôt qu'il le pourroit : puis que les escadres de Metelin, de Rhodes, de Chipre & d'Alexandrie, étoient déja jointes ; & qu'avec toute sa flotte il prît la route du golfe Persique. Cet ordre donné, il s'en retourna à son palais, où il trouva les chariots que le grand Seigneur avoit envoyez pour mener Isabelle au vieux serrail. Comme l'heure de partir le pressoit, il alla à la chambre de la Princesse pour l'en avertir, & la supplier qu'il la pût conduire jusqu'au lieu qui lui devoit servir d'asile pendant son absence. Elle lui accorda ce qu'il demandoit sans savoir presque ce qu'elle lui vouloit dire, tant sa douleur étoit forte. Elle lui tendit la main qu'Ibrahim lui baisa avec un aussi grand transport de douleur que d'amour. Il la conduisit ensuite avec Emilie au Chariot qui lui étoit préparé, & son train s'étant trouvé prêt dans le même-tems, il monta à che-

est comme l'Intendant des jardins, & un des premiers de la Porte, trois grandes corbeilles d'or cizelé, pleines de fleurs & de fruits cultivez de la main de sa Hautesse, la Religion des grands Seigneurs les obligeant aussi-bien que leurs Sujets, de travailler à quelque ouvrage qui leur fasse gagner dequoi vivre: n'étant pas juste, à ce qu'ils croyent, de se nourrir aux dépens du peuple. Et comme l'agriculture a quelque chose de divertissant, & que les jardins du serrail sont les plus beaux du monde, Soliman pour satisfaire à la coutûme & à la Religion qui le veut ainsi, avoit quelquesfois arrosé de sa main les fleurs qu'il envoya à Isabelle. Il lui fit dire que s'il n'eût pas craint de l'incommoder, il eût été se consoler avec elle du départ d'Ibrahim. La Princesse reçut ces presens & ces civilitez avec beaucoup de respect, & supplia le Bostangibassi par la bouche de la Sultane Asterie, de dire au grand Seigneur que s'il n'y eût pas eu trop de presomption à se laisser persuader qu'il lui voulût faire l'honneur de la visiter, elle lui auroit témoigné combien cette gloire lui étoit chere. Mais que n'osant pas l'espérer, elle se contentoit d'assurer sa Hautesse, qu'elle partageoit toutes les obligations que le grand Visir lui avoit

&

& qu'en ſon particulier, elle en auroit toute ſa vie un extrême reconnoiſſance.

Le Boſtangibaſſi s'étant retiré, elle demanda pardon à la Sultane Aſterie de lui avoir donné la peine de lui ſervir d'interprete : & pour trouver lieu de lui parler d'Ibrahim avec bien ſeance, elle la remercia de lui avoir autrefois ſauvé la vie ; lui dit qu'en cette conſideration, elle lui devoit toutes choſes ; & que puis qu'Ibrahim n'avoit pû lui rendre grace lui-même c'étoit à elle à s'en acquitter. Aſterie qui certainement avoit de l'eſprit, de la generoſité, & plus d'adreſſe que la ſolitude où elle vivoit, ne ſembloit le lui devoir permettre, lui répondit que ſa vûë & ſa connoiſſance la recompenſoient au de-là de ce que meritoit le ſervice qu'elle lui avoit rendu. Que la pitié étant un ſentiment ſi naturel au ſexe dont elle étoit, elle ne meritoit pas grande gloire d'avoir eu de la compaſſion pour un homme auſſi bien fait & d'auſſi bonne mine qu'étoit Ibrahim. Car, pourſuivit-elle, quoi que je ſaches bien que chez les Chrétiens, on parle de nous comme ſi nous étions des barbares ; je vous puis aſſurer que cette regle n'eſt pas ſi generale qu'il n'y ait de l'exception. La pitié qui eſt une choſe toute oppoſée à ce que l'on croit de nous, eſt un des pre-

miers preceptes de nôtre Religion. Elle s'étend jusqu'aux animaux irrelonnables : & il se trouve parmi nous de si soigneux observateurs de la loi, qu'ils achetent des oyseux pour leur rendre la liberté. Jugez après cela si ce que j'ai fait merite d'être mis au nombre des choses extraordinaires, & si au contraire il n'y auroit pas eu de quoi s'étonner, si voyant conduire à la mort, un homme dont la mine ressembloit si peu à celle d'un esclave ni d'un coupable, je n'eusse point eu la pensée de le sauver ? Et puis, ajoûta-t'elle, si quelqu'un me doit recompenser de cette action il faut que ce soit le Sultan, puisque je lui ai conservé un homme dont les belles actions ont rendu son regne illustre : & dont le merite & la conversation ont fait toute sa felicité depuis qu'il est ici. Car pour vous, poursuivit-elle, je ne vois pas que vous me soyez obligée : si je me fusse contentée de sauver la vie à Ibrahim, vous auriez pu en parler ainsi : mais puis que ce fut moi qui fus cause que le Sultan le vit, l'aima & le retint à son service ; il me semble que je vous dois plûtôt demander pardon de vous l'avoir dérobé, qu'attendre des remerciemens de sa conservation.

Isabelle qui ne pensoit pas qu'Asterie fût toute son histoire, se trouva un peu

embaraſſée : & la Sultane s'en étant apperçuë, la pria de ne s'étonner pas ſi elle connoiſſoit par ſes diſcours qu'elle n'ignoroit point ſes avantures. Elle lui dit enſuite que le Sultan ſon pere avoit été preſque contraint de les lui apprendre, pour une raiſon qu'elle lui diroit une autrefois, n'étant pas juſte de l'empêcher plus long-tems de ſe plaindre en liberté d'une abſence qui ne pouvoit lui être que très-fâcheuſe. Iſabelle étoit ſi ſatisfaite de la civilité & de l'eſprit d'Aſterie, qu'elle ſentit quelque conſolation d'avoir trouvé une perſonne raiſonnable, en un lieu où elle ne s'étoit imaginée que de la ſtupidité. De ſorte que pour l'obliger, elle la conjura avec beaucoup de tendreſſe & de reſpect, de ne la quitter point par cette raiſon : & de ne differer pas à une autrefois à lui apprendre ce qu'elle vouloit bien qu'elle ſût.

Aſterie lui conta alors ce qu'Ibrahim lui avoit déja appris ; je veux dire que Soliman avoit eu deſſein de le lui faire épouſer : mais elle lui particulariſa davantage la choſe, en lui apprenant que ce deſſein n'avoit pas été fait tumultuairement : & qu'il y avoit déja quelques jours que le grand Seigneur lui en avoit parlé, lorſque les diſcours d'Ibrahim l'obligerent à lui en faire la propoſition, plûtôt qu'il n'avoit re-

ſolu. Que comme il ne prévoyoit pas que ce mariage dût être déſagréable à Ibrahim, il avoit fait deſſein de la faire conduire à ſon palais le jour de ſon triomphe, afin de faire plus d'honneur au grand Viſir : mais qu'il en avoit été empêché par une Perſane nommée Alibech qui lui étoit venu demander juſtice contre le Baſſa de la mer, & qui l'avoit retenu juſqu'à la nuit dans la place de l'Hippodrome. Qu'ayant ſu toutes ces choſes de la bouche du Sultan, & voyant qu'enſuite rien de tout cela n'étoit arrivé ; elle s'étoit jettée aux pieds de Soliman, pour l'obliger de lui apprendre par quelle raiſon Ibrahim l'avoit refuſée : & qu'après pluſieurs ſupplications qu'elle lui en avoit faites, comme il avoit éprouvé ſa diſcretion en d'autres rencontres, il lui avoit conté la verité de la choſe. Que depuis cela elle avoit beaucoup plus eſtimé le Baſſa qu'auparavant : & que la fidelité qu'il lui avoit gardée, lui avoit tellement touché le cœur, que bien loin d'avoir l'eſprit irrité du refus qu'il avoit fait d'elle, elle l'en avoit loué en parlant à Soliman. Ne vous inquietez pas, dit cette Sultane à Iſabelle, ſi j'oſe vous dire que j'ai été vôtre rivale ; que la gloire d'Ibrahim avoit touché mon ame ; & que je me ſerois reſoluë avec joye à être ſa femme, puiſque

je ne vous aurois pas ouvert mon cœur ; s'il n'avoit été assez libre pour vous offrir toute sorte de service : & pour vous assurer que ce que j'ai senti pour le Bassa, ne se pouvoit pas nommer amour ; mais un simple desir d'épouser un homme illustre & vertueux. Ne me regardez donc pas comme vôtre rivale, puisque ce ne pourroit être sans haine : mais comme une personne qui n'a point de plus forte passion que de servir Ibrahim en la vôtre.

Vous êtes trop genereuse, lui répondit Isabelle, & Ibrahim trop heureux de vous être redevable. Je le condamnerois neanmoins, poursuivit-elle, de ne m'avoir pas manqué de fidelité ; s'il avoit eu l'honneur de vous connoître, mais son malheur a fait sa faute. Ne l'accusez donc pas de peu de jugement, pour avoir préferé ma conservation à vôtre conquête, puisque son ignorance en est cause. Et puisque vous savez toute ma vie aussi-bien que moi ; plaignez-nous sans nous accuser. Mais que dis-je ! ajoûta Isabelle en se reprenant ; admirez plûtôt le bonheur d'Ibrahim, d'avoir pû vous obliger à lui sauver la vie ; d'avoir ensuite acquis l'affection du plus grand Prince de la terre ; & pour joindre nôtre bonheur, comme nos interêts sont joints, j'ajoûte encore de m'avoir procuré

l'honneur de vôtre connoissance. Cette conversation ayant duré assez long-tems, lia une si étroite amitié entre la Sultane Asterie & la Princesse, qu'elles furent presque inseparables, tant qu'Isabelle fut au vieux serrail.

Le jour d'après qu'elle y fut entrée, Soliman l'alla visiter: & par cette derniere vûë, il resserra encore de nouveau les chaînes qui [illegible] l'avoient. L'incertitude qu'il avoit en l'esprit cessa entierement: & ce combat qui le faisoit dans son cœur, entre l'amitié qu'il avoit pour le grand Visir, & la passion qu'il avoit pour Isabelle, ne continua plus davantage: & l'amour demeurant absolument victorieux, son esprit eut quelques momens plus tranquiles: de sorte qu'il ne songea qu'à la conquête d'Isabelle. Mais comme il savoit que pour se faire aimer, il faut plaire auparavant; il eut la complaisance de ne parler que d'Ibrahim en cette premiere visite. Il demanda pardon à la Princesse, d'être cause qu'il s'éloignoit d'elle: il la conjura de ne se souvenir point que c'étoit lui qui l'avoit fait enlever: & de penser qu'elle étoit en lieu où elle pouvoit commander absolument, où elle ne verroit personne qui ne lui obéît avec joye, & qui n'eût le dessein de la servir. Isabelle répondit à un discours

ſi obligeant, avec toute la civilité & toute la reconnoiſſance dont elle étoit capable: mais, comme elle paroiſſoit triſte; quoy qu'elle ſe contraignit; il la conjura de vouloir ſe divertir autant qu'elle le pourroit: de peur que la mélancolie diminuant ſa beauté, on ne pût lui reprocher qu'il auroit mal conſervé une ſi rare choſe. La Princeſſe lui ayant promis tout ce qu'il voulut, il ſe retira fort ſatisfait & fort amoureux, & la laiſſa avec une ſi grande eſtime pour lui, qu'Ibrahim n'en avoit pas davantage.

Comme Aſterie ne l'abandonnoit gueres elle ne lui parla le reſte du jour que de l'admiration qu'elle avoit pour Soliman, des vertus de ce Prince, de la grandeur de ſon eſprit, & de cette forte & genereuſe amitié qu'il témoignoit avoir pour nôtre illuſtre Baſſa. Depuis cette premiere viſite ce ne furent plus que magnificences dans le vieux ſerrail. Soliman faiſoit tous les jours de nouveaux preſens à Iſabelle: & à ſa conſideration, aux Sultanes qui demeuroient au même lieu: de peur que lui portant envie, elles ne vinſſent à la haïr, & ne perdiſſent le ſoin de lui plaire: & comme il ne ſe paſſoit pas un jour que ce Prince ne viſitât Iſabelle, Roxelane qui le connoiſſoit juſqu'au fonds du cœur,

s'apperçut bien-tôt de la veritable raiſon qui cauſoit ſes viſites. La jalouſie ne s'empara pourtant pas de ſon ame : & le ſeul deſſein de ſe ſervir de cette occaſion pour détruire Ibrahim, & rétablir Ruſtan, fut ce qui la fit agir de la maniere qu'on verra dans la ſuite de ce diſcours. Mais d'autant que la mere du grand Seigneur haïſſoit Ibrahim, parce qu'elle aimoit Roxelane, elle lui communiqua ſes ſoupçons : & elles conclurent toutes deux qu'il y avoit grande apparence que l'aſſiduité de Soliman étoit un effet de ſon amour, & que ſi cela étoit veritable, ce ſeroit un moyen preſque infaillible de détruire le grand Viſir que l'on diſoit être éperduement amoureux de cette perſonne, parce que venant à ſavoir cette paſſion, il feroit ſans doute des choſes qui le feroient bannir, ſi lui-même ne ſe banniſſoit volontairement.

Roxelane loin de troubler les deſſeins de Soliman, ne ſongea qu'à lui donner plus d'amour pour la Princeſſe : n'étant jalouſe que de ſon autorité, & craignant bien plus la puiſſance d'Ibrahim que la beauté d'Iſabelle. Et pour cet effet, comme il n'y a preſque point de fidelité en Turquie à l'épreuve des preſens, elle ſuborna une des eſclaves qui alloient tous les jours lui offrir quelque nouvelle liberalité du Sultan ; afin

que selon les occasions elle inventât quelque compliment obligeant à lui dire de la part d'Isabelle, qui ignorant toutes ces choses, vivoit avec autant de douceur & de repos que lui en pouvoit permettre l'absence du grand Visir. Asterie avoit un si grand soin d'elle, & Soliman lui rendoit tant de devoirs, qu'elle n'avoit presque pas le loisir de songer à ses infortunes.

Cependant le Sultan n'étoit pas peu embarrassé dans la crainte qu'il avoit de découvrir son amour à la Princesse : car quoi qu'il connût qu'elle l'estimoit, il croyoit neanmoins que c'étoit autant pour l'affection qu'il témoignoit avoir pour le Bassa, que pour son propre merite. De sorte que n'osant encore se déclarer ouvertement, il se contentoit de loüer sa beauté, son esprit, & toutes les excellentes qualitez qui étoient en elle, en lui parlant d'Ibrahim : & ce nom qui lui avoit été si considerable, étoit employé contre celui qui le portoit. Car toutes les fois qu'il vouloit loüer Isabelle, il exageroit combien Ibrahim étoit heureux d'être aimé d'une si merveilleuse personne : combien Ibrahim avoit témoigné de jugement au choix qu'il en avoit fait : & par une galanterie malicieuse, il lui disoit quelquesfois qu'Ibrahim étoit coupable de l'avoir abandonnée à Mo-

naco, pour lui venir tenir sa parole : qu'Ibrahim étoit criminel d'être allé à la guerre de Perse, & de n'être pas mort de douleur plûtôt que de la quitter. Que pour lui s'il se fût trouvé en sa place, il ne l'auroit jamais fait : imaginant plus de douceur à mourir qu'à s'éloigner d'elle.

Un discours si artificieux n'étoit pourtant point expliqué d'Isabelle, comme Soliman le desiroit : & sans y chercher de sens caché, elle croyoit que c'étoit un pur effet de la complaisance du Sultan, qui pensant lui être agréable, vouloit lui parler d'Ibrahim, de quelque maniere que ce pût être. Dans cette ignorance elle lui répondoit toûjours fort civilement, & avec beaucoup de respect : si bien qu'expliquant de cette sorte tout ce que Soliman lui disoit, elle le mettoit en une peine extrême. Car il eût bien voulu que sans lui dire précisément, qu'il étoit amoureux de sa beauté, elle s'en fût apperçuë : apprehendant si fort de l'irriter, que cette crainte auroit peut-être fait en lui ce que la raison n'avoit pû faire ; sans les messages que lui fit à diverses fois cette esclave que Roxelane avoit subornée.

Mais tandis qu'Isabelle ne parloit que de la generosité de Soliman, toutes les Sultanes ne s'entretenoient que de l'amour

qu'il avoit pour elle. Aſterie s'en étant apperçuë comme les autres, & ſachant à quelles violences cette paſſion portoit le grand Seigneur, s'en affligea très-fort, pour l'interêt d'Iſabelle qu'elle aimoit extrêmement. Cette mélancolie fut bien-tôt remarquée de la Princeſſe : & comme ſes ſoins & ſon propre merite lui avoient donné beaucoup de part en ſon amitié, elle la conjura un jour de lui en apprendre le ſujet. Aſterie jugeant avec raiſon que ſi elle lui en diſoit la cauſe, ce ſeroit lui donner bien de la douleur, s'en excuſa au commencement le mieux qui lui fut poſſible : mais venant à conſiderer que peut-être l'ignorance où vivoit Iſabelle, augmentoit encore ſon malheur, elle reſolut de ſe confier à elle, & de lui dire les ſoupçons qu'elle avoit. Ce qui faiſoit qu'Aſterie s'intereſſoit ſi fort pour tout ce qui regardoit Ibrahim, qu'elle en oublioit les interêts du Sultan, étoit qu'elle avoit ſû combien il avoit puiſſamment protegé Muſtapha & Giangir ſes freres qu'elle avoit beaucoup aimé : & combien il s'étoit toûjours oppoſé aux violences de Roxelane, pour laquelle elle avoit une haine ſecrette, dont le premier fondement étoit en ſa propre vertu.

Aſterie ſuivant ſa reſolution, après

préparé l'esprit d'Isabelle par un long discours, à bien user de l'avis qu'elle alloit lui donner; & après qu'Isabelle de son côté lui eut promis toute sorte de fidelité, elle lui dit que connoissant le Sultan son pere comme elle faisoit, elle craignoit que sa beauté ne lui eût donné plus d'amour pour elle, qu'il n'avoit d'amitié pour Ibrahim: & que sa raison ne se trouvât enfin plus foible que sa passion. Qu'elle avoit voulu lui découvrir ses soupçons, afin que par sa prudence, elle examinât la chose: & de peur aussi que l'ignorant entierement, elle n'augmentât les injustes desseins du grand Seigneur., par des civilitez innocentes. D'abord, ce discours surprit Isabelle: elle en changea de couleur plus d'une fois; & dans le trouble où elle fut, elle pensa qu'Asterie n'étoit pas veritable, quoi qu'elle ne pût imaginer de cause raisonnable à ce mensonge. L'ingenuité de la Sultane détruisit pourtant cette accusation secrette qu'elle faisoit en son cœur: & se ressouvenant de toutes les choses que ce Prince avoit faites pour Ibrahim, elle crut que la Sultane expliquoit mal les civilitez du grand Seigneur: & qu'elle prenoit pour des témoignages d'amour, ce qu'elle croyoit n'être qu'un effet de l'amitié qu'il avoit pour Ibrahim. Cette der-

niere pensée ayant remis le calme en son âme, elle remercia Asterie des soins qu'elle avoit d'elle ; loüa sa generosité & sa sagesse ; & lui témoigna enfin qu'elle ne pouvoit croire qu'un aussi grand Prince que Soliman, pût être capable de se laisser vaincre à une passion aussi injuste que seroit celle dont elle lui parloit. Je le souhaite, lui dit la Sultane Asterie, & pour la gloire de Soliman, & pour vôtre repos ; mais prenez garde, comme je vous l'ai déja dit, que vôtre beauté ne soit plus puissante dans l'ame du grand Seigneur, que l'amitié d'Ibrahim. Si cela étoit veritable, reprit la Princesse, ce seroit plûtôt un effet de mon malheur que de ma beauté ; mais je vous avoüe que je ne saurois me resoudre d'accuser ce Prince, que je n'y sois forcée par lui-même.

La Sultane s'étant retirée, Isabelle ne se trouva pas si tranquile : Emilie la confirma neanmoins en l'opinion que Soliman n'avoit que de l'amitié pour elle : en lui faisant considerer que la pensée d'Asterie étoit sans doute fondée sur la croyance de toutes les autres Sultanes qui croyoient que le grand Seigneur ne pouvoit avoir d'affection pour une femme si ce n'étoit amour : & qui par jalousie qu'elles avoient des presens qu'il lui faisoit, & des civilitez qu'il

avoit pour elle, n'en avoient point imaginé d'autre cause. Ce raisonnement ayant quelque vrai-semblance, consola un peu la Princesse: & après avoir repassé en sa memoire, tout ce que lui avoit dit Soliman; comme elle cherchoit à se tromper, elle trouva que tous ses discours & toutes ses actions pouvoient être expliquées à son avantage. Elle ne voyoit pourtant pas tant de certitude à tout ce qu'elle imaginoit, qu'elle osât s'y assurer absolument: & quoi qu'elle apprehendât la vûë du grand Seigneur dans la crainte de le trouver coupable; il y avoit neanmoins des instans où elle la desiroit, dans l'esperance de le justifier.

Roxelane de son côté ayant fait savoir son dessein à Rustan, & lui l'ayant approuvé, ils ne songeoient plus qu'à augmenter l'amour de Soliman pour Isabelle, par les messages obligeans que lui faisoit tous les jours cette esclave subornée.

Ce fut en ce même-tems que l'on presenta trois esclaves merveilleusement belles au Sultan, qui sans être touché de leurs charmes, les eût refusées, s'il ne se fût avisé de demander d'où elles étoient. Mais ayant sû qu'elles étoient d'Italie, il les retint à dessein de les donner à Isabelle: ne cherchant rien avec plus de soin que de lui

être agreable. Il fut donc la visiter après avoir commandé que l'on fit entrer ces trois esclaves dans le vieux serrail. Et comme le discours que lui avoit fait Asterie, l'avoit rendue plus mélancolique qu'à l'ordinaire, il s'en étonna, lui en demanda la cause, & par cet empressement, fit apprehender à la Princesse que les soupçons de la Sultane n'eussent un fondement legitime. Elle détruisit neanmoins elle-même son propre raisonnement : & ayant répondu au grand Seigneur que sa mélancolie étoit plutôt causée par le souvenir de ses malheurs passez, que par aucune autre raison ; il la conjura de les oublier : & de ne se rendre pas malheureuse par des choses qui ne pouvoient plus revenir. Il lui dit ensuite que pour la consoler & la divertir il avoit choisi trois esclaves qui ne lui seroient peut-être pas désagréables : & qui entendroient mieux ses ordres que les autres qu'on lui avoit données, parce qu'elles étoient de son pays. Isabelle répondit à cela fort civilement, & le grand Seigneur ayant commandé qu'on les fit entrer ; la Princesse fut étrangement surprise, lors qu'elle vit que ces trois esclaves étoient Sophronie sœur de Leonora, Leonide maîtresse d'Alphonse, & Hipolite sœur de Doria. Elle ne les eut pas plutôt apper-

çuës, qu'elle fit un grand cri, puis ſe tournant vers Soliman, que ta Hauteſſe me pardonne lui dit-elle, ſi je perds le reſpect que je lui dois; & ſi la joye de voir des perſonnes qui me ſont ſi cheres, eſt plus forte en moi que la bien ſeance. En diſant cela, après avoir fait une profonde rèverence au Sultan, elle alla embraſſer ſes cheres amies, qui de leur côté n'avoient pas moins d'étonnement & moins de joye qu'elle, de la rencontrer en un lieu, où elles n'eſperoient avoir aucune conſolation.

Ce premier compliment étant fait, Iſabelle ſupplia encore une fois le grand Seigneur de lui pardonner, ſi l'amitié & la ſurpriſe l'avoient contrainte de manquer à ce qu'elle lui devoit. L'incomparable Iſabelle, lui répondit-il, ne peut rien devoir à perſonne: & en quelque lieu du monde qu'elle puiſſe être, elle ne peut jamais avoir que des eſclaves. Cette civilité eſt trop exceſſive, lui repliqua la Princeſſe en rougiſſant; & je me tiendrai infiniment redevable à ta Hauteſſe, ſi elle me veut donner pour compagnes ces trois belles filles que la fortune a fait tes eſclaves. J'ai déja dit, lui répondit-il, qu'Iſabelle peut commander abſolument; & je lui jure encore, qu'il n'y a qu'une ſeule choſe qu'elle

ne puisse obtenir de moi. Ensuite de ce discours, dont la Princesse n'osa demander l'explication ; Soliman voulut savoir d'elle si ces trois belles personnes étoient de Genes, comme elles étoient d'Italie : & lors qu'elle lui eut appris qui elles étoient, il leur fit beaucoup de civilité : & s'informant d'Hipolite en quel lieu étoit son frere, il sut que lui & trois de ses amis étoient esclaves à Constantinople. Seigneur, dit aussi-tôt Isabelle, en se jettant à ses pieds ; je demande pour eux la liberté à ta Hautesse : l'on n'a pas accoutumé de la refuser à Isabelle, lui dit-il en la relevant ; & croyez que sans m'informer quels sont les amis de Doria, je les déclare libres : & qu'en quelques mains qu'ils puissent être, leurs chaînes seront rompuës dès aujourd'huy. Sophronie, Hipolite, & Leonide, voulurent se mettre à genoux pour lui rendre grace, mais il les en empêcha : & leur dit que c'étoit Isabelle qu'il falloit remercier & non pas lui. Comme il leur demanda de qui leurs amis étoient esclaves, elles lui répondirent que celui qui les avoit presentées à sa Hautesse, pouvoit dire à qui il les avoit vendus. Le grand Seigneur voulant obliger la Princesse en toutes choses, se retira pour lui laisser la liberté d'entretenir ses cheres

amies : & pour ſonger à délivrer ces eſclaves qu'elle lui avoit recommandez.

Soliman étant ſorti, les embraſſemens & les civilitez recommencerent entre Iſabelle & ces trois belles filles. Emilie leur témoigna auſſi la ſatisfaction qu'elle avoit de les voir : mais au milieu de ces premiers ſentimens de joye, le ſouvenir de leurs plaiſirs paſſez, leur fit verſer des larmes de douleur. Elles ſe demanderent de part & d'autre, par quelle avanture elles ſe trouvoient en même lieu : & ne pouvant preſque croire que ce qu'elles voyoient fût veritable, leur étonnement redoubloit à chaque inſtant. Iſabelle ſut que Doria, Horace, le Marquis François, & Alphonſe étoient eſclaves. Elle voulut ſavoir des nouvelles du Comte de Lavagne & de Leonora ſa femme ; mais Sophronie lui dit en ſoupirant, qu'elle ne ſauroit que trop tôt leurs avantures : & Hipolite ajoûta, qu'en un jour où la fortune leur avoit fait une ſi grande grace, il étoit à propos de ne ſe ſouvenir point de tant de malheurs. Cependant Iſabelle qui craignoit que le nom de ſerrail ne les inquietât, & ne leur fit penſer quelque choſe à ſon deſavantage, leur apprit la difference qu'il y avoit du vieux ſerrail où elle étoit, à celui des femmes du grand Seigneur. Et com-

me dans ſon diſcours elle nomma pluſieurs fois Ibrahim ſans y penſer, & qu'elle leur en parla comme d'un homme, en conſideration duquel le Sultan la favoriſoit, Sophronie lui demanda qui étoit cet Ibrahim? Cette queſtion fit rougir la Princeſſe: mais enfin elle leur apprit que cet Ibrahim étoit Juſtinian: il lui ſembloit que dans l'état où étoit leur fortune, il n'étoit pas à propos de leur faire un ſecret de ſes avantures. Cette nouveauté ſurprit également Hipolite, Leonide, & Sophronie: ne pouvant s'imaginer que tout ce qu'elles apprenoient ne fût pas une fiction. Leur propre experience les força toutesfois à croire que ce qu'on leur diſoit étoit veritable, n'y ayant pas plus d'apparence d'ajoûter foy à ce qui leur étoit arrivé, qu'à ce qui étoit avenu à Iſabelle.

Sur le ſoir le Boſtangibaſſi vint trouver la Princeſſe de la part de Soliman, pour lui dire que ſuivant ſes ordre (car Soliman avoit ordonné de lui parler en ces termes) il avoit fait délivrer Horace, Doria, & Alphonſe: mais que pour l'autre, il lui avoit été impoſſible de ſavoir encore où il étoit. Que tout ce qu'il en avoit pû apprendre, étoit qu'il avoit changé huit ou dix fois de maître depuis un mois ſeulement. Qu'il la conjuroit neanmoins de ne s'en pas

mettre en peine ; l'assurant que le lendemain, il feroit plûtôt faire une revûë generale de tous les esclaves de Constantinople que de manquer à trouver celui qu'elle desiroit. Qu'au reste, le Sultan étoit bien fâché de ne pouvoir laisser auprès d'elle, les trois personnes qu'il lui avoit presentées, dans la croyance qu'elles dussent être ses esclaves : parce que ne les devant pas traiter ainsi, ce seroit abuser de la religion & de la coûtume de laisser tant de personnes de condition libre dans le vieux serrail, & d'une croyance differente de la sienne. Que neanmoins pour ne la priver pas entierement d'une conversation qui lui étoit si agréable, elle pourroit aller tous les jours les visiter dans le palais d'Ibrahim, où leurs amis les attendoient déja, & où il avoit ordre de les conduire, l'assurant qu'elles y seroient servies avec autant de soin que de respect.

La Princesse reçut cette nouvelle avec beaucoup de douleur : elle voulut même obliger celui qui lui faisoit ce message d'aller de sa part supplier sa Hautesse de lui permettre de suivre ses amies au palais du grand Visir : mais il lui répondit que l'ordre qu'on lui avoit donné étoit absolu, & qu'il ne pouvoit faire autre chose que l'executer. Isabelle auroit peut-être encore re-

doublé ſes prieres, ſi la Sultane Aſterie ne fût arrivée, laquelle ayant été informée de l'état des choſes, lui conſeilla de n'irriter pas l'eſprit du Sultan, & d'avoir cette complaiſance pour lui, qu'il ne deſiroit pas d'elle, ſans quelque raiſon, étant certain que c'étoit une choſe toute extraordinaire que de voir des perſonnes libres & chrétiennes dans le vieux ſerrail. Iſabelle qui connoiſſoit la vertu & la ſageſſe d'Aſterie, réſolut de faire ce que l'on deſiroit d'elle, en prenant congé de ſes cheres amies qui la quitterent les larmes aux yeux: avec cette conſolation neanmoins qu'elles alloient retrouver leurs freres & leurs amans tout enſemble: car le tems, la fortune, & l'eſclavage n'avoient point changé leurs ſentimens. Horace frere de Sophronie aimoit toûjours Hippolite; & Doria, frere d'Hippolite Sophronie; & Alphonſe étoit toûjours amoureux de Leonide. Mais pour Iſabelle elle demeura ſans aucune conſolation, que celle que lui donna l'eſperance d'aller le jour ſuivant viſiter ces belles infortunées; dont la rencontre lui avoit donné autant de douleur que de joye, & par la penſée qu'elles étoient eſclaves, & par le déplaiſir d'être ſi-tôt privée de leur vûë.

L'ILLUSTRE BASSA.

SECONDE PARTIE.

LIVRE CINQUIE'ME.

IL ne fut pas plûtôt jour, qu'Isabelle envoya demander la permission au grand Seigneur d'aller visiter ses cheres amies, ce qu'il n'osa lui refuser, tant il avoit de peur de lui déplaire. Il se repentit neanmoins, d'avoir fait sortir du serrail, Hipolite, Sophronie, & Leonide: & craignit que ce qu'il avoit fait pour son repos, ne détruisît ses plaisirs: car il étoit vrai que ce n'avoit pas tant été la bienséance des choses qui l'y avoient porté, comme la crainte de

ne pouvoir plus parler en particulier à la Princeſſe, ſi elles demeuroient auprès d'elle.

Iſabelle ayant donc obtenu la permiſſion qu'elle demandoit, alla au palais d'Ibrahim avec autant de magnificence que ſi elle eût été la Sultane Reine. Horace, Alphonſe, Leonide, Sophronie, & Hippolite, la reçurent avec une extrême ſatisfaction : elle fut pourtant encore moindre que celle de Doria : qui ayant ſû de ſa ſœur que Juſtinian étoit en ce pays-là, avoit une impatience ſi extraordinaire de ſavoir par quelle avanture il y étoit revenu ; qu'à peine lui eut-il fait ſon premier compliment, qu'il la conjura de le lui vouloir apprendre. Mais elle qui n'en avoit pas moins de ſavoir les ſiennes, & celles de ſes amies, & par quel hazard ils y étoient arrivez ; lui dit qu'il ne le ſauroit point, qu'il ne lui eût appris quelle bonne ou quelle mauvaiſe fortune les avoit conduits à Conſtantinople. Hippolite & Horace avoüerent que c'étoit la moindre choſe qu'ils pouvoient lui payer pour la liberté qu'elle leur avoit donnée. Pour Sophronie, elle ne conſentit qu'à regret à ce triſte & pitoyable recit : prevoyant bien qu'un ſi funeſte diſcours lui coûteroit encore des larmes. Auſſi voulut-elle du

moins que ce fût Doria qui racontât leurs malheurs, lui étant impossible de le faire. Doria n'ayant pas accoûtumé de resister à Sophronie, se préparoit à lui obéïr : quand Horace dit à sa sœur qu'il seroit injuste de l'obliger à ce recit ; à cause du nom qu'il portoit. Et que quoi que ceux qui étoient mêlez en cette avanture fussent ses ennemis, ils étoient toûjours ses parens. Doria répondit à cela en soûriant que les amans n'en avoient point d'autres que ceux de leurs maîtresses : Mais enfin Alphonse fut celui qui contenta la curiosité d'Isabelle. Aussi-tôt que pour faire les honneurs du Palais d'Ibrahim, elle les eut fait entrer dans son cabinet, & qu'ils s'y furent assis, Alphonse prenant la parole, & s'addressant à Isabelle, lui parla de cette sorte.

Histoire de Jean Loüis, Comte de Lavagne.

Puis que vos malheurs & vôtre solitude vous ont presque rendüe étrangere en vôtre propre pays: & que vôtre absence vous a depuis empêchée de savoir toutes nos infortunes ; je vais contenter vôtre curiosité, & vous raconter toute cette histoire, comme si vous n'étiez pas née à Genes : & que toutes les personnes dont j'ai à vous parler

parler, vous fuſſent inconnuës. Vous n'avez pourtant pas oublié, à ce que je penſe, que la famille des Fieſques étant une des plus nobles & des plus illuſtres de toute l'Italie, comme ayant fourni deux fois de Tête à toute la Chrétienté, donné tant de Cardinaux à Rome; & tant de grands hommes à l'Univers; étoit celle auſſi que André Doria avoit toûjours la plus redoutée, depuis cette action qui lui fit meriter d'avoir une ſtatuë dans Gene. Ceux qui ne jugent point des intentions par les aparences, & par les evenemens, ne veulent pas que les deſſeins d'Adré Doria, ayent toûjours été auſſi deſintereſſez qu'ils nous ont paru: mais enfin ce n'eſt pas ici le lieu où je dois vous dire ce que le Comte en croyoit: & pour moi qui parle toûjours ſincerement, je tiens que ſes intentions étoient auſſi belles que ſon entrepriſe.

Mais pour venir à ce que je dois vous apprendre, & pour faire que la derniere action du Comte ne vous ſurprenne pas tant, il faut que je vous diſe que quoi qu'en apparence il fût le plus doux, le plus civil, le plus galant, l'eſprit le plus libre & le plus tranquile qu'on eût jamais vû: & ſemblât ſe donner entierement à tous les exercices d'un homme de ſa condition, où il avoit réüſſi admirablement;

il avoit pourtant l'eſprit imperieux, & toûjours rempli de quelque grand deſſein. L'ambition & le deſir de la gloire, étoient ſes paſſions dominantes, & les ſeules choſes pour leſquelles il faiſoit toutes les autres. Son éducation n'avoit pas peu ſervi à lui donner ces ſentimens : car comme il demeura encore aſſez jeune, ſous la conduite de ſa mere qui étoit la plus ambitieuſe femme qui ſera jamais ; elle lui donna une partie de ſes inclinations. Il avoit eu pour Gouverneur un nommé Panſa, de la main de Sinibalde ſon pere, dont les mœurs étoient nobles, & qui l'avoit inſtruit en toutes les belles connoiſſances, qu'une perſonne de ſa condition peut avoir. Mais cet homme étant trop moderé pour élever le Comte ſelon les deſſeins de ſa mere, elle lui en donna un autre, ſans chaſſer pourtant le premier ; afin que ſi l'un lui apprenoit les ſiences, l'autre lui apprît à ne s'en ſervir que pour arriver au faîte de la ſouveraine grandeur. Ces deux hommes étant oppoſez en toutes choſes, lui donnoient auſſi des conſeils tous contraires. Le premier lui faiſoit remarquer dans l'hiſtoire Romaine, les belles actions de ceux qui s'étoient expoſez pour le ſalut de la Republique : & l'autre lui faiſoit ſouvent lire la conjuration de

Catilina, la vie de Tibere & celle de Neron. Neanmoins comme les inclinations du Comte étoient trop vertueuſes pour aimer les crimes, il ne ſuivoit pas les avis de celui-ci. Mais ſon ame étant auſſi trop ambitieuſe pour entrer dans les ſentimens de Panſa, il prenoit un troiſiéme chemin: & n'aimoit rien tant à lire que la vie d'Alexandre & de Ceſar, principalement de ce dernier: & il avoit coûtume de dire, que ceux qui l'avoient appellé Tyran, avoient eu tort puis qu'on ne peut l'être en aſpirant à la ſouveraine puiſſance pour en bien uſer: & que ceux qui ſe ſentoient capables de gouverner les peuples, étoient reſponſables à l'égard du ciel, de laiſſer un talent inutile, qui pouvoit être avantageux à tout le monde.

Ces diſcours n'étoient conſiderés que de ſa mere qui y prenoit un plaiſir incroyable: mais enfin le Comte étant arrivé à dix-ſept ans, vit Leonora ſœur de Jules Cibo, & d'Horace, en une aſſemblée où Jannetin Doria neveu & favori d'André Doria s'y trouva auſſi bien que lui. Vous avez ſans doute remarqué que Leonora, quoique douce & civile, avoit pourtant une froideur majeſtueuſe, qui faiſoit voir dans ſon port, qu'il falloit qu'elle eût quelque choſe de grand en l'ame. Je vous dis cela,

Madame, pour vous apprendre en ſuite, que ce fut par ce charme plûtôt que par ſa beauté, qu'elle commença de plaire au Comte. Il la regarda & l'obſerva avec ſoin, & ne voyant rien en toutes ſes actions qui ne fût tout enſemble, & extrêmement civil, & un peu imperieux, il commença de l'aimer : & d'autant plus ardemment, qu'il ſavoit que cette alliance ne lui ſeroit pas deſavantageuſe ; ſoit qu'il cherchât la Nobleſſe de la race, ou l'avantage des richeſſes ; parce qu'étant née d'une premiere femme de ſon pere, elle en étoit unique heritiere. Mais ſi Leonora fut agreable aux yeux du Comte, on peut dire qu'il parut charmant à ceux de Leonora : & certes il faut avoüer que je ne l'avois jamais vû ſi aimable qu'en cette aſſemblée : & s'il faut dire la verité, je ne crois pas qu'on puiſſe jamais trouver en une ſeule perſonne, plus de grandes qualitez qu'il en avoit. Et pour les choſes agreables, on peut aſſûrer que jamais homme n'a été ſi propre à ſe faire aimer. Sa beauté, ſa bonne mine, ſa converſation, ſa complaiſance, ſon humeur gaye & enjoüée, l'adreſſe qu'il avoit à danſer, à joüer du luth, à chanter, à monter à cheval, & à toutes les choſes qui peuvent donner quelque agrément, le rendoient

incomparable. Vous pouvez juger après cela, ſi Leonora qui n'avoit point l'ame engagée ailleurs, put refuſer l'affection d'un homme, en qui elle trouvoit tout ce qu'elle eût pû ſouhaiter.

Cette affection naiſſante fut bien tôt ſuë de tout le monde, mais principalement d'André Doria, qui en fut averti en un tems, où le Comte ne ſavoit pas encore trop bien lui-même s'il aimoit Leonora: car ce fut le jour qu'il commença de la conſiderer ſans indifference, à cette aſſemblée dont je vous ai déja parlé, & où Jannetin ſe trouva, qui regardant toûjours le Comte comme ſon competiteur, s'en étoit apperçu, & l'avoit appris à ſon oncle. Nous avons ſû depuis, qu'André Doria n'apprit pas ſi-tôt les deſſeins du Comte, que ſe mettant à rêver profondément, il en parut triſte & inquiet: & qu'après que ſa rêverie eut ceſſé, il commanda à Jannetin de prendre garde aux deſſeins du Comte; car lui dit-il en hauſſant la voix, il eſt à propos d'obſerver à ce jeune lion. Il eſt entreprenant & hardi; & ſi nous lui laiſſons prendre de nouvelles forces, par l'alliance de la maiſon de Cibo, & par la richeſſe de Leonora, il ſera capable de tout entreprendre.

Jannetin écouta ce diſcours comme in-

tereſsé qu'il étoit, & obéïſſant aux volontez d'André Doria, il obſerve le Comte & Leonora, & ſe confirme en l'opinion qu'il avoit euë, & par ſa propre connoiſſance, & par les nouvelles de la ville. Ne doutant donc plus que le Comte ne fût amoureux de Leonora, il en avertit ſon oncle, qui ſans differer davantage, lui commanda d'être rival du Comte en cette recherche. Ce ne ſeroit pas aſſez, dit-il à Jannetin, ſi nous ne faiſions que rompre le mariage du Comte: mais il faut profiter de ſon dommage, & lui arracher les armes des mains pour l'en détruire, quand nous nous en ſerons rendus maîtres. Il faut que vous épouſiez Leonora; elle eſt belle & aimable; mais quand elle ne ſeroit que noble & riche, ce ſeroit aſſez pour vous obliger à l'épouſer. Songez-y donc Jannetin, vous êtes jeune auſſi-bien que le Comte; vous avez de l'eſprit & du cœur, & quoi que peut-être vous n'ayez pas autant d'agrément que lui, vous êtes neveu d'André Doria, & c'eſt tout dire. Songez donc à gagner le cœur de Leonora, auparavant qu'il ſoit engagé; mais ſur tout n'en venez pas à la violence: car il eſt important que le fils adoptif de celui qui a remis la liberté à Genes, ne l'engage point à le proteger en de ſemblables choſes. Jan-

netin qui tenoit toute ſa fortune d'André Doria, & qui le reveroit plus que s'il eût été ſon pere : lui promit de n'oublier rien de tout ce qui ſeroit en ſon pouvoir pour le ſatisfaire, comme en effet, tout ce que les ſoins & la magnificence peuvent contribuer à la galanterie ; parut à Genes en ce tems-là : & ſi vôtre mélancolie ne vous eût pas retenuë alors à Monaco, vous euſſiez avoüé auſſi bien que nous, qu'on n'y avoit jamais rien vû de ſemblable : mais comme le Comte n'a jamais pû ceder à perſonne, il ne connut pas plûtôt le deſſein de Jannetin, qu'il encherit par deſſus lui par ſa magnificence & ſa galanterie. Ce n'étoit donc plus que courſes de bague, que tournois, que ſerenades, bals & feſtins, & en toutes ces choſes, ſi le Comte n'y étoit pas plus magnifique, il y étoit plus entendu. Ses habillemens étoient plus galans, ſes chevaux plus beaux, ſes parties mieux faites, les ſerenades qu'il donnoit, mieux concertées ; enfin il avoit l'avantage en toutes choſes. Et comme il aimoit effectivement Leonora, tous les témoignages qu'il lui en donnoit, faiſoient un autre effet en ſon ame que les proteſtations feintes de Jannetin qui ne la perſuadoient point du tout.

Ces deux rivaux vivoient aſſez civile-

ment enſemble, tant à cauſe de l'ordre que Jannetin en avoit reçu, que de la prudence de Leonora, & de l'adreſſe du Comte qui ne fit jamais ſemblant de s'appercevoir des deſſeins de ſon rival : quoi que chacun fît de ſon côté tout ce qu'il pouvoit pour détruire ſon ennemi. Mais enfin l'amour & la fortune ceſſerent d'être aveugles en cette occaſion, & donnerent le prix à celui qui le meritoit le mieux. Le Comte eut la permiſſion de Leonora de la demander à ſes freres, ſous la conduite deſquels elle étoit demeurée après la mort de ſa mere : il s'étoit rendu leur ami particulier, de ſorte qu'à la premiere ouverture qu'il leur en fit, ils le reçurent avec une joye incroyable, & l'aſſurerent, principalement Horace qui étoit plus ami du Comte que Jules, que pourvû que leur ſœur ne s'opposât point à ſon contentement, il étoit certain d'être heureux. Le Comte qui n'étoit pas moins diſcret que paſſionné, ne voulut pas leur faire connoître qu'on leur demandoit permiſſion d'une choſe reſoluë : il leur dit donc ſeulement que c'étoit de leur bouche qu'il vouloit apprendre la volonté de Leonara, & recevoir par eux ſa bonne ou ſa mauvaiſe fortune. Il y avoit déja quelques jours que Jannetin avoit ſû que Leonora favoriſoit

le Comte à ſon préjudice : & que même elle avoit reſolu de n'en épouſer jamais d'autre. Il crut qu'il falloit en avertir André Doria, qui d'ailleurs vint à ſavoir de quelqu'un, à qui la mere du Comte l'avoit dit, qu'il avoit parlé de ſon mariage à Horace qui lui avoit répondu favorablement: ce que voyant André Doria, il dit à Jannetin qu'il falloit conſerver par addreſſe l'amitié de celui qu'on n'avoit pû détruire par force : qu'un des grands effets de la prudence étoit lors qu'on ne pouvoit vaincre ſes ennemis, de les contraindre à devenir amis : & ne pouvant autrement les empêcher de nuire, il faut, pourſuivoit-il, leur attacher les mains par une fauſſe generoſité, principalement lors qu'on a en tête un illuſtre adverſaire comme eſt le Comte. Allez donc, Jannetin, lui dit-il, ceder une victoire que vous ne pouvez remporter : & faiſant ſemblant de venir d'apprendre qu'il a des vûës à l'égard de Leonora, dites lui, que vous préferez ſon contentement à vôtre amour, & que pourvû qu'il veüille être vôtre ami, vous lui cederez vôtre maîtreſſe avec joye. Mais faites enſorte que cela puiſſe être entendu de quelqu'un, afin que le Comte ſachant que le monde croira qu'il vous a de l'obligation, puiſſe auſſi par la conſidera-

tion du monde, & de peur d'être blâmé, vivre à l'avenir avec vous, comme s'il étoit vôtre ami. Je ne doute point, Madame, que vous ne trouviez étrange que je ſache tant de particularitez des diſcours d'André Doria; mais ſachez, s'il vous plaît qu'un ami ne ſait pas ſi bien ce qui ſe paſſe en la maiſon de ſon ami, que les les ennemis puiſſans ſavent pour l'ordinaire ce qu'ils projettent les uns contre les autres: la choſe n'étoit pourtant pas égale entre le Comte & André Doria, étant certain que ce dernier ne ſavoit rien des deſſeins du Comte, quelque ſoin qu'il y apportât: & que lui au contraire ne pouvoit lui cacher aucun des ſiens.

Pour revenir à Jannetin, il n'eut pas plûtôt été inſtruit par ſon oncle, qu'il alla trouver le Comte à ſon palais, qui attendoit avec beaucoup d'impatience la réponſe qu'Horace lui devoit faire: car c'étoit lui qui s'étoit chargé de la lui rendre, il quitta ſon humeur rêveuſe pour recevoir la viſite de Jannetin avec ſa civilité: & ſuivant l'ordre d'André Doria, trois amis de Jannetin arriverent en même-tems, pour être témoins de la converſation de ces deux rivaux. Après les premiers complimens, Jannetin dit au Comte qu'il venoit non ſeulement lui rendre une viſite, mais

lui rendre les armes ; & lui demander la grace d'être un des captifs de ſon triomphe. Je ne ſais, répondit le Comte, de quel triomphe vous voulez parler. C'eſt un triomphe, reprit Jannetin, où pour trophée d'armes vous aurez toutes les chaînes des amans de l'incomparable Leonora, qui connoiſſant que vous ſeul la meritez, vous ſuivront ſans regret & ſans envie, du moins viens-je ici pour vous aſſurer que ce ſont là mes ſentimens : & que ſi j'euſſe ſû que vous euſſiez eu de l'amour pour elle, j'euſſe plûtôt été vôtre confident que vôtre rival. Je ne ſuis pourtant pas fâché d'avoir eu lieu de vous témoigner que rien au monde ne m'eſt ſi cher que vôtre amitié.

Le Comte connut auſſi-tôt l'artifice de Jannetin, mais il ne voulut pas lui en rien faire paroître : au contraire, il lui répondit avec beaucoup de civilité & de galanterie. Je penſois n'avoir eu à vaincre que les rigueurs de ma maîtreſſe : & ſi j'euſſe crû avoir un auſſi redoutable rival que vous, je n'aurois peut-être pas entrepris de la ſervir. Mais puiſque vous êtes aſſez obligeant pour vous contenter de la meriter, ſans prétendre à ſa poſſeſſion ; je ſuis ravi de ſavoir que vous l'ayez jugée digne de vôtre eſtime, & d'apprendre que je

n'aurai plus que ſa cruauté à ſurmonter : puiſque ſi vous euſſiez continué de l'aimer & qu'elle eût été juſte, j'aurois tenu en vôtre triomple la place que vous demandez au mien, & que je ne vous accorde pas : puiſque celui qui cede une victoire, ne peut dire avoir été vaincu. Jannetin écoutant parler le Comte de cette ſorte, crut que ſon artifice avoit réüſſi, qu'il prenoit pour un témoignage d'amitié & de franchiſe, ce qui n'étoit qu'une addreſſe de ſon eſprit ; & que n'ayant pû le vaincre en amour, il l'auroit du moins ſurmonté en fineſſe, & ſeroit arrivé à la fin qu'il s'étoit proposée. Mais l'eſprit du Comte étoit trop clair-voyant, pour être deçû ſi aiſément : & comme la tromperie la plus adroite eſt celle qui perſuade à nos ennemis qu'ils nous ont trompez, quoi qu'en effet nous ne le ſoyons pas : le Comte dit tant de choſes obligeantes à Jannetin qu'il ne douta point du tout qu'il n'eût abusé ſon ennemi : & que dorénavant il ne ſe tint effectivement ſon obligé.

Sur ces entre-faites, Horace fut trouver le Comte, & l'ayant embraſſé dès l'abord en le nommant ſon frere, il l'aſſura abſolument de la volonté de Leonora. Mais pour ne m'arrêter pas à vous dire les réjoüiſſances d'un tems dont la felicité eſt ſi

éloignée de celui que nous avons passé depuis ; je vous dirai seulement qu'en peu de jours les nôces du Comte & de Leonora se firent. Vous en fûtes conviée ; vous ne voulûtes point quitter vôtre solitude, pour venir voir toutes les magnificences de cette fête. Jannetin fut le plus empressé de toute la ville à témoigner la joye qu'il avoit de celle du Comte, qui depuis cela le servit en la recherche de celle qu'il épousa : & vêcut toûjours avec lui, comme si ç'eût été le plus cher de ses amis, quoi que dans son cœur il eût des sentimens tous contraires. La mere du Comte étoit ravie du mariage de son fils, Leonora en étoit très-contente ; Jules en paroissoit satisfait ; Horace s'en estimoit heureux, & Sophronie en avoit d'autant plus de joye, qu'étant en un âge où les divertissemens, la musique, & les assemblées sont la felicité de la vie ; elle trouvoit toutes ces choses au palais du Comte où elle demeuroit avec sa sœur depuis son mariage : car on peut dire que cette maison étoit la retraite de tous les honnêtes gens, & de tous les plaisirs, ce qui faisoit que le Comte étoit aimé de tout le monde.

Cependant l'heureux succez de son amour, n'avoit pas étouffé son ambition :

au contraire, l'estime qu'il faisoit de Leonora, sembloit l'avoir augmentée : & Sophronie nous a assuré lui avoir oüi dire plus d'une fois que sa fortune n'étoit pas digne d'elle. Cette ame genereuse n'auroit pourtant peut-être jamais été capable de la resolution qu'elle prit, quoi qu'elle la crût juste, si les conseils de trois hommes qui ne flattoient son ambition, que pour satisfaire la leur, ne l'eussent confirmé en ce dessein. Et certes il faut avoüer que jamais on n'a entendu parler d'une entreprise si hardie en un âge si peu avancé, d'une prudence si extraordinaire, pour la conduite d'une chose si dangereuse, & d'un bonheur égal au sien, si la fortune ne l'eût abandonné. Mais, Madame, pour vous faire avoüer ce que je dis, il faut que vous sachiez qu'il y a environ deux ans que le Comte s'étant trouvé mal durant quelques jours, s'en alla comme il faisoit assez souvent dans son cabinet, où son ambitieuse mere l'alla trouver pour lui apprendre qu'André Doria qui avoit adopté Jannetin pour son fils & pour son successeur, il y avoit déja long-tems ; l'avoit encore fait son Lieutenant dans la charge qu'il avoit de Generalissime. Et tout cela, poursuivit-elle, tandis qu'on vous refuse les pensions que la République donnoit à

Sinibalde vôtre pere : car il étoit vrai que tant qu'il avoit vécu, le Senat lui avoit assigné une pension pour marque d'honneur qu'on n'avoit pas continuée au Comte, parce qu'il avoit été soupçonné par André Doria ennemi des François, d'être affectionné à cette nation. Comme en effet, je lui avois souvent oüi dire qu'il aimeroit mieux servir en France, que regner ailleurs.

Le Comte n'eut pas plûtôt entendu ce que sa mere lui avoit dit, qu'il voulut répondre; mais elle en l'en empêchant lui dit brusquement songe auparavant que de parler, à ne me dire rien indigne de toi ni de moi qui t'ai fait naître : & sache que je te desavoüe pour mon fils, si tu es assez lâche pour te contenter de ta fortune : & pour souffrir que ceux qui ne te devancent ni en naissance ni en merite, se mettent sur le trône, & te laissent parmi le peuple. Ce discours picqua le grand cœur du Comte qui n'étoit que trop sensible de ce côté-là; il cacha pourtant son ressentiment en lui-même, & ne dit rien à sa mere, sinon, que tout ce qu'il lui pouvoit promettre, étoit qu'il se perdroit absolument, ou qu'il perdroit ceux qui l'opprimoient : & que la suite ou la fin de sa vie ne lui permettroient pas de se plaindre de

lui. Elle le quitta après cela : mais pour le confirmer en ce dangereux deſſein, elle avoit conſulté avec ces trois ambitieux, dont je vous ai déja parlé, le premier étoit le ſecond Gouverneur qu'elle lui avoit donné, appellé Vincent Calcagne, dont les maximes étoient contraires à celles du genereux Panſa. Le ſecond s'appeloit Raphaël Sacco, Juriſconſulte de Savonne, homme fin & adroit, qui le ſervoit dans la conduite de toutes ſes affaires. Et le dernier ſe nommoit Baptiſte Verrin citoyen de Gene, qui demeurant tout proche du palais du Comte, s'étoit par ſes ſoupleſſes & ſon eſprit, tellement acquis ſon amitié qu'il étoit de tous ſes conſeils, & diſpoſoit preſque abſolument de tous ſes biens.

Ce fut donc par le moyen de ces trois pernicieux Conſeillers que cette ambitieuſe femme, crut porter le Comte à prendre quelque violente reſolution. Elle les avoit avertis de ſe tenir prêts pour aller trouver ſon fils, auſſi-tôt qu'elle ſeroit ſortie de ſon cabinet. Comme en effet elle ne ſe fut pas plûtôt retirée, que les rencontrant elle leur dit, allez mes chers amis travailler pour vous, en travaillant pour le Comte : mais ſouvenez-vous ſur toutes choſes, dit-elle à Raphaël Sacco, de ne lui rien conſeiller de violent que vous ne

puiſſiez

puiſſiez pretexter du bien public, de l'équité & de la gloire : car, pourſuivit-elle, je connois le Comte, ſi vous ne lui propoſez que ſa conſervation, ſon utilité, l'avancement de ſa fortune, & la perte de ſes ennemis, vous ne le vaincrez jamais. Il faut piquer ſon eſprit du deſir de l'honneur, & le tromper adroitement, pour l'empêcher de fruſtrer nos eſperances. Ils lui promirent alors ce qu'elle ſouhaitoit : & trop fideles en cette occaſion, ils lui tinrent la parole qu'ils lui avoient donnée: du moins Raphaël & Baptiſte, car pour le troiſiéme, il fit par timidité ce qu'un autre auroit fait par vertu. Ils entrerent chez le Comte, & pour ne lui donner aucun ſoupçon, ils y furent ſeparément. Le premier qui y entra le trouva fort rêveur: & ſans prendre garde à lui, il ne laiſſa pas de ſe promener ſans lui rien dire. Un moment après les deux autres arriverent, faiſant ſemblant de ne s'être pas vûs de tout le jour. Le Comte cependant ne ſe doutant point de la trahiſon qu'on faiſoit à ſa vertu ; voyant les trois hommes du monde, en qui il ſe fioit le plus, venus fortuitement à ce qu'il croyoit auprès de lui, en un tems où il avoit beſoin de conſeil ; ne put s'empêcher de leur en témoigner beaucoup de joye. Quel bon demon, leur dit-il,

vous amene ſi à propos, pour me divertir du chagrin que j'ai aujourd'hui dans l'eſprit ? je ne ſais, répondit finement Baptiſte, ſi ma vûë vous eſt agreable : mais je ſais bien que je n'ai rien d'agréable à vous dire. Nous ſommes dans un ſiécle, reprit le Juriſconſulte, où les gens de bien n'ont pas grand ſujet de joye, voyant tous les jours l'ambition de quelques-uns, emporter inſolemment tout ce qui devroit être la récompenſe de la vertu. Il ſe trouvera peut-être quelqu'un, pourſuivit Baptiſte, qui fera changer les choſes. Mais, interrompit le Comte, addreſſant ſa parole à Verrin ; quelle mauvaiſe nouvelle avez-vous à me dire ? Seigneur, répondit-il, elle eſt plus mauvaiſe pour la Republique que pour vous : car enfin vous apprendre que Fannetin eſt encore en de nouveaux honneurs, c'eſt vous dire que la puiſſance d'André Doria paſſera en ſes mains, que ſa tyrannie ſe perpetuera en la perſonne de ſon neveu ; & que nous n'aurons jamais le bonheur de voir la vertu où elle devroit être. Il eſt certain, ajoûta Raphaël Sacco, que ce ſentiment eſt celui de tous les gens de bien : & dans le malheur du ſiécle, il ſemble, dit-il, addreſſant ſa parole au Comte, que tout le monde tourne les yeux ſur vous. Vôtre illuſtre & grande naiſ-

ſance, accompagnée de tant de rares qualitez qui ſont en vôtre perſonne, font que tous ceux qui aiment le bien public, deſirent que vôtre fortune ſoit auſſi grande que vôtre cœur. Et en mon particulier je voudrois voir vôtre vertu ſur un théatre plus élevé que celui où vous êtes. Mais vous êtes né en un ſiécle ſi malheureux, qu'il ſemble que vous ne puiſſiez aſpirer à la puiſſance de faire du bien à vos citoyens: tant il eſt vrai qu'André Doria & Jannetin Doria, ſous le nom de la liberté publique, ont ſolidement établi leur puiſſance, ou pour mieux dire leur tyrannie. Et de cette ſorte, on peut aſſurer que le peuple ſe châtie lui-même de l'aveugle reſolution qui le porta à ſecouër le joug d'un grand & excellent Prince, pour ſe laiſſer impoſer celui de deux tyrans, qui ſeront d'autant plus cruels qu'ils ſont moins accoûtumé à regner. Leur foibleſſe étant appuyée de la puiſſance de Ceſar, & renduë inſolente par le grand nombre de vaiſſeaux de guerre que nous voyons au port; ils ne ſouffriront jamais un eſprit courageux & reſolu. Ils croiront la haute vertu d'un homme de condition trop dangereuſe à leur fortune naiſſante pour l'endurer. Ils ſe ſerviront de titres ambitieux, de Peres de la patrie, & de reſtaurateurs de la li-

berté qu'on a donné à André Doria, pour opprimer les plus magnanimes. De sorte qu'un homme de vôtre courage, sous cette injuste domination, est plus assuré des offenses que de la vie : & si jusqu'à ce jour nous n'avons point vû de semblables choses, c'est parce que la puissance d'André Doria, n'étoit pas encore parvenuë à sa suprême grandeur : & que sa moderation a en quelque sorte retenu l'humeur impetueuse de Jannetin. Vous savez combien il est insolent; lors qu'il se verra en état de pouvoir tout ce qu'il voudra, & suivi des jeunes gens qui le reverent à cause de sa charge, quelles choses ne seront pas permises à ses caprices ? Croyez-vous qu'un esprit insatiable comme le sien, se restraigne aux bornes de la raison? Croyez-vous que l'envie ou la soif de dominer, irritée par une esperance si certaine, se puisse éteindre que par le sang des innocens ? Croyez-vous que content de la puissance que la fortune & la simplicité de nos citoyens lui ont donnée, il veuille mourir avec le seul nom de Jannetin Doria ? Pour moi je ne le crois point. Il attend la mort d'André, qui ne peut être que fort proche; afin de suivre toutes ses inclinations. Pour cet effet, étant déja en possession de l'esprit des nobles, il va nourrissant le peuple

dans l'oiſiveté & dans le gain du commerce ; afin que cette moleſſe diminuant ſon courage, il n'oſe lui reſiſter lors qu'il entreprendra quelque choſe : par ce moyen il cache un deſſein parricide, ſous le voile du repos & de la tranquillité publique. Mais préſuppoſons que la divine providence, pour conſerver cette Republique, lui ôtat ce dangereux deſſein : la ſeule continuation du rang où il eſt élevé devroit mettre la confuſion & la honte dans le cœur de tous les autres citoyens, dont la naiſſance eſt illuſtre. Par quelle raiſon en une province libre, où tant de perſonnes de qualité éminente, qui ne lui cedent ni en nobleſſe ni en courage, vivent-elles en perſonnes privées; tandis qu'avec la magnificence d'un Prince, il regarde tous les autres comme ſes inferieurs, & de telle ſorte qu'ils ſemblent dépendre abſolument de lui ? En quelle hiſtoire de peuple civiliſés voit-on quelque choſe qui l'autoriſe ? Si juſques ici vous n'avez pas en vôtre particulier éprouvé ſon orgueil, ce n'eſt que parce que l'occaſion ne s'en eſt pas offerte : vous ne ſavez que trop les ſentimens qu'il a pour vous. Déſormais il faudra que vous partagiez les miſeres publiques : oüy je vous prédit avec douleur qu'on vous verra comme les autres, le viſiter, l'accompa-

gner, le ſervir, & lui obéïr comme à vôtre ſouverain: & Jannetin Doria pourra dire que Jean Loüis Comte de Lavagne, & Seigneur de tant de peuples, lui fait la cour, le revere, & plie lâchement ſous ſa domination. O combien il ſeroit plus à propos, que réveillant vôtre eſprit aux plaintes d'un peuple oppreſsé; & prenant une reſolution digne de vôtre patrie, de vôtre race & de vôtre vertu; vous déliv raſſiez vos citoyens de cette infamie auſſi bien que vous! Mais peut-être que les moyens vous manqueroient pour executer ce deſſein: au contraire, jamais rien ne fut plus facile. Si vous tournez les yeux du côté de Rome, vous y trouverez tout le ſecours que vous en ſauriez deſirer. Si vous cherchez de la protection en France l'ennemi de Doria ne peut manquer d'y en rencontrer une puiſſante. A Genes le peuple toûjours ennemi de la tyrannie, vous ſervira d'épée & de bouclier. Jannetin ébloüi ou plûtôt aſſoupi de ſa bonne fortune, tombera de lui-même dans les filets que vous lui aurez tendus. Vos Sujets & ceux du Duc de Plaiſance vous défendront de ceux qui oſeront s'oppoſer à vous. Enfin toutes choſes vous invitent à la victoire: il ne manque que vôtre ſeule volonté, non pour combattre, mais

pour triompher. Comme André Doria s'eſt ſervi du prétexte de la liberté pour opprimer la patrie ; ſervez-vous du prétexte de la tyrannie pour délivrer vôtre pays : Et conſiderez qu'il vous eſt abſolument néceſſaire de commander ou de ſervir, de vous rendre redoutable aux autres, ou de vivre en une crainte continuelle. Prenez garde que le ciel vous ayant donné tout ce qu'on peut deſirer pour une entrepriſe ſi glorieuſe ; la naiſſance, le cœur, l'eſprit, la conduite & les moyens de vous en ſervir utilement ; vous ne vous rendiez digne de la ſervitude qui vous eſt préparée, en negligeant une ſi belle occaſion de l'éviter.

Raphaël Sacco ne pouvoit pas toucher l'eſprit du Comte en une partie plus ſenſible : & cette homme né pour les grandes choſes, eut un extrême plaiſir de pouvoir ſe perſuader par les raiſons qu'on lui avoit dites, qu'il pouvoit tout enſemble délivrer ſa patrie, vanger ſes propres injures, détruire ſes ennemis, contenter ſon ambition, & ne rien faire contre la gloire. La joye qu'il en eut fit qu'il ouvrit ſon cœur à ſes confidens : il leur avoüa que dès ſa plus tendre jeuneſſe, il avoit ſenti en lui une diſpoſition à entreprendre ce qu'on lui avoit proposé : qu'il avoit toû-

jours été ennemi de Jannetin, quoi qu'il eût paru le contraire : que ſon inſolence lui étoit inſupportable : qu'ayant été ſon rival en amour, il vouloit l'être en ambition : il leur conta enſuite, comme André Doria avoit voulu rompre ſon mariage : & pour concluſion, leur témoigna ouvertement qu'il vouloit faire changer l'ordre des choſes : & demander la protection de France pour cet effet, comme ayant beaucoup d'inclination pour ce Royaume.

Vincent Calcagne voyant combien ardemment le Comte ſe portoit à ce deſſein, & qu'il en parloit comme d'une choſe qu'il y avoit long-tems qu'il avoit reſoluë : fut contraint de ceder à la force de ſon temperament, qui étoit extrêmement timide ; & quoi qu'il eût promis à la mere du Comte, tout ce qu'elle avoit voulu ; & que toute ſa vie il eût donné des leçons de tyrannie & d'uſurpation à celui qu'il avoit élevé, voyant le peril ſi proche, & craignant d'y être enveloppé, & de perdre toute ſa fortune en perdant le Comte qu'il aimoit cherement ; la crainte lui fit faire une action de vertu : & pouſſé par ſon zele & par ſa frayeur, il parla au Comte à peu près de cette ſorte. Si vous êtes auſſi fortement reſolu de tenter quelque changement aux affaires de l'Etat, comme vos paroles le témoignent ;

moignent : je puis plaindre plûtôt nos malheurs communs, que de tirer aucun avantage de vous contredire. Mais si ma bonne fortune fait que vôtre prudence donne quelque lieu aux secondes pensées, qui d'ordinaire sont les plus justes ; vous éprouverez en cette occasion l'ardeur & la fidelité que j'ai pour vôtre service, par la liberté de mon discours.

Jusqu'ici vous avez vêcu dans une felicité si constante, qu'on peut dire que vous n'avez jamais vû la fortune irritée. Et cela est cause que vôtre imagination ne vous presente que des objets agreables : ce qui fait que selon la coûtume des heureux, vous ne pensez qu'à des victoires, des sceptres & des couronnes. Mais je crains bien que ces esperances trompeuses ne soient un jour détruites par quelque funeste évenement qui vous sera d'autant plus insupportable que moins vous l'aurez prévû. Vouloir changer quelque chose au gouvernement de la Republique au tems où nous sommes, est une entreprise suivie de tant de difficultez, & c'est s'exposer à un peril si évident que je ne puis forcer mon esprit à me la figurer certaine & facile, comme on vous le persuade. Car enfin, ou vous pretendez vous servir des étrangers, ou vous avez intelligence avec

nos citoyens : des premiers, je n'y vois nulle apparence. Mais quand il seroit possible, du moins ne pourroit-on pas conduire la chose si promptement ni si secrétement que la ville, Doria, ou l'Empereur n'en pussent avoir quelque connoissance. L'Italie pour vôtre disgrace est aujourd'huy en un trouble si grand, que tout le monde a les yeux ouverts sur les affaires de ses voisins : & Genes même, à cause de sa situation au bord de la mer, est gardée comme la clef de cet Etat. Celui de Milan qui a si long-tems servi de proye & de champ de bataille à la fortune des armées Imperiales ou Françoises, fait que Cesar regarde Genes comme l'unique défense & le seul rempart qui couvre sa puissance en Italie. Doria sert encore l'Empereur avec vingt galeres, & beaucoup plus par la bienveillance des citoyens qui se croyent ses obligez. Outre cela, toute la côte de la riviere de Genes, principalement du côté du Levant, est absolument à sa devotion. La ville encore toute troublée de la tyrannie du Duc de Milan & du gouvernement de France, deteste le seul nom de domination étrangere. Vous pouvez donc bien avec peu de forces, découvrir vôtre intention, mais non pas arriver à vôtre fin : ce qui est d'autant plus fâcheux qu'on ne juge fa

vorablement des entrepriſes de cette ſorte, que par les événemens heureux; & c'eſt ce que je ne vois pas que vous puiſſiez obtenir. Car de quel côté eſperez-vous de grandes troupes? Le Roi de France à la protection de qui vous vous fiez, n'eſt pas ſi peu occupé pour les prétentions qu'il a ſur le royaume de Naples & ſur le duché de Milan; que quand même il voudroit de nouveau remuer en Italie, il vînt vous ſecourir avec toutes ſes forces qui ſont employées pour la ſûreté de ſes frontieres. Mais quand lui ou quelque autre Prince l'entreprendroit, pouvez-vous croire que l'Empereur qui pour ſon interêt prend celui de Genes, ne s'opposât pas avec des forces ſi non plus grandes au moins égales à celles que vous auriez fait agir? Et cela étant, vous verrez vos deſſeins mal affermis, puis qu'ils dépendront encore de la perte ou du gain d'une bataille, dont l'évenement eſt toûjours douteux. Mais de quelque côté que ſe range la victoire, ce ſera toûjours à vous à ſuivre les volontez du vainqueur: ne vous demeurant rien de certain que la honte d'avoir ôté la liberté à vôtre patrie, pour la ſoumettre à l'étranger. Que ſi vous tournez les yeux vers un ſecours plus proche, en croyant le trouver dans cette ville, où je

ne connois point l'humeur & les inclinations des Genois, où vos eſperances ont un fondement bien mal aſſuré. Dites-moi de grace, de quelles profeſſions de nos citoyens attendez-vous d'être ſecouru? Sera-ce des nobles, à qui André Doria a mis la puiſſance & le gouvernement en main, & qui lui-étant obligez de l'autorité qu'ils ont, vivent en une tranquillité heureuſe & honorable : de ſorte que ne pouvant arriver nul changement qui ne leur ſoit déſavantageux, comment voulez-vous qu'ils vous aident en une entrepriſe qui les rendroit plus malheureux qu'ils ne furent jamais? Peut-être que par une ſimple complaiſance à vôtre volonté, ils oublieront leur patrie, leur liberté, leur fortune, leurs femmes & leurs enfans? Peut-être qu'ils préfereront vôtre amitié à la protection de Doria qu'ils reverent comme leur pere commun? Non, non, deſabuſez-vous de cette erreur. Et croyez encore que le peuple ne vous ſera pas plus favorable : puis qu'il eſt vrai que plus il porte de haine aux nobles, & moins il ſe fiera à vous : qui étant le plus illuſtre d'entr'eux, ne lui perſuaderez pas fort aiſément que vous ayez deſſein de leur nuire. Quand même quelques-uns le pourroient croire, les principaux des familles populaires ne

conſentiroient jamais que leur ſalut vint de vôtre main. Car ſi vous prétendez uſurper l'Empire de la Republique, quelle action peut être plus éloignée de meriter la bienveillance du peuple? Mais peut-être direz-vous que vous voulez rétablir la premiere forme du gouvernement changée par la violence de Doria, où l'autorité populaire faiſoit toutes choſes: & que par cette déclaration vous croyez que la multitude ſe ſoûlevera à vôtre avantage. Pour moi je ne ſuis pas de contraire avis: & crois auſſi-bien que vous, que ceux qui ſont mal ſatisfaits, embraſſeront avec joye une occaſion de renouveller leurs anciennes tragedies: & d'autant plus ardemment qu'ils en auront toute l'utilité: ne demeurant pour vous que la honte & l'infamie. Car de vous imaginer que les Fregoſes & les Adornes qui depuis tant d'années combattent les uns contre les autres, pour acquerir le premier rang en l'adminiſtration des affaires, veüillent le ceder à un homme de vôtre naiſſance, c'eſt une choſe qu'on ne ſauroit croire ſans choquer la raiſon. Ils loüeront peut-être vôtre temerité, & la nommeront valeur; ils ſuivront vos drapeaux, comme ceux de leur liberateur; ils ſe réjoüiront de voir les nobles mis à la chaîne de la main d'un noble, les entrail-

les de la patrie déchirées par vous, leur tyrannie établie par vôtre faute ; mais il viendra un tems où se déchargeant entierement de la sédition que vous aurez causée ; le peuple leur donnera la récompense de vos travaux, la gloire de vôtre entrepriſe, & le triomphe de vos combats. En quels termes vous trouverez-vous ? De quel côté vous pourrez-vous tourner ſans honte ? Deteſté des nobles que vous aurez trahis, mépriſé du peuple qui ſe mocquera des moyens qui auront causé ſon utilité & vôtre ruine ; abominable à la patrie, comme lui ayant ravi la liberté ; ennemi de Ceſar comme protecteur de la Republique ; ſuſpect au Roi de France qui deſiroit avoir un pouvoir abſolu à Genes ; & en haine à tout le monde qui naturellement & raiſonnablement deteſte les trahiſons. Enfin je ſuis forcé de vous le dire, & il eſt néceſſaire que vous l'entendiez ; l'extrême amour que je vons porte me le permet, & ma fidelité me l'ordonne. Je crains, dis-je, & plaiſe à Dieu que ma crainte ſoit vaine, que ces penſées de troubles & d'inquietudes, ne ſoient des préſentimens de vôtre mauvaiſe fortune, qui peut-être a déja reſolu la perte de vos Etats, de vôtre vie & de vôtre reputation. Vous ſavez que Jannetin Doria vous regarde

avec un œil d'envie: & vous vous êtes ſouvent plaint à moi des trahiſons qu'il vouloit vous faire. Pourquoi donc lui voulez-vous fournir des armes pour vous détruire ? Avec quelle avidité & quelle joye embraſſera-t'il l'occaſion de ſe vanger de vous, & de contenter la haine particuliere qu'il a pour vôtre perſonne, ſous le pretexte du bien public ? Il ſe réjoüira en ſon cœur de cette reſolution, & de cet excez de courage qui vous precipite : & prenant les armes ouvertement contre vous avec tous les partiſans de ſa fortune, de quelles raiſons ne juſtifiera-t'il pas ſes violences ? Vous ſerez le Catilina de Genes, avec des reproches ſi juſtes, & un manifeſte ſi plauſible, qui ſera-ce d'entre le peuple ou d'entre les nobles, des citoyens ou des étrangers, des perſonnes privées ou des Princes, qui ne s'arme pour vous exterminer ? J'ai horreur, non ſeulement de le dire mais d'y penſer ; il ſera abſolument impoſſible que vous ne reſtiez accablé ſous l'effort de tant d'ennemis conjurez pour la perte de vôtre vie. Vos Etats ſeront confiſquez comme les biens d'un traître ; vôtre memoire ſera funeſte & deshonorée dans les anales de Genes ; & Jannetin reconnu pour ſecond liberateur de la patrie, & reſtaurateur de la liberté, bâtira ſa

gloire ſur les ruines de la vôtre. Nous verrons peut-être que la gratitude des Genois élevera une ſtatuë à Jannetin qu'on placera proche de celle d'André : en l'inſcription de laquelle on verra gravé le nom de *Jean Loüis Comte de Lavagne, ennemi public, dompté par Jannetin Doria, bienfaicteur de la patrie.* Et de grace ne vous laiſſez point emporter par l'impetuoſité de l'âge & de la colere, à un peril ſi évident. Que la pitié de vous-même, de vôtre famille, & de vos Sujets vous arrête. Souvenez-vous de ce que vous devez à vôtre naiſſance, à vôtre reputation, à vôtre patrie, & à Dieu : ayez compaſſion des malheurs de vôtre famille, delivrez l'eſprit de ceux qui vous aiment d'une crainte ſi juſte ; ſongez que vôtre jeuneſſe accompagnée de tant de vertus, & de tant de valeur, ne doit pas être ſi précipitamment jettée entre les mains de la fortune. Joüiſſez, joüiſſez des biens que vos prédeceſſeurs vous ont laiſſez en ſi grande abondance : & ſouvenez-vous, pour éteindre vôtre ambition que vous êtes en un rang ſi conſiderable, de quelque façon qu'on vous regarde ; que vous pouvez être envié même de Jannetin.

Ces paroles ne purent être entenduës du Comte ſans émotion : & voyant ſon deſ-

ſein combattu par de ſi puiſſantes raiſons, & par un homme dont il connoiſſoit l'affection, il en parut inquiet & incertain : ce que Baptiſte Verrin ayant auſſi-tôt remarqué, il conſidera que s'il donnoit tems à la raiſon du Comte de ſe fortifier au bien ; toute l'entrepriſe ſeroit encore en doute. Il commença donc avec une malice & une adreſſe incomparable à combattre d'abord par la douceur les diſcours de Vincent, comme vous l'allez entendre ; & comme je l'ai appris de ce même Vincent, qui depuis nous raconta toutes ces choſes à Albengue, voici donc la façon dont il s'y prit. Plût à Dieu, dit-il, que les affaires de la Republique fuſſent conduites à tel point que tous nos citoyens puſſent joüir de leurs biens avec tranquillité. Je ne ſerois pas aujourd'huy dans la neceſſité de vous ſouhaiter un état plus heureux ; puis que comme l'a remarqué Vincent Calcagne, ſoit pour les richeſſes, pour la grandeur des Etats, ou pour l'illuſtre naiſſance, il n'y a perſonne à Genes qui vous puiſſe égaler. Et je n'ignore pas auſſi que l'homme ſage ne doit jamais tenter la fortune durant une extrême felicité, puiſqu'elle ne peut changer alors qu'à ſon déſavantage. Mais le deſtin ennemi de vôtre bien a de telle ſorte embarraſſé l'état de la Repu-

blique, que vous êtes forcé de tenter quelque chose de grand ou de perir. Jannetin Doria qui depuis tant de tems regarde l'Empire de Genes comme le terme de ſes deſirs & de ſon ambition, ne vous peut ſouffrir : & ſi vous ne voyez pas ſur ſon front & dans ſes yeux des marques de l'extrême haine qu'il a pour vous ; ſi par ſes actions vous ne découvrez point l'excès de ſon orgüeil, & le mépris qu'il fait de vôtre vertu : que les galeres que vous avez achetées contre ſon gré, vous en rendent un témoignage, & vous perſuadent que l'ambition a ſes jalouſies auſſi-bien que l'amour : & que Jannetin vous regardant comme ſon rival, vôtre perte eſt un de ſes plus ardans deſirs. Son inſolence le porte à vouloir être maître abſolu de la mer, & il ne veut pas que perſonne oſe troubler ni diviſer ſa puiſſance. Comment voulez-vous donc qu'il puiſſe vous endurer pour competiteur au gouvernement de la choſe publique, puiſque la jalouſie ou l'envie de regner, n'épargne ni le ſang des freres, ni celui des enfans, ni mêmes celui des peres ? Une inclination méchante & une humeur opiniâtre comme celle de Jannetin, ne peut être changée que par la violence. Il faut donc en l'état où ſont les choſes, que vous vous retiriez de Genes

honteusement, & lui abandonnant vos galeres, que vous le declariez victorieux en le laissant maître du champ de bataille ; ou que vous reveilliez en vous cet esprit & ce courage qui le doit surmonter. Que si toutesfois vous êtes resolu d'éviter ce peril avec infamie, & de conserver vôtre vie comme l'ayant reçûë par grace des mains de vôtre ennemi, je ne m'y oppose plus, quoique ce soit le plus déplorable état, où même la haine de Jannetin vous puisse desirer. Mais si vôtre vertu ne trompe mes esperances, en me faisant attendre de vous quelque chose de plus grand & de plus genereux, je verrai ce temeraire surmonté par vôtre valeur, & son orgueil entierement soumis à vôtre courage. C'est donc à vous à tenter une entreprise si glorieuse, que Jannetin même vous en porte envie. La fortune a mis entre vous deux tout l'Empire de la Ligurie : & l'un ne sauroit vaincre l'autre pour monter au trône, qu'en faisant passer le char de son triomphe sur le corps de son ennemi. Celui-là seul se peut mieux assurer la victoire qui pourra le premier prévenir adroitement son adversaire, en lui ôtant les moyens de le devancer. Ce vous est une commune necessité à tous deux, que de penser chacun à vôtre conservation : & celui sera le

plus ſage, qui par la diligence d'une prompte execution, ſe mocquera de la pareſſe de ſes ennemis, en les opprimant ſans réſiſtance. Enfin préparez-vous à attaquer ou à être attaqué, à dreſſer des embuches à vos ennemis, ou à tomber dans les pieges qu'ils vous ont tendus; à les faire mourir, ou à ſouffrir la mort. Peut-être que ces paroles ſembleront trop rudes au prudent Calcagne : mais la néceſſité qui dans les affaires les plus deſeſperées, augmente la valeur & le courage, ſert encore à juſtifier les actions les plus violentes, quand la cauſe en eſt juſte : & on peut en ces occaſions la nommer le bouclier de l'innocence. Qu'on accuſe de cette entrepriſe la temerité de Jannetin, la lâcheté des Genois, & l'injuſtice de la fortune qui vous a forcé à ce malheur inévitable. Vous ne faites injure à perſonne, quand vous vous défendez vous-même : & vous ſuivez ſeulement les loix ordinaires de la nature. C'eſt prudence que de pouvoir divertir ſur la tête de nôtre ennemi, la tempête qui nous devoit accabler. Et ſi cela ne ſe peut faire ſans quelque apparence de mal, la faute n'en ſera pas à vous mais au deſtin : qui ne vous laiſſe autre moyen de conſerver vôtre vie que par la mort de vôtre adverſaire; & qui ne veut pas que vôtre vertu

ſe puiſſe défendre que par le crime. Mais que dis-je crime! Cette parole eſt à vous, ô trop ſage Vincent ; vous l'avez ſans doute appriſe à l'école du vulgaire qui ne ſait pas la politique des conquerans, avec de ſemblables termes, on parle des actions des perſonnes privées ; mais non pas de celles des Grands. Et ſi vôtre regle étoit vraye, on pourroit dire que tous les Empires ſeroient des larcins : puiſqu'il n'y en a point qui ne ſoient établis par ce droit naturel, que le fort impoſe au foible. La nature fit naître tous les hommes avec une égalité de toutes choſes ; & laiſſa toutefois à la vertu le pouvoir d'élever ceux qui la poſſedent, à la gloire de regner ſur les autres. D'où vient que la plûpart de ceux qui ſont aujourd'huy Princes ou maîtres de la terre, ne portent ce titre que parce que leurs prédeceſſeurs, par leur adreſſe & par la force des armes, uſurperent l'empire ſur leurs égaux. Je ne nie pas qu'il n'y ait quelques perſonnes qui auſſi bien que Vincent, blâmeront vôtre reſolution, avant qu'elle ſoit conduite à ſon terme : parce que toutes les actions hardies & dangereuſes, ne ſe loüent jamais qu'après l'execution. Mais dès l'heure que le ſuccez de l'évenement aura juſtifié & autoriſé la grandeur de vôtre entrepriſe, le blâme ſe

changera en admiration : & ce qui s'appelloit temerité & imprudence, ſe nommera valeur & grandeur de courage. Tant que le premier des Ceſars eut les armes à la main contre Pompée, & que l'Empire Romain fut la cauſe de leurs combats : il n'eut pas ſeulement Pompée pour adverſaire, mais preſque tous les nobles pour ſes plus cruels ennemis. Cependant auſſitôt après qu'il eut défait la puiſſante armée de ſon ennemi dans les plaines de Pharſale, & que cette victoire l'eut mis en pleine poſſeſſion de l'Empire Romain, toute la haine qu'on avoit pour lui ceſſa : & il fut ſi cherement & ſi ardamment aimé des Romains, que cette affection ne pouvant finir avec ſa vie, ils punirent les auteurs de ſa mort, par une vangeance memorable. Reſolvez-vous donc à ſouffrir que pour quelque tems les Genois vous appellent tyran : & ne recevez pas ce nom comme une injure fâcheuſe, puiſque ce ſera la derniere inſolence de la liberté mourante. Ils s'accoûtumeront après peu à peu à vous reconnoître pour Prince legitime, & vous reverereront comme tel. Voyez combien je me fie en vôtre fortune, de vous parler des felicitez de vôtre Empire, avant de vous voir reſolu à combattre pour l'acquerir. Mais c'eſt que les

choſes ſont diſpoſées de telle ſorte que vous pouvez plûtôt manquer à vous-même que l'Empire à vôtre vertu. Car ſi les difficultez ſont grandes, ſelon l'avis de Vincent; vôtre courage eſt encore au deſſus. Accordons lui que l'entrepriſe ſoit dangereuſe & difficile, en quelle hiſtoire ancienne ou moderne trouve-t'il que le chemin qui conduit à la gloire ſoit couvert de fleurs? Et qu'une action illuſtre aye été executée ſans peine? Tous les grands deſſeins ſont toûjours ſuivis des grands perils: & tous les lieux élevez ſont toûjours proches des précipices. Un homme genereux ne voudra pourtant jamais que la peur d'un malheur incertain le mette en proye à une ſervitude inévitable. Parmi les perſonnes privées, c'eſt un effet de prudence que de ſe contenir dans la mediocrité: mais dans les affaires d'Etat, il faut que toutes les reſolutions ſoient extrêmes: les autres étant fort dangereuſes, principalement dans les entrepriſes qui ne commencent d'éclater que par leur execution. Car n'étant plus alors en nôtre pouvoir de retenir la choſe, il faut de neceſſité arriver au terme que l'on s'eſt propoſé, ou tomber au milieu de la courſe & ſe perdre entierement. Ne faiſons pas neanmoins un préſage ſi malheureux à nos deſſeins: & prévoyons ſeule-

ment les malheurs qui nous peuvent arriver, non pour nous tourmenter nous-mêmes en les attendant; mais pour leur ôter par la prudence la puiſſance de nous nuire. Il faut ſe conduire avec précaution; mais non pas toutesfois juſqu'au point que l'extrême ſageſſe nous en rende plus timides & plus irreſolus. Il faut, genereux Comte, que vous donniez quelque choſe à la conduite de la fortune, qui vous ayant choiſi pour liberateur de Genes, & pour reſtaurateur de l'ancienne valeur de l'Italie, ſaura bien trouver les moyens de vous aplanir les difficultez : c'eſt elle qui vous appelle à la gloire, c'eſt elle qui vous y conduira. Conſentez ſeulement à vôtre bonheur; & recevez avec un cœur ouvert la couronne que le ſort vous preſente, ſans la partager avec perſonne. Car à quoi ſert d'appeller les François au partage de vôtre gloire? Au contraire, cette nation ayant perdu ſon credit en Italie, auſſi-bien que ſes Etats, vous y nuiroit plus qu'elle ne vous y pourroit ſervir. L'exemple d'André Doria vous en doit aſſez empêcher; il avoit ſervi avec ardeur & fort utilement cette nation; cependant vous ſavez comme il en fut traité. Et puis quelle recompenſe vous pourroient jamais donner les François, qui fût digne de vos travaux?

Peut-

Peut-être de vous laiſſer Gouverneur dans Genes, avec les dépendances qu'ils ont accoûtumé d'exiger de leurs propres Sujets ? Mais ce ſeroit vous rendre mercenaire en un lieu où la nature vous a donné part à la domination. Que ſi du côté de l'Empereur ou de la ville même, on faiſoit quelque reſiſtance à vos deſſeins, avec quelles forces viendroient-ils vous ſecourir, étant en un pays ſi éloigné du nôtre, & ſi occupez à leurs propres affaires ? Certe il faudroit que vous vous ſerviſſiez de vos Sujets, de vos amis, & de vos confederez. Et pourquoi avec une ſi genereuſe troupe, n'entreprenez-vous pas de vous mettre ſur la tête cette couronne qui eſt auſſi digne de vous que vous êtes digne d'elle ? Lors que vôtre puiſſance ſera établie dans Genes, qu'on peut dire être la porte de toute l'Italie du côté de la mer ; les premiers Rois de la Chrétienté rechercheront vôtre alliance & vôtre amitié avec ſoin. L'envie de vos competiteurs étant ſurmontée, la famille des Comtes de Lavagne ſera en un lieu où n'arriva jamais perſonne à Genes. Vous aurez en vos mains la vengeance de ces ennemis qui mépriſoient vôtre jeuneſſe : Jannetin même, oüy Jannetin Doria vôtre ennemi mortel tombera malgré lui à vos pieds pour vous

demander pardon. Il vous reverera comme ſon Seigneur ; vous craindra comme Prince ; ſes actions s'accommoderont à vos ſentimens, vôtre volonté reglera ſes déſirs, & de vous ſeulement dépendra ou ſa vie ou ſa mort. Que les François ſe tiennent donc en leur Royaume, & de-là ſeulement entendent le bruit de vos victoires. C'eſt à vous ſeul à ſurmonter tous les obſtacles qui pourroient s'oppoſer à vos genereux deſſeins. Entreprenez-le donc avec une hardieſſe digne de vôtre naiſſance & de vôtre courage : meritez par cette action le triomphe que le ciel vous deſtine. Que tout le monde apprenne que vous avez ſu être l'illuſtre & l'unique artiſan de vôtre fortune. Surpaſſez les eſperances que j'ai de vous, bien qu'elles ſoient très-grandes : & pour tout dire, aſſurez l'empire à vôtre famille, & l'éternité à vôtre nom.

Baptiſte Verrin n'eut pas ſi-tôt achevé de parler, que Raphaël Sacco affectionné à la France, & Vincent Calcagne pouſſé par ſa timidité, par la crainte de perdre le repos dont il avoit joüi toute ſa vie, & par l'affection qu'il avoit pour le Comte, s'oppoſerent encore une fois à Baptiſte. Le premier voulant qu'on ne fit rien ſans le ſecours des François, & l'autre qu'on n'entreprît rien du tout. Mais Baptiſte pour

ſon propre interêt n'avoit garde de ſe rendre en cette occaſion ; il voyoit que tant que le gouvernement ſeroit entre les mains des nobles, il ne pourroit jamais prétendre d'avoir part à la domination. Et puis il avoit mis ſes affaires en un tel déſordre, que jugeant qu'il ne pourroit plus gueres cacher ſa miſere, ſi la tranquillité de la Republique duroit long-tems, il voulut la cacher par une confuſion univerſelle. Il conſideroit auſſi, que ſi l'entrepriſe étoit heureuſe, il élevoit ſa fortune à un haut point : que ſi au contraire le ſuccez en étoit malheureux, ſa ruine étant ſuivie de celles des autres, & mourant en voulant executer un grand deſſein, il ſeroit conſolé de penſer que l'infamie de ſon nom paſſeroit à la poſterité : tant il eſt vrai que l'ambition des hommes eſt inſenſée, en ne leur faiſant faire bien ſouvent aucune difference entre la bonne ou la mauvaiſe reputation, pourvû qu'elle ſoit grande. Baptiſte s'oppoſa donc avec beaucoup de vehemence, aux raiſons de ceux qui combattoient les ſiennes : & dit au Comte, que c'étoit une choſe indigne d'une ame noble, que de ſe laiſſer vaincre par la frayeur, ou pour mieux dire par des chimeres. Il lui repreſenta que la garniſon de Genes n'étoit pas de plus de deux cens ſol-

dats : que les galeres de Doria, quoi que conſiderables par le nombre, demeureroient inutiles, pourvû qu'on choisît le tems de l'execution, lors qu'elles ſeroient déſarmées, au retour des courſes qu'elles avoient accoûtumé de faire tous les ans. Qu'André & Jannetin éloignez de tout ſoupçon, vivoient ſans aucune garde. Qu'il lui ſeroit aiſé de faire entrer dans Genes un bon nombre de gens choiſis, & tirez des terres de ſon obéïſſance, qui à l'impourvû iroient s'aſſurer de Doria dans ſon propre palais. Et qu'en même-tems il ſeroit facile de ſe rendre maître des galeres. Que la haine du peuple contre les nobles acheveroit le reſte de l'entrepriſe. Il s'offrit en ſon particulier, à faire ſoûlever les citoyens en faveur de ce deſſein : s'aſſurant que par ſon moyen ils auroient déja l'eſprit tout diſpoſé à la rebellion. Avec de ſemblables raiſons que Verrin exagera avec beaucoup d'adreſſe, il acheva de s'emparer de l'eſprit du Comte, qui marqua ouvertement avoir deſſein de perir ou de regner. Après avoir fait connoître que rien ne pouvoit plus changer ſa reſolution, il dit à Raphaël Sacco, le ciel me ſoit témoin, ſi je ne croyois rendre ma patrie plus heureuſe ſous ma domination, qu'elle ne l'eſt ſous la tyrannie de

ceux qui l'oppriment, ſi je n'aimerois pas mieux me reſoudre à la mort, qu'à tenter ce que je vais entreprendre. Ce diſcours achevé, ils reſolurent tous d'une voix que le gouvernement ne pouvant ſe changer ſans faire perir André & Jannetin Doria, il falloit donner tel ordre à la choſe que la fin de leur vie fût le commencement de l'execution.

Le Comte ſortit de ſon cabinet avec une tranquillité d'eſprit merveilleuſe : & nous allâmes le ſoir chez lui parler de muſique & de peinture, comme s'il n'eût rien eu de plus important dans la penſée. Pour ſes Conſeillers, ils dirent à celle qui les avoit employez, qu'elle devoit attendre de grandes choſes de ſon fils ; ſans lui vouloir rien particulariſer, de peur qu'elle ne les découvrît. Cependant à quelques jours de-là, le Comte ayant pris grand ſoin des galeres qu'il avoit achetées depuis peu, alla aſſez ſouvent aux lieux qui étoient à lui : où avec une prévoyance admirable, il mettoit les armes aux mains de ſes Sujets, & leur faiſoit faire l'exercice, ſous prétexte d'avoir quelque crainte du Duc de Plaiſance dont il étoit voiſin. La fin de l'automne étant venuë, il ſe retira dans Genes, & apporta tous ſes ſoins pour acquerir l'amitié de tous les jeunes gens, de

ces familles nouvellement nobles, qu'on appelle Populaires. Il s'introduisit en leur conversation avec une complaisance merveilleuse, il faisoit des presens à quelques-uns, servoit les autres aux occasions qui s'en presentoient, & s'offroit à tous avec une politesse extraordinaire. Comme il étoit d'un esprit vif & agréable, & d'une humeur souple & charmante, il s'acquit leur affection, connoissant qu'il pouvoit prendre confiance en eux, & que leur volonté dépendoit absolument de la sienne. Il commença de railler le gouvernement de Genes, qu'il nommoit la tyrannie des nobles, selon l'occasion qui s'en presentoit. Quelquefois il témoignoit par des discours interrompus, compatir aux malheurs des familles populaires : quelquefois il sembloit leur dire que la chose ne seroit pas sans remede, & qu'on pourroit abaisser l'orgüeil des nobles, si le cœur ne leur manquoit pas. Aussi par une ironie piquante, il les exhortoit à la servitude : leur laissant toûjours neanmoins quelque aiguillon dans l'esprit, par ses paroles douteuses & incertaines. Sur toutes choses, il exageroit l'injustice du gouvernement, quand par hazard il arrivoit quelque accident qui déplaisoit aux familles populaires. Mais s'il leur étoit agréable, il ne

ſe l'étoit pas moins rendu au menu peuple, par les ſoins qu'il y avoit apportez. Il ſaluoit avec promptitude, ſourioit à quelques-uns en les rencontrant, étoit magnifique en ſes habits, doux & facile à tout le monde; & ce qui avançoit encore ſon deſſein, il étoit d'une humeur extrêmement gaye: il avoit l'air du viſage doux & agréable; l'action ſi noble, ſi libre, & ſi belle, qu'on étoit forcé de l'aimer dès la premiere vûë. Il s'accoûtumoit auſſi à faire des armes, & à monter à cheval: & cela avec une ſi belle diſpoſition, & une ſi grande adreſſe, que ceux qui le voyoient ne pouvoient s'empêcher d'aimer un homme qui leur donnoit tant de plaiſir. Mais comme la liberalité eſt la plus forte chaîne dont on puiſſe captiver le peuple; il ne trouva nulle occaſion de lui témoigner la ſienne, qu'il ne le fit avec une magnificence ſans égale.

Nôtre prudent conjurateur ne vòulut pourtant pas ſe jetter ſi abſolument entre les bras du peuple, qu'il en pût donner jalouſie aux nobles; il uſa d'un temperament ſi juſte en une conjoncture ou la mediocrité étoit très-difficile à garder, que la bienveillance des uns ne lui fit point perdre l'amitié des autres. Et pour cet effet, quoi que Jannetin fût devenu très-

insolent, depuis que Cesar l'avoit reçu pour Generalissime après la mort d'André, qu'il ne fût plus suivi des jeunes gens que par interêt, qu'il ne voulût plus être servi que par crainte; que son arrogance même l'eût porté à faire quelque mauvais traitement au Comte : Le Comte prit de-là occasion de lui faire sa cour plus que jamais; conversoit souvent avec lui, & lui demandoit même conseil & assistance en ses affaires. Et parce qu'autrefois l'amour de Leonora les avoit mis mal ensemble, il apporta grand soin à lui en ôter la memoire.

Tandis que le Comte agissoit ainsi avec Doria, il traitoit secrétement avec le Duc de Plaisance qui lui avoit promis deux mille hommes de pied, pour joindre avec deux mille autres qu'il avoit choisis entre tous ses Sujets pour servir à son entreprise, quand il en seroit tems. Il avoit aussi fait venir à Genes une de ses galeres, sur le pretexte de la vouloir envoyer en course le long de la côte de Barbarie. Cependant Baptiste Verrin ne l'abandonnoit point, & c'étoit la seule chose extraordinaire que nous remarquions en lui. Il se plaisoit autant avec nous, & ne paroissoit point avoir de plus grand dessein que celui d'être agreable à ses amis. Baptiste ne demeuroit pas oisif : en fort peu de tems il gagna un grand

grand nombre de personnes qui lui promirent de le suivre & de le servir fidelement en un dessein secret qu'il disoit avoir. Avec ces préparatifs, ils crurent avoir jetté des fondemens assez solides, pour executer leurs intentions : & s'étant assemblez pour prendre leur derniere resolution, l'avis de Baptiste Verrin fut, que se devant faire une ceremonie, où tout le monde se trouveroit à l'Eglise, il falloit que ce fût en ce lieu-là qu'on commençât d'executer la chose, s'offrant de donner le premier coup de poignard à Jannetin.

Le Comte ne pouvant consentir à cette proposition, il se recula d'un pas en faisant un grand cri ; & dit qu'il ne souffriroit jamais que le commencement de son entrepriſe fût une prophanation & un sacrilege. Raphaël Sacco ajoûta, que la chose seroit même aussi incertaine qu'elle étoit execrable : parce qu'André Doria s'excuseroit sur les incommoditez de sa vieillesse & n'y viendroit pas : se contentant d'y envoyer Philippe Doria son parent. A cela Verrin répondit que si on le jugeoit à propos, tandis qu'ils executeroient la chose, il iroit au palais d'André, faisant semblant de le visiter comme à l'ordinaire, & qu'il lui donneroit d'un poignard dans le cœur. Mais le Comte s'étant

mis en colere contre lui, il n'osa plus lui resister, & proposa un autre expedient digne de son esprit. Il dit au Comte que la sœur de Jannetin devant épouser en peu de jours Jules Cibo, frere de Leonora, il falloit qu'il les priât à souper chez lui. Et pour rendre la fête plus magnifique, qu'il conviât aussi André Doria & Jannetin, avec grand nombre de Dames, & tous ceux d'entre les nobles qu'on croiroit les plus à craindre pour l'execution de leur dessein. Qu'alors il seroit aisé à ceux qu'on auroit fait cacher pour cet effet de les poignarder : qu'aussi-tôt après il faudroit que le Comte suivi de ses amis, allât par toutes les ruës de Genes faire retentir le doux nom de liberté, & apprendre au peuple que ses chaînes étoient rompuës. Qu'en ce tumulte on s'assureroit du palais : que lui cependant feroit entendre au peuple les genereux desseins du Comte; lui cachant avec adresse celui qu'il avoit de regner absolument : & lui faisant connoître la necessité de reformer le gouvernement, ou pour mieux dire la cruelle tyrannie des nobles; car c'étoit ainsi qu'il parloit. Que pour cet effet il le couronneroit Duc de la Republique, & lui feroit prêter le serment de fidelité par ceux qu'il avoit gagnez. Que si quelqu'un ou de parole ou d'action osoit les contre-

dire, on les tueroit sur le champ.

Le Comte trouva ce dessein assez bien conduit : il eut pourtant une extrême repugnance à se resoudre de violer le droit d'hospitalité, en assassinant chez lui des gens qui y seroient venus par ses ordres. Mais croyant qu'il ne trouveroit pas un meilleur moyen pour arriver à sa fin, il s'y resolut. Et pour cet effet il commanda que les soldats qu'il avoit choisis parmi ses Sujets, vinssent à la file dans Genes, d'autre part il sollicita le Duc de Plaisance de lui envoyer le secours qu'il lui avoit promis. Toutes ces diligences ne pouvoient être si secrettes, principalement ayant à faire des levées de gens de guerre que Dom Ferrand de Gonzague, qui commandoit pour l'Empereur dans le Milanois n'en fût averti. Car comme il étoit vigilant pour la sûreté de l'Etat qu'on avoit confié à sa conduite ; il faisoit épier avec soin, les moindres remuëmens des provinces voisines, principalement des Princes qui lui étoient suspects. De sorte que par des hommes aussi adroits que fideles, qu'il avoit employez pour cet effet, il fut bien-tôt informé que le Duc de Plaisance faisoit lever dans son Etat deux mille soldats avec une diligence extraordinaire, pour le service du Comte de Lavagne : & conjecturant

par le ſilence & par le ſecret qu'on obſervoit en cette affaire, qu'il ſe tramoit quelque grand deſſein ; il envoya diligemment à Genes, donner avis à Doria & à Dom Gomes Suarez Ambaſſadeur de l'Empereur en cette ville, qu'ils ſe tinſſent ſur leurs gardes : parce que le jeune Comte de Lavagne conſpiroit. André reçut cet avis ſans y faire aucun fondement : étant ſi fort perſuadé de l'affection que le Comte lui témoignoit, & ſi puiſſamment aſſuré, par la tranquillité qu'il lui voyoit toûjours ſur le viſage & dans les yeux, qu'il n'avoit aucun mauvais deſſein, que ce diſcours ne fit nulle impreſſion en ſon ame. Pour le confirmer en ſon incredulité, le Comte entra fortuitement dans la chambre d'André, comme l'Ambaſſadeur & lui porloient de cette affaire. Mais il parut avec un viſage ſi ouvert, & leur parla de diverſes choſes avec tant de jugement & de liberté d'eſprit, qu'André charmé de ſa converſation & perſuadé de ſon innocence, s'approcha de l'Ambaſſadeur, & lui dit tout bas à l'oreille, comme nous avons ſu depuis, jugez vous-même ſi cette action modeſte & hardie tout enſemble, cette ame noble & tranquille, peuvent être capables d'une conſpiration ſi horrible ? l'Ambaſſadeur ne pouvant reſiſter à

l'opinion d'André, lui fit connoître par ſon action, qu'il étoit dans ſes ſentimens. Et quoique deux jours après Doria eût un ſecond avertiſſement, l'adreſſe du Comte étoit ſi grande, que ſa vûë ſeulement détruiſoit tout ce qu'on diſoit contre lui: & ſa conduite fut ſi merveilleuſe qu'André Doria âgé de plus de quatre-vingt ans, & tenu pour un des plus grands politiques de ſon ſiécle, fut trompé par un homme de vingt-deux. Le genereux Panſa qui n'avoit point été de tous les conſeils du Comte, fut ſans comparaiſon plus avisé: Car comme il joignoit l'affection à la prudence, il lui avoit été plus aisé de ſoupçonner quelque choſe de la verité. Il avoit obſervé exactement les actions du Comte, depuis le jour qu'il avoit acheté les galeres du Duc de Plaiſance: & examinant ſoigneuſement tout ce qu'il avoit vû ou entendu en diverſes occaſions, il trouvoit avoir lieu d'apprehender que le Comte n'eût quelque dangereux deſſein. Il voyoit que celui qui avoit accoûtumé de lui communiquer les affaires les plus importantes de ſa maiſon, ne lui parloit plus que de choſes indifferentes: qu'il étoit ſouvent en une converſation retirée & particuliere avec Baptiſte Verrin: & l'ayant ſuivi quelquefois, lorſqu'il ſe retiroit à ſon ca-

binet, il l'avoit vû rêveur & mélancolique. Car quoi que le Comte parût extrêmement gay, lorsqu'il pouvoit être vû de quelqu'un; & que par cet artifice il couvrit admirablement les desseins qu'il avoit dans l'ame; il n'étoit pas plûtôt retiré en son particulier, qu'il devenoit tout different, ce que le seul Pansa avoit remarqué, d'autant qu'il se cachoit de Leonora, comme des autres. Ce qui faisoit que le Comte ne communiquoit pas son intention à Pansa, étoit que connoissant l'affection & l'extrême prudence de cette homme; il savoit bien qu'il auroit combattu son dessein, ou du moins qu'il ne lui auroit pas conseillé de l'entreprendre si précipitamment: & qu'il auroit voulu chercher plus de sûreté. Enfin un jour que le Comte rentra dans son palais, plus rêveur qu'à l'accoûtumée, portant sur le visage quelques marques d'une inquietude extraordinaire, & avec une pâleur telle que l'étonnement la peint quelquefois au front de ceux qui sont sur le point de l'execution d'un grand dessein, dont l'évenement est mal assuré; le genereux Pansa le suivit à son cabinet, & se resolut de lui dire ses soupçons: de crainte que s'il differoit davantage, il ne fût plus tems de remedier au mal qu'il craignoit. Après donc avoir fermé la por-

te, il adressa sa parole au Comte, qui s'étant appuyé sur une table, l'écouta avec beaucoup d'inquiétude. Je sais bien, Seigneur, lui dit-il, qu'on merite autant d'être blâmé de s'informer des secrets d'autrui, comme on doit être estimé d'avoir la fidelité de les cacher, quand on nous les a confiez. C'est pourquoi la mienne vous étant connuë par tant de preuves que je vous en ai renduës, j'ai crû que c'étoit à vous de me découvrir vos sentimens, & à moi à ne rien faire qui vous pût fâcher. Mais aujourd'huy que le trouble de vos yeux justifie mes soupçons, je crains, & ne saurois vous dire ce que je crains. Je sais bien neanmoins que c'est un effet de l'amour que j'ai pour vous, & un excez de ma fidelité qui me donne de l'apprehension, mais je sais bien aussi que ma crainte n'est pas sans apparence. Car comment puis-je croire, que ce que vous premeditez soit glorieux & honorable, s'il a la force de troubler la tranquillité de vôtre ame? Croyez-moi, l'execution de la chose que vous pensez, ne peut-être fort assurée ni fort facile, puisque la seule imagination vous trouble & vous inquiete. Que ce funeste augure vous arrête, & sachez que toutes les entrepriſes que l'on commence avec cette repugnance & ce

chagrin, dont je vois les marques sur vôtre visage, n'ont presque jamais de succez heureux. Profitez-donc de ces avertissemens interieurs que le ciel vous envoye. Je ne vous presse pas de me dire ce secret que vous ne voulez pas que je sache, quoi que je puisse vous demander pourquoi vous me retenez auprès de vous, si ma foi vous est suspect, & si vous ne me jugez plus digne de vôtre confidence ? Mais dites-moi seulement quel objet & quelle fin peuvent avoir les conversations de ces gens qui ne vous laissent jamais que vous ne demeuriez avec un chagrin & une inquietude que je ne vous ai jamais vûë ? Helas que j'aprehende que ces conseils secrets que vous tenez si souvent avec ces personnes violentes, & dont les inclinations ne sont pas fort sinceres, ne vous ôtent par leur adresse & par leur malice, hors du chemin de la vertu ! Souffrez, mon cher maître que je découvre le mal pour le guerir. Ceux qui font naître mes soupçons, ne sont pas de mœurs si loüables, ni d'une pieté si exemplaire, que je doive croire qu'ils vous donnent des conseils qui ne choquent ni la vertu ni la Religion. Peut-être qu'ils abusent de vôtre peu d'experience, & que vous connoissant genereux, ils vous proposent des actions qui en appa-

rence ſont grandes & glorieuſes, mais qui en effet ſont temeraires & injuſtes. Ouvrez donc les yeux, ô genereux Comte, & ſongez qu'un homme inconſideré, peut par un ſeul mauvais conſeil, vous faire tomber dans un précipice, d'où la prudence de tous les ſages qui ſont au monde, ne pourroit vous retirer. Il eſt bien aiſé de mettre le feu à un palais, mais il n'eſt pas ſi facile de l'éteindre : prenez garde que ceux qui vous conſeillent ne ſe ſervent de vous, pour arriver à la fin qu'ils ſe ſont proposée : & que vôtre perte ne ſerve à l'utilité de ceux qui vous trompent. Il eſt rare de trouver des gens qui conſeillent le bien, parce qu'il eſt bien, ſans ſonger à leur interêt : & c'eſt toutesfois par cette experience qu'on s'en peut aſſurer. Examinez donc ſerieuſement ſi ceux qui vous conſeillent, ne peuvent devenir ni plus grands ni plus riches, par la choſe qu'ils veulent que vous entrepreniez. Et pour vous dire tout ce que je penſe en cette occaſion, je ne ſaurois croire que ceux qui paſſent leur vie parmi le crime, ſoient capables de perſuader la vertu aux autres. Car quoi qu'il y ait bien de la difference entre les actions & les paroles, la partie la plus importante de la perſuaſion, conſiſte dans l'exemple. A quelle nouveauté

vous veut-on porter ? La fortune qui a toûjours été si favorable à vôtre maison, pourroit aisément s'irriter si vous mépriſiez les graces qu'elle vous fait. Il y a ſi long-tems que l'envie cherche à s'attacher à vous, & vous lui voulez donner priſe par le déſordre où l'on vous porte. Vous n'ignorez pas qu'il y a un grand nombre de perſonnes qui vous ſont inferieures en nobleſſe, en bien, & en vertu, qui ne cherchent qu'à vous calomnier. Je ſais que l'eſperance eſt douce aux jeunes gens, principalement à ceux qui la peuvent ſoûtenir, par la grandeur de leur courage : mais je ſais auſſi que rien n'eſt plus gliſſant que la proſperité. Prenez donc garde que l'eſperance d'une choſe incertaine ne vous faſſe perdre un bien aſſuré. Ceux qui vous conſeillent n'ont rien à perdre ni rien à hazarder : ſoit qu'on conſidere leurs biens ou leur reputation. Et c'eſt pour cela que ces ſortes de gens ſouhaitent les revoltes, les ſeditions, les tumultes, & les déſordres, parce que c'eſt la coûtume de ſemblables perſonnes, de s'enrichir des pertes d'autruy, & de trouver leur repos particulier, dans une confuſion generalle. Enfin ceux qui ne ſont pas fort élevez, n'apprehende point la chûte. Mais pour vous, il faut que vous agiſſiez d'une autre ſorte :

vous n'êtes pas seulement obligé de conserver les biens que le ciel vous a donnez comme en dépôt ; mais vous êtes encore obligé par un sentiment d'honneur, de donner à la renomée par la generosité de vos actions, dequoi publier que vous êtes digne successeur de tant de grands hommes qui vous ont précedé. Le Comte écouta le genereux Pansa avec beaucoup d'impatience : il lui dit pourtant generalement, que tous ses desseins étant grands & nobles, il l'assuroit de ne rien faire indigne de sa naissance : & l'ayant embrassé fort tendrement, il le quitta, & le conjura de ne rien dire de ses inquietudes à Leonora.

Cependant le Comte & ses conjurez, pour executer leur dessein, attendoient impatiemment le jour de ce funeste festin, qui devoit être le quatriéme de Janvier. Mais ils furent contraints de hâter la chose, parce qu'André Doria ayant été attaqué de la goutte, avec une fiévre assez violente, n'étoit pas en état de tenir la promesse qu'il avoit faite de s'y trouver : & Jannetin devant partir de Genes pour une affaire extrêmement pressée, cela fit juger au Comte qu'il seroit superflu d'attendre le jour de cette fête, puisque les deux victimes principales qui devoient y

être immolées, ne pourroient s'y trouver. Considerant encore que le plus grand obstacle des conjurateurs est toûjours le retardement, ils resolurent l'execution de leur dessein pour la nuit du second de Janvier. Ainsi le Comte commença de publier qu'il avoit dessein d'envoyer une de ses galeres contre les Corsaires, parce que le Pape ne lui donnant que pour en entretenir trois, il vouloit que l'autre lui rapportât dequoi payer la dépense qu'elle lui faisoit. Sur ce prétexte & par cet artifice il fit entrer dans Genes une grande partie des soldats qu'on lui avoit envoyez de Plaisance : disant qu'il en vouloit faire le choix, pour prendre les mieux faits & les plus forts. Et pour empêcher que le nombre de ceux qui venoient de ses terres, qui étoit bien plus grand que ce qu'il en falloit pour une galere, ne donnât quelque soupçon, il en fit conduire une grande partie enchaînez comme des criminels destinez à la rame : & fit entrer les autres à la file par diverses portes, après s'être bien pourvû d'armes. Et pour tromper d'autant mieux Jannetin, il lui fit confidence du dessein qu'il disoit avoir d'envoyer sa galere en course, le priant de vouloir faire ensorte qu'André n'y mît point d'empêchement ; il craignoit, disoit-

il que l'obligation que la Republique avoit à Soliman par le moyen de Juſtinian, ne portât André à ne vouloir pas le lui permettre. Jannetin lui promit ce qu'il voulut, & lui tint ſa parole : cependant le ſecond de Janvier étant arrivé qui préceda cette effroyable nuit, le Comte fit venir à ſon palais certains ſoldats de la garniſon de Genes, dont quelques-uns étoient de ſes Sujets, & les autres y étoient placez de ſa main : & les ayant laiſſé chez lui à la garde d'un des conjurez, il alla paſſer le reſte du jour juſqu'au ſoir chez André Doria, où jamais on ne l'avoit vû plus gay. Il pria encore Jannetin qui s'y trouva, de donner ordre au port qu'on n'arrêtât point ſa galere qui devoit ſarper cette nuit-là vers l'Archipel. Il l'avertit auſſi, s'il entendoit quelque bruit, ou même quelque coup de canon, de ne s'en mettre point en peine ; car comme vous ſavez mieux que moi, lui dit-il, on tire toûjours pour la ceremonie du départ, & ces choſes ne ſe paſſent jamais ſans quelque tumulte.

Au ſortir de-là je le rencontrai, auſſi bien que le Marquis François qui nous joignit en même-tems : mais il nous eût été bien difficile de prévoir ce que le Comte avoit dans l'eſprit : car il ne nous parla

que de parties de plaiſir & de divertiſſement pour les jours ſuivans. Il nous fit pourtant adroitement connoître qu'il ſeroit occupé ce ſoir-là, pour faire partir ſa galere, de peur que nous n'allaſſions chez lui : nous témoignant toutesfois qu'il en étoit bien fâché, & nous diſant que Leonora & Sophronie lui en voudroient beaucoup de mal. Après nous être ſeparez, il alla à ſon palais qui comme vous ſavez, étoit à cette partie de Genes qu'on appelle Carignan, & qui ſemble être détachée de tout le reſte de la ville & lui commander, tant par ſa ſituation avantageuſe, que par ſa magnificence. Vous ſavez auſſi que ce palais étant bâti ſur une coline, touchoit preſque de divers côtez les murailles de Genes : La mer étoit en face du bâtiment, & vers le Levant la vûë de l'agréable vallée de Biſagno. Je vous fais ſouvenir de toutes ces choſes, pour vous faire comprendre que ce palais étant comme une iſle, favoriſoit l'entrepriſe du Comte : n'ayant point de plus proche voiſin que Baptiſte qui étant de la conjuration, n'étoit pas à craindre.

Le Comte de retour chez lui, y fit venir au commencement de la nuit quantité d'hommes armez, de ceux qu'il avoit fait entrer ſecretement dans la ville, & de

ceux qu'il avoit ſubornez dans Genes même. Il mit à la garde des portes de ſon palais, ceux qu'il crut les plus courageux & les plus fideles : avec ordre d'en laiſſer l'entrée libre à tout le monde, mais de n'en laiſſer ſortir perſonne. Cependant un des Capitaines de la garniſon étant allé poſer des ſentinelles, s'apperçut qu'il lui manquoit quelques ſoldats. Il s'informe de ſon Lieutenant, en quel lieu ils ſont allez ? Et quelques-uns de leurs compagnons ayant répondu qu'ils étoient allez à Carignan, conduits par le Comte de Lavagne, cela lui fit ſoupçonner quelque choſe. De ſorte qu'à l'inſtant même il alla en donner avis aux Senateurs qui demeuroient au Palais, & à André Doria : & ce fut alors que la diſſimulation du Comte eut le plus grand effet, & commença de produire ce qu'il en avoit attendu. Jannetin lui dit que ſa fidelité étoit à loüer, quoique cet avis n'eût aucun fondement, qui leur dût donner de la crainte. Car comme il étoit préoccupé par l'adreſſe du Comte qui lui avoit demandé permiſſion de faire partir une galere cette nuit-là, pour aller en courſe vers le Levant ; il aſſura que tous ces ſoldats qui s'étoient rangez chez lui, ſoit de ſes Sujets ou de ceux du Duc de Plaiſance, étoient deſtinez à cet effet ; & que

ceux qu'on disoit être à Carignan, y étoient allez pour dire adieu à quelques-uns de leurs amis. Avec de semblables discours Jannetin fit cesser les soupçous des autres, & servit lui-même au dessein de son ennemi.

Cependant le Comte après avoir donné l'ordre necessaire chez lui, alla en deux ou trois de ces assemblées qui se font les soirs chez les personnes de qualité à Genes, où dans le peu de tems qu'il y resta, il laissa une nouvelle admiration de son esprit. Il étoit magnifiquement vêtu ce jour là, & redoublant encore sa civilité & sa galanterie ordinaire, il ne sortit d'aucune de ces compagnies sans avoir augmenté l'affection qu'on avoit déja pour lui. Mais enfin il fut chez un nommé Assereto, où il trouva vingt-trois jeunes gentilshommes de l'ordre populaire, que la finesse de Baptiste Verrin y avoit fait aller. Le Comte les caressa extrêmement: & s'étant entretenu avec eux de diverses choses, & l'heure du souper étant proche, il les convia d'aller manger chez lui. Il leur dit que le soir étoit trop beau pour se séparer si-tôt, que la nuit étoit trop belle & la lune trop claire pour s'excuser sur la saison. Le Comte les conduisit à un appartement de derriere, ordonnant au sage Pansa d'aller

ler entretenir ſa femme, qu'il iroit bien-tôt voir : parce, lui dit-il en ſouriant, que nôtre deſſein ne veut pas la preſence des Dames. D'abord ces jeunes gens crûrent que c'étoit pour les traiter avec plus de liberté qu'il en uſoit ainſi, & ſe laiſſerent conduire. Cependant Baptiſte Verrin étoit allé adroitement, pour tâcher de découvrir ſi au palais ou chez Doria on ne faiſoit aucun bruit qui pût lui faire penſer qu'on les ſoupçonnoit.

Les choſes étant en ces termes, le Comte entra dans une autre chambre, & leur dit qu'il viendroit à l'heure même les retrouver : comme en effet il ne tarda gueres à revenir. Mais ils furent bien ſurpris lors qu'ils le virent entrer armé de toutes piéces, & ſuivi de plus de deux cens ſoldats, avec des mouſquets, qui ſe rangerent autour de lui. Il avoit la viſiere hauſſée & l'épée à la main : & commençant alors de faire éclater la haine & la colere, qu'il avoit ſi long-tems retenuës cachées en ſon cœur, il avoit le viſage tout enflammé, & la fierté & la fureur peintes dans les yeux. Il s'approcha d'une table, & s'y étant appuyé de la main gauche, il fut quelque tems ſans rien dire : puis la frappant tout d'un coup avec violence, il dit d'un ton imperieux, & d'une voix

précipitée ; c'en eſt fait, j'y ſuis reſolu ; ô courageux & illuſtres amis ! Un eſprit touché de quelque generoſité, ne peut plus le ſouffrir : l'inſolence de ceux qui nous veulent opprimer, a irrité mon courage, & laſſé ma patience. Mon imagination me preſente un ſpectacle trop horrible & trop funeſte en me faiſant voir nos citoyens tyranniſez, & le renverſement de la patrie indubitable, pour ne m'oppoſer pas à un malheur que la frayeur que j'en ai, ou pour mieux dire la raiſon me fait voir ſi proche. Si les maux dont la Republique eſt mortellement atteinte, pouvoient eſperer quelques remedes du tems ; je ſouffrirois comme les autres un retardement qui pourroit être utile au bien public. Mais puiſque nous ſommes arrivez au dernier point de nôtre malheur, que nous nous voyons tous prêts d'être abatus, il faut aller au devant de ce qui nous doit accabler : & s'il eſt poſſible, non ſeulement le ſoûtenir, mais le renverſer. Quelque grand que ſoit le peril, il perd beaucoup de ſa force, quand on l'affronte courageuſement : comme au contraire, il s'accroit & devient inévitable quand on l'attend avec patience. Jannetin Doria ennuyé de cette felicité oiſive qui le ſuit, ne ſonge plus qu'à contenter ſon ambition : &

voyant ſes pernicieux deſſeins ſi proches d'être executez ; il ne penſe qu'a tramer ma mort & vôtre ſervitude. Ce n'étoit pas aſſez à cet ambitieux de voir le peuple de Genes dépoüillé de l'Empire de la Ligurie, & ſoûmis à être l'objet du mépris des nobles, s'il n'entreprenoit encore de s'en rendre tyranniquement Souverain. Oüy, plus barbare que les étrangers ne nous l'ont été, on lui voit un orgueil dans l'ame, qu'on ne peut vaincre par la patience, ni éviter par l'humilité. Et pour s'aſſurer de vous, il vous tient aſſiegez du côté de la mer par vingt galéres qui dans le milieu d'une paix apparente, ſont moins au port pour vôtre ſûreté que pour vôtre ruine. Nous le voyons toûjours aller par la ville, environné de nobles, qui par la faveur d'André, ayant uſurpé les charges qui vous appartenoient, rendent à Jannetin pour récompenſe de vôtre infamie, un honneur indigne d'eux & de lui. Mais ce qui me touche davantage, eſt que je ſais certainement que ſous l'autorité d'un grand Prince, il prepare un joug bien peſant à la liberté publique. Et parce que ſans conſiderer ma naiſſance, j'ai embraſſé vôtre cauſe, non pas tant p[illegible] l'interêt de vôtre ordre, que pour ſuivre la raiſon, & ſatisfaire à mon devoir ; parce,

dis-je, que je n'ai jamais consenti, au mépris insolent que les nobles ont fait de tous ceux qui n'étoient pas de leur corps; que j'ai estimé la vertu par tout où je l'ai rencontrée, que sans considerer que leurs interêts étoient les miens en quelque façon, j'ai toûjours été du parti de l'équité, on attente sur ma vie, & on ne croit pas vous pouvoir mettre à la chaîne, si on ne vous prive de celui qu'ils croyent assez fort ou assez courageux pour entreprendre de la rompre. Que faisons-nous donc, ô mes compagnons, par nôtre paresse & par nôtre lâcheté? Voulons-nous toûjours être les spectateurs de nôtre propre misere? A quelle entreprise reservons-nous nôtre courage, si dans la désolation generale de nôtre patrie nous nous abandonnons nous-mêmes? Il n'est plus tems de nous plaindre de nos ennemis, mais de nous vanger. Laissons l'usage des larmes à nos femmes, & si nous sommes dignes du nom d'hommes que nous portons, employons nôtre courage, nôtre force & nôtre adresse à détruire nos tyrans. Nous avons déja trop souffert leur insolence, qui sans doute les porte à croire que nôtre patience est un effet de nôtre lâcheté. Ceux qui laissent les crimes impunis, sont coupables de ceux que leur excez de bonté fait encore com-

mettre à leurs oppreſſeurs : qui pour l'ordinaire augmentent leurs violences, lors qu'ils voyent qu'on les diſſimule. Qu'attendons-nous davantage, ô genereux citoyens ? Peut-être de perdre entierement le gouvernement, & toute ſorte d'autorité dans la Republique ? Peut-être aurez-vous le cœur de mettre Jannetin ſur le trône ? De voir les miniſtres de ſes fureurs aller prendre vos biens dans vos maiſons, ruiner vos familles, attenter ſur vos vies, deshonorer vos femmes, & commettre ces méchancetez qu'on doit juſtement attendre d'une tyrannie, née à la ruine de la patrie, nourrie par la diſſention publique, accruë par les miſeres des citoyens, & établie par la mort de tant de gens de bien ? Nos courages ſont-ils ſi bas & ſi ravalés, nos épées ſont-elles ſi peu tranchantes que nous ne puiſſions couper l'infame vie de celui qui fait gloire de nôtre honte, qui triomphe de nos malheurs, & ſe repaît de nos miſeres ? N'arracherons-nous point du corps de Jannetin, ce lâche cœur, & qu'on peut nommer la ſource de nos malheurs ? Souffrirons-nous qu'un ſimple citoyen ſoit nôtre tyran ? Qu'il nous foule ſous ſes pieds, & nous aſſujettiſſant à lui comme ſes eſclaves, qu'il diſpoſe de nôtre vie ou de nôtre mort comme il lui plaira ?

Pour moi je vous avoüe franchement que je crois plus glorieux d'acheter la liberté par un grand peril, que d'adoucir la ſervitude par l'oiſiveté & par la patience. Je voûdrois ſeulement, ô illuſtre citoyens! découvrir en vous une reſolution, ſinon digne de vôtre courage, du moins proportionnée au peril où vous êtes. Enfin ſoit que vous me veüilliez pour ſoldat ou pour Capitaine, ſi vous me devancez je vous ſuivrai, ſi je vous devance, ſuivez-moi. Pour ma perſonne, vous pouvez vous en aſſurer & en répondre, puiſque je ne vous abandonnerai pas. Au reſte, ſoit que vous ſoyez ſenſible à l'honneur, ou que vous ſongiez ſeulement à vôtre ſûreté, vous êtes toûjours forcez de prendre les armes: car puiſqu'il faut vous dire les choſes comme elles ſont, cette reſolution qui comme à des hommes genereux vous eſt glorieuſe, comme à des gens de peu de cœur vous eſt utile; & de quelque façon que ce ſoit vous eſt néceſſaire. Je ne vous appelle pas à une entrepriſe imprévûë ni mal conduite: Il y a long-tems que j'en ai conſideré la fin & les moyens. Et non ſeulement j'en ai examiné la ſuite, mais j'ai aſſemblé des troupes pour cela: & les ayant diſtribuées aux lieux les plus commodes pour l'execution, c'eſt plûtôt vous

inviter à l'agréable spectacle d'une victoire certaine, qu'au peril d'un combat douteux. Mais sans vous animer par l'esperance de l'avenir, je sais bien que pourvû que vous ayez en la memoire les outrages des nobles, & l'insolence de Jannetin; je sais bien, dis-je, que le desir de la vangeance s'étant réveillé en vôtre ame, vous viendrez au combat avec tant de cœur, que nos ennemis admireront à leur dommage la valeur de ceux qu'ils mépriſoient, & vous au contraire connoîtrez par vôtre propre experience, s'ils ont autant de force dans les occaſions de la guerre, que de foibleſſe à s'abandonner à la volupté, durant la tranquillité de la paix. Allons donc, genereux citoyens, & que ceci ſoit la fin de mon diſcours, & le commencement de vôtre victoire. Sortons de ce palais, & deſcendons dans la ville, où nous ſommes attendus d'un grand nombre de nos amis, pour achever une entrepriſe ſi bien commencée. Les portes ſont au pouvoir des ſoldats que j'ai ſubornez; les galeres à un ſignal qui ſe donnera, tomberont au pouvoir d'une troupe de gens auſſi hardis pour s'en rendre maîtres, que prudens pour les conſerver. Nous avons dans la ville quinze cens habitans qui ſont armez pour nous; à l'heure que je parle il y a dans

les faubourgs deux mille hommes de mes Sujets, & autant de ceux du Duc de Plaisance, qui viennent pour nous secourir. Allons-donc, mes compagnons, rappeller le peuple à la liberté; retournons à la douceur de l'ancien gouvernement; faisons que la tyrannie des nobles & de Jannetin soit exterminée, & qu'en une seule nuit, plus éclattante que n'ont été les plus beaux jours de nôtre vie, nous rétablissions la gloire des familles populaires en leur premiere splendeur. Effaçons pour toûjours de la memoire des hommes, toutes nos lâchetez passées: mais si quelqu'un de vous, ce que je ne pense pas, étoit assez lâche pour s'opposer à un dessein avantageux, qu'il regarde autour de lui cette effroyable quantité d'armes & de soldats, & qu'il s'imagine de voir au même instant toutes les pointes de nos épées tournées contre son cœur. Oüy, mes compagnons, je le proteste tout haut, il faut de necessité combattre ou mourir. Et ce sang qui sera refusé au secours de la patrie, si proche de sa ruine, se répandra en ce même lieu, pour laver la tache de cette perfidie. Oüy je le dis encore une fois, la premiere victime qui sera consacrée pour le salut public, sera en ce même endroit égorgée de ma main, si quelqu'un entreprend de s'opposer à ce que je veux. Ces

Ces effroyables menaces étonnerent ceux à qui elles s'adreſſoient : ils ſe regarderent l'un l'autre, & enſuite ce grand nombre de ſoldats qui les environnoient : & après avoir été quelque tems ſans parler, ils crierent tous d'une voix, excepté deux, qu'ils ſuivroient le Comte juſqu'à la mort ; qu'ils ſeroient les compagnons de ſon triomphe ou de ſon malheur ; qu'enfin il ne l'abandonneroient jamais, & lui obéiroient en toutes choſes. Le Comte les embraſſa alors avec beaucoup de joye & de témoignages de ſatisfaction : & s'étant tourné vers les deux qui n'avoient encore rien dit, ils le ſupplierent d'avoir pitié de leur foibleſſe, avec des paroles où la crainte paroiſſoit ſi viſible, que le Comte ne put s'empêcher d'en ſoûrire. Ils lui repreſenterent que la priere qu'ils lui faiſoient, lui étoit avantageuſe auſſi-bien qu'à eux ; parce qu'étant ſi peu capables de combattre ; ils lui nuiroient plus qu'ils ne le pourroient ſervir. Que leur frayeur en pourroit cauſer aux autres, & leur fuite donner un mauvais exemple à ſes ſoldats. Ils lui donnerent tant de marques de leur effroy & de leur terreur ; que changeant le deſſein qu'il avoit témoigné avoir, il ſe contenta de leur reprocher leur lâcheté par une raillerie piquante : & pour la

sureté de ſon entrepriſe, il les fit enfermer dans une chambre où il laiſſa des gardes, pour les empêcher d'en ſortir. Après cela il fit apporter à manger, mais d'une façon que ce repas ſe pouvoit plûtôt nommer collation que ſouper : craignant qu'ils ne s'amuſaſſent trop à la bonne chere.

Tandis que quelques-uns mangeoient tout debout, & que les autres prenoient les armes que le Comte leur fit preſenter, il alla dans la chambre de Leonora, qui s'entretenoit avec Sophronie ſa ſœur, de l'inquietude qu'elle avoit de voir tant de ſoldats dans ſon Palais. Auſſi-tôt qu'il fut entré, il s'approcha d'elle, & lui prenant la main, il lui dit en deux mots le deſſein qu'il avoit, la conjurant de lui pardonner s'il ne lui en avoit point parlé juſques alors. Le grand cœur de Leonora ne ſe trouva point aſſez ferme pour demeurer conſtant en cette occaſion : & conſiderant l'extrême peril où le Comte s'alloit expoſer, l'affection & la crainte la troublerent d'une telle ſorte, que tombant aux pieds du Comte le viſage tout couvert de larmes ; Seigneur, lui dit-elle, en lui embraſſant les genoux ; à quel peril vous allez-vous expoſer ? Je vous conjure par la choſe du monde qui vous eſt la plus chere, par l'amour que je vous porte, par celle que vous

avez pour moi, par les larmes que je répans, & par vôtre propre gloire, de vouloir conſerver ma vie en conſervant la vôtre. L'interêt de la patrie m'eſt bien cher, mais le vôtre me l'eſt encore davantage. J'aime bien mieux que Jannetin regne inſolemment, que de vous voir perir pour le ſalut d'autruy. Et je me reſoudrai avec joye à porter des chaînes, plûtôt que de me voir expoſée au hazard de porter le deüil de vôtre mort. Mais que dis-je, inſenſée que je ſuis? Pourrois-je conſerver la vie ſi vous ne viviez plus? Non, non, mon deſtin eſt attaché au vôtre: & ce que mon deſeſpoir ne feroit pas en cette occaſion ma ſeule douleur l'executeroit. Laiſſez donc, mon cher mari, uſurper l'Empire à Jannetin; que toute la patrie ſoit renverſée, que tous nos citoyens ſoient ſes eſclaves, pourvû que vous viviez il ne m'importe: car enfin Jannetin peut bien s'élever au trône, mais il ne peut jamais vous ſurmonter en grandeur de courage, ni en vertu. Vous m'avez dit cent fois que je faiſois toute vôtre felicité, que cherchez-vous donc, ô mon cher mari? Eſt-il juſte que vous ſoyez ſenſible aux plaintes d'un peuple qui peut-être ingrat, juſqu'à vouloir perdre la vie pour ſa liberté? Et que mes larmes vous touchent ſi peu, que

vous ne la vüilliez pas conſerver pour me conſerver moi-même ? Que voulez-vous que je devienne en cette funeſte avanture ? Voulez-vous que vous laiſſant aller, j'attende ici la nouvelle de vôtre mort ? Ah ! je ne ſaurois ſouffrir cette pensée, non plus que vôtre deſſein ! Car Seigneur, quel peut être ce deſſein que je vous vois entreprendre, ſans en avoir parlé à vos plus chers amis ? A qui de tous ceux qui ſont dans ce palais, pourrois-je confier la défenſe de vôtre vie ? êtes-vous aſſuré vous-même qu'ils ne vous abandonneront pas ? Si je voyois avec vous le genereux Juſtinian, le Marquis François, & tant d'autres illuſtres amis que vous avez, je pourrois dire, ils vaincront ou ils mourront enſemble. Mais dans l'état où je vous vois, peut-être que ceux que vous croyez vous être les plus fideles vous ont trahi : & ſe ſont chargez de vous mettre un poignard dans le ſein. Seigneur, faites ceſſer mes craintes, en changeant une ſi funeſte reſolution ! Que ſi toutesfois vous êtes reſolu, comme il me ſemble le remarquer dans vos yeux, de ne vous laiſſer pas vaincre à mes larmes, ſouffrez du moins que je vous accompagne : que je puiſſe en cet abandonnement de tous vos amis, vous ſervir de bouclier pour recevoir tous les

coups qu'on voudra vous porter : que j'expire du moins devant vos yeux, ou que vous mouriez entre mes bras. Enfin, Seigneur, il faut que vous me permettiez d'entrer avec vous dans vôtre char de triomphe, ou dans vôtre tombeau.

Le Comte se sentant tout émû des larmes de Leonora, & craignant d'en être touché, l'interrompit en l'embrassant : ne faites point un si mauvais préſage à mon entrepriſe, lui dit-il, & portez ce grand cœur que j'ai toûjours admiré en vous, à des pensées plus hautes & plus heureuſes. Je vais en un lieu où la juſtice & la fortune m'appellent : ſi j'ai caché ce deſſein à mes amis, c'eſt que j'ai connu qu'ils aimoient trop ma vie pour me le conſeiller. Et puis je ſerai bien aiſe, ſi le ciel permet que je ſurmonte nos adverſaires, de leur donner un repos qui ne leur aura rien coûté : ſi je ſuccombe en une ſi belle entrepriſe, ils reſteront du moins pour vous conſoler. Enfin, ma chere Leonora, préparez vôtre eſprit à tous les évenemens qui peuvent arriver, ſoit heureux ou funeſtes : car la choſe eſt à un point que je ne ſaurois plus ni la differer ni la rompre. Je puis bien vous aſſurer que vous ne ſerez pas long-tems en incertitude, & qu'en peu d'heures vous apprendrez ma mort ou ma vi-

étoire. Quoi qu'il en ſoit, ſouvenez-vous qu'excepté la gloire, je n'ai jamais rien plus aimé que vous. Adieu ma chere Leonora.

Comme il en étoit là, ſon ambitieuſe mere vint l'interrompre, qui connoiſſant que le Comte étoit touché des larmes de ſa femme, & craignant qu'il ne leur cedât, allez, lui dit-elle, allez; & vous ſouvenez que ſi Coriolan ne ſe fût jamais laiſſé fléchir aux larmes d'une femme, il auroit acquis l'Empire, & conſervé ſa vie. Ne craignez pas mon fils que je ſois Volumnia en cette rencontre: au contraire, je vous commande autant que je le puis, de hâter l'execution de vôtre entrepriſe: tous les momens que vous perdez ici, vous auroient déja ſervi à vous approcher du trône, allez donc, ô mon fils, faire une action proportionnée à vôtre courage, ou trouver une mort digne de vôtre naiſſance. Le Comte ayant entendu parler ſa mere de cette ſorte, & lui ayant dit qu'il lui obéïroit, ſe tourna encore une fois vers Leonora, que la douleur ſuffoquoit. Et la regardant avec un viſage aſſez troublé; Adieu, lui dit-il, ou vous ne me verrez plus, ou vous vous verrez dans Genes au deſſus de toutes les autres de vôtre ſexe. A ces dernieres paroles il la quitta ſans

vouloir écouter le genereux Panſa, ni la ſage Sophronie. Car pour Leonora, elle fut ſi fort touchée du diſcours du Comte & de ſon départ, qu'elle s'en évanoüit.

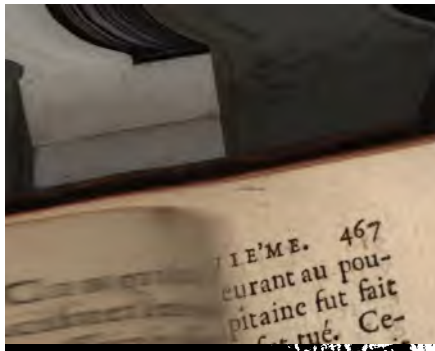
Sur ces entre-faites Baptiſte Verrin arriva de la ville, & aſſura le Comte qu'il n'y avoit aucun obſtacle qui pût empêcher ſon deſſein : que ſa galere étoit en état de combattre, remplie de grand nombre de ſoldats, tous reſolus de bien faire, & prêts de fermer l'embouchure du port, aſſiégeant par ce moyen toutes celles de Doria. Le Comte voyant toutes choſes dans l'ordre qu'il les ſouhaitoit, alla retrouver ſes amis, & ayant fait prendre les armes à tous ceux qui le devoient ſuivre, il ſortit de ſon palais à trois heures après minuit.

Pour marcher avec ordre, il fit comme une avant garde, de cent cinquante hommes des plus hardis qu'il eût, qu'il jetta quarante pas devant : il ſe mit après à la tête de tous ces jeunes gentilshommes qu'il avoit amenez chez lui ; & enſuite marchoit en rang, & comme en corps de bataille tout le reſte de ſes gens. Comme il fut arrivé aux faubourgs, il commanda à quelques ſoldats d'aller ſous la conduite d'un frere naturel qu'il avoit appellé Cornelio, ſe ſaiſir de la porte de l'Arc, ce qui

fut auſſi-tôt executé : Cornelio n'y trouvant autre reſiſtance que celle d'un petit nombre de ſoldats qui étant ſurpris, ne combattirent preſque point.

Cet heureux ſuccès redoubla l'ardeur du Comte ; il envoya Girolame & Ottobono ſes freres avec Vincent Calcagne, qui malgré ſa timidité naturel, n'avoit pas laiſſé de le ſuivre, ſe rendre maîtres de la porte de ſaint Thomas. Il deſcendit enſuite par la ruë ſaint André à ſaint Donat, & paſſant par la place des ſauvages avec ſes compagnons, il arriva au pont de Catane. Baptiſte Verrin monta ſur la galere, & Thomas Aſſereto fit ce qu'il put pour ſe ſaiſir de la porte de la Darſene. Comme il étoit un des officiers de Jannetin, les gardes l'ayant reconnu, & entendant qu'il avoit le mot, le laiſſerent entrer. Mais apercevant ce grand nombre d'hommes armez dont il étoit ſuivi, il le repouſſerent fort rudement. Toutesfois comme il étoit néceſſaire que quelqu'un entrât pour ouvrir la porte au Comte, il fut reſolu que Scipion qui étoit de ſes Sujets, & Capitaine de beaucoup de cœur, ſe jetteroit avec quelques ſoldats dans de petits bateaux qu'on tenoit là tout exprès, en cas de neceſſité : & que par ce moyen il entreroit par la mer dans le port des ga-

leres, pour en faciliter l'entrée au reste des conjurez. Ce dessein fut aussi heureusement executé qu'il avoit été bien pensé: car quoi qu'ils y trouvassent quelque resistance, comme les conjurez étoient plus en nombre, & incomparablement plus courageux, il leur fut aisé de les vaincre. Le Comte cependant étoit arrivé par terre à ce port, où il attendoit avec beaucoup d'impatience le signal qu'on lui devoit donner, qui tarda plus qu'il ne devoit, parce que la galere par le mouvement & l'agitation avoit touché, de sorte qu'on fut plus de demie heure à la remettre en état de floter. Toutes ces choses qui ne se pouvoient faire sans quelque bruit, commencerent d'en exciter: mais enfin le signal ayant été donné, le Comte devançant tous ses compagnons, sauta avec un courage extrême dans les galeres de Doria. Cette violence non attenduë, & le bruit des armes & des soldats ayant reveillé tous les matelots & tous les esclaves, on oüit tout d'un coup un bruit effroyable & confus de chaînes & de voix. Tous les Mariniers crioient aux armes; tous les forçats faisoient retentir le mot de liberté, & tâchoient autant qu'ils pouvoient de rompre leurs fers: Mais le Comte qui n'avoit que faire des galeres s'il n'avoit des



IE'ME. 467
eurant au pou-
pitaine fut fait
fortuné. Ce-

eurs, & le bruit
ent au port des
palais de Doria,
n'en eſt pas fort
oit malade. La
tant éveillée, en
aignant quelques
Jannetin ſe leva
it écouté quelque
ligence, croyant
re choſe que quel-
r le jeu, ou pour
tre les gens de ſes
voyant que lui, &
ent inopiné, vouloit
bien accompagné:
pieds pour l'en em-
par la force de ſon
nſeils de l'un & les
alla ſeul avec un
un page qui lui por-
ns autres armes que
arriva à la porte de
royoit gardée par les
umeur inſolente, où
s'étoit encore mêlée;
qu'on lui ou-

hommes, connoiſſant l'extrême dommage que la fuite de ces eſclaves lui cauſeroit; ſe rejetta ſur le port, & alla avec une precipitation extrême à la Capitane, qui par le mouvement ſubit & déreglé de ceux dont elle étoit remplie, flottoit l'entement, & ſembloit ſe vouloir éloigner de terre.

Durant que ces choſes ſe paſſoient au port, Girolame & Ottobono ne manquerent point à ce qu'on leur avoit commandé. Ils n'entendirent pas plûtôt le coup de canon, qui étoit le ſignal qu'on leur avoit donné, qu'ils allerent courageuſement avec ſoixante ſoldats, ſe ſaiſir de la porte de ſaint Thomas, non ſeulement pour s'en rendre maîtres, mais pour paſſer au palais de Doria qui en eſt tout proche, afin de poignarder André & Jannetin. Cette entrepriſe ne fut pas ſi facile aux conjurez que la premiere: les ſoldats qui gardoient cette porte ſe défendirent aſſez bien: & Sebaſtien Lercaro avec ſon frere, dont l'un étoit Capitaine & l'autre Enſeigne, étant ſurvenus, firent toute la reſiſtance que des gens de cœur peuvent faire. Mais enfin quelques-uns de leurs ſoldats étant ſubornez, & les aſſaillans combattant comme des gens qui vouloient vaincre ou mourir, ils furent contraints de céder aux

plus forts, & la porte demeurant au pouvoir des conjurez, le Capitaine fut fait prisonnier, & l'Enseigne y fut tué. Cependant les cris, les clameurs, & le bruit des armes qui s'augmentoient au port des galeres, arriva jusqu'au palais de Doria, qui comme vous savez, n'en est pas fort éloigné, & où André étoit malade. La femme de Jannetin s'en étant éveillée, en donna avis à son mari, craignant quelques soûlevemens des forçats. Jannetin se leva à l'heure même, & ayant écouté quelque tems, il s'habilla en diligence, croyant toutesfois ne trouver autre chose que quelque dispute arrivée pour le jeu, ou pour quelque autre sujet, entre les gens de ses galeres. André plus prévoyant que lui, & craignant quelqu'accident inopiné, vouloit qu'il ne sortît point que bien accompagné: sa femme se jetta à ses pieds pour l'en empêcher; mais lui poussé par la force de son destin, mépriſa les conseils de l'un & les prieres de l'autre: & alla seul avec un valet de chambre & un page qui lui portoit un flambeau, sans autres armes que son épée. Comme il arriva à la porte de saint Thomas qu'il croyoit gardée par les siens: suivant son humeur insolente, où la colere ou il étoit s'étoit encore mêlée; il commanda brusquement qu'on lui ou-

vrî:. La voix de Jannetin ayant auſſi-tôt été reconnuë des conjurez, ils lui ouvrent & le laiſſent entrer ſans reſiſtance : mais à peine fut-il entré qu'il tomba ſur lui une grêle de mouſquetades qui le fit tomber mort au même inſtant. Cette avanture fit changer à Girolame & à Ottobono l'ordre que le Comte leur avoit donné d'aller droit au palais de Doria : car voyant Jannetin mort, & croyant que le Comte ſe ſeroit rendu maître des galeres, ils ne penſerent pas qu'André âgé de quatre-vingt ans, & malade de la goutte, pût apporter un grand obſtacle à leur deſſein. De plus ils craignirent s'ils alloient au palais de Doria, que la richeſſe du butin ne mît la plûpart de leurs ſoldats hors de combat : & que s'amuſant à piller, ils ne quittaſſent leurs armes, pour ſe charger de tant de riches meubles dont il étoit plein.

Cependant le bruit & le déſordre augmentant toûjours, André paroiſſoit fort en peine de Jannetin, ne ſachant ce qui pouvoit cauſer tant de rumeur. Mais enfin ayant envoyé un de ſes domeſtiques, ſavoir certainement la cauſe de ce tumulte, il lui raporta que le Comte de Lavagne s'étoit rendu maître de Genes, que la Republique étoit en extrême peril, que ſes galeres étoiens remplies de ſes ennemis ;

que le peuple faiſoit retentir par tout le mot de liberté, & le nom de Jean Loüis; que par tout on rencontroit des hommes furieux les armes à la main, que ce n'étoient que plaintes & que gemiſſemens dans les maiſons des riches qu'on vouloit piller, qu'on ne voyoit que ſang répandu, que morts, & que carnage; que par tout on entendoit des outrages contre les nobles, & des menaces contre ſa vie.

Un ſi effroyable recit faiſant croire à André que la choſe étoit ſans remede, il reſolut d'attendre la violence de ſes ennemis dans ſon palais, & de ceder à ceux auſquels il ne pouvoit reſiſter. Mais ſa femme & ſes domeſtiques par leurs larmes, par leurs prieres, & par leurs raiſons, le firent à la fin reſoudre à ſe faire porter par les ſiens juſques dans la cour de ſon palais, où ils le mirent à cheval avec bien de l'incommodité. En cet état ils le conduiſirent à Mcazone qui eſt un château qui appartient à un de mes parens, & delà à un autre lieu, où il apprit la mort de Jannetin, dont il fut ſenſiblement touché.

Cependant les conjurez avançoient toûjours leur deſſein: & comme ce bruit & ce tumulte avoit réveillé tout le monde, tous les amis particuliers du Comte ayant oüi crier par le peuple, vive le Comte de

Lavagne, étoient tous ſortis les armes à la main pour voir ce que c'étoit, & pour ſe ranger auprès de lui. Et nous étant rencontrés fortuitement couchés enſemble Doria, le Marquis François & moi; nous allâmes auſſi chercher le Comte. Nous rencontrâmes à trente pas de mon logis, Girolame & toute ſa troupe qui le cherchoient auſſi-bien que nous. Tout le peuple qui ſe rangeoit de ſon parti, demandoit à voir ſon liberateur; mais quoi qu'on entendît crier par tout, vive le Comte de Lavagne, & qu'on en demandât des nouvelles à tout le monde, perſonne ne répondoit rien. Ce ſilence nous fit craindre quelque funeſte ſuccès. Il ne fit pourtant pas changer le deſſein de pourſuivre une victoire qui paroiſſoit ſi certaine. Girolame laiſſa une garde ſuffiſante aux portes, & envoya Ottobono prendre le ſoin des galeres, en cas que ſon frere n'y fût pas. Le Marquis François le ſuivit, & je fus avec Girolame qui étant ſeulement accompagné de deux cens ſoldats, ſe mit, comme il avoit été reſolu, à courir toutes les ruës de Genes, en tâchant par ſes diſcours & par l'eſperance de la liberté, de faire ſoûlever tout le peuple. Quoique le Comte ne parût point, chacun ne laiſſoit pas de ſe déclarer en demandant avec

empreſſement où il étoit. La ville cependant étoit en une confuſion & une conſternation generale : tout le monde couroit dans les ruës, ſans ſavoir où il alloit : tout le monde ſe demandoit les une aux autres, ce qui cauſoit cet effroyable tumulte ſans ſavoir que ſe répondre : les femmes par les fenêtres au milieu des cris, des plaintes, & des gemiſſemens qu'elles faiſoient, appelloient leurs maris, leurs freres, & leurs enfans. Les nobles en un déſordre ſi grand, euſſent bien voulu pour l'interêt public ſe rendre au palais, afin d'aviſer enſemble à ce qu'on pourroit faire : mais leur interêt particulier les en empêchoit : & la crainte que leurs maiſons ne fuſſent pillées en leur abſence les y retenoit

L'Ambaſſadeur de l'Empereur ſurpris de cet accident imprévû, fut ſur le point de ſortir de Genes : de crainte que la perſonne du Prince à qui il étoit, ne fût outragée en la ſienne : mais enfin après s'être fait accompagner, il reſolut de voir décider la choſe, & ſelon les occaſions, de prendre le parti qui ſeroit le plus avantageux à ſon maître. Il alla au Palais, où il trouva le Cardinal Doria & quelques autres qui conſultoient avec le Senat dont Nicolo Franco étoit le chef, n'y ayant point de Duc pour lors. Ils reſolurent que Boni-

face Lomellin un des Pallavicins, & Antoine Calvo avec l'Enſeigne de la garde & cinquante ſoldats, iroient défendre la porte de ſaint Thomas. Mais ayant rencontré en chemin la troupe où nous étions ils furent contraints de ſe retirer à la maiſon d'un de leurs amis : ce ne fut pas toutesfois ſans laiſſer quelques-uns de leurs gens priſonniers. D'autres voulurent aller avec grande vîteſſe par une autre ruë à la même porte, pour apprendre des nouvelles d'André : mais la trouvant bien gardée, & Lomellin ayant été fait priſonnier, ils fuïrent avec beaucoup de précipitation, dont les nôtres eurent tant de joye, que ce priſonnier leur échappa.

On ne ſavoit point encore où étoit le Comte : ceux qui accompagnoient Girolame, penſoient qu'il fût au port : ceux du port avoient crû qu'il les avoit quitté pour ſe rendre avec ſes freres : Ottobono ne l'y trouvant point, penſa qu'il ſeroit allé viſiter les portes, où peut-être au palais de Doria. Ceux des portes croyoient qu'il étoit dans la ville : enfin tout le monde penſoit differemment ſur ce qui lui pouvoit être arrivé. Entre tous les autres, Baptiſte Verrin comme ayant le plus de part en l'entrepriſe, étoit le plus empreſſé à le demander. Il voyoit la choſe ſi bien conduite,

conduite, & la victoire si certaine, qu'il desesperoit de ne voir point le Comte. Les portes de la ville & le port étoient à eux, le peuple les favorisoit, la ville étoit entierement sans défense, les nobles sembloient ne vouloir s'opposer à rien; le Senat n'avoit point de Duc; André avoit pris la fuite, & laissé le champ de bataille à ses ennemis; Jannetin étoit mort: enfin il ne falloit plus sinon que le Comte se montrât au pleuple, pour en recevoir le serment de fidelité.

Mais tous les soins de Verrin étoient inutiles: n'apprenant donc aucune nouvelles de lui, & voyant l'entrepriſe ruinée s'il ne paroissoit, il se retira desesperé à la galere: afin que si le Comte venoit, il lui assurât toûjours le port qui étoit une chose d'une extrême importance: & que si l'entrepriſe se ruinoit par son absence, il eût le moyen de fuïr à Marseille. Cette resolution fut malheureuse à Girolame: parce que les conjurez ne voyant plus ni le Comte qui étoit leur chef, ni Baptiſte Verrin qui avoit toûjours été le principal agent de la conjuration, ne se fioient pas tout-à-fait à la conduite de Girolame, qui étant fort jeune & d'humeur fort altiere, conduisoit les choses avec plus d'impetuosité que de prudence. Ils le suivoient pour-

tant dans l'esperance que le Comte paroîtroit bien-tôt: mais ce n'étoit pas avec cette confiance, qui fait qu'on abandonne sa vie sans inquietude, & qu'on obéït sans repugnance à un chef qu'on estime, dont on connoît la prudence & la valeur, & qui fait qu'on ne se reserve que le soin de combattre & d'obéïr. Au contraire, la plûpart commençoient de murmurer entre eux: quelques-uns même songeoient déja à chercher une occasion de se retirer, ou du moins d'aller s'informer en quel lieu étoit le Comte. D'autre part, le Senat ne sachant quelle resolution prendre, & croyant les affaires entierement déplorées, pria le Cardinal Doria & quelqu'autres, d'aller trouver le Comte de Lavagne, ce qu'il accepta à l'abord: mais quelques-uns lui ayant conseillé de n'exposer point sa dignité aux insolences d'un peuple en fureur, il s'en retourna: & le Senat députa pour le même effet six gentilshommes de qualité, avec ordre de savoir du Comte ce qu'il desiroit.

Dans le même tems que les députez sortoient du palais pour venir chercher le Comte, nous fûmes, Madame, la plus déplorable avanture qui soit jamais arrivée. Car puis qu'il faut vous dire notre malheur, nous apprîmes que le Comte

s'étant rejetté à terre, comme je vous ai dit, de dessus les galeres de Doria, pour aller à la Capitane, dont il se vouloit assurer, en passant sur une planche qui portoit d'un bout à terre, & de l'autre sur la petite échelle qui est proche de la poupe, la galere ayant un peu remué, fit que la planche n'ayant plus de prise, tomba & fit tomber le Comte dans l'au, qui étant armé de toutes piéces, ne put se dégager : & ces mêmes armes qu'il avoit prises pour conserver sa vie, furent la cause de sa mort. Car sans cela il tomba si près du bord, qu'il eût été impossible qu'il se fût noyé. Le tumulte & l'obscurité contribuerent aussi beaucoup à sa perte qui ne fut vûë d'aucun des siens, ce qui fut cause qu'elle ne fut pas publiée si-tôt. Nous ne la sûmes certainement, que par le Marquis François, qui étant allé, comme je vous ai dit, avec Ottobono, & demandant partout où étoit le Comte, deux Matelots de la Capitane qui l'avoient vû tomber & entendu sa voix qu'ils connoissoient extrêmement, comme l'ayant servi autrefois; l'assurerent qu'il étoit mort : ce qu'ayant appris avec une douleur extrême, il crut à propos de venir nous retrouver, & d'en avertir Girolame : car pour Ottobono il l'avoit perdu dans la presse.

Il partit donc à l'heure même pour nous venir annoncer cette funeſte nouvelle : mais ayant rencontré à ce qu'il nous dit, un grand nombre de gens armez qui ſortoit de vôtre palais, dont la porte étoit enfoncée, il s'arrêta pour apprendre ce que c'étoit : & lui ayant ſemblé de reconnoître la voix d'Emilie qu'on enlevoit, il les pourſuivit en combattant juſques au port. Iſabelle ſe ſouvint alors de ſon enlevement : & interrompant Alphonſe, voilà, dit-elle à Emilie, ce que nous ne pouvions comprendre, & la veritable cauſe de ce déſordre effroyable dont je penſois être le ſujet. Alors elle raconta comme elle avoit été enlevée : & après avoir remercié le Marquis du ſecours qu'il avoit voulu lui donner, & demandé pardon à la compagnie de ce qu'elle avoit interrompu le recit d'Alphonſe, il reprit ſon diſcours de cette ſorte.

Le Marquis François ayant donc été aſſez longtems à pourſuivre ceux qui vous enlevoient, cela fut cauſe que nous ne ſûmes la déplorable mort du Comte, que lors qu'il ne manquoit plus que ſa preſence pour achever d'emporter la victoire. Et jugez, Madame, ſi on peut douter de cette verité, puiſque le Comte étant mort preſque au commencement de l'execution

on peut dire que ſon nom ſeulement avoit fait vaincre tous ſes amis. S'il eût vêcu, la choſe auroit eu tout un autre ſuccès. Pour moi je vous avoüe que je ne me conſolerai jamais de cette mort : ſi l'entrepriſe eût mal ſuccedé, que quelqu'un des conjurez l'eût trahi ; que le peuple l'eût abandonné ; que les nobles lui euſſent reſiſté ; que Jannetin l'eût vaincu ; je dirois ce ſont des choſes ordinaires, ce ſont des évenemens dont on trouve des exemples. Mais de voir un homme de vingt-deux ans, le plus beau, le mieux fait, le plus courageux, le plus adroit, le plus rempli d'eſprit, & le plus genereux ; le voir, après avoir tramé un ſi grand deſſein, trompé André Doria, abusé toute la Republique ; être arrivé non ſeulement au point de l'exécution, mais avoir executé la choſe ; après toutes ces choſes, m'imaginer cet excellent homme tomber d'une planche, ſe noyer à trois pas du bord dans quatre pieds de fange ; c'eſt un objet qui m'accable. Pour vous témoigner que le Comte ſeul tenoit la victoire en ſes mains, je n'ai qu'à vous dire la fin de cette entrepriſe. Le Marquis François n'eut pas plûtôt appris à Girolame la mort de ſon frere, que les deputez du Senat parurent. D'abord quelques-uns voulurent les attaquer ; neanmoins

moins ce tumulte s'étant appaisé, un des députez s'avança, & demanda à Girolame où étoit le Comte, pour lui dire ce que le Senat lui avoit ordonné. Girolame surpris de cette demande, & poussé d'un sentiment d'ambition, répondit brusquement & inconsiderement qu'il ne falloit point chercher d'autre Comte de Lavagne : que lui seul l'étoit, & qu'à lui seulement ils devoient remettre le palais, ce qu'il leur ordonnoit de faire en diligence.

Cette réponse imprudente ayant fait connoître aux députez que que le Comte étoit mort, ils se retirerent pour avertir le Senat du changement des choses par la mort du Comte. Cette nouvelle lui redonna du cœur : & à l'heure même il commanda à douze des principaux de ceux qui s'étoient rendus au palais, de faire armer autant de peuple qu'ils pourroient : & que se joignant à ceux de la garde ordinaire, ils fissent tous leurs efforts pour chasser les conjurez hors de la ville, ou pour les défaire entierement. Mais il ne fut pas besoin de combattre pour les mettre en fuite : ils avoient été tous vaincus par la mort du Comte, qui étant publiée par tout, mit un même dessein dans le cœur de tous ceux qui s'étoient armez pour lui. Et comme la pointe du jour ap-

prochoit, ils ne voulurent point qu'on pût dire les avoir vûs les armes à la main contre leurs citoyens. Ils commencerent donc à se retirer. Ceux qui avoient pris des armes au palais du Comte les laissoient dans les ruës, de peur que si on venoit à chercher dans leurs maisons, on ne les pût convaincre d'avoir été du nombre des revoltez : & ceux au contraire qui en avoient pris chez eux les y reportoient, de crainte que les laissant dans les ruës, on ne pût les accuser de s'en être servis en cette occasion. Nous ne passions pas un coin de ruë, qu'il ne nous en coûtât plus de trente soldats : quelques-uns se retiroient doucement, les autres couroient de toutes leurs forces : & enfin ceux qui gardoient les portes les abandonnerent. La chose alla de telle sorte que lorsque Girolame arriva devant l'Eglise de saint Laurent assez proche du palais, il étoit presques seul.

Cependant le genereux Pansa ayant été mandé par le Senat, qui connoissoit parfaitement la vertu de cet excellent homme : il sut parler avec tant d'affection, qu'il fit changer l'ordre qu'on avoit donné de combattre Girolame, en celui de lui proposer de sortir de Genes, de se retirer à Montobie qui étoit à lui ; & qu'à sa con-

ſideration on pardonneroit à tous les conjurez, pourvu qu'ils demeuraſſent dans la Ville. Panſa fut celui qu'on choiſit pour faire cette propoſition, qui fut acceptée & executée à l'heure même. De ſorte que la pointe du jour arrivant, on eût dit que le ſang qu'on voyoit répandu dans les ruës; que les corps de ceux qu'on avoit tuez; que les maiſons qu'on avoit enfoncées; & tant d'autres deſordres dont on voyoit les marques; avoient tous été faits par une main inviſible. Il ne paroiſſoit aucuns ennemis; tous les artiſans étoient dans leurs boutiques.

Genes ne fut jamais en une plus grande tranquillité, du moins à ce que l'on nous a dit. Car pour nous, auſſi-tôt que nous ſûmes la mort du Comte, nous allâmes à ſon palais pour ſauver ſa chere Leonora. L'interêt de Sophronie y fit aller Doria avec une promptitude extrême: & quoi qu'il fût parent de Jannetin, comme il ne l'avoit jamais aimé, & qu'il avoit été aſſez maltraité d'André, ſon amour ne trouva pas un puiſſant obſtacle à vaincre. Le Marquis François y fut pouſſé de ſa propre generoſité, & moi du deſir de ſervir le Comte en la perſonne de Leonora. Lors que nous laiſſâmes Girolame, il avoit encore quelques ſoldats: de ſorte que le croyant

croyant le plus en sûreté, nous allâmes au palais du Comte, où nous craignions que l'on ne fît quelque violence. Nous trouvâmes Horace qui y entroit comme nous, & en même-tems un Gentilhomme d'Ottobono qui après avoir sû la mort de son frere, s'étoit mis avec Baptiste Verrin, Raphaël Sacco, & Vincent Calcagne, dans la galere du Comte pour s'enfuir : mais lui étant venu un sentiment de compassion pour Leonora, il envoyoit ce Gentilhomme lui dire qu'elle se fît escorter par quelqu'un, & se rendît au port pour se sauver avec lui.

Nous étant donc rencontrez tous à la fois, nous trouvâmes Sophronie qui ayant sû que nous étions entrez, étoit venuë au devant de nous, & avoit laissé Leonora sur son lit : s'imaginant bien que peut-être aurions-nous quelque funeste nouvelle à dire, qu'il ne seroit pas à propos de lui faire savoir. Elle connut bien-tôt par nôtre visage, le malheur qui nous étoit arrivé : mais n'étant pas en un tems propre à le plaindre, nous arrêtâmes nos larmes & ses sanglots : & lui faisant voir l'état des choses, nous lui representâmes qu'il ne falloit pas laisser outrager le Comte en la personne de Leonora ; que sa perte seroit indubitable, si elle restoit plus long-

tems dans ce palais : que le peuple y viendroit peut-être mettre le feu : ou que le Senat le feroit peut-être raser : qu'enfin il étoit à propos d'éviter par la fuite des outrages pires que la mort. Que Jules Cibo son frere aîné les haïssoit tous : qu'il lui seroit glorieux de s'être retirée avec un frere de son mari : & pour conclusion que c'étoit à elle à persuader à Leonora de prendre cette resolution. Que pour nous, nous lui protestions de suivre sa fortune : que la mere du Comte quoi que cause de sa perte, devoit pourtant être mise en lieu de sûreté pour la gloire de son fils : de peur qu'on ne se portât à quelque violence extraordinaire contr'elle. Sophronie ayant rêvé quelque tems, nous dit qu'elle ne jugeoit pas que Leonora venant à savoir la mort du Comte, pût songer à sa conservation : que la seule crainte qu'elle en avoit, lui donnoit un si violent desespoir, qu'il seroit absolument impossible de la faire resoudre à ce qu'ils vouloient, quand elle en seroit assurée. Doria ayant entendu cette objection, dit qu'il falloit tromper Leonora, & lui dire seulement que l'entrepriſe du Comte ayant mal succedé, il s'étoit retiré dans sa galere, où il lui commandoit de se rendre, nous envoyant vers elle pour l'y conduire : & que de peur qu'elle ne

rint à ſavoir la verité de la choſe, il falloit auſſi tromper la mere de la même ſorte. Cet avis ayant ſemblé le meilleur qu'on pût prendre, nous entrâmes dans la chambre de Leonora, qui ne nous vit pas plûtôt qu'elle ſe leva, & nous demanda d'un viſage tout étonné & les larmes aux yeux, ſi le Comte étoit mort? nous lui répondîmes ce que nous avions reſolu: & lui diſant la choſe avec le plus de circonſtances que nous pûmes pour la rendre plus vraiſemblable; nous fîmes tant qu'elle nous crut, & ſe reſolut conſtamment a la fuite.

Nous ne trouvâmes pas la même facilité dans la mere du Comte, quoi, nous dit-elle, celui qui m'a promis de vaincre ou de mourir ſe prepare à la fuite! Ah lache & inconſideré, s'écria-t'elle, j'irai te trouver, non pas pour fuïr avec toi, mais pour t'obliger encore une fois à combattre: & ſi je ne le puis, j'aurai au moins la ſatisfaction de te reprocher ton peu de courage. Cela dit, elle marcha la premiere, & je m'avançai pour lui aider. Sophronie prit une petite caſette où étoient les pierreries de ſa ſœur à qui le Marquis François aida à marcher: Doria donna la main a Sophronie: pour Horace il ſuivoit ſeul, ayant beaucoup de douleur d'abandonner

Hippolite. Mais la fortune qui voulut le favoriſer, fit qu'étant arrivez devant le logis de Doria, nous entendîmes venir des gens avec une extrême précipitation, qui ſans doute étoient de ceux qui s'enfuyoient; nous trouvant donc en un lieu ſi commode pour les laiſſer paſſer, nous entrâmes chez Doria : & comme Hippolite avoit une inquietude extrême pour ſon frere & pour ſon amant, elle n'entendit pas plûtôt la voix de tous les deux, mêlée à celles de quelques femmes, qu'elle deſcendit : & nous reconnoiſſant tous, & ſachant le deſſein que nous avions ; quoi, dit-elle à ſon frere, vous m'abandonnez ! Ma ſœur lui dit-il, je ne vous abandonne pas, mais l'amour & la fortune m'arrachent d'auprès de vous. Il n'y avoit pas long-tems que la mere d'Hippolite étoit morte, ſi bien que n'ayant rien qui la pût retenir à Genes, & même ne ſachant pas trop bien que devenir, elle ſe ſervit de toutes ces raiſons pour perſuader à ſon frere de lui permettre de ne l'abandonner pas, ou pour parler plus veritablement, de ne quitter pas Horace. Quoi, lui diſoit-elle, vous voulez que je reſte ici, afin qu'André ſe vange ſur moi de l'injure qu'il croira avoir reçûë de vous ! Et qu'ayant perdu ma mere, & me voyant abandonnée de mon fre-

re, je demeure ſans ſupport & ſans conſolation ! Je ne vous demande pas que vous abandonniez Sophronie, mais que vous me permettiez de la ſuivre. Hyppolite diſoit ces choſes avec tant de douleur que tout le monde en étoit touché. Et comme Horace prioit Sophronie d'obliger Doria d'y conſentir, Doria embraſſa ſa ſœur avec beaucoup d'affection, & lui dit qu'il étoit ravi de ſa generoſité.

Hippolite ayant obtenu ce qu'elle ſouhaitoit, & toute la troupe n'entendant plus paſſer perſonne, nous reprîmes le chemin du port, où nous arrivâmes ſans obſtacle. Le Gentilhomme d'Ottobono nous conduiſit à la galere du Comte où nous fûmes reçus : on mit Leonora dans la chambre de poupe, lui diſant que le Comte l'iroit trouver. La mere qui n'alloit pas là pour partir, demandoit à tout le monde où étoit le Comte. Je m'approchai d'elle, & lui dis qu'elle le ſauroit en peu de tems. Cependant nous ne fûmes pas plûtôt entrez, que nous propoſâmes d'aller vers Girolame, pour l'obliger à ſe ſauver par cette voye ; mais Baptiſte Verrin ſans nous écouter, commanda qu'on prît la route de Marſeille, fit donner le ſignal de ramer, & toute la Chiurme agiſſant d'un coup, la galere ſe s'éloigna du port, & en laiſſa l'ouver-

ture libre à des Turcs qui avoient quitté un vaiſſeau qu'ils avoient, & pris une galere de Doria qu'on nommoit la Temperance. Ils allerent de cette ſorte, ſans que deux galeres qu'on envoya après le lendemain, le puſſent jamais rejoindre : & vous avec eux, Madame, comme vous nous l'avez appris. La plûpart des forçats ayant rompu leurs fers, déroberent toutes les armes, & tout ce qu'ils pûrent prendre : & s'en allant, jouïrent ſeuls de la liberté que le Comte avoit voulu s'acquerir.

Nous étions cependant, Madame, dans la galere de cet illuſtre infortuné : mais avec tant de douleur, que jamais voyage n'eut un commencement ſi triſte. Baptiſte Verrin deſeſperoit de voir ſon entrepriſe rompuë ; Vincent Calcagne lui reprochoit qu'il étoit cauſe de tout ce malheur ; Raphaël Sacco ſe repentoit d'avoir conſeillé un ſi funeſte deſſein ; & Ottobono ſans témoigner ſes ſentimens, demeuroit dans un ſilence qui ne nous permettoit pas de les connoître. Pour nous autres, bien que nous euſſions tous des malheurs qui nous regardoient diverſement, la mort du Comte emportoit tous nos autres ſentimens : & ſa perte en cette occaſion faiſoit toute nôtre douleur. Leonora ne le voyant point, & ſentant que la galere s'é-

loignoit du port, preſſa Sophronie de lui apprendre le ſort de ſon mari ; & voyant que ſa ſœur ne lui répondoit pas préciſément, elle connut d'elle-même le malheur qui lui étoit arrivé. Nous entrâmes alors tous dans ſa chambre en même-tems, & comme elle ne le vit point parmi nous, elle fit un grand cri ; il n'en faut plus douter, dit-elle, le Comte eſt mort : le Comte eſt mort ! reprit la mere avec beaucoup de precipitation ; oüy, Madame, pourſuivit Vincent Calcagne, qui étoit extrêmement touché de cette perte ; & mort par vos commandemens. Vous lui avez ordonné de vaincre ou de mourir, il a fait tous les deux, Madame, car il eſt mort après la mort de ſon ennemi. Nous fûmes bien fâchez que cet homme eût dit la choſe ſi bruſquement devant l'infortunée Leonora, qui ne pouvant ſupporter tant de douleurs à la fois, s'évanoüit entre les bras de Sophronie. Pour la mere du Comte, elle entra en une rage qu'on ne vous ſauroit repreſenter : les ſentimens de mere ayant repris leurs place en ſon ame, elle dit tout ce que la douleur, la colere, le repentir, la rage & le deſeſpoir peuvent faire dire. Quoi, s'écrioit-elle, c'eſt moi qui ai mis le Comte dans le tombeau, & je ſurvis à ſa perte ! Je ſonge à ma ſure-

té, je m'éloigne d'un lieu où l'on me puniroit peut-être du crime que j'ai fait ! Ah non, non, il faut que l'on me remene au rivage, que j'aille me faire déchirer à un peuple irrité, que je lui apprenne que je suis la seule cause de la conjuration ; & que perdant la vie par sa fureur, je reçoive la punition que je merite.

Tandis que cette ambitieuse femme se repentoit de sa violence, & se punissoit elle-même de sa propre faute, l'infortunée Leonora revint de son évanoüissement; elle n'eut pas si-tôt ouvert les yeux, que se tournant vers sa sœur, elle lui demanda où étoit le corps du Comte, & la pria que du moins on le lui laissât voir. Nous jugeâmes, pour ne renouveller pas sa douleur une autrefois, qu'il valloit mieux lui dire la verité de la chose, & lui apprendre que s'étant noyé, son corps n'étoit pas en nôtre puissance. Cette derniere circonstance du malheur du Comte redoubla encore l'affliction de Leonora. Il ne falloit pas, dit-elle d'une voix languissante, que j'eusse du moins la consolation d'être enfermée en un même tombeau : à peine eut-elle achevé ces mots, que passant tout d'un coup d'une extrêmité à l'autre, elle se leva avec violence, & nous pria de vouloir la laisser sur le rivage consumer

ſa vie en cherchant le corps de ſon cher mari. Et comme nous reſiſtâmes à ſes prieres, elle nous appella ingrats, cruels & inſenſibles. Elle voulut même ſe défaire de nos mains, pour s'aller jetter dans la mer: mais enfin l'excez de ſa douleur, & ſa foibleſſe la firent retomber entre les bras de Sophronie, preſque ſans nul ſentiment: & depuis cela, tant que nous fûmes ſur la mer, nous ne l'entendîmes plus qu'une ſeule fois qui fut le lendemain au ſoir qu'il s'éleva une tempête ſi furieuſe, que nous crûmes faire naufrage. Leonora ayant remarqué par les cris des Matelots que nous étions en danger, témoigna en recevoir quelque conſolation: puis tournant les yeux vers Sophronie & vers Hippolite, à qui la frayeur de la mort qu'ils croyoient ſi proche, donnoit d'étranges inquietudes; ne vous affligez pas, leur dit-elle, je ſuis trop malheureuſe pour faire naufrage: & la mort n'a garde de me ſecourir. Mais pour ne vous ennuyer point par un ſi funeſte recit, je vous dirai en peu de mots que la tempête redoubla de telle ſorte, qu'elle nous jetta à Albengue, où Leonide ayant une maiſon étoit allée, il y avoit quelque tems. Nous n'eûmes pas ſitôt jetté l'ancre, qu'ayant été avertie du malheur de ſes cheres amies, elle les vint

viſiter : & prit tant de part à leurs infortunes, que lorſque nous eûmes pris un vaiſſeau à Albengue, & que nous nous remîmes en mer, elle ne les voulut point abandonner.

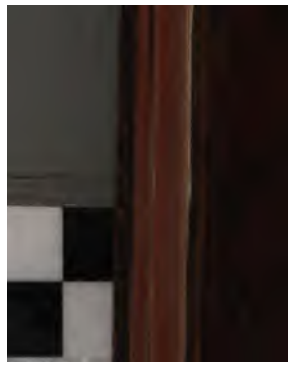
Mais je ne ſonge pas qu'il n'eſt point encore tems de parler de nôtre départ d'Albengue : vous ſaurez donc que lors que nous y arrivâmes, Leonora ſe laiſſa porter où l'on voulut, & ſans demander ſeulement où nous étions, tant ſon ame étoit poſſedée par la douleur. Pour la mere du Comte, l'agitation qu'elle s'étoit donnée par ſes cris, par ſes plaintes, & par ſon repentir, lui cauſa une fiévre ſi violente, que refuſant toutes ſortes de remedes, elle mourut en peu de jours, & pour achever de vous dire toute la ſuite de la conjuration du Comte, il faut que vous appreniez ce que nous fûmes à Albengue où nous tardâmes aſſez long-tems : c'eſt qu'après que nous fûmes partis de Genes, & que Girolame ſe fut retiré à Montobio, le corps du Comte fut retrouvé : tout mort qu'il étoit, il donna encore de la frayeur à ſes ennemis. André ne voulut point qu'on l'expoſât aux yeux du peuple, de crainte qu'un ſi déplorable objet ne cauſât quelque ſédition : & que l'amitié qu'on avoit pour lui ne renouvellât les deſordres

passez. Cependant Ottobono prit nôtre galere, & nous laissa à Albengue, pour aller avec plus de diligence à Marseille : Baptiste Verrin & ses deux amis nous abandonnerent aussi : & s'étant jetté dans Monobio, le Senat ayant élu un Duc, resolut de retracter l'abolition qu'il avoit donnée à tous les conjurez. Et pour cet effet il confisqua tous les biens du Comte, déclara ses deux freres rebelles à la Republique, & en suite envoya Pansa pour persuader à Girolame de rendre Montobio, où il s'étoit fortifié. Mais Girolame qui de son naturel étoit impetueux, lui répondit comme s'il eût voulu augmenter les soupçons qu'on avoit de lui, qu'il tenoit cette place au nom d'un Prince plus puissant que le Senat, voulant parler en cette occasion du Roi de France, à qui l'illustre famille des Comtes de Lavagne, a toûjours été fort affectionnée. Cette réponse aigrit les choses d'une telle sorte, qu'en peu de jours Montobio fut assiegé par Augustin Spinola à qui on donna cet emploi : & tellement pressé que Baptiste Verrin conseilla à Girolame de se rendre à discretion, ce qu'il fit à l'heure même. Mais en peu de jours Baptiste Verrin eut sujet de se repentir de ses mauvais conseils. André Doria voyant que le Senat

inclinoit à la clemence, y fut en perſonne, & parla avec tant de force, qu'il fit changer l'ordre, & porter les choſes à la derniere violence, en les faiſant mourir contre le ſentiment public. Voila Madame, quelle a été la déplorable fortune du Comte : pour nous autres, lors que nous eûmes pris un Vaiſſeau à Albengue, & que nous étant mis en mer, nous voulumes prendre la route de Marſeille, notre navigation ne fut pas plus heureuſe cette ſeconde fois que la premiere : car à peine nous fûmes éloignez du port, que la tempête recommença avec une telle violence, que pendant ſix jours & ſix nuits, nous fûmes toûjours dans la croyance de faire naufrage. Enfin le calme ayant ſuccedé à l'orage, nous commençâmes de découvrir la terre : mais nous fûmes bien ſurpris, lors que nôtre Pilote nous aſſura, que ce que nous voyons étoit la Ville de Maroc. Nôtre Vaiſſeau étoit ſi briſé, que nous reſolûmes d'y aborder ; & ce deſſein étant executé, le Roy de Maroc nous reçut d'une maniere très-favorable.

Pour ce qui nous y eſt arrivé & ce qui nous à conduits à Conſtantinople, je penſe qu'il ſera à propos de remettre ce recit à une autrefois. Comme la belle Hippo-

lite & Sophronie, y ont plus de part que moy; ce ſera s'il vous plaît de leur bouche, que vous apprendrez la ſuite de nôtre fortune. Elle eſt ſans doute bien déplorable, dit Iſabelle; & je vous puis aſſurer, que je n'ay point ſenti en mon cœur ce mouvement que l'on dit être ſi ordinaire à tout le monde: & qui fait que l'on eſt en quelque façon conſolé de ſes propres malheurs, quand on voit d'autres Infortunez: au contraire, j'en ai ſenti augmenter ma douleur. Vous êtes aſſez genereuſe pour cela lui dit Sophronie; mais ne plaignez pas tant le Comte, que vous ne reſerviez quelques ſoupirs pour ma ſœur, que nous avons perduë, auſſi-bien que lui, par le regret qu'elle eut de ſa mort. La Princeſſe redoubla ſes plaintes, qui n'euſſent pas fini ſi-tôt, ſi un Capigibaſſi ne lui fut venu dire, qu'il étoit tems de retourner au vieux Serrail, dont les portes ſe fermoient de fort bonne heure. Iſabelle ſe leva en rougiſſant, & n'oſant neanmoins faire aucune reſiſtance, elle ſe ſepara de ſes cheres amies, avec bien du déplaiſir: leur promettant de les revenir voir le jour ſuivant. Elle voulut neanmoins auparavant, conduire ces trois belles perſonnes à leur appartement, car elles n'avoient point voulu

avoir de chambres séparées. Et après leur avoir rendu cette civilité malgré elles, & après que Doria, Horace, & Alphonse, l'eurent conduite avec Emilie dans son Chariot, elle retourna au vieux Serrail.

FIN.